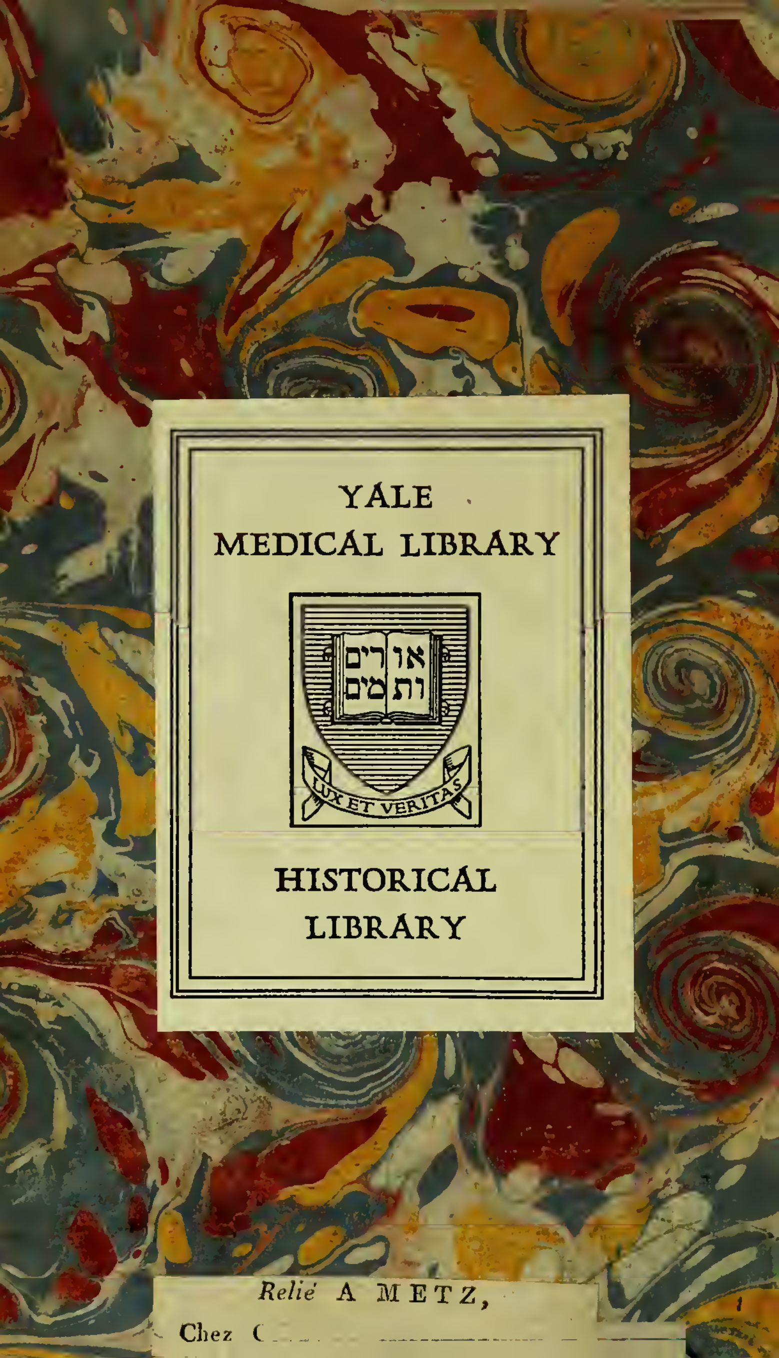




YALE
MEDICAL LIBRARY
אורים ותמים
LUX ET VERITAS
HISTORICAL
LIBRARY
Relié A METZ,
Chez





RECHERCHES
HISTORIQUES ET MEDICALES
SUR
L'HYPOCONDRIE,

Isolée, par l'observation et l'analyse, de l'hystérie et de la mélancolie;

PAR LE C. LOUYER-VILLERMAY,

Médecin, membre de la Société médicale d'émulation, et de celle d'Instruction médicale.

> Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certain temps, et la grande habileté consiste à connoître quand il est dangereux d'en user.
>
> *Réflexion morale de la* Rochefoucault, 296.

A PARIS,

Chez Méquignon, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 3, vis-à-vis la rue Hautefeuille.

AN X — 1802.

A MON FRÈRE

L. A. A. LOUYER-VILLERMAY,

L'AMITIE RECONNOISSANTE,

J. B. LOUYER-VILLERMAY.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

En traitant de cette maladie, je me suis proposé pour but principal, de rallier l'opinion trop incertaine des médecins sur l'idée précise que l'on doit se former de l'hypocondrie. Il seroit sans doute à desirer que l'histoire d'une maladie qui frappe particulièrement sur la classe la plus estimable de la société, fût présentée sous un aspect propre à intéresser les littérateurs et les médecins philosophes, sous le rapport physique et sous le rapport moral; mais je suis loin d'espérer remplir cette tâche: il n'est donné qu'à un petit nombre d'auteurs de s'en acquitter avec le talent qu'a déployé le citoyen Roussel, dans son Système de la Femme, et l'auteur de la Nosographie dans son savant Traité de la Manie.

Malgré les travaux de quelques modernes, l'histoire de cette maladie étoit encore incomplète, et réclamoit des recherches ultérieures physiques et morales.

Le choc de leurs discussions souvent polémiques à éclairci l'important objet que je vais examiner, et la fréquence extrême de cette maladie permet aujourd'hui d'en approfondir d'une manière plus exacte les causes véritables, et d'en assigner avec précision les caractères principaux.

La diversité d'opinions sur l'empire des forces vitales, en a fait mieux ressortir et apprécier l'influence sur l'organisation de l'homme, et l'examen de la constitution physique nous a conduit insensiblement à l'examen du moral; c'est alors que les effets des passions sur les fonctions de l'organisme animal, sont devenus l'objet de considérations solides et appuyées sur l'observation qui a pris la place des théories spécieuses.

Des auteurs, en étudiant l'influence des passions sur l'organisation de l'homme, ont observé que les affections gaies sembloient agir plus spécialement sur les viscères contenus dans la poitrine, tandis que l'impression des passions tristes, comme le chagrin, l'ennui, la crainte, étoit presque toujours déterminée sur les organes abdominaux. On peut ajouter à cette remarque une considération générale sur l'espèce de réaction exercée par plusieurs maladies sur le moral des individus qui en sont frappés.

Dans les affections chroniques de la poitrine, le danger est souvent voilé, et les malades semblent l'ignorer, tandis que dans celles de l'abdomen, l'abattement et le désespoir sont les caractères qui signalent l'influence de ces maladies sur le moral.

Si nous examinons en particulier les maladies de ces deux grandes cavités, nous verrons dans

les bossus un esprit précoce et une gaîté mordante (1). Tout le monde sait que les personnes affectées de phthysie pulmonaire, conservent longtemps l'espérance, et qu'elles forment jusque sur les bords de leur tombe les projets les plus séduisans pour leur imagination. L'on voit aussi chez des hommes affectés de maladies organiques du cœur, une disposition morale analogue.

Arétée a également observé que dans le crachement de sang qui vient du poumon, et qui est le plus dangereux, les malades espèrent toujours, même lorsqu'ils sont le plus près de la mort, tandis que les passions inséparables du vomissement de sang, de l'hystérie et de toutes les maladies organiques de l'abdomen, sont la tristesse et l'inquiétude.

Dans les hommes hypocondriaques ou mélancoliques, les idées les plus sombres, le découragement, le désespoir, se réunissent pour rendre leur existence misérable.

Enfin chez les individus qui portent des hernies, on a remarqué une morosité et une irascibilité qui leur a fait donner le nom de *hargneux*.

---

(1) Le Rachitisme, il est vrai, est plutôt alors une déformation qu'une maladie.

ERRATA.

PAGE 24, ligne 13, des trangulation, *lisez* de strangulation.

60, ligne 2, lucide, *lis.* luride.

83, lig. 20, Philosophicæ, *lis.* plilosophiæ.

123, lig. 7, en but, *lis.* en butte.

129, lig. 10, évidence, *lis.* identité.

DISSERTATION
SUR
L'HYPOCONDRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Esquisse historique de l'Hypocondrie (1).

L'HISTOIRE chronologique de cette maladie, tracée d'une manière succincte, suffira pour nous faire connoître la versatilité des auteurs anciens, dans l'idée qu'ils se formoient des caractères propres à distinguer l'hypocondrie, et dans les divers traitemens qu'ils lui ont opposés depuis les premières phases de la science médicale; elle nous représentera aussi les progrès de l'esprit humain dans cette partie intéressante de l'histoire naturelle.

Cette maladie fut sans doute moins fréquente et moins prononcée dans ces temps où la dépravation

(1) Hypocondrie d'υπο sous, χονδρος cartilage.

de l'espèce humaine étoit elle-même moins avancée, et où l'influence des sociétés n'étoit encore que peu sensible. Cependant elle fut connue dès le berceau de la médecine ; et *Hippocrate*, dont tous les ouvrages sont autant d'élans vers la vérité, nous en donne une description exacte, mais incomplète, sous le nom de *Morbus ressicatorius* ou ανάντης (1). Voici les caractères qu'il lui reconnoît : Borborygmes, hocquet, douleur vers l'estomac, vomissemens de bile, de salive, de mucosités, légère rémission après le vomissement, pesanteur et foiblesse des extrémités inférieures, constipation habituelle, chaleurs et rougeurs après le repas, mal de tête, douleurs vagues dans les membres, débilité générale, perte de l'embonpoint. Il distingue très-bien l'hystérie, qu'il décrit sous le titre de ἡ πνὶξ ὑςερικη, *suffocation hystérique ;* mais le caractère qu'il assigne à la mélancolie convient également à l'hypocondrie, ce qui nous prouve qu'Hippocrate a senti la nécessité d'une distinction entre ces deux maladies, sans l'avoir réellement établie.

Celse (2) traite de l'hystérie dans le chapitre de *vulvæ morbo ;* il donne à la mélancolie les mêmes

---

(1) Voyez Hipp. Cor. de morbis, lib. II, sec. V, ouvrage publié sous le nom d'Hippocrate.

(2) De medicinâ, lib. I.

caractères qu'Hippocrate, *metus et tristitia*, la crainte et la tristesse, et paroît la confondre avec l'hypocondrie.

Galien (1) observe qu'une tristesse mélancolique et les symptômes qui simulent le vomissement, accompagnent les affections hypocondriaques; que la rate est souvent affectée, et que cette maladie se présente sous des formes variées.

Quand les symptômes qui indiquent la lésion des organes digestifs présentent peu d'intensité, et quand le malade s'abandonne à la crainte et à la tristesse, il se prononce pour la mélancolie; il partage l'erreur d'Hippocrate, mais n'en partage pas la sage retenue: c'est sur-tout en parlant de ces maladies, qu'il se fait remarquer par une minutieuse subtilité. Il admet l'existence de l'atrabile, et la fait voyager à son gré, obscurcir le siége de l'ame, et déterminer par sa couleur noire, les craintes et les idées sombres des mélancoliques.

La description de l'hystérie, par *Aretée*, offre beaucoup d'exactitude, et la définition qu'il a donnée de la mélancolie (2), a servi de type aux Nosographes les plus judicieux, pour caractériser la mé-

(1) Galenus, de locis affectis; lib. III.

(2) Aret. Cappad. de melancholiâ, cap. v, &c.

lancolie ; c'est lui qui le premier assigna, pour caractère principal de cette maladie, un délire exclusif, sans mouvement fébrile : *melancholia est animi angor in unâ cogitatione defixus atque inhærens absque febre.* Il fait sentir le rapport qui existe entre la mélancolie et la manie ; il rapporte un passage d'Homère, qui nous représente plutôt l'image d'un homme en fureur, que d'un homme affecté de mélancolie :

Inter hos autem surrexit heros Atrides late imperans Agamemnon tristis : furore autem valde præcordia atra circum oppleta erant : ejusque oculi igni fulgenti similes erant.

Les uns, dit-il, s'affligent, se désespèrent sans raison, et sans qu'on puisse indiquer la cause première de leur mélancolie ; ils sont irascibles, dorment peu, se réveillent en sursaut, et s'abandonnent à la frayeur ; ils prennent les hommes en aversion, recherchent la solitude, détestent leur existence et desirent la mort : plusieurs, privés des facultés intellectuelles et de toute rélation extérieure, tombent dans l'idiotisme. Bientôt dépérissement, teint livide, verdâtre, voracité, insomnie, constipation habituelle, flatuosités, borborygmes, rots fétides, vomissemens muqueux, quelquefois bilieux acerbes. Il rapporte l'observation d'un jeune homme qui, passionné pour une jeune personne, devint bientôt mélancolique ou hypocondria-

que (1), et ne retira aucun avantage de tous les traitemens qui lui furent administrés. Au bout de quelque temps il obtint la jeune personne qu'il aimoit, et recouvra bientôt la santé.

En appliquant l'analyse à cette description, on reconnoît dans cette série de symptômes, les caractères propres à trois maladies différentes, mais analogues. On ne peut en effet disconvenir que l'hypocondrie, la mélancolie et la manie n'y soient confondues.

Rendons cependant justice au génie d'*Aretée*, dont l'autorité peut balancer celle d'*Hippocrate*; observateur exact des faits, comme lui il nous les a rapportés avec précision, sans entraver leur exposition par de futiles hypothèses.

L'opinion d'*Aëtius* (2) est conforme à celle de *Galien* sous plusieurs rapports, et comme ce dernier, il fait jouer à l'atrabile un rôle très-actif; erreur qu'il étoit bien facile de partager, à une époque où l'anatomie étoit encore dans la plus grande obscurité. Il définit l'hypocondrie, qu'il appelle mé-

(1) Presque tous les auteurs ont confondu l'hypocondrie et la mélancolie; c'est pourquoi nous serons souvent obligés de remplacer le mot mélancolie par celui d'hypocondrie, et l'expression de mélancolique par celle d'hypocondriaque.

(2) Aëtius, melancholicorum affectus et curatio.

lancolie hypocondriaque ; il la considère comme formant une espèce de la mélancolie ; mais les caractères qui, selon lui, constituent la mélancolie, appartiennent plus spécialement à l'hypocondrie. L'estomac, le diaphragme, le cœur, et en dernier lieu le cerveau, sont les organes qui jouent le rôle le plus important dans cette maladie.

Les causes les plus fréquentes sont le chagrin, les travaux du cabinet et le dérangement des évacuations menstruelles ou hémorroïdales. *Aëtius* est, jusqu'ici, l'auteur qui a le mieux assigné les causes de la maladie.

Il conseille dans tous les cas la saignée, les bains, les purgatifs ; il termine les principes du traitement par un conseil, dont l'exécution trop répétée est une cause fréquente de l'hypocondrie.

Melancholicis coire maximum præsidium est.

Le chapitre intitulé, *De melancoliâ*, est celui où *Cœlius Aurelianus* (1) traite de l'hypocondrie ; il ne nous offre point les causes ordinaires et véritables de la maladie, mais il nous en présente une description vive et animée.

Au moral, taciturnité, air rêveur et hargneux, amour de la solitude, desirs et craintes de la mort, quelquefois des plaintes ou une gaîté non motivée ;

(1) Cœlii Aureliani opera ; caput de melancholiâ.

au physique, gêne dans la respiration, gonflement dans la région précordiale, sur-tout après le repas, froid des extrémités ou sueur légère, douleur à l'estomac se propageant jusqu'aux épaules; maux de tête fréquens, couleur verte luride ou noirâtre de la face, dépérissement, débilité, trouble marqué dans les fonctions digestives, rots fétides, flatuosités, vomissemens quelquefois à jeun et variés en couleur. Il reconnoît pour siége principal de la maladie, l'estomac dans l'hypocondrie, et le cerveau dans la manie.

De même *qu'Aëtius*, *Paul d'Ægine* (1) décrit l'hystérie sous le titre de *strangulatio uteri*; mais il traite, dans le même chapitre, de la mélancolie, de l'hypocondrie et de la manie, et leur assigne des caractères communs.

Les médecins arabes se rapprochent beaucoup des opinions de *Galien*. *Rhazès*, *Avicenne*, *&c.* ont décrit l'hypocondrie sous le nom de *morbus mirachialis* et l'attribuoient à l'inflammation de l'orifice de l'estomac : *inflammationi oris ventriculi*.

On trouve dans *Montanus* (2), plusieurs observations d'hypocondrie assez bien tracées.

---

(1) Pauli Ægini, cap. XIV, de melancholiâ et insaniâ, &c.

(2) Joannis Baptistæ Montani, consult. &c. 1558, Lugduni.

La première que l'on rencontre est celle de la Reine de Pologne. Les causes auxquelles il attribue sa maladie, sont la vie sédentaire, les méditations, les affections morales, et le traitement qu'il propose est d'un bon esprit. Fidèle à l'adage, *contraria contrariis curantur*, il lui conseille l'exercice pris dès le matin et répété après le dîner, en place du sommeil auquel elle s'abandonnoit; et de rechercher tous les moyens de faire diversion à ses chagrins. Mais dans le cas de non-succès de ces premiers moyens, il met en réserve un grand échafaudage de longues prescriptions, tellement compliquées, qu'il est aisé d'y reconnoître une déférence pour l'autorité royale.

L'observation 70e de melancoliâ hypocondriacâ est une mélancolie simple pour laquelle Montanus conseille un bon air, l'habitation dans un lieu sec, une société agréable, la musique, l'exercice, l'équitation, tous les moyens de développer les forces physiques; enfin un petit nombre de médicamens. On aime à retrouver dans les médecins de l'antiquité les principes d'un traitement aussi conforme à l'observation.

Mercatus (1) est le premier qui ait donné une description exacte de l'hypocondrie simple, sous

---

(1) Mercatus, caput de melancholiâ, t. XIII, cap. XVIIe.

son titre propre; il la nomme *hypocondrie véritable ;* c'est la même maladie que celle décrite par Hippocrate, sous le titre de *morbus ressicatorius.*

Mercatus appelle mélancolie et mélancolie hypocondriaque des variétés de l'hypocondrie.

Mercurialis ne diffère en rien de l'opinion d'Hippocrate et de Galien ; la crainte et la tristesse constituent, selon lui, la mélancolie.

Si Forestus (1) est aussi peu précis dans la définition qu'il nous donne de la mélancolie et dans la description de l'hypocondrie, qu'il considère comme formant une espèce de la mélancolie, il a du moins le mérite de nous offrir l'observation d'une mélancolie bien prononcée. Un jeune homme qui se livroit à l'étude de la théologie avec la plus grande ardeur, et ne se nourrissoit que d'alimens de mauvaise qualité, et qui souvent même ne lui suffisoient pas, tombe dans le marasme, répétant toujours, *biblia sunt in capite et caput est in bibliis.* Le penchant irrésistible au suicide l'emporte, et le malheureux se jette dans un puits. Il ne croit pas que la mélancolie hypocondriaque soit toujours déterminée par l'inflammation de l'orifice de l'estomac, comme le pensoit *Amatus*

(1) Foresti observat. de ventriculi affectibus.

Lusitanus ; il lui reconnoît diverses causes, comme les altérations de l'humeur mélancolique, les affections du mésentère, de la rate, &c. d'où il établit la nécessité de varier le traitement.

Sennert (1) nous donne la même définition de la mélancolie qu'Arétée ; il en cite plusieurs histoires qui sont remarquables par un délire exclusif et sans aucune association d'hypocondrie.

Une femme tenoit toujours son doigt indicateur dans l'extension, croyant qu'il supportoit seul l'univers entier, et versoit constamment des larmes, parce que la crainte de voir l'univers s'écrouler, si elle venoit à fléchir son doigt, la poursuivoit par-tout.

Telle est encore celle d'un homme qui croyoit le globe formé de verre et couvert de serpens, et qui ne vouloit pas par cette raison sortir de son lit, dans la crainte que le globe ne se rompît ou que les serpens ne se jettassent sur lui.

C'est dans cet auteur que j'ai vu pour la première fois l'hypocondrie et le scorbut traités dans le même chapitre, et comme ne formant qu'une seule et même maladie. Les points de contact entre ces deux affections sont si rares et si peu sen-

---

(1) Sennerti opera de affectione hypocondriacâ et scorbuto. p. 966, t. II.

sibles, qu'il est inconcevable comment cette erreur s'est prolongée si long-temps, et ce n'est même que la complication, quoique rare, de ces deux maladies, qui ait pu y donner lieu.

On trouve la même erreur dans *Eugalenus*, qui est de beaucoup antérieur à *Sennert* (1).

Il place le siége principal de l'hypocondrie dans la veine porte, le tronc cœliaque, les vaisseaux mésentériques et dans l'estomac; il pense que le vomissement des humeurs ou mucosités, tient à la foiblesse de cet organe, qu'il regarde comme une des causes principales de la maladie. Si les causes qu'il assigne et la description qu'il nous donne sont tracées avec exactitude, le traitement qu'il propose n'inspire pas le même intérêt.

Michaëlis (2) reconnoît la nécessité de distinguer la mélancolie, qu'il nomme mélancolie hypocondriaque, et l'hypocondrie qu'il appelle passion hypocondriaque. Il donne pour caractères de celle-ci les signes propres à l'hypocondrie; mais la description qu'il fait de la mélancolie est très-inexacte et paroît appartenir à l'hypocondrie compliquée avec la mélancolie: suivant lui les excès d'intempérance sont la cause la plus fréquente de l'hypocondrie dont il place le siége dans l'esto-

---

(1) Eugalenus, traité du scorbut.

(2) Heredia opera Michaëlis. Lugduni, 1665.

mac; il étaye au reste son opinion sur l'expérience, qui prouve la fréquence de la maladie chez les hommes habitués aux excès de table et qui met en évidence le trouble des fonctions digestives.

Il observe cependant, et avec raison, que la mélancolie dégénère souvent en manie, et qu'elle peut exister sans objet de crainte, et cite à l'appui l'histoire d'un homme qui n'éprouvoit d'autres symptômes qu'un penchant irrésistible au suicide.

Il établit le siége principal de l'hypocondrie dans l'estomac, le diaphragme, le foie, la rate, les intestins et leurs vaisseaux; viennent ensuite les explications les plus hypothétiques.

Rivière (1) distingue l'hystérie dont il a donné plusieurs observations très-simples, mais incomplètes; il définit la mélancolie, délire avec crainte et tristesse, et désigne l'hypocondrie sous le titre de mélancolie hypocondriaque; il pense que tous les organes de la digestion participent à la maladie; mais que la rate est l'organe principalement affecté, tandis que l'estomac ne le seroit que consécutivement; il veut que l'on varie le traitement suivant la qualité des humeurs.

Etmuller (2) partage l'opinion de Sennert,

---

(1) Rivieri, obs. centuriæ.

(2) Michaëlis Ettmulleri opera, 1688.

donne comme lui les caractères propres à faire reconnoître l'hystérie, l'hypocondrie et la mélancolie; mais on ne retrouve pas dans son ouvrage cette précision que présente celui de Sennert.

Hygmore (1) distingue l'hystérie et l'hypocondrie; il attribue la première à l'effervescence du sang dans les vaisseaux du poumon et du cœur; il explique pourquoi l'affection hystérique se manifeste exclusivement chez les femmes: *cur fœminœ solùm hoc crucientur malo* (2), en disant qu'elles sont plus sanguines que les hommes, puisqu'elles sont seules assujetties au flux menstruel; il rapporte enfin que l'hystérie n'attaque point les hommes, quoiqu'à la vérité plusieurs symptômes qu'elle présente, se rencontrent également dans l'épilepsie, l'hypocondrie et les convulsions, &c.

Passant ensuite à l'affection hypocondriaque, il en trouve la cause dans la foiblesse de l'estomac.

L'opinion de *Willis* (3), qui parut en même

---

(1) De passione hystericâ et affectione hypocondriacâ ab Hygmore. Londini, 1670.

(2) Exercitationes duæ quarum prior de passione hystericâ, altera de affectione hypocondriacâ, auctore Hygmore. Amstelodami, 1660, caput VIII.

(3) Pathol. cereb. et nervosa generis specimen in quo agitur de morbis conv. &c. studio T. Willis. Amstelodami, 1670, de Passionibus quæ vulgo dicuntur histericæ.

temps, diffère de celle d'Hygmore ; dans l'hystérie, selon lui, la matrice est en général étrangère à la maladie dont l'origine vient de l'affection de l'organe cérébral et du systême nerveux : c'est cette même affection consécutive à une altération particulière du sang dans la rate qui est la source des affections hypocondriaques. A l'aide de cette théorie, il explique tous les symptômes de l'hypocondrie, ce qu'on ne pourroit faire, dit-il, en reconnoissant pour cause la foiblesse de l'estomac, puisqu'on voit des hypocondriaques n'éprouver aucun trouble dans les digestions (Willis confondoit l'hypocondrie et la mélancolie) ; il observe que les hommes en sont plus fréquemment atteints que les femmes, chez qui l'on voit souvent l'hystérie compliquer l'hypocondrie.

On trouve dans *Hygmore* et dans *Willis*, un petit nombre d'observations bien recueillies.

Sydenham (1) parut, et se prononça fortement contre toute distinction entre l'hystérie et l'hypocondrie. Cette opinion étayée d'une réputation bien établie compta bientôt parmi ses partisans presque tous les praticiens : sans doute nous partageons le respect dû à l'Hippocrate anglais, à ce peintre supérieur des épidémies ; mais en exposant sa théo-

---

(1) De Sydenh. affectione hystericâ dissertatio. 1681, in-12, Londini.

rie sur l'affection hystérique et hypocondriaque, nous ferons voir l'influence quelquefois dangereuse d'un nom justement célèbre.

En examinant la dissertation de Sydenham sur l'hystérie, on ne reconnoît plus l'auteur qui a si bien décrit la variole et la rougeole, et l'on peut dire avec raison, *quantùm mutatus ab illo.* Convenons cependant qu'il a bien fait connoître toutes les formes qu'elle peut prendre et les maladies qui peuvent la simuler. Il prétend que les femmes hystériques éprouvent le même trouble dans les digestions, les mêmes inquiétudes et le même désespoir que les hommes hypocondriaques: or ces phénomènes ne se rencontrent qu'accidentellement dans l'hystérie; et s'ils offrent quelquefois beaucoup d'intensité, c'est dans le cas de complication des deux maladies. Il divise les causes en internes et en externes; parmi celles-ci il range les grands mouvemens du corps et les agitations violentes de l'ame; mais l'on doit s'étonner que Sydenham ait passé sous silence des causes plus puissantes, et que l'on observe journellement: telles sont entr'autres la suppression des hémorragies, soit accidentelles, soit naturelles, les travaux du cabinet et la vie sédentaire qui est la cause la plus fréquente de l'hypocondrie.

Les causes internes sont, suivant lui, l'ataxie, le mouvement irrégulier des esprits animaux: c'est à

leur désordre qu'il attribue les phénomènes nerveux, et le premier qu'il observe est l'ascension de la matrice des anciens, le globe hystérique des modernes ; mais on pourroit défier *Sydenham* d'avoir jamais rencontré chez les hommes hypocondriaques ce symptôme presque constant dans l'hystérie. *Willis* rapporte, il est vrai, l'observation d'un homme qui éprouvoit le sentiment d'une masse (*molis*) qui remontoit du bas-ventre vers la tête ; mais on y reconnoît un accès de manie plutôt qu'une véritable affection hypocondriaque. On voit cependant dans une partie de cette dissertation le génie d'un bon observateur : s'il ne nous a pas fixé la cause véritable de la maladie, il nous a indiqué celle qui est la plus probable, et en ne considérant pas l'obstruction des viscères par les humeurs comme principe constant de la maladie, il a du moins évité de prendre l'effet pour la cause.

Boerhaave a bien défini la mélancolie ; c'est, dit-il, une affection dans laquelle le malade est dans un état de délire long et obstiné, sans fièvre, n'étant presqu'occupé que d'une seule idée ; mais il ne nous offre aucune précision dans ce qu'il a écrit sur l'hypocondrie, soit dans ses Aphorismes (1), soit dans son Traité des maladies nerveu-

---

(1) Wan-Swieten commentaria in H. Boerhave aphorismos de cognoscendis et curandis morbis, t. III.

ses (1) ; il la confond avec l'hystérie et la désigne comme cause de l'épylepsie, de la mélancolie, de l'hépatite et de l'ictère.

On trouve dans son commentateur la même définition de la mélancolie, mais il a souvent oublié le caractère exclusif qu'il lui assigne ; et l'hypocondrie, suivant lui, est la même maladie pour les hommes que l'hystérie pour les femmes.

Stalh, suivant un auteur judicieux (2), est un des médecins modernes qui a le plus insisté sur le moral lorsqu'il a développé les causes de nos affections corporelles, et en faisant de l'ame le principe de tous nos mouvemens, il a renversé la barrière qui séparoit la médecine et la philosophie.

On connoît son systême favori et l'influence qu'il accordoit aux hémorrhagies ou aux efforts du sang pour s'ouvrir une issue quelconque. On sait également combien il a exagéré la corrélation manifeste et réelle dans quelques cas, entre l'écoulement menstruel ou hémorrhoïdal et les affections hystériques ou hypocondriaques (3). S'il reconnoît pour causes fréquentes de ces maladies les affections

---

(1) Herm. Boerhaave prælectiones academicæ de morbis nervorum. Edit. à J. Vænems, 1761.

(2) Roussel, Systême phys. de la femme.

(3) Sthalii theorica medica vera. Halæ, 1708, dissertationes de motu tonico, de molibus spasmodicis, &c.

morales comme la colère, le chagrin, &c. et s'il blâme avec raison Willis qui admettoit des vapeurs véneneuses dégagées du sang, est-il bien lui-même à l'abri de tout reproche, lorsqu'il ne voit dans tous les phénomènes que présentent ces deux maladies, que les effets de la tendance du sang à former hémorrhagie, et lorsqu'il donne pour principe général du traitement, de diminuer la quantité du sang dans tous les cas ? Il s'est également écarté des bornes de l'observation, en avançant que toujours le flux hémorrhoïdal diminue les symptômes de l'hypocondrie, et s'il est vrai que le retour de cette hémorrhagie a été quelquefois l'époque de la guérison du malade, souvent aussi l'on a vu le flux hémorrhoïdal n'apporter aucun soulagement, et conduire même le malade au tombeau (1).

Il se fondoit, il est vrai, sur ce que les mêmes affections morales, qui déterminent l'hypocondrie et l'hystérie, occasionnent aussi la suppression des hémorrhagies, et sur une autre considération qui prouve également le génie profond de Stalh. Il avoit

(1) Hippocrate, Galien et Stalh, ont regardé l'écoulement hémorrhoïdal comme dissipant les affections hypocondriaques; mais d'un autre côté Montanus, Claudinus, Rhodius, Hoffman, Haller, &c. ont vu la maladie n'éprouver aucune diminution, et même s'exaspérer par l'établissement de cette hémorrhagie.

remarqué, dis-je, que les symptômes de ces deux maladies se prononçoient particulièrement vers les organes que la nature choisit ordinairement pour établir les hémorrhagies : tels sont le poumon, l'estomac, la rate et la partie inférieure des intestins.

Il s'étayoit encore sur l'observation, qui prouve que l'hypocondrie et les hémorrhoïdes attaquent souvent les hommes pléthoriques, adonnés à la vie sédentaire ou succulente, et sur une connoissance exacte de l'anatomie et des anastomoses remarquables du systême veineux abdominal.

Stalh n'a point donné les caractères de la mélancolie, qu'il ne distingue même pas de l'hypocondrie; mais il nous a laissé dans son *collegium casuale* plusieurs observations d'hypocondrie simple et bien prononcée.

Alberti (1), disciple et commentateur de Stalh, n'est pas d'un avis différent; et, suivant lui, la mélancolie, l'hypocondrie et l'hystérie ne sont qu'une même maladie.

Dans son traité de *vena portæ porta malorum*, il considère la circulation de la veine porte et des parties adjacentes, comme une circulation particu-

---

(1) Michaelis Alberti. Halæ, Magdeburgicæ, &c. 1718.

lière, différente de la circulation générale : de-là cette comparaison ingénieuse qui assimile la veine porte à un arbre. Il regarde la gêne de la respiration qu'éprouvent les hommes plongés dans le chagrin ou les méditations, comme un obstacle à l'action du diaphragme, et comme une cause prédisposante des affections hypocondriaques.

Il explique d'une manière analogue, les effets de diverses causes, comme ceux d'une température froide, de la vie sédentaire, de la frayeur, du chagrin, de l'étude; de-là, dit-il, le reflux du sang vers l'intérieur et la stase, ou plutôt le retard de la circulation du systême veineux abdominal, qui détermine les paroxismes de l'hypocondrie, les gonflemens, les douleurs, les engorgemens de la rate, accidens qui cèdent aux hémorrhagies, soit naturelles, soit artificielles; et suivant la direction du mouvement tonique, les malades sont soulagés, si le flux hémorrhoïdal s'établit, tandis que leur état est au contraire aggravé s'il survient un vomissement de sang. Il observe que le tempérament mélancolique prédispose à l'hypocondrie, ainsi qu'aux hémorrhoïdes; que les deux maladies attaquent l'âge adulte de préférence, et semblent épargner les deux extrêmes de la vie; il pense enfin avec Stalh, que le siége principal de la maladie est la veine porte, et que les viscères abdominaux ne sont affectés que consécutivement;

que le flux hémorrhoïdal n'est constamment avantageux que lorsqu'il coule légitimement ; car lorsque la maladie est trop avancée, que les viscères sont déjà altérés, ou que l'écoulement hémorrhoïdal a été sollicité par des médicamens irritans, il n'est d'aucune utilité.

Gotter, *Neuter* et *Junker*, tous trois élèves de Stalh, ont également soutenu l'opinion de leur maître.

Si nous fixons maintenant notre attention sur les ouvrages d'*Hoffman* (1), nous y trouvons une description presqu'achevée de l'hypocondrie, une exposition savamment raisonnée des caractères distinctifs de l'hypocondrie et de l'hystérie, et un recueil d'observations écrites avec goût, et souvent rédigées avec l'esprit d'une analyse sévère.

Mais cet auteur, justement célèbre, a souvent aussi confondu plusieurs maladies nerveuses dans les histoires particulières qu'il rapporte.

At quandoque bonus dormitat Homerus.

On doit regretter plus vivement encore qu'un praticien aussi distingué se fasse remarquer dans bien des cas par une confiance absolue dans quelques formules de pharmacie ; cependant il a, comme

---

(1) Frederici Hoffmanni medicina rationalis systematica, 1718.

Sydenham, plusieurs fois défendu les médicamens à des malades qui avoient été victimes d'une médecine trop active, et obtenu les plus heureux effets des moyens d'hygiène, lorsqu'il les conseilloit exclusivement.

Citons à l'appui de ce que nous venons d'avancer, une observation rapportée par Hoffman, et dans laquelle il montre sa supériorité; c'est une affection hystérique, bien caractérisée, et présentée de la manière la plus intéressante.

Une jeune personne, aussi recommandable par ses vertus que par sa beauté, d'une complexion délicate, mais douée de beaucoup d'esprit, et d'une mobilité très-grande au moral, éprouve à dix-huit ans une maladie pendant laquelle elle reçoit les soins assidus d'un jeune homme, auquel elle fut promise en mariage. Quelques temps après sa guérison, le vœu de la nature n'étant pas rempli, sa santé éprouve une altération subite : douleurs dans le dos et les lombes, bientôt tremblemens et contractions spasmodiques des membres, abolition momentanée des fonctions intellectuelles, sentiment de strangulation, froid des extrémités, horripilations suivies d'une chaleur incommode, respiration difficile, resserremens spasmodiques, anxiétés précordiales presque continues; pouls varié, tantôt fréquent et foible, tantôt petit et inégal; urines limpides, quelquefois avec un

sédiment rouge ; perte des forces et de l'appétit ; constipation, tenesme, envies fréquentes d'uriner, insomnie, augmentation des anxiétés précordiales et sentiment de pesanteur déterminé par les alimens ou les médicamens; diminution du flux menstruel, remplacé par un écoulement séreux; exacerbation de tous les symptômes à chaque période de la menstruation.

On consulta plusieurs médecins qui furent d'avis différens, sur la nature de la maladie, et sur le traitement convenable.

Après un abus effrayant de tous les médicamens nervins, stomachiques, emménagogues, &c. et des saignées du pied, la maladie s'exaspéra de nouveau, et c'est alors qu'Hoffman fut appelé. Il rechercha d'abord la cause de la maladie; défendit tous les remèdes, recommanda pour boisson ordinaire le lait d'ânesse, coupé avec une eau minérale; des frictions sur les lombes; l'exercice dans un air pur et serein, et sur-tout la promenade en voiture; il exigea pendant quelque temps l'écart de toute correspondance et de toute entrevue avec le jeune homme, et permit enfin le lien conjugal, qui fut l'époque du retour à une santé parfaite.

Cette observation laisse peu à desirer, et seroit complète, s'il y avoit plus de précision dans le tableau de la marche des accès.

L'observation suivante (1), qu'*Hoffman* appelle une mélancolie hypocondriaque, prouve qu'il ne distinguoit pas toujours la mélancolie et l'hypocondrie, et doit être considérée comme une hypocondrie simple.

Un homme, doué d'un tempérament sanguin, mena une vie très-active, et conserva une bonne santé jusqu'à sa vingtième année.

A vingt ans, vie sédentaire; excès d'études et de méditations; dès-lors symptômes d'hypocondrie et de mélancolie, perte d'appétit, tristesse et inquiétudes insolites, douleurs vives, déterminées par des hémorrhoïdes qui avortent; même état pendant quatre ans. Un nouvel emploi le condamne à une existence plus stationnaire encore, et à des travaux prolongés dans la nuit. Son tempérament sanguin dégénère en mélancolique, et bientôt nouveaux phénomènes d'hypocondrie; pesanteur des membres, sommeil léger, facilement interrompu par des frayeurs ou des frissons dans tout le corps; constipation, anxiétés précordiales nuit et jour; perversion de l'appétit, flatuosités incommodes, douleurs vers les hypocondres. Au bout de neuf mois, explosion de taches, élancemens, démangeaisons périodiques vers le dos, et remplacées par une

---

(1) Casus XLIIe, cons. p. 222, t. II.

sombre mélancolie et une vive affection morale; bientôt nouveaux progrès de la maladie; flatuosités plus insupportables, paroissant établies dans la tête; quelquefois refus de prendre des alimens, altération de la mémoire et du jugement, douleurs atroces vers le diaphragme, hoquet violent, mal-aise inexprimable dans la station, et lorsqu'il étoit couché; au moindre exercice, fatigue extrême et chutes fréquentes sur les genoux; le jour il montoit à cheval ou se faisoit porter en litière, la nuit insomnie ou réveil au milieu d'agitations pénibles.

Au bout d'un an, tous les traitemens ayant échoués, le désespoir étoit à son comble, lorsque le malade éprouva un peu de soulagement de l'usage d'une teinture amère, et sur-tout d'un flux hémorrhoïdal excessif qui vint à s'établir.

Ici finit la relation de la maladie pour laquelle on consultoit Hoffman.

Même erreur à l'égard de l'histoire suivante (1), qu'il nomme encore mélancolie, et qui nous offre exclusivement les caractères propres à l'hypocondrie. Cette observation mérite d'être référée comme une preuve de l'abus des médicamens, reconnu par Hoffman, qui annonce encore, dans cette circonstance, une prédilection bien fondée pour un bon régime et des moyens simples.

---

(1) Casus, XXXIV, t. II.

Un homme très-célèbre, âgé de trente ans, réunissoit aux caractères physiques qui constituent le tempérament mélancolique, la disposition morale la plus décidée à la mélancolie, un caractère irascible, une sensibilité extrême et une ambition démesurée.

Il observoit un régime sobre et très-régulier, faisoit sa boisson ordinaire d'un vin coupé, s'abandonnoit quelquefois à des accès de colère, jouissoit d'un bon appétit, ne se plaignoit point de constipation, et cependant éprouvoit par fois des flatuosités, des rots, des vents et des tranchées; au bout de quelques années, sommeil léger et difficile, tristesse remarquable, craintes pusillanimes et très-fréquentes, émotions tumultueuses, allant jusqu'à la douleur, déterminées par une contrariété quelconque; aversion pour la société des hommes, illusions d'optique et extrême sensibilité de la vue et de l'ouïe, terreurs très-fortes au moindre bruit, retraite au fond d'une campagne isolée, pour éviter le bruit des hommes qui veillent la nuit, et pour se soustraire à celui des cloches et des horloges. Des momens lucides lui permettoient quelquefois de se livrer à ses affaires, avec un jugement aussi intact que dans l'état de santé parfaite, mais bientôt les accidens reparoissoient. Il consulta plusieurs médecins, prit les eaux thermales acidules, voyagea; mais en même temps il quitte l'usage du vin, s'in-

terdit toute boisson autre que l'eau, et se fait saigner trois fois tous les ans : on pressent qu'il ne retira aucun avantage de ce traitement, et c'est alors qu'Hoffman fut consulté.

Convaincu que tous les moyens pharmaceutiques seroient sans succès, *Hoffman* conseille d'abord au malade de quitter les travaux du cabinet, de choisir une société agréable, et de rechercher tous les moyens de récréation et d'amusement; il lui recommande le séjour à la campagne et dans une température un peu élevée; enfin, l'usage des pédiluves, comme propres à lui procurer du sommeil.

Le soulagement le plus marqué suivit de près des conseils aussi conformes à la médecine d'observation.

Hoffman, qui s'est particulièrement attaché à distinguer l'hypocondrie et l'hystérie, les a quelquefois confondues; et c'est ce que nous prouve une observation (1), qu'il appelle affection hystérique, et qui nous offre une hypocondrie, avec apparence de vice organique.

Une princesse âgée de 53 ans, éprouvoit depuis six mois des vomissemens fréquens de mucosités tenaces, mais peu abondans; souvent il s'y joignoit les symptômes suivans : anxiétés précordiales,

---

(1) Casus, XLVIII, t. II.

cardialgie violente, qui obligeoit la malade à sortir du lit, et qui n'étoit diminuée que par l'explosion de beaucoup de vents; tumeur œdémateuse au pied gauche, qui se porte ensuite aux deux genoux; anorexie et perte absolue du sommeil pendant plusieurs jours consécutifs, céphalalgie obtuse, tumeur sensible sous les fausses côtes, comme on en trouve ordinairement dans les affections organiques; pendant quelques jours apparition d'un écoulement blanchâtre et puis rougeâtre, et qui fut remplacé par divers symptômes nerveux; constipation opiniâtre, pouls foible et dur, sentiment d'un corps étranger dans le pharinx, flatuosités intestinales et borborygmes fréquens.

On employa, mais sans succès, un grand nombre de médicamens; Hoffman consulté, porta un pronostic fâcheux, qui bientôt fut confirmé.

Hoffman blâme l'usage abusif des médicamens, et rapporte plusieurs observations qui en prouvent l'inefficacité; et cependant il a souvent conseillé exclusivement les moyens pharmaceutiques. Dans d'autres cas il marque une déférence égale pour la polipharmacie et pour le traitement hygiénique.

Observation douzième. — Un jeune homme âgé de 27 ans, de parens disposés à l'hypocondrie et dont le père devint maniaque, reçut en partage une vive sensibilité et un tempérament marqué par la prédominance des liquides sur les

solides. Enfance orageuse marquée par des maladies multipliées, puberté précoce, développement tumultueux des passions, abus effrayant de lui-même, bientôt émission involontaire du fluide spermatique ; à la masturbation dont il perd l'habitude succèdent de fréquentes pollutions, des hémorrhagies nasales, abondantes et suivies de syncope.

A 19 ans il se livre avec ardeur à la littérature ; mais quittant souvent son travail pour Bacchus, dès-lors santé débile et relâchement très-incommode de la luette.

A 25 ans, habitation dans un lieu marécageux, sous un ciel peu salubre, écarts fréquens dans le régime et vie très-irrégulière, habitude de boire de l'eau chaude, après avoir beaucoup fatigué, et par suite de ce genre de vie, fièvre intermittente anomale, guérie par un certain électuaire, ou plutôt remplacée par une hypocondrie dont voici les caractères principaux ; terreurs paniques, tristesse non motivée; au bout d'un an, perte entière de l'appétit, recherche de la solitude, sueurs froides. Emploi des médicamens, des martiaux, de la saignée, des eaux de Sedlitz, qui ne fut d'aucun avantage.

Exacerbation de sa maladie déterminée par le chagrin de la mort de sa mère, sentimens vagues de chaleur et de congestion vers la tête, palpita-

tions fréquentes sur-tout après le repas ; au moral abattement extrême. Hoffman est appellé, conseille beaucoup de médicamens, tels que sa décoction ordinaire, une infusion de rhubarbe avec des yeux d'écrevisse, *des poudres de Marquis*, du succin, du nitre, de l'essence de canelle et une confection de macis, des pédiluves, l'emplâtre splénique d'Aquapendente.

Voilà la première partie de la consultation.

Dans la seconde, on reconnoît le médecin profond observateur; Hoffman recommande un bon régime, le changement d'air et de longues promenades.

Selon *With* (1) les affections hypocondriaques et hystériques reconnoissent une source commune, et ne sont le plus souvent qu'une humeur goutteuse errative. Il reconnoît au scorbut de grandes affinités avec ces deux maladies, et peu s'en faut qu'il n'établisse leur identité.

Le traitement qu'il propose prouve une pratique heureuse, parce qu'il est en grande partie basé sur les moyens d'hygiène, et fait regretter que cet auteur n'ait pas porté l'esprit d'analyse dans la division des maladies nerveuses.

---

(1) Traité des maladies nerveus. et hypoc. ou hystériq. dans les deux sexes. Jos. With.

Lorry (1) rejette la définition de la mélancolie donnée par Boerhaave, mais celle qu'il a substituée manque d'exactitude et de précision; il pense que l'hystérie, l'hypocondrie et la mélancolie forment trois maladies identiques et qui ne diffèrent que de nom.

Lorry assigne cependant comme terminaisons les plus fréquentes de ces maladies nerveuses, le marasme, la phtisie et la fièvre lente nerveuse; la paralysie et l'hydropisie. Le traitement qu'il propose prouve également un bon observateur; il défend en général la saignée, les vomitifs, les cathartiques, conseille le quinquina et les toniques dans les cas où il y a débilité, et insiste sur les avantages de la médecine morale. Dans son traité sur les maladies cutanées (2) il cite, des exemples de mélancolie compliquée d'affections cutanées d'un aspect affreux, et dit avoir vu plusieurs fois la rétropulsion de la gale, déterminer des mélancolies d'un très-mauvais caractère : mais Lorry n'ayant point distingué ces trois maladies, on ne sait quel genre d'affections nerveuses il a observé.

La cause des affections hystériques et hypocon-

---

(1) De melancholiâ et morbis melancholicis. Lutetiæ, 1765.

(2) Lorry de morbis cutaneis.

driaques réside, d'après l'opinion de Pomme (1); dans l'érethisme et le raccornissement des nerfs. Cet auteur reconnoissant une même cause dans tous les cas, propose un traitement bannal et n'établit que de légères modifications.

Outre une distinction précise entre l'hystérie et l'hypocondrie, on remarque dans l'ouvrage de *Pressavin* (2), des idées physiologiques propres à répandre beaucoup de lumière sur les maladies nerveuses. Le cerveau, dit-il, dirige les opérations extérieures de l'animal, il est le siége du sens intérieur qui reçoit les impressions des sens extérieurs et réagit sur les autres organes avec une force proportionnée à l'intensité du mouvement qui lui a été communiqué; de-là l'influence réciproque des passions de l'ame sur les fonctions purement vitales et de celles-ci sur les affections de l'ame.

Le cerveau, dit-il ailleurs, préside aux fonctions animales; mais il est toujours subordonné à l'action des organes en qui réside le principe de toutes les fonctions, et desquelles il reçoit toutes celles qu'il exécute.

Il remarque que les forces centrales sont peu sous

---

(1) Traité des affections vaporeuses des deux sexes. Lyon, 1763.

(2) Nouveau traité des vapeurs, par Pressavin, 1770.

la dépendance du cerveau, tandis que celui-ci est sous l'influence immédiate des forces centrales (1).

On trouve dans cet auteur une division ingénieuse des maladies appelées nerveuses. Dans une première classe il range celles qui affectent les sensations; dans une seconde celles qui dérangent les mouvemens volontaires; une troisième enfin comprend les maladies nerveuses qui affectent l'action vitale.

Pressavin reconnoît pour cause immédiate de l'hypocondrie, l'affoiblissement des viscères abdominaux, tandis que l'affection hystérique dépend de la matrice : non-seulement, dit-il, on peut distinguer ces deux maladies, mais même reconnoître dans les complications les symptômes propres à chacune de ces affections.

Tissot (2) s'est écarté de l'opinion de Pressavin; il n'admet aucune distinction exacte entre l'hystérie et l'hypocondrie, et se range de l'avis de Sydenham.

Quoique *Sauvages* ait bien défini sans les con-

---

(1) Voyez la confirmation de cette opinion par les expériences du citoyen Bichat, et le beau développement des deux vies dans les ouvrages de ce physiologiste justement célèbre.

(2) Traité des nerfs et de leurs maladies, par Tissot. Paris, 1778.

fondre ces trois maladies, on doit cependant convenir qu'il n'a pas suffisamment senti le rapprochement qui existe entr'elles ; on peut également lui reprocher d'en avoir multiplié sans fin les espèces.

Il reconnoît huit espèces à l'hystérie, dix à l'hypocondrie et quatorze à la mélancolie.

Dans la description de l'hypocondrie que nous a laissée *Cullen*, on voit le trouble qu'éprouve le moral tracé d'une manière vive et animée ; mais pourquoi cet auteur en isole-t-il la dyspepsie que son commentateur considère avec raison comme toujours réunie à l'affection hypocondriaque ? Il pense qne celle-ci peut très-facilement et très-convenablement être distinguée de l'hystérie, dont il reconnoît pour cause la turgescence du sang dans les vaisseaux de l'uterus et dont il décrit les caractères avec une concision qui les rend plus frappans.

Après avoir défini la mélancolie, une folie partielle ou un jugement faux et erroné sur un objet particulier et sur ce qui y a rapport (1), Cullen se rétracte de cette sage définition, et cherche à lui assigner de nouveaux caractères qui appartiennent plutôt à la manie (2).

---

(1) Voyez sa nosologie.

(2) Voyez ses élémens de médecine pratiq, chapitre III, de la mélançolie, titre II.

SECTION DEUXIEME.

Caractères distinctifs de l'hypocondrie, de l'hystérie et de la mélancolie.

Après avoir exposé l'esquisse historique de l'hypocondrie, fait connoître les sentimens opposés des divers auteurs, et balancé les raisons dont ils les ont étayés, nous examinerons s'il existe un nombre suffisant de caractères pour en tracer l'histoire générale; mais avant que d'entreprendre la description de cette maladie, nous devons nous assurer si elle peut être considérée comme simple: or, nous avons été devancés dans ce but important par les médecins de l'antiquité, et Hippocrate lui-même l'a décrite, dégagée de toute complication. Pourquoi tant d'auteurs ont-ils erré en traitant de cette maladie, et ont-ils fait faire à la science un pas rétrograde avec leurs brillantes théories?

Forts de l'opinion d'Hippocrate, d'Arétée, de Sennert et de celle des praticiens modernes les plus distingués, et nous attachant fidèlement à ce qu'on peut recueillir des histoires particulières de cette maladie; nous tâcherons d'en offrir le tableau d'une manière exacte: nous arriverons ainsi à des idées

générales par la connoissance des faits particuliers.

Telle est du moins la marche que l'on doit suivre dans l'étude des maladies : « La vraie science, » dit *Zimmerman*, est celle de généraliser; c'est » celle qui a fait tous les grands hommes; les cas » particuliers pris solitairement sans les rapporter » aux principes, ne fournissent aucun raisonnement » concluant ».

« L'analogie, a dit *Bacon*, lie la nature et sert » de base à toutes les sciences. L'esprit philosophi- » que nous conduit de ce qui paroît sensible à ce » qui est abstrait, du simple au composé, des bon- » nes observations aux conclusions légitimes, et des » cas individuels aux généralités ».

Les nombreuses affinités qui rapprochent l'hypocondrie de l'hystérie et de la mélancolie, en ont fait admettre l'identité par un grand nombre d'auteurs; cependant il existe assez de caractères propres pour distinguer ces trois maladies; d'ailleurs leur traitement offre de grandes différences, et il est même impossible de s'en former une idée juste, lorsque l'on ne sort pas du cahos que présentent les ouvrages des médecins qui ne les ont pas distinguées.

Avant que d'analyser les oppositions que présentent entr'elles ces maladies, il convient de nous fixer sur des observations particulières qui, les offrant isolées de toute autre affection, feront mieux

ressortir ces différences et nous serviront à en établir les caractères propres.

Observation d'hypocondrie simple.

M. ***** âgé de quarante-quatre ans, nâquit de parens sains, et reçut en partage un tempérament sec et robuste, et une santé qui n'éprouva aucune altération sensible jusqu'en 1788. Forcé à cette époque de prendre une part très-active dans des assemblées fort orageuses et souvent témoin d'événemens qui l'affectèrent vivement, il ne tarda pas à devenir malade sans en connoître la cause.

Premiers phénomènes de la maladie. — Lenteur marquée dans les fonctions de l'estomac, digestions pénibles et laborieuses, éruption de vents, borborygmes, débilité presque générale dans tout le corps, embarras dans tous les mouvemens; bientôt nouveaux progrès, anxiétés précordiales, tensions spasmodiques, démarche incertaine, chute fréquente sur les genoux : son sommeil étoit tous les jours précédé d'une détente dans la tête, qui se répétoit successivement et dont le bruit produisoit intérieurement le même effet qu'un coup de pistolet; le jour il ne pouvoit passer sur un parquet ou devant une glace sans éprouver des inquiétudes et des frémissemens. A la promenade la moindre

dre descente lui présentoit un précipice qu'il n'osoit franchir.

Telle fut sa situation pendant plus de six mois ; des médecins de Paris qu'il consulta lui firent quitter tous les médicamens et abandonner tous les purgatifs qui n'avoient fait qu'irriter le mal, lui prescrivirent les bains, l'exercice, la distraction et un régime tempéré.

Dès-lors cessation progressive des symptômes énoncés, retour successif à son état naturel, et bientôt guérison solide et confirmée par le séjour à la campagne et l'exercice soutenu du jardinage pendant trois ans.

Appelé, sur la fin de l'an VIII, à une place sédentaire et très-importante, il se livra pendant onze mois à un travail excessif, et souvent pénible, de douze, quinze, seize heures par jour. Né avec une sensibilité extrême, jaloux d'être utile à son pays et de lui procurer une tranquillité parfaite, il voulut tout voir par lui-même, et combattit avec courage tous les obstacles qui pouvoient contrarier ses intentions. Le zèle l'emporta sur la prudence, et malgré le retour des préludes de sa première maladie, il continua ses fonctions avec la même assiduité. Mais bientôt pesanteur de tête après le travail, bourdonnement insupportable, troubles variés dans les fonctions digestives, instabilité dans la progression, gêne dans tous les mouvemens, ana-

logue à un état d'ivresse; bruit de détente au moment du sommeil, contractions spasmodiques vers la tête, le cœur et l'estomac, terreurs paniques, souvent renouvellées; simulacre d'un manteau rhumatismal, qui occupoit le dos, le bras et l'épaule, légère amélioration par la suspension de ses travaux, débilité générale, et sur-tout dans le côté gauche; station et quelquefois locomotion presqu'impossibles, tremblemens, frémissemens, vertiges considérables au moindre mouvement. Les viandes bouillies et roties étoient les seuls alimens qu'il pouvoit souffrir. Après deux ou trois détentes avec éclat dans la tête, lorsqu'il étoit dans son lit, il recouvroit ses forces et n'éprouvoit aucun malaise; tous les accidens revenoient demi-heure après son lever, se suspendoient en partie pendant la digestion de son dîner, pour reparoître de nouveau peu de temps après; mais constamment un jour meilleur que l'autre. Les temps froids et humides, les variations atmosphériques, de même que tous les événemens propres à exciter la sensibilité, exerçoient sur lui une influence remarquable, et augmentoient les accidens.

Les moyens employés furent l'usage des bains et cinq purgations, dont les deux premières semblèrent l'avoir un peu soulagé, mais dont les trois autres l'affoiblirent beaucoup, lui firent perdre de son embonpoint, et aggravèrent tous les symptômes.

Encore une fois rebuté des remèdes, il les quitte entièrement et partage son temps entre l'exercice et les travaux administratifs. Un soulagement marqué ne tarda pas à suivre ce changement de régime. C'est alors qu'il consulte à Paris un médecin distingué, dont les sages conseils sont malheureusement écartés. Le médecin ordinaire du malade, aveuglé par un fantôme d'humeur goutteuse, qu'il vouloit combattre, ne lui laisse entrevoir de guérison solide que dans un nouveau traitement, et lui fait prendre, dans l'espace d'un mois, cinq ou six purgatifs; il pousse le délire jusqu'à lui faire appliquer les sinapismes. *Plures sunt Medici*, s'écrie le célèbre *Morgagny*, *qui ob id ægros interimunt quia nesciunt ipsi quiescere;* mais les symptômes d'hypocondrie acquirent alors une telle intensité, que le malade n'offroit plus que l'image d'un squelette ambulant et ne pouvoit soutenir sa tête dans une direction verticale.

Fatigué, excédé, harassé, il abandonne son médecin et ses médecines, pour suivre les avis sages du médecin philosophe; quitte le séjour de la ville pour celui de la campagne, les travaux du cabinet pour ceux du jardinage, et à l'aide d'un bon régime, d'une société choisie, &c. il revient insensiblement à sa première santé.

Nul doute qu'une rechute est inévitable, si ce vertueux citoyen reprend trop tôt ses pénibles travaux.

Observation d'hystérie simple.

Une jeune personne, élevée avec tous les soins et tous les égards que lui assuroient le physique et le moral le plus accompli, contracta, par suite de l'éducation la mieux dirigée, des mœurs douces et une vive sensibilité.

A douze ans, l'écoulement menstruel s'établit, se régularise avec abondance, et dix-huit mois se passent sans phénomènes remarquables.

Bientôt séjour à la campagne, vie plus active, et pendant les six mois de ce nouveau régime, rétention du tribut périodique, et cependant nulle altération dans son état de santé parfaite.

A quinze ans, amour concentré qu'elle n'osoit s'avouer à elle-même, trouble intérieur, combats inutiles pour écarter une première impression, empire absolu de ce sentiment sur tout son être et sur tous ses sens; mais courage vraiment héroïque, et ferme résolution de n'en faire l'aveu ni à l'objet de son amour, ni à ses parens, par la crainte d'affliger ceux dont elle étoit si justement chérie. Ce fut dans ces circonstances qu'elle reçut un coup violent sur la tête; dans l'instant suppression du flux menstruel, violent mal de tête, face colorée, fréquence et force du pouls, mal-aise général.

Son âge, sa bonne santé habituelle, malgré ce bouleversement moral, et la crainte d'accidens cérébraux, me déterminèrent à pratiquer une saignée de pied, qui, dès le jour même, fut suivie du retour de la menstruation; mais à la vue de l'objet aimé, perte de connoissance, sons plaintifs, pleurs involontaires, de tems à autre retour incomplet des fonctions des sens et de l'entendement; bientôt extinction totale et momentanée des fonctions intellectuelles, contractions désordonnées dans les membres supérieurs, élévation convulsive de la poitrine, palpitations violentes, resserrement spasmodique au col, et sentiment des trangulation, précédé ou accompagné du globe hystérique; roideur comme tétanique de la mâchoire inférieure, et tantôt convulsions des muscles qui l'environnent. Ce symptôme sur-tout me donna beaucoup d'inquiétude : plusieurs fois je craignis qu'elle ne se déchirât l'organe principal du goût.

L'évacuation sexuelle parcouroit ses périodes sans aucun trouble; mais à chaque époque, exaltation manifeste de la sensibilité physique et morale.

Retours irréguliers des accès; vers leur déclin, diminution progressive des symptômes, légère stupeur ou apparence de sommeil, retour du visage à son coloris naturel, qui conservoit toujours l'empreinte d'une douce mélancolie, et une

blancheur plus prononcée que dans l'état ordinaire (1). Au moral, douceur naturelle, apparence de calme, décence, discrétion, heureux voile de la nature la plus troublée.

Je reconnus la maladie, et même la cause; j'en parlai aux parens, qui éloignèrent mon soupçon, et je ne fus pas plus heureux auprès de ma jeune malade, qui me prostesta qu'aucûne affection morale ne déterminoit les accidens qu'elle éprouvoit.

Pour éviter l'erreur dans un cas semblable, il eût fallu le discernement du médecin Erasistrate; aussi je crus bien fermement m'être trompé. L'emploi des antispasmodiques légers, la promenade, l'air de la campagne, ne diminuèrent que foiblement les phénomènes de la maladie; mais un incident vient changer la scène, et l'espérance d'obtenir le consentement de ses parens, et de voir ses vœux accomplis, la détermine à faire à ce jeune homme et à ses parens, l'aveu de son amour. Les événemens politiques retardèrent le moment désiré et l'entière convalescence; mais enfin la con-

---

(1) C'est cette blancheur qu'Horace nous peint dans ces vers :

Urit me glyceræ nitor
Splendentis pario marmore purius.

Ode XIX, lib. I.

descendance des parens, et le vœu de la nature rempli, la rendirent à une santé parfaite; et lui ont fourni l'occasion d'offrir à la société un modèle de toutes les vertus sociales.

Observation d'une mélancolie simple.

Un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin, de forte stature et d'une santé robuste, vint, en l'an VII, à Paris pour continuer ses études. Peu avant son départ de la province il eut une rixe particulière, et convint de se battre au pistolet. D'après l'événement du combat, ce jeune homme crut son honneur compromis, et ne quitta le champ de bataille qu'avec un ressentiment d'humiliation vif et concentré. Dans les premiers tems de son séjour à Paris, aucun trait ne lui échappa, aucune action, dis-je, propre à faire connoître la mélancolie, dont il ne tarda cependant pas à être atteint, et dont voici les caractères principaux : air sombre et rêveur, regard farouche, taciturnité, recherche de la solitude, attention à éviter ses amis, propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles, susceptibilité morale la plus exaltée, ou délire exclusif sur un objet; tout ce qu'il voyoit étoit fait à dessein de lui rappeler son prétendu affront, et tout individu qu'il rencontroit lui sembloit un agresseur, un homme qui avoit l'inten-

tion de l'outrager. L'éternuement, l'action de moucher, de tousser, le seul regard indélibéré d'un passant étoit un signal contre lui, une injure qu'il s'efforçoit quelquefois de dévorer, et dont il concentroit l'impression; l'abord prévenant d'un ami, et les témoignages de sa bienveillance, étoient à ses yeux le sarcasme le plus amer et le replongeoient dans la sphère circonscrite de son idée dominante.

Forcé de se trouver dans de nombreuses réunions de jeunes gens, c'est au milieu d'eux sur-tout qu'il renouvelloit ses brusqueries, qu'il suscitoit les scènes les plus désagréables, et qu'il s'abandonnoit à l'impulsion irrésistible que lui imprimoit son imagination effarouchée. Personne n'étoit à l'abri de ses reproches, pas même ses amis, assez occupés d'ailleurs à étouffer les querelles journalières qu'il élevoit sans raison.

Un d'entr'eux crut faire une heureuse diversion à ses idées mélancoliques, en le conduisant au théâtre de la République, où l'on donnoit un des chefs-d'œuvre de la scène française. Au milieu de la pièce, une actrice estimable et fidelle à son rôle, éclate de rire, avec ce naturel qui caractérise le vrai talent; il en prend ombrage : Vois donc, dit-il à son ami, comme mademoiselle C***** se moque de moi; et de suite il se lève et sort brusquement du spectacle.

Cet ami, dans lequel il avoit beaucoup de con-

fiance, espéra qu'en déraisonnant avec lui il le ramèneroit à la raison, et lui fit l'aveu que réellement tout le monde se moquoit de lui. Ce stratagême, inventé dans de bons motifs, eut le plus mauvais succès, et ne servit qu'à le confirmer dans l'égarement de son imagination. Peu de temps après, à la suite d'une rixe, il se battit et fut blessé. Son adversaire le félicita sur son courage, et lui dit qu'il l'avoit pris pour un mouchard, qui la veille avoit arrêté un de ses amis. Cette indiscrétion le fortifia dans l'opinion qu'il portoit sur son visage des traits sinistres et particuliers, qui le rendoient l'objet de la dérision publique. Dès-lors exaltation orageuse de sa mélancolie, trouble et émotion involontaires à la vue de ses amis, penchant irrésistible au suicide, empoisonnement avec l'opium, suivi de convulsions violentes, mais qui fut arrêté par le suc de citron, &c. J'observerai qu'il raisonnoit avec sagacité sur tout objet étranger à ce qui concernoit son amour-propre, qu'il n'éprouvoit aucun trouble dans les fonctions de la vie intérieure, ni enfin ces anomalies nerveuses qui se remarquent dans l'hypocondrie.

Ne pouvant plus résister aux tourmens qu'il se créoit tous les jours, il partit pour la campagne; là, entouré d'hommes qui ne le connoissoient pas, d'enfans dont il partageoit les jeux, variant ses occupations, vivant dans une sphère d'activité conti-

nuelle, et se livrant avec passion à l'exercice de la chasse, *pluribùs intentus minor est in singulâ sensus;* il perdit de vue le sujet de sa mélancolie, et recouvra bientôt un jugement sain et son urbanité première.

CHAPITRE PREMIER.

Différences de l'hystérie et de l'hypocondrie.

1°. *Causes.* — Mêmes prédispositions en général; dans les deux cas, sensibilité vive au physique et au moral: cependant certaines circonstances sont propres à l'hystérie, v. g. l'époque de la puberté, l'abstinence des plaisirs de l'amour, &c.

Mais les causes déterminantes ne sont pas les mêmes; presque toujours l'hypocondrie succède à la vie sédentaire et aux travaux forcés du cabinet. Ces deux causes sont, snivant M. Tissot, les deux sources principales de cette maladie; et c'est aussi pourquoi Hoffmann l'appeloit la maladie des gens de lettres: tandis que l'hystérie tient le plus souvent aux dérangemens des fonctions exclusives au sexe, ou au trouble des loix impérieuses de la reproduction.

Pressavin, dans son traité (1), rapporte avoir

(1) Traité des vapeurs; ouvrage cité.

souvent observé des femmes de la campagne, d'une très-forte constitution, et sans aucune disposition à l'hypocondrie, qui étoient cruellement tourmentées par des accès hystériques; et je ne connois pas d'auteur qui ait jamais observé l'affection hypocondriaque chez les habitans des campagnes.

Les températures lés plus élevées, suivant le professeur *Pinel*, les pays froids, suivant *Hoffmann* et *Reveillon*, sont les plus propres à développer l'hypocondrie, et influent peu sur la production de l'hystérie; mais aussi l'excès des plaisirs de l'amour(1), et sur-tout leur abstinence forcée, déterminent bien plus souvent l'hystérie que les affections hypocondriaques; et si l'influence de certaines professions n'a point été exagérée par *Zimmermann* (2) pour la production de l'hypocondrie, on peut les regarder comme des causes particulières de cette maladie.

L'hystérie n'est peut-être jamais déterminée par ces affections organiques que l'on rencontre chez les hypocondriaques, et rarement elle produit dans

---

(1) C'est à tort que l'auteur de l'article hystérie, dans l'Encyclopédie méthodique, assure que les femmes mariées, que celles qui jouissent des plaisirs de l'amour, et sur-tout les filles publiques, ne sont jamais affectées d'accès hystériques.

(2) Traité de l'expérience, par Zimmermann.

le tissu des organes, des altérations de la nature de celles qu'amène quelquefois l'hypocondrie.

2°. *Age.* — Celle-ci attaque particulièrement l'âge adulte ; je n'ai rencontré qu'une observation d'un homme hypocondriaque dès son bas-âge ; mais l'auteur qui l'indique sans la rapporter (1), ne distinguoit pas l'hypocondrie de plusieurs autres maladies, et il me semble présumable qu'une santé débile et un caractère hargneux lui auront fait prendre le change.

C'est bien à tort qu'un médecin anglais, *Cullen*, considère l'hypocondrie comme une maladie en quelque sorte réservée à la vieillesse ; tandis que, vers cette époque avancée de notre vie, elle se convertit presque constamment en des maladies plus fâcheuses.

L'hystérie, au contraire, affecte spécialement deux époques éloignées.

Un relevé des observations que contiennent les consultations d'Hoffman, nous donne le résultat suivant. Sur onze histoires d'affection hystérique, cinq se sont manifestées vers la puberté, et cinq à l'époque critique ; une seule se déclara à l'âge de vingt-un ans.

Cullen observe également que l'hystérie survient

---

(1) Zimmerman, traité de l'expérience.

rarement avant ou après l'une de ces deux époques; on ne peut donc pas admettre, avec son commentateur, l'intermédiaire de quatorze à vingt-cinq ans, comme l'époque de la plus grande fréquence de l'hystérie. En examinant l'invasion des affections hypocondriaques, nous trouvons que sur seize observations, une seule date dès l'âge de vingt-deux ans; les quinze autres roulent depuis trente jusqu'à cinquante ans.

3°. *Sexe.* — Les femmes sont moins exposées à l'hypocondrie que les hommes, parce que les mêmes causes qui font naître l'hypocondrie chez les hommes, déterminent souvent l'hystérie, qui est exclusive à la femme.

Une seconde raison tient à son organisation particulière; la femme, dont l'imagination active reçoit cependant moins de développement que celle de l'homme, parce que la nature ne l'a point destinée aux méditations ni aux sciences abstraites, est, par son caractère compatissant, appelée à remplir dans la société des devoirs plus doux; elle ne connoît point ces passions orageuses, la haine et l'ambition; étrangère à ces émotions tumultueuses qui bouleversent l'imagination des hommes, elle est par conséquent moins exposée à l'hypocondrie. Si d'ailleurs l'affection hypocondriaque est vraiment une maladie de l'âge moyen, la vieillesse étant plus hâtive chez la femme, celle-ci doit moins long-

temps que l'homme redouter l'invasion de cette maladie.

« Les passions douces, dit Roussel, sont les plus » familières à la femme, parce qu'elles sont les plus » analogues à sa constitution physique; l'attendris- » sement, la compassion, la bienveillance, l'amour, » sont les sentimens qu'elle éprouve et qu'elle » excite le plus souvent. Chacun sent qu'une bou- » che faite pour sourire, que des yeux tendres ou » animés par la gaîté, que des bras plus jolis que » redoutables, et un son de voix qui ne porte à » l'ame que des impressions touchantes, ne sont pas » faits pour s'allier avec les passions haineuses et » violentes ».

On voit une différence morale également remarquable chez les enfans, dont les goûts varient suivant leur sexe. Achille, caché à la cour de Lycomède, sous les habits de Pyrrha, trahit son déguisement par le choix qu'il fait d'une épée entre tous les présens apportés par Ulysse....

Sensibilité, foiblesse, inconstance, sont les attributs qui caractérisent la femme. Ces vers :

Malo me Galathea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

VIRG. Eglog. III.

nous donnent la mesure de l'ambition naturelle aux femmes, et de leur empire sur les hommes.

Une fermeté inébranlable et une force bien supérieure, en rapport avec une sensibilité moins vive, sont le propre de l'homme.

> Si fractus illabatur orbis
> Impavidum ferient ruinæ.
>
> Horat, Od. III, lib. 3.

L'homme est, en effet, doué d'une sensibilité moins vive, et par conséquent moins disposé aux affections nerveuses; mais s'il ne prend pour guide que les écarts de son imagination, ou si, par une vie molle et somptueuse, il seconde les mauvais effets d'une éducation efféminée, il se rapproche bientôt de la constitution physique de la femme, et c'est ainsi qu'il devient très-accessible aux affections hypocondriaques.

4°. *Phénomènes des deux maladies.* — Dans l'hystérie, très-souvent l'invasion est subite, et la maladie marche brusquement; quelquefois, au début, les fonctions de l'entendement sont suspendues, et à l'agitation convulsive se joint un léger délire : ordinairement le trouble commence vers l'organe utérin; de l'abdomen un globe se porte vers l'épigastre, la poitrine et le col, et semble suivre tous les plexus nerveux de ces parties. Les parois abdominales se portent en arrière en se contractant; le diaphragme est refoulé, les muscles de la poitrine entrent en convulsion, le tho-

rax se resserre à son tour ; ce trouble se communique à l'organe central de la circulation ; dès-lors palpitations tumultueuses, resserrement spasmodique ou constriction douloureuse vers la gorge, sentiment de strangulation menaçant même de suffocation, gonflement extraordinaire du col, battement tumultueux des artères carotides, mouvemens convulsifs dans les extrémités, dans tous les muscles de la vie extérieure, resserrement tétanique de la mâchoire inférieure ; tous ces accidens sont quelquefois, dès le premier jour, au *summum* de leur développement.

L'hypocondrie nous présente une autre série de faits non moins distincts : dans celle-ci, l'invasion est lente, de nombreux phénomènes simulent des embarras du systême gastrique ; le retard, le trouble des digestions préludent long-temps aux symptômes nerveux ; bientôt contractions plutôt tensives que convulsives vers les hypocondres, tension, et par intervalle, gonflement de l'estomac, flatuosités intestinales, dégagement de gaz, expuition de mucosités. De nouveaux progrès se manifestent, et par la suite la maladie n'est plus bornée à l'abdomen ; dès-lors, anxiétés précordiales, palpitations éloignées, douleurs vagues, terreurs paniques, maux imaginaires ; les symptômes se succèdent lentement, et ne parviennent ordinairement à leur plus haut période qu'après plusieurs années.

Cet état se soutient presque toujours, ou du moins long-temps au même degré, s'aggrave par les variations de l'atmosphère, par les affections morales, et offre des espèces de paroxysmes, quelquefois aussi une légère rémission; tandis que dans l'hystérie nous voyons une marche rapide, des accès violens dans leur intensité, portés même quelquefois jusqu'à l'état de mort apparente, courts dans leur durée, se terminant par l'écoulement d'un fluide onctueux, et auxquels succède un calme manifeste. La froide immobilité des traits, même dans les paroxysmes de l'hypocondrie, forme contraste avec la physionomie convulsive que présentent les accès de l'hystérie.

On ne peut, dans l'hypocondrie, diminuer les accidens comme par enchantement, et souvent les accès hystériques cèdent de suite à la sensation produite par la musique vocale, à la compression des carotides, aux odeurs fétides ou à une pratique honteuse dont parle *Sauvages*.

Clitoridis titillatio à barbitonsore impudico instituta paroxysmum solvebat.

Dans d'autres cas, on les a vu augmenter par la compression des jugulaires, par le son de certains instrumens de musique, tels que le piano (1).

---

(1) Voyez la dissertation du citoyen Duvernoy sur l'hystérie.

Les paroxysmes, dans l'hypocondrie, sont déterminés par les temps froids et humides, qui diminuent la transpiration, mais qui n'ont aucune influence bien marquée sur les femmes hystériques, dont les accès se renouvellent par l'imitation, par les affections morales, par des sensations pénibles, quelquefois par la contrariété la plus légère, et particulièrement au retour correspondant à l'époque des règles.

Chez quelques femmes très-nerveuses, ces accès sont assez rapprochés; mais ils sont ordinairement séparés par des intervalles de rémission plus ou moins longs.

De sorte que l'on pourroit, jusqu'à un certain point, et sous le rapport du type seulement, comparer l'hypocondrie à une maladie rémittente, et l'hystérie à une maladie intermittente.

S'il est vrai que l'on remarque chez quelques femmes hystériques un mal-aise prononcé au moment des repas, il n'est pas moins conforme à l'observation d'avancer que le trouble des fonctions digestives et l'affection des organes abdominaux sont constans et toujours plus sensibles dans l'hypocondrie. Et en général, s'il survient dans certains cas d'hystérie des symptômes analogues à ceux de l'hypocondrie, ils sont passagers et nullement caractéristiques de la maladie.

Les maux imaginaires, les terreurs paniques, le

gonflement de l'hypocondre gauche n'appartiennent qu'aux affections hypocondriaques ; de même le clou et le globe hystérique, la perte de la parole, la suspension des fonctions de l'entendement, les mouvemens convulsifs, le sentiment de strangulation, le gonflement du col, les contractions spasmodiques des muscles du tronc, et le resserrement tétanique de la mâchoire, sont des symptômes exclusifs de l'hystérie. Si quelquefois, lorsque l'hypocondrie a duré plusieurs années et amené le malade à un état voisin du marasme, il survient perte de connoissance, la respiration est suspendue ; dans l'hystérie elle est seulement insensible. La syncope, dans le premier cas, est marquée par la suspension seule de la circulation, et n'est point accompagnée de cette vive excitation nerveuse, de ces palpitations, de ces convulsions, de ce trismus qui se remarquent dans l'hystérie.

Celle-ci tenant à l'organisation particulière de la femme, dépendant dans bien des cas du désordre de certaines fonctions, peut être bien plus souvent que l'hypocondrie étrangère à l'influence des sociétés. Ainsi la suppression ou la rétention des règles par une frayeur, par une immersion dans l'eau froide, par une membrane contre nature, ou par une trop longue abstinence des plaisirs de l'amour, peuvent quelquefois déterminer l'hystérie, même chez des femmes livrées aux travaux les plus rudes.

Cette opinion est appuyée par celle de Pressavin ; il faut pourtant en convenir, cette maladie paroît presqu'entièrement reléguée dans les villes.

L'auteur de l'article *Hystérie*, dans l'Encyclopédie méthodique, nous indique un moyen qui peut aider à distinguer ces deux maladies : dans l'hystérie, dit-il, une légère compression sur la région épigastrique apporte un soulagement marqué, tandis que dans l'hypocondrie elle augmente l'état pénible du malade.

Enfin la même corrélation que l'on remarque souvent entre l'hypocondrie et le flux hémorrhoïdal, s'observe d'une manière plus prononcée entre l'hystérie et l'évacuation menstruelle.

5°. *Durée des deux maladies.* — Le temps au-delà duquel on cesse ordinairement d'observer ces deux maladies, varie également. L'hystérie fréquente à quinze, dix-huit, dix-neuf ans, et vers l'époque critique, attaque bien rarement après quarante ou quarante-deux ans. L'hypocondrie, au contraire, très-rare à vingt-deux et même à vingt-cinq ans, est une maladie très-répandue dans l'âge viril depuis trente, trente-cinq jusqu'à quarante-cinq, et qui ne se manifeste presque jamais au-delà de cinquante ans.

6°. *Traitement.* — L'hypocondrie, en général, est, d'après l'opinion des auteurs, plus rebelle aux moyens curatifs que l'affection hystérique, et le

traitement de ces deux maladies consiste particulièrement dans les moyens d'hygiène, mais il est susceptible de diverses modifications qui sont relatives aux causes qui les ont produites.

7°. *Terminaisons.* — Les terminaisons ou mutations de ces deux maladies, sont différentes. Dans l'hypocondrie, les progrès du temps amènent ordinairement le marasme, des vices organiques, la pthysie, la mélancolie, le scorbut, la fièvre lente, la goutte. L'hystérie, au contraire, dégénère souvent en épilepsie ou syncope mortelle, en fureur utérine ou en fièvre aiguë. (Hoffman.)

Les affections hystériques font bien rarement périr les malades, et plutôt par leur violence que par leur durée; tandis que les hypocondriaques succombent plus souvent par la longue durée de leur maladie, ou par ses mutations ou complications; que par son intensité.

Presque tous les auteurs s'accordent sur le résultat des ouvertures cadavériques. On a souvent trouvé chez les hypocondriaques des lésions organiques dans les viscères abdominaux, et chez les femmes hystériques, l'altération a été plus souvent observée vers l'utérus ou les annexes.

Tout nous prouve donc, que dans l'hystérie la matrice est l'organe affecté, et qui joue le principal rôle.

Enfin l'analyse exacte des traits d'analogie que présentent ces deux maladies, n'offre rien qui puisse balancer les caractères distinctifs bien prononcés que met en évidence leur rapprochement comparatif.

CHAPITRE II.

Caractères distinctifs de l'hypocondrie et de la mélancolie.

La mélancolie a souvent été confondue avec l'hypocondrie. *Aretée*, *Sennert*, *Boerhaave*, et plusieurs autres médecins, en ont cependant donné une définition exacte. *Cullen* l'appelle, dans sa Nosologie, une folie partielle, et en fait six espèces, qui ne sont que des variétés: *Sauvages* la range, avec raison, dans les délires; mais les caractères qu'il assigne ne sont point tracés avec assez de précision.

Le citoyen *Pinel* en fait deux espèces, la première est la mélancolie nerveuse, la seconde est la mélancolie avec penchant irrésistible au suicide.

L'une et l'autre reconnoissent en général les mêmes causes que l'hypocondrie, et tiennent quelquefois à une disposition primitive, remarquable au physique et au moral.

Les traits qui dénotent cette propension phy-

sique à la mélancolie, sont la maigreur, la face lucide (1), les sourcils épais, les yeux noirs et enfoncés, le regard oblique, la figure morne et rembrunie, les cheveux noirs, une démarche lente et soignée, un sommeil difficile et facilement interrompu. Mais il est aisé de sentir l'insuffisance de ces caractères physiques, et c'est dans l'organisation morale affectée à ce tempérament, que l'on doit rechercher une disposition bien tranchée : air sombre et rêveur, taciturnité, abord repoussant, défiance ombrageuse, irascibilité extrême mise en jeu par les motifs les plus frivoles; dissimulation astucieuse, recherches de la solitude, aversion pour le mouvement, conception difficile, mais mémoire féconde (*in melancholicis memoria firma. Rivière* (2)); propos étudiés, desseins combinés avec astuce, très-grande versatilité morale, mais aucun trouble dans l'organisation physique; on ne voit

---

(1) Florida Antoniorum facies neminem terret, Turgiduli illi voluptates anhelant, flores intertexunt et sicas nunquam acuunt; vultus illos macilentos et adustos reformido.

Comment. CÆS.

(2) On trouve avec plaisir la même idée élégamment exprimée dans le traité de la manie, pag. 27 :

« Le souvenir du passé semble pour eux se dérouler avec » facilité, et se reproduit alors dans leur esprit avec les » couleurs les plus vives et les plus animées ».

point cette perversion de l'appétit, ni tous les symptômes nerveux propres à l'hypocondrie.

L'esquisse de la vie de Jean-Jacques, extraite, non de ses détracteurs outrés, mais des écrivains qui l'ont jugé avec une juste sévérité, et l'analyse succincte de ses propres ouvrages, nous offriront l'exemple d'une mélancolie bien prononcée sous le rapport moral.

Rousseau naquit en 1712, d'un simple citoyen de Genève; il en coûta la vie à sa mère, et sa naissance, qui fut le premier de ses malheurs, n'a peut-être pas peu contribué à lui donner ce caractère d'un misanthrope amer, dont les âpres inégalités froissoient tous ceux qui l'approchoient.

Bientôt il déserte la maison paternelle. Fugitif, errant en pays étranger, *je change*, dit-il, *de religion pour avoir du pain.* Dès sa jeunesse, foible constitution, mais développement extraordinaire des facultés morales; esprit penseur, caractère bouillant et ombrageux, imagination forte et sombre, vanité philosophique.

A peine il paroît sur la scène littéraire, qu'il est accueilli par un prince qui le prend pour secrétaire d'ambassade. Son amour pour l'indépendance ne put sympathiser avec les convenances qu'exigeoit son nouvel état : il quitte donc l'ambassadeur.

Un enchaînement de contrariétés exaspéra les sentimens qu'il avouoit innés chez lui, une orgueil-

leuse misanthropie, une certaine aigreur contre les riches et les heureux de ce monde, et cette aversion extrême pour toute obligation sociale : « J'ai » toujours redouté les bienfaits, car tout bienfait » exige reconnoissance, et je me sens ingrat par » cela seul que la reconnoissance est un devoir. Le » bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce » que je veux, que de ne pas faire ce que je ne » veux pas ».

Il estimoit beaucoup le charme de l'amitié, parce qu'il étoit sensible, parce qu'il aimoit l'homme vertueux, et n'abhorroit que le vice : *les hommes*, disoit-il, *sont méchans, mais l'homme est bon.*

Son amour pour la vérité si bien exprimé dans sa devise :

Vitam impendere vero.

son enthousiasme pour l'antiquité, pour le stoïcisme mâle des Catons et des Brutus, et son mépris pour ses contemporains, dans lesquels il ne voyoit que des esprits affoiblis, des corps dégénérés, des hommes dépourvus à son égard de toute moralité, lui suscitèrent de nombreux ennemis.

Une anecdote transmise par la tradition populaire, peut être regardée comme devant servir à l'histoire de sa mélancolie future. La servante-maîtresse de Rousseau, associée à la couche de ce grand homme, se crut associée à son mérite; et ne

trouvant pas dans *Motiers* un sol digne de la supporter, pour en dégoûter Jean-Jacques, elle le fait lapider par des enfans : Rousseau se persuade qu'il est poursuivi par ses ennemis, et abandonne le canton de Neufchâtel. Après bien des persécutions semblables, il passe en Angleterre, espérant que le séjour de Londres contrasteroit moins avec ses affections particulières ; mais son caractère libre, mélancolique et roide, ne fut point une singularité pour ce peuple, qui n'avoit encore emprunté ni les graces ni la légéreté française, et qui étoit lui-même tout mélancolique; et l'imagination altière de notre philosophe en fut humiliée. Bientôt l'envie s'agite contre lui, et décerne à Rousseau les honneurs de la satyre ; son physique s'affoiblit, son imagination s'aigrit, et ses soupçons tombent sur son bienfaiteur, qu'il accuse de diriger la critique contre lui.

On ne voit jusqu'ici que la disposition la mieux avérée à la mélancolie ; mais c'est à son retour en France que l'on en reconnoît les caractères non moins prononcés.

Passion dominante portée à l'excès, qu'il appeloit amour indomptable de la liberté, délire exclusif sur un objet, et propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles.

Les procédés généreux de ses amis étoient à ses yeux une critique amère, ou bien couvroient des

desseins perfides ; et souvent il leur appliquoit ce mot :

. . . . . timeo Danaos et dona ferentes.

Bientôt tristesse naturelle renforcée par des contrariétés sans nombre, et accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances. Gresset veut le consoler, et va le voir; mais Rousseau ne profère pas une parole, et se contente de lui répondre : *Vous avez eu l'art de faire parler un perroquet, mais vous ne sauriez faire parler un ours.*

Même accueil repoussant aux magistrats d'Amiens, qui voulurent lui envoyer *le vin d'honneur:* son imagination blessée ne voyoit dans ces attentions flatteuses que des respects dérisoires; *il croyoit qu'une partie du public le regardoit comme Lazarille de Tormes qui, attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin fait pour divertir la multitude.* Tel étoit l'objet de son délire (1).

---

(1) Voyez la huitième et neuvième promenade du Solitaire, dans lesquelles il rapporte la conspiration des enfans et des invalides contre lui, et où il reconnoît lui-même sa mélancolie.

Il paroîtroit assez probable que l'exaltation de sa mélancolie, exaspérée par une vive affection morale, lui inspira des projets suicides auxquels il auroit succombé. *Voyez* Lettres sur J. J. Rousseau, par madame de Stael, 1798.

Cette aptitude morale inspire aux hommes puissans des passions haineuses et le goût de la tyrannie. Exemples : Denys de Syracuse, Tibère, Néron, Louis XI, Cromwel, et un homme plus fameux encore, scélérat profond et sanguinaire par principes, Robespierre.

Ou peut voir, pour compléter l'idée de cette disposition morale à la mélancolie, le tableau savamment dessiné du caractère sombre et mélancolique de Louis XI et de l'empereur Tibère, *Traité de la Manie*, *p. 138*.

Son influence est moins dangereuse, mais également remarquable chez quelques hommes d'un esprit sombre et passionné pour les sciences, auxquels elle inspire le goût excessif d'une philosophie cynique (1). Diogène, Héraclite, Timon surnommé le misanthrope, J. J. Rousseau.

Dans d'autres cas, on voit au contraire la réunion du tempérament le plus estimable et le plus malheureux : Bellerophon, Socrate, Platon, Pascal, le Tasse, J. J. Rousseau, Zimmerman, Bordeu, Bertin (2). Citons à l'appui *la Mélancolie de Torquato Tasso*, du Tasse.

---

(1) Ce mot ne peut être pris que dans son acception morale.

(2) Voyez, pour ce dernier, son Eloge par Condorcet,

Le Tasse eut pour patrie l'Italie, reçut en partage une grande énergie physique, et annonça dès sa tendre enfance le développement le plus précoce des facultés morales.

A l'âge de neuf ans, ces heureuses dispositions firent ombrage à la tyrannie; il partagea le sort de son père, fut proscrit, et comme lui condamné à mort; nouvel Ascagne, il échappe par la fuite à l'arrêt fatal prononcé contre lui.

Il erra long-temps, mais enfin son exil eut un terme, et le Tasse se livre alors avec passion à l'étude de la poésie. A dix-sept ans, son premier ouvrage (Renaud) commence une réputation qui devoit traverser des siècles, et qui fut bientôt cimentée par le beau poëme épique de la Jérusalem délivrée. On reconnut dès-lors dans ce jeune auteur les qualités les plus estimables et les plus propres à faire le bonheur de ses amis, et qui contribuèrent au malheur de sa vie. Défiance de ses propres moyens, indulgence pour les autres, conversation enjouée, imagination vive et brillante, grandeur d'ame, amour de la vertu, mais cependant caractère vraiment mélancolique et susceptibilité vive. Toutes les impressions qu'il éprouvoit étoient con-

---

mémoire de l'Acad. des sciences, 1781, et l'article *Peur*, dictionn. encyclopédiana.

centrées; le rire ne fut jamais chez lui le signe d'une satisfaction intérieure, et sa douleur se manifesta rarement par des larmes.

Lancé dans une carrière plus brillante, il ne tarda pas à se répentir d'avoir connu les grands et leur grandeur; l'accueil distingué que lui fit Alphonse, duc de Ferrare, et plus encore la présence d'Eléonore, sœur de ce prince, qui cultivoit et honoroit les arts, le décidèrent à fixer son séjour dans cette ville. Bientôt il conçut pour cette jeune princesse une passion violente, qui fut la source de tous ses malheurs. Amant discret, il crut trop légèrement à la fidélité d'un de ses amis, qu'il rendit dépositaire de son amour et de son espoir. Trahi par l'amitié, blessé dans ses intérêts les plus sacrés, il veut punir une indiscrétion perfide, et tandis qu'il attaque bravement son adversaire, il faillit périr victime d'un lâche assassinat.

Dès-lors, tissu de peines physiques et morales, exil, captivité, expropriation, confiscation de ses biens, pénurie affreuse, tourmens de la faim, calomnies, trames ourdies contre lui avec astuce, amour malheureux et fortifié par une correspondance suivie avec Eléonore; une détention de neuf ans affoiblit son organisation physique et exaspéra sa propension morale à la mélancolie : bientôt *défiance ombrageuse,* terreurs pusillanimes, *passion invincible et portée à l'excès* pour la jeune prin-

cesse, *délire exclusif;* il se voyoit toujours environné de poisons et de supplices, *et poursuivi par un lutin avec lequel il prétendoit avoir des entretiens très-suivis.* Tels étoient les caractères de sa mélancolie érotique.

L'atteinte portée aux fonctions de l'imagination ne s'étendoit nullement aux autres fonctions de l'entendement, et le jugement étoit d'ailleurs très-sain.

Des momens lucides lui laissoient connoître son état fâcheux, et le livroient aux idées les plus tristes, qui le replongeoient dans ses accès mélancoliques.

Rappelé à Ferrare par l'influence d'Eléonore, *je vais*, dit-il, *me remettre volontairement dans mes premiers fers.* Le contraste que lui offroit son état actuel, comparé au bonheur dont il avoit joui dans ces mêmes lieux, l'affecta vivement et renouvella souvent ses transports érotiques. Pour amortir les élans d'une ame sublime et passionnée, on jette le Tasse dans un hôpital, et les différens traitemens qu'il y subit ne font que renforcer sa mélancolie; mais des moyens moraux amenèrent des résultats bien différens; le retour à la liberté, la restitution de ses biens, un genre de vie libre et paisible, sa réputation réhabilitée, et d'autres sujets de satisfaction intérieure dissipèrent toute idée mélancolique, et le rendirent à la santé. Chaque

prince, chaque pays se disputa l'honneur de le posséder ; Rome, sur-tout, se signala et lui préparoit une pompe triomphale, une couronne glorieuse (1). *Je desire*, lui écrivoit le pape Clément VIII, *que vous honoriez la couronne qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée:*.... Mais la mort prévint les honneurs qui l'attendoient au Capitole.

La mélancolie peut, ainsi que l'hypocondrie, être déterminée par une vive frayeur : deux observations que nous allons rapporter en fourniront la preuve, et feront en même tems ressortir le contraste de ces deux maladies.

Observation (2) *d'hypocondrie par frayeur.*

Un courtisan distingué, âgé de trente ans, d'un tempérament sanguin, joignoit à un embonpoint succulent, un caractère très-enjoué et sans aucune disposition à la mélancolie ; habitué aux travaux du cabinet, qu'il compensoit par beaucoup d'exercice, il avoit toujours joui d'une bonne santé. Un jour, étant à la chasse, il fut tout-à-coup saisi d'une vive frayeur, tomba de cheval, se plaignit de douleurs dans le dos, et se crut grièvement blessé. Bientôt remis de son accident, il reconnoît son er-

---

(1) La couronne Laureat.

(2) Observation II, Hoffman.

reur, remonte à cheval et continue sa partie de chasse. De retour chez lui, il éprouve, au bout de quelque tems, les symptômes d'hypocondrie les mieux caractérisés ; mal-aise général, inquiétudes vagues, trouble des fonctions digestives, vertiges, pesanteur et douleur de tête, flatuosités incommodes, sommeil troublé par des rêves fatigans, tristesse constante, anxiétés précordiales, constipation opiniâtre ; à son réveil, nausées et vomissemens acides, urines tantôt limpides, tantôt sédimenteuses.

Consultations multipliées, pendant un an abus des médicamens, et exacerbation manifeste de la maladie. Hoffman est appelé, il ordonne une saignée de pied, des pédiluves fréquens, une infusion théïforme le matin, avant le repas l'essence d'écorce d'orange, le soir la poudre précipitante, deux fois par semaine ses pilules balsamiques, rejet de tous les autres médicamens, guérison. Ce traitement étoit très-rationel ; la maladie affectoit un homme fort, sanguin, et ne reconnoissoit point pour cause la vie sédentaire ni les travaux du cabinet, mais une circonstance accidentelle dont l'effet étoit plus facile à combattre.

L'observation suivante, d'une mélancolie déterminée par la même cause, nous présente pour sujet un de ces hommes dont les travaux utiles ont le plus illustré leur siècle.

Mélancolie par frayeur.

Blaise Pascal naquit en 1623 d'une famille qui possédoit en Auvergne des places distinguées qu'elle honoroit par ses vertus. Il annonça presque dès le berceau, la célébrité précoce que justifia dans la suite une foule d'ouvrages qui attestent encore la supériorité de son génie. Une éducation soignée et des études prématurées développèrent en lui le goût exclusif des sciences les plus abstraites, et un travail opiniâtre altéra bientôt sa constitution physique déjà foible et chancelante : dès-lors la santé de Pascal alla toujours en dépérissant, et rien ne pouvoit ralentir son ardeur pour l'étude. Après une longue absence, de retour au sein de sa famille, il partage son tems entre la société et les méditations; mais bientôt isolement pénible qui lui fait tout sacrifier aux travaux du cabinet, et par suite dépérissement sensible : pour en arrêter les progrès, son médecin lui conseille de se livrer à l'exercice de la promenade et d'éviter toute contention d'esprit.

Pascal reparoît dans le monde, il y apporte de grands talens, de grandes vertus et une célébrité bien acquise, mais en même tems un caractère mélancolique, une vanité naturelle et le desir prononcé de l'indulgence qu'il accordoit aux autres; il préféroit déjà la société qu'il s'étoit formée, à la

solitude, et songeoit même à s'y attacher par le lien conjugal; mais un événement mémorable dans l'histoire de sa vie, vint donner à ses idées une toute autre direction.

Tous les jours Pascal se promenoit dans les environs de Neuilly. Un soir, les deux chevaux du devant de sa voiture prennent le mors aux dents, et s'élancent de l'emplacement du pont de Neuilly dans la Seine. La secousse fut heureusement violente, rompit les traits qui joignoient le premier attelage au train de derrière, et la voiture resta sur le bord du précipice. Le malade ne fut point blessé, mais vivement effrayé, et une syncope qui dura très-long-tems fut le premier résultat de cette frayeur. On se représente facilement la commotion physique et morale que dut ressentir un homme foible et languissant.

Vers la même époque, il éprouve dans l'ombre de la nuit une espèce de vision ou d'extase dont il conserva la mémoire dans un papier qu'il portoit toujours sur lui (1), et que les uns ont regardé comme un amulette, et d'autres comme un modèle de vertus chrétiennes. La sensation de ce malheureux événement sans cesse retracée dans son imagination, le troubloit par-tout, sur-tout la nuit

---

(1) Voyez vie de Pascal, par Condorcet.

au milieu de ses insomnies et de son dépérissement. *Il croyoit toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisoit placer un siége pour se rassurer.*

Je n'insisterai pas sur les caractères accessoires de sa mélancolie, sur ses *craintes*, *sa défiance*, ses scrupules, *sa passion dominante ou sa dévotion minutieuse.*

Les propos consolans de l'amitié calmoient pour un moment ses alarmes, mais l'instant d'après Pascal revoyoit le précipice, toujours effrayé par le même fantôme ou cet égarement de son imagination; et huit ans après ce fâcheux accident, *Pascal* mourut à l'âge de trente-neuf ans.

L'excès de travail qui fut la cause prédisposante de la mélancolie de Pascal, détermina celle de *Saci*, traducteur de la Bible, il s'étoit épris d'une belle passion pour saint Augustin, qu'il voyoit partout, et auquel il rapportoit toutes ses actions et tout ce qu'il entendoit.

Je vois maintenant une mélancolie non moins singulière et très-analogue. Un homme d'un âge mûr, d'un tempérament mélancolique, s'est tellement infatué de *Capiston*, qu'après la conversation la mieux soutenue, il finit toujours en vous assurant que tout ce qu'on lui a dit et répondu se trouve mot pour mot dans *Capiston*. Sa mélancolie prononcée, l'exaltation de sa susceptibilité morale et

la défiance la plus ombrageuse, me font craindre que sa maladie ne passe à un état de manie.

La mélancolie dégénère le plus souvent en manie confirmée; telle fut la fin malheureuse du poète Gilbert qui, dans un accès de manie, pour soustraire la connoissance de ses papiers à ses ennemis, avala la clef de son secrétaire, et mourut dans les angoisses de la suffocation.

La mélancolie avec penchant irrésistible au suicide, est ce qu'on appelle le splen ou la maladie anglaise, maladie plus fréquente dans certains mois de l'année, et lorsque sur-tout le vent est nord-est; et comme les suicides sont ordinairement plus nombreux à cette époque, on l'appelle le vent des pendus.

Dans la Médecine éclairée par les sciences physiques de Fourcroy, on en trouve une observation bien caractérisée, fournie par le professeur Pinel.

Un homme d'un caractère mélancolique éprouve des pertes considérables, et en ressent un profond chagrin; cependant il lui restoit encore de grandes ressources, une femme qu'il aimoit et qui s'efforçoit de le rendre heureux, et un fils qu'il chérissoit également.

Malgré ces motifs de satisfaction intérieure, il étoit tourmenté par un penchant irrésistible au suicide, plus impérieux sur-tout lorsqu'il passoit sur

les ponts de la Seine : bientôt l'on apprit la fin tragique qu'il avoit préférée (1).

J'ai connu deux hommes dont la constitution physique et l'organisation morale portoient l'empreinte d'une sombre mélancolie; tous deux suivoient la carrière théâtrale, et n'y recevoient que les témoignages que le public accorde au vrai talent ; ils étoient l'un et l'autre constamment poursuivis par le desir de se jeter dans l'eau, desir qui s'exaspéroit souvent à la vue d'un pont, et tous deux ont mis le terme à une existence insupportable par le même genre de mort, à deux époques révolutionnaires éloignées, mais rapprochées par la nature de leur célébrité, et que l'on voudroit arracher des fastes de l'histoire.

On peut encore rapporter ici la mélancolie du célèbre Huyghens, qui se croyant de verre et craignant l'impression du moindre choc, se jeta dans un puits.

Ce penchant au suicide, soit seul, soit accompagné d'un délire exclusif sur un autre objet, constitue la seconde espèce de la mélancolie dans la Nosographie philosophique.

Pourroit-on, dans le principe, considérer l'hypocondrie et l'hystérie comme deux maladies du système nerveux ganglionaire, tandis que la mé-

(1) Ce même caractère a été mis en scène par Gresset, dans sa comédie de Sidney.

lancolie semble appartenir spécialement au système nerveux cérébral ? Et en effet, elle consiste dans une lésion partielle des fonctions de l'entendement, et sert quelquefois de moyen de transition de l'hypocondrie à la manie. (*Voyez* une observation citée à l'article *terminaisons*).

Phénomènes distinctifs des deux maladies.

Dans l'hypocondrie, trouble manifeste des fonctions de l'estomac, divagations passagères sur divers objets, et particulièrement terreurs paniques relatives à la santé.

Dans la mélancolie, objet spécial d'affection morale, défiance ombrageuse, passion dominante, délire exclusif et constant sur un objet ou sur une série particulière d'objets, et souvent penchant irrésistible au suicide, que la raison et le jugement ne peuvent détruire, sorte de désorganisation morale à laquelle le physique ne participe nullement, ce qui infirme cette sentence, *mens sana in corpore sano.*

L'imagination mobile des hypocondriaques contraste avec l'imagination des mélancoliques, obstinément concentrée sur un seul objet.

La maladie tient souvent à une vanité philosophique, à un amour-propre excessif, ou bien à quelques circonstances où ce grand mobile a été compromis.

Les hommes disposés à la mélancolie ont les passions vives ; la peine, chez eux, ne parcoure point tous ses degrés intermédiaires, depuis l'inquiétude, le souci, le chagrin (1) jusqu'à la douleur, l'angoisse : leurs affections morales sont de suite portées jusqu'à la désolation la plus cruelle, jusqu'au désespoir qui bouleverse leur imagination. *Ces malheureux*, dit l'estimable auteur du traité de la manie, *s'habituent à ne voir leur état qu'au travers du prisme lugubre de la mélancolie.*

L'amour n'est pas chez eux ce besoin de la nature, ce sentiment qui rapproche deux êtres sensibles ; c'est une passion orageuse ou aveugle qui dégénère souvent en fureur. « Le sentiment le plus » doux devient chez eux, par la moindre opposi- » tion, une fureur impétueuse ; la jalousie s'élève » avec l'amour, la discorde triomphe, et la plus » douce des passions reçoit des sacrifices de sang » humain ». ROUSSEAU.

Le sentiment le plus noble, l'amour de la patrie, peut également être démesuré. C'est cette aptitude morale à la mélancolie, qui dirigea les poignards sur le sein de *César* ; et ce fut dans un accès de

---

(1) An inquiry into the nature an origin of mental derangementica. Lond. 1798.

misanthropie farouche que *Brutus* proféra cet horrible blasphême :

O vertu, tu n'es qu'un fantôme.

La vengeance est pour eux le plaisir des dieux ; jamais ils n'ont connu celui de pardonner une offense ; c'est Mithridate qui se console en mourant par la défaite des Romains :

Le ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon dessein,
Rome en cendre me vit expirer dans son sein;
Mais au moins quelque joie en mourant me console,
J'expire environné d'ennemis que j'immole;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

C'est Camille qui éclate en imprécations contre son frère et sa patrie :

Puissai-je de mes yeux...................
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir.

Ils ont un sentiment profond de l'honneur, mais leur colère est celle d'Achille, et leur haine implacable comme celle de Coriolan.

Observons cependant que la mélancolie peut être étrangère à l'influence des sociétés, et qu'elle a été quelquefois observée dans les campagnes.

On trouve dans le *Sepulcretum* de Bonnet, (*page* 236 et 240, *tome* 1er), les observations de deux laboureurs qui furent affectés de mélancolie.

Une imagination très-bornée peut aussi rendre l'habitant des campagnes accessible aux affections mélancoliques. Un jeune paysan, auquel on disoit qu'il avoit le diable au corps, en demeura tellement convaincu, qu'il fut dès-lors impossible de l'en dissuader. Il s'imaginoit le sentir, tantôt dans le ventre, tantôt dans la poitrine; ne pouvant vivre avec cet hôte incommode qui le tourmentoit cruellement, il s'abandonne au désespoir le plus affreux. Le médecin l'exorcisa; et voici comme il réussit. Tandis qu'un prêtre ébranloit l'esprit du mélancolique avec l'appareil imposant des sentences et des cérémonies religieuses, il fait partir à un signal convenu, une fusée dont les feux et le bruit imitent un météore lumineux. Alors le prêtre annonce au malade que le ciel a parlé, et lui prononce l'assurance de sa guérison.

Nous en trouvons les caractères bien dessinés dans deux poetès célèbres.

...... fuit hand ignobilis argis
Qui se credebat miros audire tragædos;
In vacuo solus sessor plausorque théatro:
Cætera qui vitæ servaret munia recto
More, bonus sane vicinus, &c.

HORACE.

En moins de mots, mais avec la même précision, Boileau nous a dépeint le délire exclusif d'un mélancolique:

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé;
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.

Boil. Sat. iv.

Le traitement de l'hypocondrie peut être déterminé d'une manière précise; celui de la mélancolie est incertain, et doit être abandonné à la sagacité du médecin. Il faut souvent, pour ramener le malade à la raison, déraisonner avec lui, employer des subterfuges, et placer sa confiance presque exclusivement dans les moyens moraux et les règles de l'hygiène. Plusieurs médecins ont obtenu de semblables guérisons par des moyens si originaux et si bizarres, que l'on seroit tenté de les révoquer en doute, si leur opinion n'étoit appuyée par une expérience journalière et authentique.

Rappelons à ce sujet ce qu'a dit *l'Horace français :*

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Boileau.

La mélancolie, loin de diminuer avec l'âge, ou de se convertir, comme l'hypocondrie, en des maladies organiques, se renforce de plus en plus. Dans la vieillesse, la morosité naturelle s'exaspère, et bientôt les idées les plus bizarres, les émotions

les plus tumultueuses, font place à la manie la mieux confirmée. Cette mutation de la mélancolie s'observe fréquemment aussi dans les sujets d'un âge moins avancé (1).

---

(1) Voyez une observation, traité de la manie, pag. 54, et la terminaison déjà citée de la mélancolie du poète *Gilbert*.

SECTION TROISIÈME.

Histoire générale de l'hypocondrie.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions préliminaires.

L'HYPOCONDRIE est une maladie de tous les tems, de tous les sexes, de tous les pays, mais non de tous les âges; sa fréquence est en raison directe du développement de l'entendement humain et des progrès de la civilisation. C'est assez dire qu'elle est plus souvent observée de nos jours que dans les siècles passés, plus rare dans les pays moins policés, dans ceux sur-tout qui participent moins aux vices de la société, que dans ceux où les beaux arts sont spécialement honorés. J'en excepte toutefois ce peuple abruti, ignorant, fanatique par religion, chez lequel l'abus des narcotiques, des liqueurs, des plaisirs de l'amour, une vie molle et sédentaire, une indolence nationale, et les principes du fatalisme dont il est imbu, nous offrent tous les inconvéniens de l'état social dégénéré, sans nous en présenter les avantages, qui forment à nos yeux une douce compensation.

Presque jamais on ne la rencontre chez les enfans.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

BOILEAU.

Et outre ces attributs moraux, chaque période de la vie est marquée par des dispositions organiques, et diverses maladies particulières qui en constituent les attributs physiques.

C'est parmi les hommes de lettres, les hommes livrés aux travaux pénibles du cabinet, les littérateurs les plus distingués (1), et quelquefois aussi parmi les personnes douées de la plus vive sensibilité, qu'elle choisit de préférence ses victimes.

Cette observation n'a point échappé aux philosophes de l'antiquité; et Aristote, si connu par son amour pour la vérité, *amicus Plato sed magis amica veritas*, assure que tous les grands hommes de son temps étoient hypocondriaques ou mélancoliques.

Cur homines qui ingenio claruerunt et in studiis philosophicæ vel in republicâ administrandâ, vel in carmine fingendo vel in artibus exercendis melancholicos omnes fuisse videamus? ARISTOTE

(1) Je pourrois citer plusieurs de nos premiers jurisconsultes, de nos compositeurs, de nos littérateurs les plus estimés, et l'auteur, le plus marquant peut-être de son siècle, Kotzebüe. *Voyez* l'année la plus remarquable de sa vie, p. 153. t. 1er.

probl. sect. 30. Le mot de Sénèque, *non est magnum ingenium sine mixturâ dementiæ*, ne seroit-il point une traduction élégante de cette même pensée, et ne peut-il pas offrir une consolation aux hommes qui, sans paroître s'élever au-dessus de la nature humaine, sont cependant fort au-dessus de la sphère commune ?

L'hypocondrie sévit avec d'autant plus de force contre ceux qu'elle attaque, qu'ils peuvent être enchaînés sous l'empire des causes, obligés de rester en butte à ses traits, soit par la nature de leurs professions, soit par celle des circonstances, soit enfin par amour du bien public, comme le prouve l'observation, page 37.

On a douté que l'hypocondrie pût devenir une maladie héréditaire; cependant beaucoup d'auteurs citent des exemples à l'appui de l'affirmative. Willis l'admet ; Laurent rapporte avoir connu une famille dont tous les individus devinrent hypocondriaques; et l'auteur de l'article *Hystérie*, dans l'Encyclopédie méthodique, admet l'hypocondrie au nombre des maladies héréditaires; mais Brown (1) et plusieurs autres, ne reconnoissent aucune maladie héréditaire. Dans un tel conflit d'opinions, nous

---

(1) Voyez la médecine simplifiée de Brown, &c. traduite par Bertin, docteur en médecine.

croyons devoir éviter toute discussion polémique étrangère à notre sujet, nous bornant à reconnoître l'hérédité de l'hypocondrie dans quelques cas.

Les hypocondriaques sont rarement exposés aux maladies épidémiques ou contagieuses; c'est une remarque faite par un grand nombre d'auteurs, et particulièrement par Hoffman. On voit quelquefois l'hypocondrie suspendue pendant le cours d'une autre maladie; et Reveillon, qui fut hypocondriaque au suprême degré, rapporte que, pendant une fièvre quotidienne qui dura six mois, il n'éprouva aucun symptôme de son hypocondrie, qui reparut quinze jours après la fin de sa fièvre intermittente.

De même, l'hypocondrie paroît suspendre ses progrès, et dans quelques cas se dissiper entièrement pendant le temps de la grossesse: le même phénomène se manifeste d'une manière plus évidente encore pour la phthysie pulmonaire.

Enfin pourroit-on appliquer aux hypocondriaques ce qu'a dit Hyppocrate: *qui acidum eructant ad peripneumoniam non sunt prædispositi....?*

Peu de maladies sont plus fréquemment observées, et présentent plus de variétés dans leurs formes; cependant l'hypocondrie s'annonce presque toujours par le trouble des fonctions de l'estomac, auquel se joignent des phénomènes nerveux anomaux, qui varient selon la cause de la maladie et la sensibilité du sujet.

CHAPITRE II.

Causes de la maladie.

Nous diviserons les causes de la maladie en prédisposantes et en déterminantes, quoiqu'il arrive souvent qu'une cause prédisposante dans un cas soit déterminante dans un autre.

ARTICLE PREMIER.

Causes prédisposantes.

1°. *Age.* — Elle se manifeste bien rarement avant l'âge de vingt ans; et si elle persiste au-delà de cinquante ans, elle est ordinairement remplacée par des affections organiques, la phthysie, la goutte ou le scorbut. L'âge viril est l'époque où se manifestent les passions dont l'action se porte sur le centre épigastrique; c'est l'époque de l'ambition, avec laquelle marchent l'inquiétude et la crainte; c'est aussi à l'âge viril que l'on doit rapporter la plus grande fréquence de l'hypocondrie.

2°. *Sexe.* — Elle affecte plus souvent les hommes que les femmes, qui ont en partage d'autres affections nerveuses, quoiqu'elles puissent cependant éprouver celle-ci.

3°. *Tempérament.* — Les hommes doués d'une

sensibilité extrême, d'un caractère irascible; ceux qui réunissent une certaine morosité à beaucoup d'esprit naturel; les hommes qui ont du penchant pour la solitude et un goût décidé pour l'étude et les méditations, y sont très-disposés. Les dangers d'une éducation trop hâtive, dans l'espoir d'une célébrité précoce, sont évidens; les études prématurées ne fournissent à la société que des hommes imparfaits, dégénérés, des citoyens distingués par leurs facultés morales, mais dégradés dans leur existence physique; tel fut Pascal, &c. et qui seront également disposés aux maladies nerveuses.

4°. *Climats.* — L'influence du climat modifie l'homme et imprime à son moral et à sa constitution des caractères sensibles : le parallèle des habitans du nord et des peuples du midi nous en fournit la preuve. Ceux-ci sont aux premiers sous le rapport physique, ce que l'Apollon du Belvédère est à l'Hercule du Farnèse, et la différence de l'organisation morale se tire du rapprochement établi entre Alcibiade l'Athénien et Pierre-le-Grand, Suwarow et tous les soldats du nord.

Les climats brûlans de l'Inde, de la Haute-Egypte, quand sur-tout ils réunissent comme nos départemens méridionaux, à leur température élevée, la subversion des loix simples de la nature, résultat des progrès de la civilisation, sont très-propres à faire contracter des maladies nerveuses,

telles que l'hypocondrie, la mélancolie et la manie.

Cette opinion n'est pas généralement adoptée ; Hoffmann, Réveillon, &c. regardent les pays froids comme une circonstance favorable au développement de l'hypocondrie. Le commentateur de Cullen pense que les pays méridionaux disposent à l'hypocondrie, et que le froid en détermine particulièrement les paroxismes.

Cheyne, dans son Traité de la Maladie anglaise, indique pour causes de l'excessive fréquence des maladies nerveuses en Angleterre, l'humidité de l'atmosphère, les variations brusques de la température, une nourriture succulente, la vie molle et sédentaire que l'on mène dans les classes de la société les plus fortunées, enfin le séjour des grandes villes. On pourroit ajouter à ces causes prédisposantes et propres aux Anglais, le caractère national de ce peuple roide et mélancolique, que l'on entrevoit dans son goût décidé pour les tragédies les plus noires, pour les romans les plus sombres et les plus tristes, ou remarquables par une hardiesse gigantesque et monstrueuse ; l'excès du thé, l'abus de la viande, une atmosphère charbonneuse, l'usage exclusif des poèles, enfin une disposition innée et un penchant profond à la méditation et aux sciences les plus abstraites.

Je crois aussi, avec Hoffmann, qu'on peut admettre une température très-froide, et telle que

celle qu'il habitoit, comme une cause éloignée de l'hypocondrie. Toutefois si nous considérons que l'imagination est exaltée dans l'hypocondrie, lorsque cette maladie a déjà fait des progrès, que le développement de l'imagination est en raison inverse de l'énergie des autres fonctions intellectuelles, que les climats chauds sont favorables au développement de l'imagination, tandis que le jugement prédomine dans les pays froids, nous serons très-portés à croire que les températures les plus élevées sont les plus propres à déterminer les affections hypocondriaques.

5°. *Saisons.* — L'influence des saisons est également manifeste ; c'est particulièrement en automne, dans les tems froids et humides ou les variations brusques de l'atmosphère, que l'on observe les espèces de paroxysmes dont cette maladie est susceptible.

Sans doute toutes les circonstances qui diminuent la transpiration paroissent augmenter l'intensité des phénomènes nerveux propres à l'hypocondrie ; mais la corrélation observée par Réveillon entre les anomalies de la transpiration et les anomalies nerveuses des hypocondriaques, paroît avoir été exagérée par cet auteur. Nous nous bornerons à reconnoître que toutes les causes qui troublent la transpiration cutanée influent, d'une manière fâcheuse, sur l'état de ces malades, sans assigner la

cause immédiate de cette exacerbation, qui se manifeste quelquefois en type de tierce, c'est-à-dire que de deux jours l'un le malade éprouve une légère rémission.

En général, la même disposition particulière qui est déterminée chez les sujets d'une complexion délicate par les variations un peu brusques de l'atmosphère, s'observe, et d'une manière bien plus sensible, chez tous les hommes hypocondriaques.

6°. *Manière de vivre.* — On sent facilement toute la latitude de cette expression et l'indispensable nécessité d'entrer dans quelques détails. Presque toutes les causes débilitantes peuvent être rapportées à cet ordre, tel qu'excès des plaisirs de l'amour, de ceux sur-tout qui sont illicites; l'abus des liqueurs alcooliques, les veilles immodérées, l'usage excessif du thé, de l'eau tiède, du café, du chocolat. (Zimmerman). Toutes les causes, en un mot, qui, après avoir donné un stimulus excessif aux organes, les plongent dans l'atonie. L'influence des causes sera proportionnée à leur intensité ou à leur continuité, et relative à leur nature particulière et aux dispositions individuelles.

L'usage du sucre a été admis au nombre des causes par *Fracassini.* Mais pourquoi rechercher des causes douteuses, tandis qu'il en existe un si grand nombre dont l'influence ne peut être révoquée en doute?

L'application à l'étude trop répétée et trop prolongée, donne aux facultés morales un grand développement, mais porte, en raison directe, détriment aux facultés physiques; outre les dangers de l'inaction, elle nous offre encore ceux d'une répartition inégale ou irrégulière des forces vitales. Son influence est spécialement sensible chez les hommes qui font succéder à une jeunesse active, bruyante et orageuse, le calme des passions et un goût décidé pour l'étude dans l'âge mûr.

Les études forcées ou dirigées sans principes, et l'habitude du travail immédiatement après les repas, contribuent puissamment à la production de cette maladie. On sait qu'au moment de la digestion, les forces vitales sont en quelque sorte concentrées sur les organes qui sont les agens principaux de cette fonction importante. Dans cette circonstance, toute contention d'esprit, toute application à des sciences abstraites nécessite leur déplacement; les forces vitales sont appelées vers le cerveau, la digestion est suspendue, languit; l'estomac privé des forces nécessaires pour exécuter ses fonctions, éprouve un état de gêne qui devient bientôt sensible par un mal-aise général et par la tension du diaphragme; ce trouble augmente tous les jours, quand sur-tout à l'inconvénient d'être toujours assis, l'on joint celui d'une position voûtée pendant le travail, ou l'habitude d'y consacrer les

nuits. C'est ainsi, du moins, que la plupart des gens de lettres deviennent hypocondriaques. Une tendance naturelle peut être développée par l'exemple, et c'est peut-être ce qui rend raison de la fréquence de cette maladie chez les médecins, et le vœu de *Montaigne* se trouve ainsi en partie exaucé, puisqu'il desirait *que les médecins éprouvassent toutes les maladies*. Cependant il est bien probable que la fréquence de l'hypocondrie, chez les médecins, peut tenir à des causes d'une autre nature.

Le professeur Hallé, dans son Cours d'Hygiène, considère l'étude prématurée ou excessive de la musique comme une des causes qui prédisposent le plus évidemment aux maladies nerveuses. Son influence, quoiqu'agissant lentement, est sur-tout sensible sur les hommes très-susceptibles d'être frappés, d'être émus par les effets de cet art. Le son (j'emprunte ici son langage) ne se borne pas à l'organe de l'ouïe, il vient frapper pour ainsi dire toutes les parties de leur être à-la-fois, et produit à la peau une impression remarquable.

On connoît l'exaltation nerveuse des poètes, des peintres, &c. pour leurs ouvrages, mais rarement les autres artistes portent-ils la bisarrerie, les préventions et cet enthousiasme exclusif pour leur art et sur-tout pour leurs productions, au même point que les musiciens. L'étude prématurée de la musique sera d'autant plus préjudiciable, que le sujet

sera plus nerveux, qu'il s'y adonnera de bonne heure et aux dépens des exercices du corps. La musique agit donc avec d'autant plus d'énergie, que le système nerveux est plus développé, plus excitable chez celui qui l'écoute.

Examinons la passion des peuples du midi, des peuples policés, pour cet art, en proportion des mœurs et de l'influence des sociétés : observation contraire chez les peuples du nord ; les Allemands la cultivent cependant avec distinction, mais depuis peu de temps. Sévérité, science, harmonie, caractères de la musique allemande bien moins énervante que la mélodie, le raffinement, l'art et le goût délicat de la musique italienne. Rousseau énonce la même opinion. « Outre la distinction de la musique » en théorique et en pratique, dout l'influence est » moindre que celle de la spéculative, on doit en» core diviser la musique en naturelle et en imita» tive ; la première, ou harmonique, n'agit que » sur les sens et non sur l'ame ; c'est la plus agréa» ble, c'est celle de tous les chants, qui ne sont » que des combinaisons de sons mélodieux : la se» conde, par des inflexions vives accentuées, et » pour ainsi dire parlantes, exprime toutes les pas» sions, peint tous les tableaux, rend tous les ob» jets, soumet la nature entière à ses savantes imi» tations, et porte ainsi jusqu'au cœur de l'homme » des sentimens propres à l'émouvoir ; c'est dans

» celle ci que l'on doit chercher la raison des effets
» prodigieux qu'elle a produits autrefois ».

Une application trop constante, trop suivie à l'étude de la musique, est donc une circonstance favorable au développement de l'hypocondrie, et l'antiquité nous offre plusieurs exemples du caractère hypocondriaque chez les plus célèbres musiciens de la Grèce. (Voyez *l'Odyssée d'Homère, Festins des Prétendans, le Caractère du fameux Tigellinus, décrit par Horace*, satyre 3, livre 1er, et celui de nos plus fameux musiciens modernes; Viotti, *Décade Philosophique*, fructidor an 6; enfin l'*Esquisse historique du célèbre Mozart*, journal du Publiciste, brumaire an 10).

On remarque également les affections nerveuses chez les femmes, l'hystérie plus souvent encore que l'hypocondrie, quand elles sont grandes musiciennes, avant d'avoir atteint la perfection et la consistance de l'âge.

L'harmonica produit chez quelques individus des convulsions, des syncopes : on sait l'impulsion que communiquoit aux soldats suisses le *Ranz des vaches*; cet air chéri provoquoit l'ardent desir de revoir la patrie, déterminoit la nostalgie ou même l'hypocondrie, et les faisoit abandonner leurs drapeaux. « Ces effets ne dépendoient que de l'habi-
» tude, des souvenirs de mille circonstances qui,
» tracées par cet air à ceux qui l'entendoient, et

» leur rappelant leur pays, leur jeunesse et toutes
» leurs façons de vivre, excitoient en eux une dou-
» leur vive et des regrets amers. Cet air, toujours
» le même, ne produit plus sur les Suisses les
» mêmes effets, parce qu'ils ont perdu le goût de
» leur première simplicité, tant il est vrai que ce
» n'est pas dans leur action physique qu'il faut
» chercher les plus grands effets des sons sur le
» cœur humain ». (*Rousseau, Dictionn. de Musique.*)

Une cause plus active encore, et qui seule détermine aussi souvent l'hypocondrie que toutes les autres réunies, c'est la vie sédentaire. Son influence se fait sentir jusqu'au sein des campagnes. Combien voit-on de négocians, de militaires habitués à la vie la plus active et aux déplacemens nécessités par leurs professions, s'abandonner dans leurs retraites paisibles, à une inaction absolue et éprouver bientôt tous les tourmens de cette maladie? C'est encore à cette cause que l'on doit rapporter la fréquence de l'hypocondrie chez les anachorètes de la Thébaïde et chez les Pères du désert. La vie molle et somptueuse des villes est bien plus défavorable, rien ne peut en balancer les inconvéniens et les dangers multipliés. Un air pur, les agrémens d'un séjour champêtre, la vie réglée que l'on mène à la campagne, les travaux et les mœurs douces de ses habitans, sont autant de diversions

heureuses qui peuvent prévenir l'invasion de la maladie, ou en suspendre au moins les progrès ultérieurs quand elle s'est manifestée déjà.

La vie monotone, qui a fait dire à Lamotte,

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

amène le dégoût de la vie, *le tœdium vitœ*, qui accompagne souvent l'hypocondrie.

L'extrême irrégularité dans la manière de vivre, l'excès d'oisiveté dans les uns, de travail dans les autres; des alimens trop recherchés d'une part, de l'autre une mauvaise nourriture ou de longues abstinences; la vie contemplative d'un côté, et de l'autre la débauche la plus raffinée; que de circonstances qui forment autant de dispositions à cette maladie!

On peut admettre au nombre des causes prédisposantes, toutes les évacuations immodérées, l'abus des préparations mercurielles ou opiatées, des purgatifs, les maladies antérieures, quand sur-tout on fait traîner en longueur les convalescences; les maladies vénériennes, ou la crainte seule de ces maladies, même après la guérison; des habillemens trop étroits on des ligatures autour de l'abdomen, certaines professions. Ramazzini (1) et

(1) Essai sur les maladies des artisans, par Ramazzini.

Zimmerman ont observé que les métiers qui nécessitent d'être constamment assis, tels que ceux de cordonnier, de tisserand, &c. pouvoient déterminer l'hypocondrie.

La passion du jeu offre de grands inconvéniens, une perplexité morale effrayante, un balottement continuel entre l'espoir et la crainte, et en dernier lieu, les regrets, la douleur et cette maladie de l'homme moral qui le porte au suicide.

Zimmerman regarde avec raison l'expuition trop abondante des mucosités comme un symptôme de la maladie, tandis que les anciens en faisoient une cause.

Tissot admet l'emploi de la saignée dans les maladies des gens de lettres, au rang des causes prédisposantes de l'hypocondrie; et le citoyen Andry, dans un Mémoire très-intéressant sur la Mélancolie, mais dans lequel il n'a pas distingué d'une manière précise la mélancolie, l'hypocondrie, ni même la manie, admet au nombre de ces causes les pays chauds, les exhalaisons des marais, les pays froids et brumeux, et le traitement des fièvres ardentes ou intermittentes dans les climats chauds, par de nombreuses saignées et par des sudorifiques.

Une cause prédisposante que nous ne devons pas omettre, et qui est le résultat de notre éducation physique et morale, est en général une complexion

délicate et une grande susceptibilité nerveuse, soit innée, soit acquise; mais combien de degrés intermédiaires entre la sensibilité extrême de quelques femmes vaporeuses (1), et l'héroïsme de cette dame romaine qui, périssant pour ne pas survivre au déshonneur de son mari, lui donne un noble exemple, et lui présente le poignard en lui disant: *Pete, non dolet.*

Toutes ces causes isolées ou plusieurs réunies, portées à l'excès, ou lorsqu'elles persévèrent long-temps, suffisent pour déterminer l'hypocondrie.

ARTICLE II.

Causes déterminantes ou dont l'influence est en général plus immédiate.

Toutes les passions, quoique différentes, ont cependant un même effet; c'est d'imprimer aux traits mobiles du visage un caractère frappant qui sert à

---

(1) Voyez le traité *de melancholiâ*, par Lorry, ouvrage riche de son propre fonds et embelli de toute l'élégance de la langue latine. L'observation *Tenerrima fuit mulier quæ quindecim annos nata ab infantiâ delicatula et tenuis, cute roseâ et candidissimâ*, nous offre le summum de la sensibilité la plus exquise, p. 73.

les faire distinguer (*Deseze*). De sorte que leur expression se trouve concentrée presqu'exclusivement dans la face : ainsi la joie, la colère, le mépris, la tristesse et les différentes nuances, ont leur langage particulier, indépendant de la volonté.

Dans la joie, un léger coloris, le sourire et la vivacité des yeux; dans la colère, les yeux étincelans, l'intumescence de la face, le visage d'un rouge violet, la bouche écumante et la voix entrecoupée, variée et impétueuse. Le mépris s'exprime par le jeu des lèvres et le regard oblique; la tristesse se peint dans la langueur des yeux, l'abaissement des paupières, la voix traînante, remisse et lâche, le relâchement des muscles de la face, et dans la pâleur du visage; état analogue à celui de la fièvre adynamique, qui en est souvent une suite (1).

Mais cet effet n'est que secondaire; la première impression se porte sur les organes contenus dans la région épigastrique, sur l'estomac, les viscères abdominaux, et sur-tout le diaphragme, premier agent de cette région. Dans toutes les émotions vives, on y éprouve une contraction spasmodique, passagère dans les mouvemens de l'ame qui disposent à la joie, mais bien plus durable et bien plus funeste

(1) Voyez sur l'expression des passions, les ouvrages de M. Dandré, Bardon, Watelet et le Brun, et la thèse du citoyen Cabuchet.

dans ceux qui tiennent de la tristesse. Ces symptômes réitérés dans le chagrin, agissent d'une manière évidente sur l'organisation physique de l'homme, et les trois grandes fonctions de la vie intérieure sont bientôt troublées; la respiration devient difficile, des palpitations se manifestent, la digestion languit, l'estomac se gonfle, et des tensions spasmodiques se font sentir vers les différens points de l'abdomen.

On voit, d'après l'exposé de ces phénomènes physiques, avec quelle facilité ils peuvent, si leur cause persévère, déterminer l'affection hypocondriaque.

Dans la frayeur, la région épigastrique est encore le centre de l'impression reçue, et l'on y éprouve un resserrement inexprimable.

Il sembleroit, au premier coup-d'œil, que dans la colère le mouvement étant centrifuge, l'affection devroit agir d'une manière opposée; mais il faut moins examiner l'instant où toutes les passions se heurtent et se combattent, que le mouvement qui succède, et qui produit des sensations de peine et des regrets, dont l'influence est souvent analogue à celle des causes précédentes.

Au nombre des passions qui favorisent le développement de l'hypocondrie, on doit ranger l'ambition, la passion des honneurs, et sur-tout la soif des richesses, *auri sacra fames*, source de refus,

de disgraces, de chagrins multipliés, source plus fréquente encore des passions haineuses.

Cette influence des affections morales les plus pénibles sur les organes abdominaux, est incontestable, et doit être considérée comme très-propre à déterminer l'hypocondrie : *Cura*, dit Hippocrate, *in visceribus veluti spina est et illa pungit.* On s'étonne, d'après cela, de voir un médecin nier l'influence des passions dans l'hypocondrie, et assurer formellement que les hypocondriaques n'ont point de passions (1).

On a observé que les effets des passions (2) étoient très-analogues à ceux produits par les fortes contentions de l'esprit, et, comme ces derniers, répartis entre l'organe cérébral et le centre phrénique, sur lequel les passions semblent agir d'une manière plus immédiate. On peut également remarquer que ces deux causes produisent les mêmes maladies nerveuses, soit aiguës, soit chroniques, les fièvres ataxiques, l'hypocondrie, l'hystérie, &c. C'est probablement ce qui avoit porté le médecin Robert à regarder la fièvre ataxique comme une

---

(1) Voyez l'ouvrage du docteur Réveillon, recherches sur la cause des affections hypocondriaques.

(2) Voyez l'art. *Affections de l'ame* dans l'Encyclop. méthodique, où leurs effets sont exposés avec le goût et la précision qui distinguent toujours l'auteur qui l'a fourni.

hypocondrie aiguë ; et en rapprochant dans leur marche les symptômes de cette dernière affection, on voit une conformité exacte, sous plusieurs rapports, entre ces deux maladies. Le professeur Pinel nous a fait observer dans ses cours de clinique, au lit des malades, que l'hypocondrie prédisposoit à la fièvre lente nerveuse et à la fièvre ataxique sporadique.

Les effets du chagrin nous offrent un tissu de phénomènes physiques qui conduisent plus spécialement à l'hypocondrie : torpeur générale, diminution de l'irritabilité musculaire, pesanteur et lassitudes spontanées, pâleur du visage, refroidissement des extrémités, sentiment d'un reflux du sang vers le cœur, diminution de la transpiration, sueurs froides, lenteur marquée du pouls, perte de l'appétit, trouble des digestions, irrégularité dans toutes les sécrétions, suppression de certaines évacuations, maladies diverses, foiblesse générale, instabilité du jugement, pusillanimité. Si l'affection morale persévère, les symptômes de l'hypocondrie se renforcent, et la maladie se confirme.

On ne peut admettre au nombre des affections morales propres à déterminer l'hypocondrie, le sentiment d'une joie brusque et inattendue ; ses effets sont trop rapides, et l'impression sur notre organisation physique est quelquefois tellement précipitée, que la circulation s'arrête, et qu'une mort subite en est le résultat. L'histoire nous en offre des

exemples fameux dans la mort de Sophocle, de Diagore, &c. Un fait dont les fastes de la France moderne, surchargés de tant de traits d'héroïsme, ne parleront pas, peut trouver ici sa place.

Un vieillard, père tendre et citoyen vertueux, apprend l'arrestation de son fils pour cause de fédéralisme; il tremble pour sa vie, part, et bientôt arrive à Paris. Il sollicite et obtient la liberté du soutien de ses derniers jours; mais ce vœu de la tendresse paternelle exaucé, plonge le fils dans la douleur la plus amère. Celui-ci apprend, en sortant des cachots, que son père trop sensible au bonheur de le revoir, a succombé de plaisir.

On voit la nostalgie, *la lecture des ouvrages de médecine, sur-tout par les personnes étrangères à l'art,* et les promenades solitaires, chez les hommes affectés de quelque chagrin, déterminer l'hypocondrie.

Nous terminerons l'histoire des causes de cette maladie, en indiquant les mauvaises digestions (Gorter); l'abus des topiques dans la goutte, la suppression d'une diarrhée par l'opium, d'un hémateméèse par les astringens (Pinel); la mauvaise qualité des eaux, la cessation d'une fièvre intermittente par l'usage prématuré du quinquina (Hoffman) (1);

(1) *Voyez* de febre tertianâ male curatâ spasmi hypocondriaci causâ, t. 2.

la répercussion d'exanthêmes (Lorry); l'habitude de l'ivresse, l'exposition à un air froid, ou une boisson froide prise immédiatement après l'action d'un purgatif (Hoffman); la suppression ou l'écoulement excessif d'une hémorrhagie quelconque (Stalh); la suppression des lochies, d'une gonorrhée, de la leucorrhée, d'un exutoire, le déplacement d'une affection rhumatismale ou arthritique, la négligence d'une saignée habituelle (Hoffman).

Enfin on peut considérer comme causes fréquentes de la maladie, les affections organiques abdominales. Des auteurs, prenant l'effet pour la cause, ont regardé les vents et les mucosités comme causes réelles de la maladie (With).

Nous ne comptons point dans cette énumération les grands exercices du corps, comme l'a fait Sydenham et son commentateur; on ne voit point l'hypocondrie dans les camps, ni dans les campagnes: or les militaires et les laboureurs sont ceux qui éprouvent les plus grandes fatigues.

ARTICLE III.

La cause interne ou immédiate de la maladie a de tout temps occupé les praticiens; Hippocrate, Galien, Arétée, l'attribuoient à l'atrabile ou à la mélancolie.

Dioclès, qui vivoit avant Galien, en accusoit

l'estomac ; d'autres, l'intempérie sèche et chaude des vaisseaux du mésentère, du foie et sur-tout de la rate.

Willis trouvoit cette cause dans l'affection du cerveau et du systême nerveux ; Hygmore dans la foiblesse de l'estomac, et Sydenham dans l'ataxie, l'irrégularité des esprits animaux.

Boerhaave admettoit une matière tenace engagée dans les vaisseaux des hypocondres.

Stalh voyoit par-tout la nature faisant effort pour établir une hémorrhagie.

Lower reconnoissoit pour cause la mauvaise disposition de la masse du sang.

Hoffman, la trop grande tension du systême nerveux.

Pomme, le spasme, l'éréthisme et le raccornissement des nerfs.

Réveillon, les variations du fluide électrique et les anomalies de la transpiration.

Des physiologistes modernes, d'après l'observation journalière et un examen attentif des phénomènes de la maladie, reconnoissent pour siége primitif de l'hypocondrie, les viscères abdominaux affectés dans leur systême nerveux ou dans leurs propriétés vitales.

Telle est du moins, dans le silence des preuves réelles, la probabilité la mieux appuyée : nous verrons en effet, dans la série des symptômes qui

seront énoncés, l'affection simultanée des organes tant essentiels qu'accessoires qui composent l'appareil digestif.

CHAPITRE III.

Marche de la Maladie.

Invasion de la maladie, ou premier degré. — Marche lente en général, mais très-variée; trouble constant et manifeste dans les fonctions de l'estomac et des intestins, assemblage nombreux de phénomènes disparates, anomalies très-grandes dans les lésions de la sensibilité; presque toujours l'invasion se fait par degrés insensibles : dans un très-petit nombre de cas, invasion brusque, et dès le principe tous les symptômes de l'affection nerveuse des viscères abdominaux dans leur plus haut degré d'intensité.

Lenteur marquée dans les digestions, tension, et par intervalle gonflement de l'estomac; sentiment de plénitude après le repas, mal-aise et douleur gravative à l'épigastre, perversion de l'appétit, qui quelquefois se soutient très-long-tems, mais constamment flatuosités incommodes, dégagement de gaz, goûts bizarres ou dégoût général, rarement voracité au lieu d'anorexie; tensions spasmodiques vers l'épigastre et les hypocondres; très-

sonvent gonflement permanent dans l'hypocondre gauche, simulant ou préludant un vice organique; rapports acides, salivation, vomissement, sur-tout à jeûn, de mucosités variées, plus ou moins tenaces et d'une acidité quelquefois insupportable; expuition fréquente, coliques vagues, alternative de constipation opiniâtre et de diarrhée fatigante qui augmente souvent l'état fâcheux du malade; urines abondantes et limpides ou sédimenteuses.

Deuxième degré. — A ces phénomènes, qui appartiennent presqu'exclusivement aux fonctions des organes abdominaux et qui marquent les premiers pas de la maladie, on doit ajouter les symptômes généraux qui se manifestent lorsque l'affection est en quelque sorte devenue générale; anxiétés précordiales, toux et gêne habituelle de la respiration, expectoration muqueuse, palpitations nerveuses et qui peuvent difficilement simuler une maladie organique du cœur, vu leur irrégularité et les symptômes nerveux accessoires, mais qui peuvent à la longue altérer dans son tissu l'organe central de la circulation (1).

---

(1) Les professeurs Corvisart et Leroux ont fixé l'attention des praticiens sur ces maladies, et ont appris, par les plus nombreuses observations, à distinguer les affections organiques et les maladies qui tiennent à la lésion seule des propriétés vitales de ce viscère.

Resserremens spasmodiques plutôt que contractions de la poitrine, avec un état d'angoisses inexprimables; douleurs plus ou moins mobiles et susceptibles d'affecter toute l'habitude du corps, et qui simulent des rhumatismes.

Troisième degré. — Bientôt les organes de nos relations extérieures participent au trouble de la vie intérieure, et c'est ici que commence une nouvelle scène de phénomènes nerveux vagues et irréguliers. Terreurs paniques par les causes les plus légères, ou même sans causes; craintes non motivées de maladies diverses, maux imaginaires, aversion extrême pour la société, affections antipathiques, perspective effrayante pour l'avenir, troubles fugaces et variés dans les idées; la nuit même, bouleversement moral; au milieu du sommeil, songes effrayans, apparition d'objets sinistres, trouble extrême, insomnie. Quelques malades soupirent ardemment après l'heure du sommeil, et ne trouvent de repos que dans leur lit; d'autres redoutent ce moment, comme l'époque d'une exaltation orageuse.

Suivons la succession rapide des phénomènes que nous présente la maladie parvenue à ce période; sentimens irréguliers et sueurs erratives, frissonnemens ou froid intense, et alternative de ces anomalies; céphalalgie, vertiges, éblouissemens, bourdonnemens d'oreilles, illusions d'optique, sensibi-

lité exquise ou obtuse de l'ouïe, de l'odorat et de la vue; frémissement allant même jusqu'au tremblement, anxiétés précordiales, inquiétudes vagues, tristesse profonde, défiance ombrageuse, pesanteur dans les membres, foiblesse des extrémités inférieures, instabilité dans la progression, cessation de tout exercice, dès-lors nouveaux progrès; intensité plus grande dans l'affection des organes abdominaux, et leurs symptômes plus prononcés; morosité naturelle renforcée par l'état physique, irascibilité extrême, versatilité morale étonnante, desirs et craintes de la mort, affreux désespoir qui porte au suicide; en général, le matin, libre exercice des facultés intellectuelles, et rémission apparente, mais momentanée. Lorsque l'hypocondrie est déjà invétérée, des syncopes se manifestent, syncopes caractérisées en général par la suspension totale de la vie extérieure, et sans ces spasmes violens qui sont propres aux accès hystériques.

Cet état est permanent, mais la maladie nous offre cependant des paroxysmes bien marqués, plus ou moins violens, et en général déterminés par les variations brusques de l'atmosphère, par l'impression du froid ou de la pluie, par une influence plus énergique des causes même de la maladie, ou par le retour de l'époque des règles chez les femmes.

On s'étonne de voir des malheureux égarés par

le trouble de leur imagination, qu'exaspère leur état physique, et qui redoutent la mort dans un moment, se suicider un instant après avoir exprimé leur attachement à la vie.

La Bruyère nous en donne la raison ; *la mort*, dit-il, *n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les instans de la vie, il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.*

La vie est un bien auquel nous attachent tous les liens de la société ; c'est une propriété que le soldat peut échanger contre les illusions de l'honneur ; mais c'est un poste confié à l'homme, qu'il ne peut abandonner sans la volonté de celui qui l'y a placé, et dont il ne peut disposer tant qu'il existe un indigent à secourir, un malheureux à consoler.

Telle est la marche la plus constante que suit ordinairement l'hypocondrie ; je n'ai pas cru devoir faire entrer dans la description de la maladie des symptômes accessoires, et qui ne se rencontrent que dans quelques cas ; tels sont certains bruits de détente dans la tête, imitant un coup de feu ; une susceptibilité extrême pour rire ou pleurer, une exacerbation manifeste à la moindre impression du froid, des odeurs, ou par la plus légère affection morale ; l'atonie partielle d'un membre, au point d'en faire craindre la paralysie ; un incube véritable au milieu du sommeil, des pulsations isochro-

nes aux battemens artériels, et qui ont simulé des anévrismes.

Je n'ai pas fait non plus l'énumération des signes appartenans aux vices organiques qui peuvent compliquer l'hypocondrie dont alors ils constituent la seconde espèce, mais j'indiquerai ses terminaisons et ses complications les plus fréquentes.

Rarement voit-on dans l'hypocondrie des crises sensibles, et notre surprise cesse lorsqu'on se rappelle que cette maladie est exclusive aux habitans des villes, et que c'est particulièrement dans les campagnes que l'on observe ces crises bien prononcées, telles qu'elles paroissent l'avoir été du tems des anciens; on sait d'ailleurs que les maladies nerveuses, en général, n'offrent point de crises bien marquées.

Nous terminerons cet exposé en rappelant les caractères propres de l'hypocondrie, *flatuosités incommodes, tensions spasmodiques dans diverses parties, maux imaginaires.*

CHAPITRE IV.

Terminaisons de l'hypocondrie.

C'EST au commencement de cette maladie surtout que s'applique naturellement et avec le plus grand succès, cet adage si connu, *principiis obsta*, &c. Mais si loin d'en prévenir ou arrêter les

progrès, on abandonne le malade à lui-même, ou si le traitement est mal dirigé, tôt ou tard le marasme le plus prononcé termine cette scène de douleurs physiques et morales.

Ainsi que les différentes formes de la maladie, les terminaisons en sont nombreuses et variées. L'hypocondrie se termine par le retour à la santé, rarement par des hémorrhagies, des sueurs, des déjections critiques. En général, on n'observe point dans cette maladie ces efforts salutaires de la nature, qui échappent quelquefois à notre attention, et plus souvent encore à nôtre reconnoissance.

Lorsque la cause est amovible, la guérison dépend souvent de son seul éloignement. Ses terminaisons peuvent être plus fâcheuses, et avec l'âge, les symptômes nerveux diminuent, et sont quelquefois remplacés par des affections organiques, par la paralysie, &c. *Videmus actionem nervorum per œtatem aboleri* (*Boerhaave.*)

Dépérissement gradué, marasme, affections variées, hydropisies symptomatiques; tels sont en en masse les accidens qui terminent l'existence des hypocondriaques, lorsque sur-tout leur maladie n'est pas combattue.

Des resserremens spasmodiques de la poitrine, des secousses réitérées, résultat d'une toux opiniâtre; le trouble constant de la circulation et de la respiration peuvent très-bien altérer organiquement

les viscères que cette cavité renferme, et occasionner des anévrismes du cœur (1), l'hémoptysie, la phtysie pulmonaire.

Observation d'hypocondrie compliquée d'hémophtysie (2).

Un homme âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament mélancolique, éprouvoit depuis six ans des symptômes d'hypocondrie, douleurs de tête, gonflement de l'estomac, dureté dans la région du mésentère, palpitations, tensions vers l'ombilic et les hypocondres, sur-tout vers l'hypocondre gauche; gêne de la respiration, douleurs tensives se portant de la poitrine jusqu'aux reins, dans le dos et vers les épaules. Il combattit ces accidens par divers remèdes, par des eaux minérales qui n'apportèrent qu'un soulagement momentané. Peu de temps après, même état, gêne habituelle dans la respiration, et resserremens de la poitrine. Enfin, sans cause violente, il fut attaqué d'une hémophtysie abondante, précédée de picottemens dans la trachée-artère.

---

(1) Voyez la dissertation du citoyen Chardel, sur les maladies du cœur, dans laquelle les affections de ce viscère sont exposées de la manière la plus satisfaisante.

(2) Hoffman, consult. t. II, p. 104.

Le sang qui étoit d'abord noir et coagulé, sortit ensuite rouge et fleuri : le malade fut saigné et mis à l'usage des restaurans. L'hémoptysie cessa, et l'expectoration n'offroit plus que des mucosités avec stries de sang, mais les douleurs de la poitrine et du dos continuoient, et la fièvre lente se manifestoit presque toutes les nuits avec un frisson intense.

Au bout de deux mois, retour de l'hémoptysie, mais avec moins de force que la première fois; l'emploi des analeptiques et des anti-fébriles fit cesser et la fièvre et l'hémoptysie. Peu de tems après l'hémoptysie reparut, quatre fois on la dissipe, et quatre fois elle revient et continue, malgré la saignée et les vulnéraires les plus doux.

Bientôt tensions et douleurs vives dans la poitrine, dépérissement général, sommeil agité, perte de l'appétit, pesanteur des yeux, douleurs gravatives vers le front, inquiétudes pénibles, dureté vers l'épigastre, pesanteurs et douleurs vives dans la poitrine, et le dos augmentant par l'éternuement et le bâillement.

Le malade observoit un bon régime, se livroit à un exercice du corps modéré, lorsqu'il consulta Hoffman.

Hypocondrie avec vice organique terminée par phtysie pulmonaire.

Madame.... âgée de trente-deux ans, reçut en partage une foible constitution, et parut dès son enfance disposée à la phtysie pulmonaire ; au moral, sensibilité vive et mobilité extrême dans ses affections. A quinze ans, perte d'une amie intime, dont elle ne voulut jamais s'éloigner, et dont elle reçut les derniers adieux. De-là une source de chagrins concentrés, et que rien ne put effacer. A vingt-deux ans, à la suite d'une fièvre adinamique, douleurs dans le flanc gauche, vers la région du rein ; douleurs profondes peu violentes en général, quelquefois très-intenses : peu de tems après, symptômes d'hypocondrie, perversion de l'appétit, lenteur dans les fonctions de l'estomac, palpitations, trémoussemens vers la région précordiale, augmentation de la susceptibilité naturelle ; la nuit, réveil par le bruit d'une détente qui se fait sentir dans la tête, la poitrine ou le ventre ; diminution pendant deux grossesses des accidens, qui reprirent immédiatement après leur première intensité ; abattement moral, terreurs paniques, maux imaginaires, crainte de la mort, douleurs constantes vers le rein gauche, tiraillemens et douleurs plus vives pendant le décubitus, sur le côté droit ; aucun

trouble dans la sécrétion des urines, diminution des forces. En palpant l'abdomen, on reconnoît une tumeur que l'on soupçonne formée dans le tissu graisseux du rein. Même état pendant cinq à six ans, et développement peu sensible de la tumeur : une vie plus active diminua tous les symptômes nerveux, mais nulle rémission dans la douleur.

Pendant les chaleurs de l'an 8, maux de tête violens, étourdissemens, et de tems à autre, coliques intenses; pour la première fois, retard du flux menstruel qui reparut au bout de dix jours, persévérance des douleurs dans la partie affectée.

Préludes de phtysie pulmonaire dans les premiers mois de l'an 9. — Toux assez fréquente, un peu de gêne dans la respiration, mouvement fébrile le soir, sueurs abondantes dans la paume des mains et à la plante des pieds; toujours lenteur et trouble dans les fonctions de l'estomac, vomissemens abondans de mucosités, anxiétés extrêmes, tensions spasmodiques vers les hypocondres. Pendant quelques jours, légers soubresauts de l'utérus, resserrement de la mâchoire inférieure, constriction vers le larinx, mais intégrité des fonctions de l'entendement, absence du globe hystérique et de tout mouvement convulsif : l'emploi des antispasmodiques prévint le développement d'accès

plus prononcés, et dissipa ces préludes d'affection hystérique; palpitations et trémoussemens vers la région précordiale, et autres symptômes nerveux propres à l'hypocondrie, qui se soutiennent avec intensité pendant plusieurs jours consécutifs : à la fin des paroxysmes, urines sédimenteuses; intervention d'hémorrhoïdes, qu'une seule application de sangsues fait disparoître; dépérissement général et rétention du flux menstruel.

La malade ne retiroit aucun avantage des anti-spasmodiques, et le soulagement momentané que procuroient les sangsues et les purgatifs, étoit également éphémère. Sur les derniers tems, la tumeur devint plus sensible, et la phtysie, après avoir parcouru ses différens degrés, conduisit la malade au marasme le plus prononcé, et bientôt à la mort (1).

Cette terminaison ou complication de l'hypocondrie est très-fréquente; elle a été observée par un grand nombre de praticiens, par Morton (2), par Baumes et Vicq-d'Azir (3), &c.

With suppose le transport de l'humeur morbi-

(1) Je n'ai pu obtenir l'ouverture cadavérique.

(2) Voyez Morton, de phthysi, &c. Londini, bis, 111, cap. 4.

(3) Voyez Encyclop. méth. méd. t. 11. p. 275.

fique; mais cette opinion peut-elle être admise, lorsqu'on voit l'hypocondrie marcher de concert avec la phtysie ?

Lorry, dans son excellent traité *de melancholiâ*, a consacré un chapitre entier à la conversion de l'hypocondrie et de la mélancolie en phtysie pulmonaire et hydropisie, &c.

Et au rapport de Tissot, Cheyne a remarqué que la phtysie tuberculeuse étoit une suite fréquente de l'hystérie et de l'hypocondrie.

Baumes nous met en garde contre une sécurité perfide. L'hypocondrie, dit-il, peut masquer une phtysie; et si l'on se persuade que les plaintes des malades sont sans fondement, on néglige de la combattre, et le malade succombe.

Cet avis de Baumes met en défaut ce précepte très-sage, mais trop général, que donne Montanus aux hypocondriaques, *fuge medicos et medicamina et sanaberis*. Je voudrois bien, au contraire, qu'on leur persuadât de fuir l'abus des médicamens, mais de recourir aux médecins vraiment observateurs. Il est beaucoup d'affections hypocondriaques simples ou compliquées qui réclament d'une manière impérieuse les secours de la saine médecine.

Morgagny avoit long-temps avant rapporté l'exemple d'un jeune homme hypocondriaque, qui mourut d'une fièvre que l'on ne reconnut même pas, parce

qu'il avoit l'habitude de fatiguer par ses plaintes continuelles.

Il n'est pas rare de voir le scorbut se joindre aux affections hypocondriaques avancées; des auteurs ont pensé qu'il pouvoit être considéré comme le dernier degré de cette maladie, et d'autres en ont même conclu que le scorbut et l'hypocondrie n'étoient qu'une seule et même maladie. Cette opinion a compté pour partisans Eugalenus, Sennert, Etmuller, Willis; mais l'auteur qui a le mieux traité du scorbut (1), a rallié de nos jours tous les praticiens à une observation plus exacte. L'hypocondrie, dit-il, n'a aucune connexion avec le scorbut; le siége, la cause et sur-tout les symptômes de cette maladie, en sont entièrement différens; de sorte qu'il est très-difficile de trouver un symptôme constant qui leur soit commun. Il regarde enfin l'hypocondrie, comme cause prédisposante du scorbut.

Si l'humeur transpirable, dit Réveillon, se porte sur les reins, l'hypocondrie peut alors présenter les signes d'une néphrétique ou d'une néphrite. Sans chercher à donner l'explication de ce phénomène, nous observerons que les reins peuvent être affectés de diverses manières, ou dans leurs

---

(1) Lind, traité du scorbut; 1783.

propriétés vitales, ou dans leur tissu organique, comme le prouve l'observation suivante.

Hypocondrie avec vice organique et hémoptysie mortelle (1).

Un homme âgé de quarante-neuf ans, d'un tempérament mélancolique, et depuis plusieurs années hypocondriaque très-prononcé, se plaignoit sur-tout d'une douleur vive à l'hypocondre gauche. Bientôt cessation d'un flux hémorrhoïdal dont il éprouvoit du soulagement, et deux hémophtysies consécutives dans l'espace de six mois; une troisième fut si considérable, que le malade succomba pendant l'accès.

Ouverture cadavérique. — La rate étoit livide et flasque, les vaisseaux mésentériques et gastro-épiploïques injectés et variqueux, *le rein droit, plus volumineux que le gauche, offroit, à sa partie supérieure, et entre ses membranes, un kiste considérable, contenant une sérosité jaunâtre.* Les poumons étoient engorgés, la rate, la veine porte et le ventricule droit étoient également distendus par un sang noir et comme fermenté.

L'hypocondrie détermine quelquefois la tympa-

(1) Sepulcretum anatomicum, lib. II, p. 660. Bonnet.

nite intestinale ; et l'on peut, avec raison, s'étonner de ce qu'elle ne la produise pas plus fréquemment. C'est sans doute cette complication de l'hypocondrie qui a décidé *Fracassini* à en faire une espèce particulière, qu'il appelle hypocondrie tympanite. *Hyppocrate* assure qu'elle dégénère souvent en épilepsie, *et vice versâ;* mais on voit rarement de nos jours cette double mutation.

Lorsque l'hypocondrie dure quelque temps, et agit plus spécialement sur le moral, elle peut déterminer la mélancolie, ou bien celle-ci peut se joindre à la première. L'observation de Zimmerman nous offrira un exemple de la transition de l'hypocondrie à un état de mélaucolie bien confirmée.

Zimmerman naquit à Brug, d'une famille distinguée depuis plusieurs siècles par l'estime la mieux méritée. A la fin de ses études, il se trouve livré à lui-même par la mort de ses parens; isolement pénible, sur-tout pour l'homme qui joignoit à une imagination vive une sensibilité extrême. Dès-lors, celui qui ne vivoit que pour les siens, se consacra de son propre mouvement à l'art dont le but est la santé des hommes. Il eut pour maître, ou plutôt pour ami, le célèbre Haller ; ce rapprochement garantissoit déjà l'éclat futur du nom de Zimmerman. A vingt-deux ans il écrit à M. Tissot : *Je mène dans ce pays la vie d'un homme qui voudroit vivre*

après sa mort. Mais ses travaux trop prolongés altèrent bientôt sa foible constitution; et il éprouve alors une première atteinte d'hypocondrie. Nous verrons Zimmerman, de plus en plus dégradé dans son existence physique, payer bien cher une célébrité précoce.

Une de ses lettres à son ami nous fournit une nouvelle preuve de sa disposition constante à l'hypocondrie. *J'aime la solitude*, lui marquoit-il, *et je ne trouve de plaisir que chez moi ; j'écris pour me procurer un amusement.*

Dès-lors un séjour plus tranquille dans un air mal sain, isolé de toute société, vint aggraver cet amour de la retraite et de l'étude, dont il faisoit ses délices. Sa vive sensibilité fut bientôt mise en jeu par diverses contrariétés, et les symptômes d'hypocondrie s'exaspérèrent; il éprouvoit, entre autres phénomènes, un trouble marqué dans les fonctions digestives, des alternatives de tristesse et de gaîté passagère, et des songes inquiétans la nuit.

Dans son traité de l'expérience, il lui est échappé quelques plaisanteries qui semblent être introduites sous les auspices d'une excessive gaîté; *c'est*, dit M. Tissot, *le bout de l'oreille d'un hypocondriaque qui laisse appercevoir ses momens d'inégalité :* léger soulagement, fruit de ses voyages et de la guérison d'une hernie compliquée, dont Mekel l'opéra; mais un excès de travail le jette de nouveau dans

l'hypocondrie. Un projet d'écrire sur cette maladie, à laquelle il eût pu fournir de son propre fonds, fut aussi-tôt abandonné que conçu, et son ouvrage sur la solitude, auquel il travailloit depuis long-temps, le ramenoit sans cesse à des idées mélancoliques.

Si personne ne fut plus que lui en but aux basses intrigues de la jalousie, personne n'en fut mieux vengé par la haute considération qu'il mérita, et qui le fit appeler successivement par Léopold II, le roi d'Angleterre, Catherine II et le grand Frédéric.

En 1794, des chagrins; nés de la révolution française, l'invasion qui menaçoit son pays, vinrent augmenter l'amertume de son existence, qu'il dépeint dans ces mots à son ami : *Je cours risque de devenir encore cette année un pauvre émigré, forcé d'abandonner sa maison, avec la chère compagne de sa vie, sans savoir où donner de la tête, où trouver un lit pour y mourir......*

A ce trouble moral succède le désordre physique le plus prononcé. Bientôt insomnies fréquentes, illusions d'optique, apparition de fantômes pendant la nuit; dégoût, perte de l'appétit, des forces et de l'embonpoint; perversion des fonctions de l'estomac, dépérissement gradué, tremblemens, étourdissemens exaspérés, sur-tout par l'usage du café; syncopes après le moindre exercice, versatilité morale et défaut de confiance pour les conseils qu'il

réclamoit à chaque instant, confusion légère et fugace dans les idées, terreurs paniques et pusillanimité qui contrastoit avec le caractère mâle de Zimmerman. A ces symptômes de l'hypocondrie la mieux avérée, il se joint le signe caractéristique de la mélancolie, le délire exclusif; *il voyoit toujours l'ennemi entrer chez lui et dévaster sa maison.* Le marasme, et une espèce de désorganisation morale, résultat de cette hypocondrie mélancolique, terminèrent, en 1795, la vie de cet homme aussi malheureux qu'estimable.

Cette observation a l'avantage de nous offrir les progrès de la maladie, se développant en raison directe de l'intensité des causes.

L'hypocondrie peut précéder la mélancolie et la manie, dont elle peut être considérée alors comme le premier degré : une observation tracée par le professeur Pinel, va nous offrir cette progression étonnante (1).

« Un jeune homme âgé de vingt-quatre ans, et doué d'une imagination ardente, vient à Paris pour suivre le cours de ses études, et se croit destiné par la nature à jouer dans la suite le rôle le plus brillant dans le barreau : application continuelle, vie passée dans la retraite, sobriété extrême pour

(1) Traité de la manie, page 54.

donner plus d'essor à ses facultés morales ; régime pythagoricien, adopté dans toute la rigueur du terme. Quelques mois après, migraines violentes, saignemens fréquens du nez, resserremens spasmodiques de la poitrine, douleurs vagues des intestins, flatuosités incommodes, sensibilité morale très-exaltée. Quelquefois il m'aborde avec un air rayonnant de joie, et il ne peut exprimer la félicité suprême qu'il dit éprouver en lui-même : d'autres fois, je le retrouve plongé dans les horreurs de la consternation et du désespoir, et il me fait les instances les plus vives de mettre fin à ses souffrances. Les caractères de l'hypocondrie la plus profonde étoient aisés à reconnoître ; je lui en retrace les dangers pour la suite, et je le conjure souvent de changer sa manière de vivre ; mais il poursuit toujours son plan avec l'obstination la plus inflexible. Augmentation des symptômes nerveux de la tête, du bas-ventre, de la poitrine ; alternatives plus fréquentes d'un abattement extrême et d'une joie convulsive, terreurs pusillanimes, sur-tout dans les ombres de la nuit; angoisses inexprimables. Il venoit quelquefois me trouver fondant en larmes, et me conjurant de l'arracher des bras de la mort ; je l'entraînois alors dans la campagne, et quelques tours de promenade, avec des propos consolans, sembloient lui rendre une nouvelle vie; mais à son retour dans sa chambre, nouvelles perplexités,

terreurs pusillanimes renaissantes ; il trouve un surcroît de désolation et de désespoir dans la confusion croissante de ses idées, l'impossibilité de se livrer désormais à l'étude, et la conviction accablante de voir s'évanouir pour l'avenir la perspective de célébrité et de gloire dont son imagination avoit été bercée ».

« Un jour qu'il se rend au spectacle pour se distraire, on joue la pièce du *Philosophe sans le savoir*, et dès-lors le voilà assailli des soupçons les plus noirs et les plus ombrageux; il est profondément persuadé qu'on a joué ses ridicules : il m'accuse d'avoir fourni moi-même les matériaux de la pièce, et dès le lendemain matin, il vient me faire les reproches les plus sérieux et les plus amers, d'avoir trahi les droits de l'amitié et de l'avoir exposé à la dérision publique ».

« Son délire n'a plus de bornes; il croit voir dans les promenades publiques des comédiens travestis en moines et en prêtres (c'étoit en 1783), pour étudier tous ses gestes et surprendre le secret de ses pensées ».

« Dans l'ombre de la nuit, il se croit assailli tantôt par des espions, tantôt par des voleurs et des assassins; et une fois il répand l'alarme dans le quartier, en ouvrant brusquement les croisées, et en criant de toutes ses forces qu'on en vouloit à sa vie. Un de ses parens se détermina à lui faire subir le trai-

tement au ci-devant Hôtel-Dieu, et il le fait partir vingt jours après, avec un compagnon de voyage, pour se rendre dans une petite ville voisine des Pyrénées. Egalement affoibli au physique et au moral, toujours dans les alternatives de quelques écarts, du délire le plus extravagant, et des accès de sa noire et profonde mélancolie, il se condamne à un isolement profond dans sa maison paternelle. Ennui, dégoût insurmontable de la vie, refus de toute nourriture, brusqueries contre tout ce qui l'avoisine : il trompe enfin la surveillance de sa garde, fuit en chemise dans un bois voisin, s'égare, expire de foiblesse et d'inanition, et deux jours après on le trouve mort, tenant dans sa main le fameux livre de Platon sur l'immortalité de l'ame ».

Des vices organiques, tels que ceux du pylore, de la rate, du foie et même du pancréas, &c. peuvent précéder l'hypocondrie, et plus souvent encore en être la suite; et c'est alors qu'on peut dire qu'à la peur du mal succède le mal de la peur; en effet, après avoir souffert des maux qui n'existoient pas, ils en éprouvent de très-réels.

Il faut éviter de prendre un vice organique simple pour une affection hypocondriaque. Bonnet nous rapporte deux observations d'engorgement squirreux au pylore, qui ont été méconnus. Mais les signes propres à cette dernière maladie, la dou-

leur constante à l'épigastre, et les vomissemens alimentaires suffiront en général pour la faire reconnoître (1). Dans les cas de complications, on distinguera les deux maladies en faisant abstraction des symptômes de l'hypocondrie, et en analysant ceux propres à l'affection organique, qui varieront suivant l'organe affecté.

Hoffman, Pressavin, &c. nous offrent des observations où l'on voit l'hypocondrie et l'hystérie compliquées ensemble; et cette association, que des auteurs n'ont pas reconnue, est assez fréquente.

Baillou rapporte avoir vu traiter pour un catharre un hypocondriaque qui éprouvoit des douleurs dans la poitrine. Les urines sédimenteuses et les coliques vagues et plus ou moins vives de quelques hypocondriaques, ont porté des praticiens à considérer l'hypocondrie comme une affection néphrétique.

Quelques auteurs ont aussi confondu les convulsions avec l'hypocondrie; et c'est peut-être ce qui les a empêché d'admettre une distinction précise entre l'hystérie et l'hypocondrie.

J'ai cru devoir exposer ces méprises, afin de

---

(1) Voyez la dissertation du citoyen Aussant, sur les affections organiques de l'estomac, où les caractères propres à ces maladies sont exposées avec clarté et beaucoup de méthode.

considérer les maladies d'une manière analytique, seul moyen d'éviter l'erreur.

«L'analyse, dit Condillac, est l'unique méthode, » et doit être la même dans toutes nos études; car » étudier des sciences différentes, n'est pas changer » de méthode, mais appliquer la même méthode à » des objets différens».

Il en est de l'étude des maladies, comme de celles des plantes; leurs fréquentes analogies sont loin d'en prouver l'évidence, et n'empêchent point l'observateur exact et profond de leur assigner des caractères distinctifs qui en facilitent la connoissance et qui assurent la marche du médecin dans l'application des moyens curatifs.

CHAPITRE V.

Ouvertures cadavériques.

L'HYPOCONDRIE étant une maladie chronique dont la cause immédiate réside principalement dans la lésion des propriétés vitales des viscères abdominaux, on doit s'attendre à ne trouver le plus souvent aucune altération dans le tissu de ces organes ou dans celui des nerfs qui s'y distribuent. Le moyen de ne pas se perdre en hypothèse, consiste à ne pas courir après les explications, et à imiter la sage retenue de Cicéron.

Sufficit si quid fiat intelligamus, etiamsi quomodo quidque fiat ignoremus. CICERO.

On peut répéter avec nombre d'auteurs, que l'on a trouvé sur le cadâvre des hypocondriaques le sang du systême veineux abdominal noir et distendant les veines; mais loin de voir dans cette stase sanguine une cause de la maladie, nous n'y verrons qu'un effet de l'arrêt de la circulation, ou un résultat de la mort.

D'autres rapportent avoir trouvé ce qu'on rencontre dans toutes les ouvertures cadavériques, de la sérosité épanchée dans le cerveau, et du sang coagulé dans les cavités du cœur.

Citons maintenant des ouvertures propres à éclairer l'histoire de cette maladie, ou plutôt de ses complications.

On a trouvé chez des hypocondriaques le colon à l'état squirreux (1), le pancréas égalant le volume du foie (2), une distension énorme du colon par des gaz, avec une oblitération presque complète du rectum (3). La rate ayant acquis un volume tel, qu'elle pesoit quatre livres (4): dans d'autres cas,

(1) Rhodius.

(2) Riollan, Hoffman.

(3) Welschius.

(4) Blasius.

on a trouvé cet organe à l'état de squirre et même de cancer (1).

Le squirre du pylore a été souvent observé (2).

Le mésentère peut être également le siége d'une affection organique chez des hypocondriaques (3).

Dans Bonnet (4), on voit une ouverture cadavérique instructive; on trouva un kiste dans les membranes du rein. *Voyez* ci-dessus un homme de quarante-neuf ans, &c. Mais toutes ces ouvertures ne nous apprennent que les désordres ultérieurs de l'hypocondrie, sans nous en assigner d'une manière précise, ni le siége, ni la cause. On connoît le résultat différent que présente l'inspection anatomique des nerfs dans les névroses et dans les névralgies : dans les premières, nulle trace d'une lésion quelconque; dans les névralgies, au contraire, on trouve constamment altération dans le tissu des nerfs (5).

---

(1) Hygmore, Harderus, Bonnet.

(2) Hachstellerus, Fernet, Trincavel, Bonnet, Morgagny, Hoffman.

(3) Bonnet. A consulter pour les affections organiques, simples ou compliquées, le *sepulcretum* de Bonnet, Morgagny, Sandifort, obs. anat. pathol. Ludwig, anat. pathol. et Vicq-d'Azir, Encyclop. méthod. dictionn. de médecine, anat. pathol.

(4) Sepulcretum, lib. II, p. 660.

(5) Voyez l'excellent tableau des névralgies, par le professeur Chaussier.

Toutes ces ouvertures nous prouvent que souvent des affections organiques viennent compliquer ou précèdent cette maladie, et que la mort du malade peut en être le résultat inévitable. C'est dans ces cas désespérés que l'on sent la vérité de cette sentence de la Bruyère : *La témérité des charlatans et leurs tristes succès, qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins ; si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.* En effet, nous ne pouvons alors ramener au port un frêle bâtiment battu par la tempête, et tous nos efforts tendent à retarder le développement de l'affection organique, et à diminuer l'état de douleurs physiques et morales ; il est facile de prévoir quelle seroit l'issue de toute tentative imprudente, qui, en exaspérant la maladie, en précipiteroit le terme.

SECTION QUATRIEME.

Traitement de l'hypocondrie.

CHAPITRE PREMIER.

Examen succint de la médecine des anciens dans le traitement de cette maladie.

On ne peut, dans l'état actuel de nos connoissances, suivre servilement les routes frayées par le plus grand nombre des anciens médecins, et se rallier à leurs principes dans le traitement d'une maladie dont ils ont en général méconnu les causes principales. Un reproche bien fondé que l'on est en droit de leur faire, c'est d'avoir négligé de remonter à la connoissance des causes premières, prédisposantes ou déterminantes.

Prévenus, en général, pour un systême qui se prêtoit aux explications, ils ont combattu les accidens qu'ils observoient, s'attachant quelquefois à combattre exclusivement ceux qu'ils soupçonnoient propres à déterminer les principaux phénomènes de la maladie, sans avoir remarqué que, dans bien des cas, en enlevant la cause, ils auroient annullé ses effets, *ablatâ causâ tollitur effectus*. Un autre vice

radical dans leur méthode curative, c'est d'avoir toujours regardé les ressources pharmaceutiques comme les moyens héroïques, et de n'avoir considéré le traitement moral et les moyens d'hygiène, que comme un objet accessoire dont ils ne faisoient souvent aucune mention.

Les caractères principaux de l'hypocondrie ont été notés avec exactitude par *Hippocrate* (1); mais une carrière immense ouverte devant lui l'empêcha de donner une attention spéciale au traitement de cette maladie. Il conseille cependant les purgatifs, un régime humectant, l'abstinence des huileux, des substances grasses, la tempérance, enfin un exercice modéré : il nous a de plus transmis une observation qui, trop généralisée, a induit en erreur ceux qui lui ont succédé. Il avoit remarqué que le flux hémorrhoïdal guérissoit des mélancoliques et dissipoit les engorgemens de la rate; on en a conclu dans la suite que, dans toutes les affections hypocondriaques, cet écoulement devoit être avantageux au malade, et que l'art pouvoit suppléer à la nature, lorsque celle-ci n'établissoit pas cet émonctoire. C'est peut-être à cette observation très-sage d'Hippocrate, répétée par Galien, que l'on doit remonter pour trouver la source de

---

(1) Hipp. coi. de morbis, lib. 11, sec. v.

cette méthode devenue générale, ou plutôt de l'emploi abusif de la saignée et des sangsues dans le traitement de cette maladie.

Rien de mieux raisonné que le traitement proposé par *Celse;* il conseilloit les frictions, la lecture à haute voix, la promenade, les exercices du corps, comme les armes, le jeu de la balle, l'usage du vin, les frictions, les bains. On connoît aussi le conseil de *Celse, modo plus justo, modo non ampliùs assumere,* et l'on est bien convaincu aujourd'hui qu'il n'a point voulu faire l'apologie des gourmands (Hallé).

Galien réussissoit très-souvent par l'usage des bains et un bon régime; mais lorsque la maladie étoit invétérée, il avoit recours à des moyens plus actifs, aux ressources de la pharmacie.

Aëtius conseilloit les plaisirs de l'amour.

Fernel employoit souvent une décoction de cerises desséchées; et plusieurs moyens semblables, ou plutôt également inertes, ont été préconisés par divers auteurs.

Le traitement proposé par *Sennert* porte l'empreinte d'une confiance exclusive dans les médicamens; les évacuans, les sangsues, les saignées, les purgatifs légers, les lavemens, les vomitifs, les amers, les martiaux, constituent la méthode curative adoptée par ce praticien.

Michaëlis nous offre les mêmes principes que

Sennert; et on retrouve la même déférence pour la médecine active dans ceux prescrits par Ettmuller.

Le premier but que se propose Sydenham dans le traitement de l'hypocondrie, est de fortifier le sang, source des esprits animaux, et le premier moyen qu'il indique est de saigner et de purger le malade. Rappelons seulement ici que Sydenham reconnoît les affections vives de l'ame comme une source féconde de cette maladie, et nous aurons la mesure du degré de confiance que méritent de semblables conseils.

Passant ensuite aux cas particuliers : lorsque les douleurs sont si violentes, les vomissemens et le cours de ventre si terribles qu'on ne peut d'abord remplir cette première indication, il faut, dit-il, donner un calmant et employer les odeurs fétides.

Mais on pourroit contester cette intensité de l'affection hystérique ou hypocondriaque ; et si ces phénomènes étoient observés isolément sur un malade, comme Sydenham nous le rapporte, on seroit plus porté à reconnoître une colique violente ou même le *cholera morbus*, qu'un véritable paroxysme d'hystérie ou d'hypocondrie. Après avoir annoncé qu'il débutoit par saigner le malade le premier jour, et qu'il le purgeoit pendant quatre jours consécutifs, il conseille l'usage des martiaux et l'exercice du cheval.

L'observation suivante, la seule que nous fournisse Sydenham, nous démontrera si les premiers moyens qu'il indique sont toujours indispensables pour la guérison du malade.

Observation tirée de Sydenham, p. 425. §. 117. — Un prélat d'Angleterre, homme d'un rare mérite, d'un grand sens et d'une érudition profonde, ayant épuisé ses forces par une application excessive à l'étude, tomba dans l'affection hypocondriaque, dont la longueur dérangea toutes les fonctions, et amena le dépérissement. Le malade prit plusieurs fois des remèdes martiaux; il essaya toutes sortes d'eaux minérales, auxquelles on joignoit de fréquentes purgations; il eut recours aux anti-scorbutiques de toute espèce, et aux poudres testacées; mais loin d'en retirer aucun avantage, il tomba dans l'épuisement, et fut pris d'un dévoiement colliquatif.

Tel étoit l'état fâcheux du malade, lorsque Sydenham fut consulté; il lui conseilla exclusivement l'exercice du cheval, de ne faire au commencement que peu de chemin, et en raison de sa foiblesse; il l'engagea à n'avoir égard ni à la nourriture, ni à la boisson, ni à la température, enfin à vivre comme un voyageur. (Or, on sait que les Anglais font en général bonne chère, et sur-tout en voyage.)

Notre prélat fut docile; au bout de quelques

mois il avoit fait plus de mille lieues, et il recouvra bientôt une santé parfaite.

Le traitement qu'il employoit généralement dans cette maladie, porte le caractère d'une prédilection marquée pour quelques formules de sa composition, et peut être cité comme un modèle de polipharmacie (1).

On est étonné que Sydenham ait adopté une telle pratique, lorsqu'on se rappelle que la seule observation qu'il rapporte est celle d'un hypocondriaque qu'il a guéri en lui conseillant, pour tout traitement, les voyages, l'exercice du cheval et une bonne nourriture.

Les Sthaliens avoient remarqué que le tempérament mélancolique prédisposoit à l'hypocondrie et aux hémorrhoïdes. Cette considération venoit à l'appui de leur théorie, et étayoit la corrélation qu'ils admettoient entre les affections hypocondriaques et l'écoulement hémorrhoïdal. La cause la plus fréquente de cette maladie étoit, suivant Stalh, la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal, et le meilleur moyen d'y remédier consistoit à rétablir ces évacuations; mais il est très-probable que le

---

(1) J'observe qu'il n'est ici mention que de l'auteur de la dissertation sur l'hystérie; je sais rendre hommage à un praticien aussi justement recommandable.

retour de ces hémorrhagies ne sera d'aucune utilité, toutes les fois que l'hypocondrie dépendra d'une cause étrangère à ces hémorrhagies, ou lorsque le sujet ne sera pas très-sanguin. Stalh recommandoit l'emploi de la saignée et des sangsues; il insistoit sur le régime et l'exercice; sur l'emploi de ses pilules, dites de Stalh, et faisoit un fréquent usage des pilules aloétiques.

Fidèle à ses idées systématiques, *Boerhaave* conseille d'adoucir l'humeur tenace qui obstrue les viscères abdominaux par les savonnieux, et de la stimuler par tous les moyens possibles, par des boissons, par des remèdes hépatiques, anti-hypocondriaques, par les sels neutres, les laxatifs, les mercuriaux, les vomitifs, les saignées, les bains, les évacuans, les emplâtres, et enfin par tous les exercices du corps.

Si nous analysons les principes de traitement dévéloppés dans l'ouvrage d'*Hoffman* (1), nous verrons le même asservissement à la médecine pharmaceutique, et une confiance éphémère dans les règles d'hygiène, qu'il ne conseille en général que comme moyens auxiliaires.

Après avoir déploré la prédilection aveugle des hypocondriaques, pour les médicamens compli-

---

(1) De malo hypocondriaco.

qués, et leur versatilité dans les traitemens qu'ils suivent et qui aggravent leur maladie, il expose les indications curatives et les moyens d'y parvenir.

La première consiste à évacuer la saburre flatueuse et à tempérer les humeurs âcres; la seconde à calmer les spasmes et à rétablir le mouvement péristaltique; la troisième à mettre en mouvement les humeurs stagnantes: mais le premier but qu'il se propose est de remédier aux paroxysmes, et les moyens qui lui semblent les plus convenables sont les lavemens mucilagineux, une boisson délayante et les légers laxatifs.

Dans l'intervalle des paroxysmes il conseille la rhubarbe, les sels neutres, les tamarins, la casse, des pilules balsamiques; et lorsqu'il se manifeste des symptômes d'acidité, il emploie les absorbans, comme les yeux d'écrevisse, la magnésie.

Hoffman termine la partie médicale de son traitement, en conseillant la saignée aux équinoxes du printemps et de l'automne, les sangsues lorsqu'il y a tendance aux hémorrhoïdes, ou lorsque cet écoulement a été supprimé, l'usage des eaux minérales, une température un peu élevée, l'exercice du corps sous un ciel pur, une société agréable, les balsamiques, les martiaux, et des emplâtres pour diminuer les flatuosités.

Mais rappellons ici que ce grand praticien déro-

geoit quelquefois à sa méthode curative générale, pour s'en tenir aux moyens d'hygiène, comme nous l'ont prouvé plusieurs de ses observations; et ce qu'il dit en parlant des maladies nerveuses, nous en fournit une nouvelle preuve (1).

Tunc enim optimum præsidium est nullo uti remedio: sed præcipuum sanationis punctum in mutatione ætatis, aeris, vitæ generis, victusque consistere fide experientiæ compertissimum est.

Pomme distingue les symptômes de l'hystérie de ceux qui appartiennent aux affections hypocondriaques, mais leur reconnoît la même cause, une lésion particulière du système nerveux qui en détermine le racornissement: il propose aussi un traitement conforme à cette opinion hypothétique, et recommande dans tous les cas l'usage des délayans et des humectans. Il est facile de sentir, malgré les succès que Pomme dit en avoir obtenus, les dangers d'une méthode curative aussi banale.

On ne peut comprendre les écarts auxquels s'abandonne quelquefois une imagination prévenue en faveur du système des humeurs actives; il est également difficile d'accorder la réputation de certains auteurs avec les principes du traitement qu'ils indiquent, et leur manière d'expliquer l'action des

---

(1) Hoff. de malo hysterico.

médicamens : telle est du moins l'idée que fait naître la lecture de l'ouvrage de *Cheyne* (1). Il faut, dit-il, délayer les humeurs et les adoucir, afin de diminuer leur viscocité, fondre les concrétions salines dont les petits vaisseaux sont incrustés, et rétablir l'élasticité des solides. Les évacuans généraux, les atténuans, comme le mercure, l'antimoine et leurs préparations, sur-tout celles où ces métaux agissent par leur pesanteur; les sudorifiques et les antiscorbutiques lui semblent les plus propres à émousser les pointes des sels, à corriger l'âcreté des liquides et à dissoudre les concrétions salines. Je passe sous silence beaucoup d'autres médicamens dont il fait un étalage pompeux; je le suis dans le traitement qu'il prescrit pour calmer les accès hystériques ou hypocondriaques, et je vois parmi les moyens qu'il indique, la saignée, les vomitifs, les vésicatoires, l'opium, les médicamens volatils, les cordiaux conseillés presqu'indistinctement dans tous les cas.

On ne trouve rien de particulier dans le traité de *Jo Odsterdyk Schatz*, sur la mélancolie, ou plutôt sur l'hypocondrie : toutefois cet auteur est remarquable par une méthode curative trop générale, mais bien raisonnée, et sur-tout par une aversion

---

(1) The english malady or a trentise of nervous diseases of all kinds. London, 1734.

prononcée contre les médicamens trop compliqués et contre les purgatifs.

On doit les mêmes éloges au traitement proposé par With et par Réveillon. Ce dernier a donné le sage conseil de varier le traitement suivant les différens cas, et rapporte avoir vu les plus mauvais effets de l'usage des bains et des délayans chez des malades déjà trop affoiblis.

Cullen avoue qu'il manque d'observations suffisantes pour établir d'une manière précise les bases du traitement convenable à l'hypocondrie, et les conseils qu'il donne sont bien propres à nous confirmer dans l'aveu qu'il nous fait. On peut, selon cet auteur, employer le vomitif dans l'hypocondrie; mais il le croit plus souvent nécessaire dans la dyspepsie. Il veut que l'on combatte la constipation par les purgatifs, dont il reconnoît cependant le danger; il condamne l'emploi des toniques et la musique, comme très-contraires aux hypocondriaques; mais l'expérience dément cette assertion de Cullen. Il permet à ces malades de persévérer dans des occupations convenables aux circonstances et à leur situation particulière; il leur défend seulement de se livrer aux spéculations qui pourroient compromettre leur fortune ou susciter des émotions trop vives. Il regarde comme très-utile aux hypocondriaques, l'usage des bains chauds, du thé et du café.

Il termine en recommandant de ne pas brusquer l'imagination de ces malades, pour lesquels il conseille une juste déférence, les voyages et tous les exercices du corps.

Son commentateur prescrit un exercice *très-modéré*, et l'usage long-temps continué des relâchans et des délayans. Ce traitement se rapproche beaucoup de celui de Pomme, et nous offre les mêmes inconvéniens. On trouve dans *Méad* une observation propre à infirmer le premier conseil qu'il donne. Un homme hypocondriaque très-prononcé, trouvant que l'on sonnoit mal les cloches d'une église, s'impatiente contre les sonneurs, et se met en devoir de leur donner une leçon. Après s'être fortement exercé, il revient tout en sueur, et se met au lit. Cet exercice forcé détermina une sueur abondante et la guérison du malade. On trouve dans les Transactions philosophiques une observation analogue; c'est celle d'une jeune personne qui fut guérie de ses accès d'hystérie par l'exercice de la danse, soutenu pendant quatre heures consécutives.

CHAPITRE II.

Réflexions préliminaires.

J'ai voulu mettre en parallèle le traitement adopté par les anciens, et celui qu'ont prescrit des auteurs plus modernes. Presque tous laissent beaucoup à desirer, et nous offrent le même vice radical, celui d'une méthode curative trop générale (1). Or il est facile de sentir le danger d'une méthode curative invariable dans une maladie nerveuse dont les causes sont si multipliées, différentes les unes des autres, quelquefois même directement opposées.

C'est donc dans des sources plus récentes que nous devons rechercher des principes plus conformes à l'observation, et appuyés sur une expérience authentique ; et c'est principalement dans la Nosographie philosophique du citoyen Pinel que nous trouvons les bases du traitement le plus rationel, indiquées d'une manière générale.

« L'expérience, dit ce judicieux auteur, apprend qu'il faut sur-tout placer sa confiance dans l'exer-

---

(1) Forestus, Rivière, Bòerrhaave et Réveillon, donnoient le sage conseil de varier le traitement, et sont presque les seuls à pouvoir revendiquer cet avantage.

cice du corps, une nourriture saine, une habitation salubre, et la recherche de tout ce qui peut entretenir la gaîté et la sérénité des affections morales ». Il laisse à ceux qui s'occuperont de cette maladie d'une manière spéciale, à donner le développement convenable à ces principes.

Division du traitement.

Le traitement de l'hypocondrie peut offrir deux indications principales.

L'une, qui consiste à combattre les symptômes qui se manifestent lors des paroxysmes, et dont l'intensité ou l'opiniâtreté peut déterminer des accidens fâcheux et influer sur le moral.

Dans la seconde, on doit se proposer de prévenir leur retour ou d'opérer la cure radicale de la maladie; et cette partie la plus essentielle embrasse trois objets principaux : 1°. le régime physique, 2°. le régime moral, 3°. les médicamens. Ces trois bases fondamentales du traitement de l'hypocondrie, doivent subir différentes modifications, suivant la cause déterminante de la maladie et les dispositions particulières du sujet.

Première indication générale ; calmer les paroxysmes.

Le traitement doit, dans ce cas, varier suivant les circonstances qui déterminent les paroxysmes.

Si c'est une affection morale, rejet absolu de tout médicament ; on peut tout au plus recourir à des antispasmodiques légers pour diminuer les symptômes nerveux, porter des paroles de consolation (conseil, il est vrai, plus facile à donner qu'à remplir), recommander au malade la société de quelques amis, éloigner, s'il est possible, le sujet qui occasionne l'affection morale, ou rechercher tous les objets de distraction. «Le bon ami, dit le citoyen Andry, qui nous distrait, qui charme tous les momens de notre vie, est, dans ce cas, le meilleur médecin».

Nunquam sit mens otiosa, nunquam solitudinem petat, amico aperiendum imum pectus....

SENEC. de Tranq. animi.

Il est quelquefois si facile de calmer un accès de colère, en écartant ce qui le détermine, et de prévenir ainsi un paroxysme violent! Si c'est une contrariété, des prévenances peuvent la faire oublier.

Une cause qui produit souvent les paroxismes, c'est l'impression d'un air froid ; il faut alors con-

seiller les frictions, l'usage des gilets de flanelle; une température un peu élevée, ou mieux encore, un exercice porté jusqu'à une fatigue modérée; le bain, dans quelque cas, pourroit aussi réussir.

Lorsque les paroxysmes observent un type régulier, on peut quelquefois en prévenir le développement par une boisson laxative : c'est ainsi que l'on a prévenu des accès de manie par une décoction de chicorée, avec quelques gros de sulfate de magnésie.

Si ces moyens, ce qui arrive quelquefois, ne procurent aucun succès marqué, du moins ils ne peuvent, comme les médicamens actifs, porter préjudice au malade.

Outre la cause, qui est le premier objet sur lequel nous devons fixer notre attention, il est certains accidens qui appellent également notre surveillance.

La constipation peut par elle-même causer des coliques très-vives, et occasionner beaucoup d'inquiétude au malade : il est donc urgent, dans quelques cas, de remédier à ce symptôme, qui n'a que trop occupé les praticiens, et qu'ils ont souvent considéré comme la cause de tous les phénomènes. L'emploi des laxatifs qui ne procuroit pas la liberté du ventre, étoit bientôt remplacé par celui des purgatifs : un soulagement marqué étoit le résultat de l'irritation qu'ils déterminoient; mais, au bout

de quelques jours, tous les accidens reparoissoient avec la même force, ou même avec plus d'intensité. Cet avantage éphémère trompoit les médecins, qui revenoient à l'usage des purgatifs. Aussi voyons-nous la plupart des auteurs recommander ces médicamens, parce qu'ils attribuoient à la constipation ou à des obstructions humorales, les accidens qui étoient produits par les moyens qu'ils employoient. Rien de plus propre à déterminer des lésions organiques, ou tous les degrés du marasme, qu'une méthode curative semblable ; et cette opinion se trouve confirmée par les observations que nous avons rapportées.

S'il est une erreur déplorable, et qui a souvent jeté dans le désespoir les hypocondriaques les plus susceptibles, c'est la manie de considérer leur état comme tenant toujours à des obstructions : cette opinion désastreuse, sans cesse répétée, augmente le découragement de ces malades, et renforce leur caractère ombrageux, tandis qu'il importe, au contraire, de soutenir leur courage ; et que toute circonstance propre à donner le change à leurs idées tristes et dominantes, est déjà un pas fait vers leur guérison.

Avant donc de combattre la constipation, il faut en rechercher la cause ; et si, comme l'expérience nous l'apprend, elle est le plus souvent le résultat de la même cause qui détermine la maladie, dont

elle n'est qu'un symptôme, on doit employer les moyens que nous indiquerons bientôt, et se borner aux lavemens, à l'usage des fruits, à l'hydromel tant préconisé par Tissot (1), aux boissons légèrement laxatives, ou rendues telles par l'addition des sels neutres; moyens secondaires, et presque toujours insuffisans pour vaincre la constipation, qui dépend ordinairement du défaut d'exercice.

Ce qui semble démontrer que la constipation n'est pas la cause unique des accidens graves qui se présentent quelquefois dans cette maladie, c'est l'assertion de plusieurs praticiens qui ont remarqué les mêmes phénomènes existant avec la liberté du ventre, et qui ont constamment vu la diarrhée aggraver l'état fâcheux des malades.

On doit aussi, lorsque la diarrhée menace de détruire les forces, la combattre plutôt par un bon régime et des moyens simples, que par les médicamens astringens ou les narcotiques, qui peuvent amener la maladie lorsqu'elle n'existe pas, et l'exaspérer si elle existe déjà. Si une douleur locale fait craindre l'inflammation d'une partie, ou s'il survient des symptômes inflammatoires vers l'abdomen ou la poitrine, le traitement convenable devra leur être opposé, les sangsues ou la saignée, les boissons adoucissantes, &c.

---

(1) Febris Lausannensis, Tissot.

Un autre symptôme auquel il est, dans certaines circonstances, instant de remédier, c'est l'insomnie, qui fatigue les malades au physique et au moral; et comme la privation seule du sommeil trouble toutes les fonctions et amène le dépérissement, on doit employer les légers calmans pour procurer du repos aux malades. Les nausées continuelles, l'expuition fréquente des mucosités, qui semblent être d'autant plus abondantes, que la transpiration cutanée est moindre, pourront être diminuées ou même dissipées par les frictions et par l'emploi modéré des absorbans.

Tout le monde connoît les moyens convenables pour faire cesser les syncopes, que l'on préviendra sur-tout par l'usage des toniques. Mais quel succès peut-on espérer de ce traitement palliatif, si ce n'est un soulagement momentané? et ne devra-t-on pas toujours craindre que la maladie ne fasse de nouveaux progrès?

Cave ne, inter ramorum excisionem, crescat truncus.

Benet. Theat. tabid.

En effet, bientôt les accidens reprennent leur intensité première, si l'on ne se hâte de soustraire les malades à l'empire de ces causes.

Ridenda verbo et damnanda versipellis illa medicina quæ mox capiti, mox pectori, mox re-

nibus aut alvo medens non modo nihil medetur, sed plurimum nocet.

TISSOT, Febris Lausannensis.

Tout nous prouve, en un mot, la nécessité d'attaquer le mal dès sa source première ; et tel est le but principal que l'on doit se proposer dans la cure radicale dont l'exposition va nous occuper, et dont nous développerons les principes, en reprenant successivement les causes les plus fréquentes de la maladie.

Seconde indication générale, ou traitement de la maladie.

Le régime physique, le régime moral et les médicamens, sont les bases qui constituent le traitement général de l'hypocondrie ; mais avant d'exposer ces trois objets principaux, considérons les principes généraux qui doivent diriger notre marche.

Premier principe de traitement. Remonter à la cause de la maladie.

Il nous sera facile de prouver la nécessité de cette connoissance préalable, que l'on peut regarder, dans bien des cas, comme une condition *sine quâ non*, sans laquelle, dis-je, tous les secours de l'art seront inutiles. *Les causes*, dit Fernel, *sont si*

étroitement liées avec les maladies, qu'il est impossible que celles-ci disparoissent tant que celles-là subsistent.

De quel avantage seront, en effet, tous les délayans et tous les purgatifs tant préconisés, sans cette connoissance préalable ? Qu'un homme dont l'hypocondrie reconnoît pour causes la vie sédentaire, ou des excès dans les travaux du cabinet, ait recours aux narcotiques pour se procurer le sommeil dont il est privé; ou bien les insomnies continueront, et la maladie poursuivra ses progrès, ou bien, en prenant et augmentant les narcotiques, il pourra se procurer un sommeil artificiel : mais, dans ce cas-là même, il n'éprouvera qu'un soulagement momentané; et l'hypocondrie se prononcera de plus en plus, et sera probablement exaspérée par l'usage de ces moyens.

En réfléchissant aux phénomènes du sommeil, on se rend facilement raison de l'influence des narcotiques, qui ne peuvent remplacer les effets naturels de l'organisation physique de l'homme.

On sait que le sommeil est indispensable à l'homme, et cependant la cause de cette nécessité, qui nous est démontrée par une expérience journalière, nous est entièrement inconnue. On sait également qu'il est le résultat de la fatigue des organes de la locomotion, des sens et des fonctions intellectuelles (Bichat), et jamais il n'est plus na-

turel que lorsqu'il succède à un exercice des organes qui nous mettent en relation conforme au besoin de notre constitution physique. Il sera donc impossible à l'homme, dont l'existence est une apathie automatique, ou qui ne développe son entendement qu'au détriment des sens et des organes locomoteurs, de compenser, par des moyens artificiels, cet exercice nécessaire à notre organisation, et dont le sommeil est le résultat. Mais si l'on oblige cet homme à remplir le vœu de la nature, et à exercer tous les agens de la vie extérieure, suivant les besoins de sa constitution, bientôt il recouvrera le sommeil et même la santé, si toutefois la maladie n'a point encore altéré le tissu des organes ou fait de trop grands progrès.

C'est par suite de cette inaction des organes extérieurs que les vieillards, quelquefois les malades, et même les convalescens, ne peuvent se procurer de sommeil, ni même un sommeil imparfait ; mais aussi, à mesure que la convalescence avance, que les forces se rétablissent, que nous entrons en rapport avec les objets qui nous environnent, on voit le retour progressif à un sommeil naturel. On peut également expliquer, par la grande mobilité des enfans et du soldat, le sommeil prolongé de l'âge tendre, et le sommeil presque léthargique du guerrier au milieu des plus grands dangers.

Un sentiment bien naturel à l'homme, le desir du

repos, le fait soupirer après une retraite qui l'éloigne du tumulte des villes ou des camps, pour goûter le calme d'une vie paisible, objet de tous ses vœux. Tel est le motif qui détermine bien des militaires et des négocians à quitter leur sphère d'activité continuelle pour l'inaction la plus absolue, et qui les plonge insensiblement dans des maladies chroniques, telles que l'hypocondrie, dont ils peuvent ne pas soupçonner la cause.

On pressent facilement le traitement qui convient dans ce cas; un bon régime, le séjour de la campagne, l'exercice soutenu du jardinage, de la chasse, ou tout autre amusement analogue, une société choisie, une suite de mouvemens non interrompus, ou la reprise des occupations délaissées et des premiers erremens, seront les moyens les plus rationels. On trouve dans *Réveillon* une histoire propre à faire ressortir les avantages d'une telle conduite.

Un militaire qui, par sa bravoure, s'étoit distingué pendant plusieurs campagnes, et qui avoit couru tous les dangers de la guerre avec un sang-froid imperturbable, se retire au sein de sa famille : bientôt il ressent les dangers du passage subit d'une vie active à l'inaction et à la vie sédentaire; il éprouve les symptômes de l'hypocondrie la mieux avérée, et celui que les plus grands dangers n'avoient jamais intimidé, devint aussi craintif que la femme la plus

pusillanime. Il ne pouvoit passer d'une chambre dans l'autre, parce que, disoit-il, ses jambes se déroboient sous lui.

Une vie sobre, des alimens choisis, quelques doux stomachiques et un exercice soutenu, furent les seuls moyens employés, et dont le résultat fut une guérison prompte et solide.

On pourroit conclure de cette observation, que c'est moins le courage du soldat qui le met à l'abri des affections nerveuses, telles que l'hypocondrie, que la vie active à laquelle l'oblige le service militaire; mais cependant ce fait isolé ne peut infirmer un principe général, et nous pensons avec Baglivi, que les hommes vraiment courageux sont beaucoup moins exposés aux maladies, résultat des affections morales.

Vir constans et immotus animo, quique mediis tranquillus in undis, sublime illud et heroicum..... nec spe, nec metu perpetuo repetit, raro incidit in morbis ex animi pathemate.

Mais le passage brusque d'une vie active et bruyante à une inaction plus ou moins absolue, agit d'une manière beaucoup plus énergique que les affections de l'ame; et c'est avec peine que je puis assurer que plusieurs militaires qui se sont distingués dans les campagnes glorieuses de la liberté, sont déjà attaqués de cette maladie.

L'hypocondrie peut tenir à un état d'apathie,

d'insensibilité presque générale chez des jeunes gens qui se privent des plaisirs de l'amour. Telle est la cause de l'hypocondrie d'un banquier de Paris, auquel un médecin a conseillé le mariage, comme premier moyen de guérison, en lui recommandant de tout sacrifier à son goût et à ses affections particulières, plutôt que de trop déférer aux convenances; et je ne doute pas que ce conseil, joint aux autres moyens indiqués dans la consultation, ne réussisse complètement.

Convenons aussi qu'il n'est pas toujours possible de reconnoître la cause de la maladie, et qu'il est même dans quelques cas impossible de l'éloigner. Cette difficulté peut tenir au silence que le malade gardera sur une affection morale. Et qui pourra, mieux que le médecin habitué à interroger les traits de la physionomie pour y trouver l'expression des passions, découvrir un sentiment intérieur dissimulé avec art, et souvent caché par un voile impénétrable? La suppression d'une fièvre intermittente, par l'emploi prématuré du quinquina, et à laquelle auroit succédé l'hypocondrie, nous fournit l'exemple d'un cas où l'éloignement de la cause seroit évidemment impossible, et où les mêmes moyens qui auroient été employés pour combattre la fièvre intermittente, conviendront pour le traitement de l'affection consécutive.

On sent que c'est dans les ressources de l'hy-

giène, et dans l'emploi des toniques, que l'on devra sur-tout placer sa confiance, comme l'a fait Hoffman dans une circonstance semblable (1).

Un homme, âgé de trente-six ans, éprouve une fièvre tierce, que l'on supprime bientôt par le quinquina. Au bout de quatorze jours, retour de la fièvre; nouvel emploi du quinquina, et toujours retour de la fièvre après l'usage du fébrifuge. A la cinquième fois, la fièvre ne revient pas; mais bientôt douleur à l'hypocondre droit, s'étendant dans l'hypocondre gauche, palpitations, gêne dans la respiration, envies de vomir, sur-tout après un accès de colère, qui aggravoit toujours son état: chaleurs fugaces, vertiges, pesanteur de tête, trouble de la vue, illusions d'optique, très-légers saignemens de nez, douleur vive, et sentiment de froid au dos et aux lombes, flatuosités, douleurs vagues dans les membres, salive visqueuse et salée, urines sédimenteuses et limpides pendant le paroxysme. Les toniques et l'exercice du cheval, furent les principaux moyens qu'Hoffman employa, et qui réussirent aussi promptement qu'heureusement.

Mais nous verrons dans la suite les difficultés du traitement s'accroître en porportion de l'influence permanente des causes, soit physiques, soit morales.

---

(1) Hoffman, consult. obs. 1. De malo hypocondriaco.

Second principe de traitement. Nécessité de varier le traitement suivant les causes, la constitution individuelle, le sexe, le genre de vie et d'occupations habituelles, le climat, le degré ou les complications de la maladie.

Cette théorie n'a pas besoin de longs commentaires, et il n'est personne qui ne reconnoisse avec nous, les inconvéniens d'un traitement toujours uniforme, et qui ne convienne que les toniques, par exemple, nécessaires dans beaucoup de cas, ne soient cependant contraires dans le principe d'une hypocondrie qui reconnoîtroit pour cause la suppression d'une hémorragie chez un homme três-sanguin. On peut en dire autant de l'usage exclusif ou trop général des délayans, des purgatifs, des saignées et des sangsues.

Et nous croyons devoir rappeler ici l'opinion d'un homme dont le nom survivra long-temps : *J'en appelle*, dit Tissot, *à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, et sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remède. Quand on sera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera pas imposer par des tissus de sophismes destinés à prouver que toutes les maladies viennent*

d'une cause, et que cette cause est de nature à céder au remède vanté. (AVIS AU PEUPLE).

ARTICLE PREMIER.

Première base du traitement. Nécessité d'un bon régime physique.

RIEN n'en constate mieux les avantages pour prévenir et pour guérir cette maladie, que l'étude des causes que nous lui avons assignées, et qui sont presque toujours le résultat d'un genre de vie contraire aux loix sages prescrites par la nature. Nous en trouvons les principes généraux exposés avec élégance et concision dans le traitement adopté par les prêtres de l'Egypte, mille ans avant l'ère chrétienne.

« Aux deux extrémités de cette contrée, qui étoit alors très-peuplée et très-florissante, il y avoit des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendoient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondoient leur guérison, prétendue miraculeuse, par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer. Jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus agréables, les sons les plus

mélodieux charmoient souvent leurs oreilles; ils se promenoient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché. Tantôt on leur faisoit respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu de concerts champêtres; tantôt on les conduisoit dans des îles riantes où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procuroit des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés agréables et choisies; tous les momens enfin étoient consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques, à un système d'amusemens diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable, et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvoient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes, et d'opérer souvent des changemens salutaires, qu'on avoit soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités tutélaires » ? *Nosog. philos.*

Cette méthode curative convient également à l'hypocondrie et à la mélancolie, et nous prouve, par les heureux résultats qu'elle obtenoit, la nécessité de substituer dans cette maladie un traitement

basé sur les règles d'hygiène et les moyens moraux, à une pratique routinière, et qui s'est maintenue par l'exemple et la tradition des auteurs anciens.

Un coup-d'œil jeté sur l'origine de la législation des peuples, nous démontre également l'antériorité du régime physique, conforme aux vues philosophiques des premiers législateurs, à l'emploi des moyens pharmaceutiques, sur la complication desquels on fut long-temps jaloux de renchérir.

Il seroit cependant absurde d'en conclure que c'est l'innovation des médicamens dans le traitement de ces maladies qui les a multipliées ; nous en avons déjà rapporté la cause véritable à l'écart des loix de la nature, et nous dirons avec Jean-Jacques, qu'on est très-porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines, en suivant celle des sociétés civiles. On sait en effet que l'état de vieillesse découle de la constitution de l'homme, tandis que les maladies dépendent en général du genre de vie.

Rien n'est plus favorable au développement de l'hypocondrie, qu'une complexion délicate et nerveuse. Un bon moyen de prévenir cette maladie, consistera donc dans toutes les circonstances propres à développer une constitution mâle et robuste. De même aussi tout ce qui pourra fortifier une organisation débile, émousser une sensibilité extrême, ou rétablir des organes détériorés, devra concourir au

rétablissement des malades. De-là, l'utilité des toniques, de l'exercice, et en général d'un régime physique et moral bien entendu dans l'hypocondrie, qui reconnoît pour causes des maladies antérieures, l'abus des plaisirs de l'amour et l'excès des liqueurs alcooliques, qui finissent presque toujours par abrutir l'homme moral, en dépravant tous les ressorts de son organisation physique. Presque toujours le trouble des organes de la digestion en détermine l'affoiblissement, l'atonie, et rend nécessaire, dans le principe du traitement, l'emploi des moyens toniques.

Parmi les exercices du corps, qui toutefois ne doivent pas interdire l'exercice modéré des fonctions de l'entendement, l'équitation est un des plus avantageux, par la surveillance active à laquelle il assujettit le malade, par le renouvellement continuel de l'air, et par l'empire de la distraction. On doit en proportionner l'allure à l'état particulier du malade ; s'il est très foible, l'on adoptera de préférence le pas, qui est le train le plus doux ; mais, en général, le trot et le galop sont les deux allures les plus avantageuses.

Un des points essentiels du régime physique, est l'habitation dans un air pur et un lieu salubre. Quant aux promenades publiques, elles n'offrent qu'un objet de distraction, dont les heureux effets sont balancés par une atmosphère surchargée; mais les avantages que présente le séjour de la cam-

pagne, sont des plus efficaces. Transporté sous un autre ciel, dans un climat nouveau pour lui, où tous ses rapports moraux et physiques sont changés, l'homme ressent bientôt une influence qui amène des résultats utiles; il varie ses exercices et ses mouvemens, il exerce tous ses sens, et la fatigue qui en résulte pour tous les organes qui nous mettent en relation, détermine, par cela seul qu'ils ont été fatigués, un effet physique bien marqué, un sommeil tranquille et réparateur.

Il est également facile de prévoir l'influence qu'un pareil séjour exerce sur le moral. L'aspect enchanteur de la campagne produit un enchaînement de sensations variées et agréables, qui ont le double avantage d'opérer une diversion favorable, et d'affoiblir la susceptibilité nerveuse dont l'exaltation est toujours en raison inverse du développement de la force physique.

C'est dans la campagne, sous un ciel pur, que l'on retrouve les caractères d'une gaîté franche et ingénue.

> . . . . extrema per illos.
> Lætitia excedens terris vestigia fixit.

Des émotions douces et propres à diminuer l'empire des passions, sont l'effet des sentimens qu'inspire le spectacle d'une nature riche et animée.

> Qui sait aimer les champs sait aimer la vertu.
>
> DELISLE.

Et en effet, rien n'est plus propre à commander l'abnégation des passions haineuses et l'amour du bien et de la philanthropie sociale, que le spectacle de ces mêmes vertus mises en pratique. Mais outre un site agréable, on doit encore rechercher une température convenable, et suivre un régime tonique; on doit éviter les excès d'intempérance, les refroidissemens subits, et tout ce qui peut diminuer la transpiration cutanée.

L'immersion dans l'eau froide, les frictions, tous les moyens propres à fortifier le système cutané, et à diminuer une trop grande susceptibilité aux variations atmosphériques, conviennent également. En général, tous les exercices du corps, sur-tout ceux de la culture ou du jardinage, les occupations mécaniques, comme celle du tourneur, la gymnastique, l'exercice des armes, de la danse, le jeu de paume, le billard, &c. (1) les voyages, les eaux minérales, comme une source de récréations, le cabotage, les promenades à cheval ou dans des voitures un peu rudes, découvertes, en plein air, et *dirigées par les malades eux-mêmes*, sont autant de sujets de diversion, de circonstances favo-

---

(1) Il suffit d'indiquer ces exercices, qui sont le plus à la portée de chaque individu, et il seroit d'ailleurs inutile d'en spécifier un plus grand nombre.

rables au rétablissement des fonctions vitales, qui doivent faire partie du régime physique, et dont on peut faire une heureuse application suivant les circonstances particulières.

Observation à l'appui.

Un homme âgé de trente-neuf ans, d'un tempérament mélancolique, annonce dès sa jeunesse la constitution morale adaptée à cette disposition physique, et la sensibilité nerveuse la plus susceptible d'exaltation.

Habitué aux prévenances que procurent dans la société la considération publique et les avantages d'une brillante fortune, il étoit vivement affecté par la moindre coutrariété, et en ressentoit toujours une vive impression.

A trente-six ans, chagrins violens, bouleversement de toutes ses facultés morales, et bientôt première atteinte d'hypocondrie. Phénomènes physiques : lenteur dans les digestions, tensions spasmodiques vers l'abdomen, flatuosités intestinales, perversion plutôt que perte de l'appétit, constipation habituelle, anxiétés précordiales, palpitations, chaleurs erratives, instabilité dans la progression. Altération non moins intense au moral : caractère de misanthropie sauvage, aversion pour la société, âpreté repoussante, terreurs paniques, crainte de

l'avenir, soupçons non motivés et souvent ridicules, sensibilité exquise de l'organe de l'ouïe; de-là, une source féconde d'impatience et d'importunités.

De fréquens voyages, et le calme qui succède aux orages qu'il avoit essuyés, le ramènent insensiblement à son état de santé parfaite; mais bientôt les événemens politiques renouvellent ses affections morales; toutefois une vie active et bruyante, au milieu des camps et des armées, prévient pour quelque temps le retour de son hypocondrie; il partage les malheurs qu'éprouvent les habitans d'une ville assiégée, et tombe enfin au pouvoir de l'ennemi.

Après une longue et cruelle détention, il recouvre sa liberté; mais, en rentrant dans sa patrie, nouveaux désastres, pertes, bouleversemens de fortune, froissemens multipliés par les événemens de la révolution. Une fièvre ataxique fait craindre pour ses jours, et ne lui permet qu'après trois mois d'une convalescence pénible, de revenir dans ses foyers. Dès lors, vie sédentaire, et, par suite, retour de sa première maladie : pendant quinze jours, constipation opiniâtre, suivie d'une diarrhée qui détermina une très-grande foiblesse. De nouveaux phénomènes viennent aggraver son état : dégoût général, perversion de l'appétit, pessimisme outré, recherches de la solitude, souvenir amer du passé, irascibilité extrême, emportemens journaliers contre

ceux qu'il aima le plus tendrement ; une épouse chérie, infatigable dans les soins qu'elle lui prodiguoit pendant tous ses travers, étoit spécialement en butte aux accès de son âpre misanthropie ; insomnies pénibles qui exaspéroient le caractère le plus inégal, ennui, morosité, impatience minutieuse, bizarrerie insupportable, sensibilité exquise de l'ouïe portée jusqu'à la douleur par le moindre bruit, crampes nerveuses, lenteur marquée dans les battemens du pouls, trouble constant dans les fonctions de l'estomac.

La maladie fut souvent méconnue et inutilement combattue par des moyens peu convenables, et persistoit avec beaucoup d'intensité, lorsqu'un médecin prescrivit au malade un bon régime, de légers narcotiques pour procurer du repos pendant la nuit, les toniques, et lui conseilla d'aller vivre à la campagne et de se mettre en apprentissage chez un menuisier, auquel il paya une somme convenue. Bientôt il devint le compagnon le plus laborieux de l'atelier, et s'estimoit le plus heureux des hommes, en voyant les progrès rapides de sa convalescence.

Le séjour de la campagne, un bon régime, l'exercice et le blanchiment des planches, ou le rabotage soutenu pendant un an, rendirent à ce malade une santé parfaite, et amortirent les éclats de son caractère acariâtre et fâcheux.

Cette observation nous prouve d'une manière

évidente, les avantages des moyens que l'hygiène nous fournit, et indique les modifications dont ils sont susceptibles. C'est en insistant long-temps sur leur emploi, que l'on préviendra les rechutes, dont le traitement sera le même, en général, que celui de l'hypocondrie; et ces retours seront d'autant moins fréquens, que les malades éviteront avec plus de soin l'influence des causes dont l'intensité pourroit ramener la maladie.

Tels sont les principes du régime physique, qui forment autant de propositions générales, fécondes en applications utiles.

ARTICLE II.

Seconde base du traitement : nécessité du régime moral.

Il seroit difficile d'assigner les sources où l'on pourroit puiser les principes du régime moral, s'il étoit reconnu, comme le pense l'auteur des Recherches physiologiques et de l'Anatomie générale, que nos passions sont étrangères à l'influence de notre volonté; mais ne jetons point dans l'arêne ce brandon de discussions peut-être interminables; et, puisqu'il ne peut entrer dans mon plan d'aborder une question aussi épineuse, éludons cette entreprise importante, et conseillons comme premier

moyen prophylactique, l'étude, et sur-tout l'empire de soi-même.

Convenons toutefois que la volonté préside aux facultés intellectuelles, et qu'en perfectionnant celles-ci, nous devons prévenir l'influence fâcheuse des passions.

Mais dépend-il de l'homme de se soustraire aux affections morales? Problême irrésolu, parce que la variété des causes qui peuvent les déterminer, ne permet pas de le résoudre dans tous ses rapports. Il est vrai cependant que les affections morales qui sont le résultat de la détérioration sociale, pourroient souvent être écartées; tandis que celles qui tiennent aux sentimens de la nature, semblent étrangères à l'empire de la volonté.

On peut donc éviter jusqu'à un certain point, et sur-tout par l'empire de l'habitude, l'influence des passions dont le développement tumultueux est une suite de l'état social dégénéré; mais la douleur que nous cause la perte d'un ami, d'un objet chéri, est, en quelque sorte, indépendante de la volonté: l'amitié étoit un besoin pour nous, et les regrets en sont le résultat inévitable.

L'incertitude que nous éprouvons dans certaines circonstances de la vie, lorsque les sens ou l'imagination exaltée de l'homme le portent vers un but dont l'éloignent le jugement et la réflexion, *ces deux volontés opposées de saint Augustin*, l'*homo*

duplex de *Buffon*, enfin cette distinction de l'*homme des passions* et de l'*homme de la raison*, admise par les philosophes, semblent nous prouver que la volonté peut se trouver aux prises avec nos passions, et que suivant le résultat de cette lutte intérieure, la raison peut être vaincue, ou bien rester victorieuse et commander aux passions, ou enfin leur imprimer d'heureuses diversions.

« L'ame est condamnée à se prêter aux besoins du » corps, mais non pour en être l'esclave : elle re- » vendique continuellement ses droits, et jamais la » partie de nous-mêmes qui, selon l'expression de » Cicéron, nous met en rapport avec les dieux, ne » peut être soumise à la partie qui nous ravale à » la condition des brutes, sans que tout l'ordre so- » cial n'en soit renversé, et qu'il n'en naisse les plus » grands malheurs ». MABLY.

C'est dans les poètes de l'antiquité que nous trouvons les premiers principes de médecine morale.

Ovide, pour guérir d'un amour malheureux, conseille de former de nouveaux liens.

.... binas habeatis amicas,
Alterius vires subtrahit alter amor.

On trouve dans les Tusculanes de Cicéron, un conseil analogue.

Etiam novo quodam amore, veterum amorem tanquam clavo clavum ejiciendum.

Tusc. CICERO.

Parmi les affections morales qui peuvent déterminer l'hypocondrie, on doit donc placer un amour malheureux; c'est sur-tout dans la jeunesse et dans l'âge adulte, époque de la plus grande fréquence de l'hypocondrie, que prédomine ce sentiment impérieux; c'est alors que cette passion est au *summum* de son énergie.

In nos tota ruens Venus cyprum deseruit.

Ce n'est plus le même sentiment qui dirige Ovide dans les conseils qu'il donne dans le passage suivant, pour détourner d'un amour contrarié.

Exige quod cantet, si quæ est sine voce puella,
Non didicit chordas tangere, posce lyram:
Turgida si plena est si fusca nigra vocetur
Et poterit dici rustica si quâ proba est.

Outre l'inconvenance de ce moyen, l'odieux qu'il comporte le fera toujours rejeter. L'homme passionné ne s'arrête point à ces défauts ou imperfections révélés à dessein; son imagination ardente embrasse dans l'objet de toutes ses affections, les avantages qui alimentent le feu dont il est dévoré; il ne voit point en lui la perfection absolue, mais la perfection relative.

Telle seroit l'impression que produiroit dans beaucoup de circonstances, sur une imagination exaltée, le conseil donné par *Ovide*; mais il faut avouer qu'en écartant ce qu'il offre de véritablement odieux

et de contraire aux convenances sociales, ce moyen peut être avantageux dans quelques cas, et même le seul susceptible d'opérer une guérison morale et physique. Etayons par des faits, cette opinion qui pourroit paroître hasardée.

Un jeune homme, au printemps de l'âge, doué d'une santé robuste, d'un physique prévenant et d'un extérieur plein de noblesse, d'une moralité douce et d'une imagination vive et brillante, quitte la province, et vient suivre à Paris le cours de ses études. Il se propose de sacrifier au complément de son éducation, deux années, espérant recevoir pour prix de ses travaux, la main d'une jeune personne qu'il aime et dont il est aimé. Après dix-huit mois d'un travail opiniâtre auquel l'encourageoit l'espoir de posséder un jour sa jeune amie, toute correspondance est interrompue : dès-lors inquiétudes vagues, perplexités affreuses, et chaque jour renaissantes. Bientôt il reçoit une lettre de cette jeune personne, qui lui apprend qu'elle a cédé aux convenances et aux desirs de ses parens, et qu'elle ne peut s'unir à lui.

Dans l'instant, douleur profonde et vivement sentie; exaltation de toutes ses facultés morales, suivie d'un état de stupeur et d'un abattement extrême, constriction violente et douloureuse vers l'épigastre, respiration insensible, soupirs profonds, séparés par de longs intervalles.

Le médecin ne peut se procurer aucun renseignement ; il le trouve plongé dans une consternation effrayante et observant un morne silence. A la seconde entrevue il s'efforce en vain d'émouvoir l'imagination concentrée du malade, qui cependant arrache de son sein la lettre fatale.

Pendant trois jours, même affection morale et même trouble physique, refus des boissons et de toute nourriture, ce qui faisoit craindre le dépérissement, et même une mort imminente.

Ce médecin se concerte alors avec un de ses collègues, sur les moyens moraux les plus convenables ; on ne pouvoit favoriser son inclination, il falloit donc l'en détourner. Ils se réunissent, provoquent la confiance de ce jeune homme par les témoignages de l'intérêt le plus sincère, et se concilient son affection ; bientôt le voile est déchiré, et tous les secrets d'un cœur ulcéré leur sont exposés avec candeur et effusion ; le malade semble éprouver du soulagement : on vient alors au dénigrement de l'objet aimé, mais sa douleur s'exaspère, son imagination s'exalte, et il se retrace avec ravissement les traits et la perfection morale de sa déité ; sa perte lui semble irréparable : de-là le désespoir le plus atterrant. Ils conviennent alors de ses justes regrets, et semblent partager sa douleur ; mais ils ne peuvent concevoir comment cette jeune personne, avec les qualités morales les plus estimables,

s'est déterminée aussi légèrement à abandonner son ami.

Cette objection présentée sous diverses formes, fait sensation sur l'esprit du malade, et amortit sa passion dominante; dès-lors il ne s'agit plus que de seconder l'impulsion déjà communiquée par d'heureuses diversions; on le promène de distractions en distractions, et au milieu d'un repas, dans l'expansion d'une joie commune, et la réunion de quelques amis, on lui fait écrire une lettre de reproches et de rupture.

Il se trouve ainsi enchaîné, et la raison reprend bientôt complètement son empire.

On ne sauroit donc apporter trop d'attention et de soins pour découvrir la cause réelle et morale de ces affections, pour mieux abonder dans le sens des malades, et pour se mettre au ton de leur ame. Il est sans doute difficile de consoler les malheureux, parce que trop souvent on oppose la raison à leur égarement, le sang-froid à leur agitation : dès-lors leur confiance s'éloigne et leur douleur se concentre davantage. Pour les rattacher à la vie, il faut les accompagner dans leurs promenades solitaires, suivre leurs penchans, partager leurs affections, ramener par degrés leur imagination sur une perspective moins rembrunie, et sur des pensées consolantes.

La conduite à tenir par le médecin dans bien des

cas, nous est tracée dans la lettre qu'*Horace* écrit à *Virgile*, pour l'exhorter à supporter avec calme la mort de *Quintilius* (1); il lui peint l'étendue de la perte qu'ils ont faite; il l'engage à s'abandonner à sa juste douleur, qui doit être sans bornes, et que la patience seule peut alléger.

> Durum : sed levius fit patientia
> Quidquid corrigere est nefas.

Horace connoissoit la sensibilité de *Virgile*, et ce langage étoit le seul que l'amitié pouvoit lui adresser.

En fouillant l'histoire des temps plus reculés, nous trouvons un beau modèle de la médecine philanthropique dans la conduite du médecin *Erasistrate*.

Appelé près d'*Antiochus*, *Erasistrate* ne s'empresse pas de combattre les accidens qu'éprouvoit ce jeune prince, mais il s'attache à en découvrir la cause, à recueillir tous les phénomènes que les sens peuvent lui fournir, et à les comparer ensemble. Bientôt l'émotion que produit sur Antiochus la présence de *Stratonice*, dissipe tous les doutes d'Erasistrate, et lui fait connoître la source véritable de la maladie.

---

(1) Horat. carmen XXI, ad Virgilium monet ut Quintilii mortem æquo animo ferat.

La main de la belle Stratonice assura le salut du jeune prince, et confirma la juste célébrité du médecin philosophe.

Les principes du traitement convenable dans ce cas, sont l'union desirée ou l'éloignement de l'objet aimé, les voyages, tous les sujets de distraction, quelquefois un nouvel amour, et l'on doit sur-tout éviter avec soin l'inaction physique et morale.

Otia si tollas, periere cupidinis arcus.

OVIDE.

En effet, l'absence des sensations et des idées, les promenades solitaires, rappellent les affections pénibles et augmentent les dangers de l'isolement, et rien de plus propre à dissiper la mélancolie ou l'hypocondrie érotique, qu'une activité continuelle : Elle est donc bien juste, cette allusion de la mythologie, qui nous représente la prétendue divinité de la chasse comme l'ennemie de l'Amour. Si elle ne prévient pas toujours les premières impressions de ce sentiment, du moins son culte est-il bien propre à en détruire l'influence fâcheuse.

Le chagrin prolongé amène l'ennui, l'aversion pour tout exercice, et même pour les travaux du cabinet; et ce sont les dangers de cette inaction physique et morale qu'une femme d'esprit a sans doute voulu peindre dans ce mot : *on meurt de bêtise.*

On doit aussi beaucoup insister sur les avantages d'une réunion d'amis. C'est, dit M. *Lecamus* (1), dans la société des femmes que l'homme perd son caractère farouche. *Cicéron*, après avoir écouté les leçons d'éloquence que lui donnoit Scévola, son maître, venoit se récréer dans la société de son épouse *Lœlia*, dont les discours, suivant l'expression de l'orateur romain, avoient la teinte la plus élégante.

Tissot donne le même conseil dans son Avis aux gens de lettres.

Quels secours peut-on espérer, dans certaines situations de la vie, contre une affection de l'ame, autres que ceux que présente la médecine morale? C'est donc dans les moyens de dissipation que nous devons puiser les principes du traitement; et c'est le conseil que nous donne un philosophe qui connoissoit bien le cœur humain.

Vouloir oublier un objet, c'est penser à lui ; pour l'oublier, il faut penser à d'autres objets.

LA BRUYÈRE.

Une observation consignée dans le Mémoire d'Andry, sur la Mélancolie, nous fait connoître les avantages des moyens moraux.

---

(1) Médecine de l'esprit

Un banquier de Paris éprouve des pertes considérables ; à l'affection morale succède l'hypocondrie la mieux caractérisée. Le médecin Bouvart est appelé, et bientôt il est instruit, par la femme, de la cause, que le malade lui avoit cachée. Une avance de 20,000 liv. eût mis cet homme en état de faire honneur à ses engagemens. Une heure après, Bouvart revient avec la seule recette efficace, remet à la femme la somme nécessaire. La guérison du malade suivit de près cette action généreuse.

L'on connoît l'impression que fait la musique sur certains enfans, qu'elle jette dans une espèce d'extase et de suffocation ; mais l'on connoît aussi son influence heureuse dans beaucoup de maladies chroniques ; les effets surprenans de la musique grecque, de la lyre du centaure Chiron, dont les heureux accords calmoient la colère d'Achille :

> Puerum citharâ perfecit Achillem
> Atque animos molli contudit arte feros.

Les effets non moins surprenans de la lyre de Timothée sur Alexandre, de la harpe de David sur Saül, de la voix du célèbre Carlobroschi sur les accès du maniaque Philippe v, roi d'Espagne, sont des exemples fameux, et qui suffisent pour autoriser l'emploi de ce moyen dans le traitement des maladies nerveuses.

Mais quel est le genre de musique le plus conve-

nable dans ce cas ? Il n'est pas douteux que c'est la musique guerrière, les airs dansans et ceux de nos opéra-comiques, dont on peut attendre les plus heureux succès.

Elle doit cependant être relative, ainsi que le genre d'instrument, à la susceptibilité particulière des individus, puisqu'on voit le piano augmenter, dans quelques cas, les mêmes symptômes nerveux que la musique vocale fait cesser promptement (1).

Mais convenons que les pythagoriciens ont exagéré les effets de la musique, lorsqu'ils ont dit qu'elle inspiroit l'amour des vertus, ou regardons comme probable qu'ils ont voulu en assigner seulement l'influence heureuse sur les passions.

De la part du médecin, une déférence raisonnée pour les plaintes ou même la bizarrerie des malades, sied beaucoup mieux qu'une sévérité ou une insouciance déplacée, qui semble nous interdire leur confiance, et aggrave souvent leurs peines physiques et morales. On doit aussi se prêter à leur penchant naturel, et les écouter avec patience, discourir sur leur état; les détails dans lesquels ils entrent nous découvrent souvent la cause de la maladie, nous en font mieux connoître la nature, et

(1) Dissertation sur l'hystérie par le citoyen Duvernoy.

nous amènent souvent à la connoissance du traitement le plus convenable.

Enfin, une musique agréable ou harmonieuse, les spectacles, les lectures amusantes, les conversations vives et enjouées, les divertissemens publics, les beautés de la nature, les chefs-d'œuvre de l'art, une société choisie, également ennemie du luxe effréné et de l'abstinence extrême des anachorètes, en un mot, tout ce qui peut donner le change aux idées tristes et dominantes des malades, et inspirer des passions douces, doit entrer dans le plan général du régime moral, dont les principes sont faciles à saisir, mais dont l'application doit être très-variée, et offre quelquefois beaucoup de difficultés.

La concision que je me suis prescrite ne me permet pas de dire, sur chaque agent moral, quelles sont les modifications nécessaires dont chaque indication est susceptible.

ARTICLE III.

Troisième base du traitement, ou emploi des médicamens.

Premier principe. — Restreindre l'usage trop général des médicamens à une application raisonnée.

Second principe. — Comme il est presque toujours possible de remonter à la source de la mala-

die, on peut établir en principe général que l'usage des médicamens est subordonné à cette connoissance préalable.

Troisième principe. — On doit également reconnoître pour règle constante, que ces moyens doivent être variés suivant la nature même de la cause, suivant la sensibilité particulière, et suivant les degrés de la maladie.

Quatrième principe. — L'objet principal du traitement consiste dans le régime physique et moral, tandis que les médicamens ne doivent être considérés que comme partie secondaire, et les nombreuses modifications dont le traitement est susceptible, ne peuvent, en aucune manière, infirmer ce principe général.

Passons maintenant aux cas particuliers.

La suppression d'une hémorragie telle que l'écoulement hémorrhoïdal ou le flux menstruel, mérite de fixer notre attention, comme cause assez fréquente de l'hypocondrie. Si elle tient à la vie sédentaire, au lieu d'en combattre l'effet, on doit s'efforcer d'arracher le malade à son inaction; mais si la suppression a été déterminée subitement par une immersion dans l'eau froide, ou par une frayeur, &c. l'application des sangsues sera, dans les deux cas, un moyen convenable, quand sur-tout les personnes chez qui la suppression a été déterminée, jouissoient antérieurement d'une forte constitution et

d'une bonne santé. Dans la suppression des règles, la saignée du pied peut également convenir; et l'usage des purgatifs drastiques et des aloétiques, qui ont souvent réussi à Stalh, et dont l'action est spécialement déterminée sur les derniers intestins, pourroit rappeler le flux hémorrhoïdal supprimé.

Observation à l'appui (1). Un homme d'un tempérament sanguin, né d'une mère hypocondriaque, éprouva des contrariétés qui déterminèrent insensiblement la suppression d'un flux hémorrhoïdal, et bientôt une hypocondrie très-prononcée. Hoffman employa ses pilules aloétiques, qui firent reparoître l'écoulement hémorrhoïdal, et l'affection hypocondriaque fut guérie.

Il est très-probable que la maladie ne résistera pas long-temps à ces moyens rationels, secondés d'un bon régime. On devra, pour consolider la guérison, recommander aux malades les précautions hygiéniques qui conviennent dans l'état même de santé partfaite.

Quand la suppression d'une hémorragie vient aggraver une hypocondrie qui existoit préalablement, on doit se diriger d'après les mêmes vues, sauf les diverses modifications et l'état plus ou moins avancé de la maladie. Mais on ne sauroit être trop

(1) Hoffman, observation 11e.

circonspect dans ces affections, sur l'emploi de la saignée, qui ne peut convenir que dans un très-petit nombre de cas, et seulement chez les sujets sanguins et fortement constitués, ou lorsque l'affection hypocondriaque est le résultat de l'omission d'une saignée habituelle; et l'on peut dire qu'il est beaucoup de circonstances dans cette maladie où l'on doit suivre pour guide ce principe d'Hippocrate :

Quod interdum optima medicina sit, medicinam non agere. Hipp. de Articulis.

Gardons-nous de mériter le reproche que fit *Voltaire* à un jeune médecin, *de mettre dans un corps qu'il ne connoissoit pas, des médicamens qu'il connoissoit encore moins*; et félicitons-nous en même temps de ce que les progrès de la chimie et de l'anatomie mettent aujourd'hui les médecins à l'abri de ce reproche.

L'hypocondrie peut reconnoître pour cause la suppression d'une diarrhée par l'usage immodéré de l'opium. On pourroit peut-être alors tenter, au moyen des laxatifs légers, le rétablissement de la diarrhée, à laquelle on opposeroit un traitement convenable, et particulièrement un régime tonique: il seroit dans ce cas, comme dans tout autre, très-dangereux d'insister trop long-temps sur l'emploi des évacuans.

Si la suppression d'un exutoire avoit produit l'hypocondrie, le premier moyen que l'on devroit employer seroit le rétablissement de cet exutoire ; et si c'étoit une gonorrhée imprudemment arrêtée, une gale répercutée, on chercheroit d'abord à faire contracter au malade la première affection : un régime tonique et un nouveau genre de vie feront partie du traitement, lorsque des excès dans les plaisirs de l'amour auront déterminé l'hypocondrie.

Toutes les fois que l'épuisement sera déjà considérable, on commencera par rétablir les forces au moyen des analeptiques; s'il y a perte du sommeil, on associera l'usage des narcotiques à celui des toniques ; enfin on recommandera l'exercice, dès que le malade sera en état de s'y livrer.

Pourroit-on, dans l'hypocondrie qui reconnoît pour cause la suppression d'une leucorrhée habituelle, ou l'emploi prématuré du quinquina dans une fièvre intermittente, établir un émonctoire pour déplacer la cause qui affecte les organes abdominaux dans le premier cas ; et dans le second, faire usage des sucs d'herbes et des toniques, comme moyens secondaires du traitement général ; ou devroit-on plutôt recourir à d'autres médicamens, ou employer exclusivement un bon régime physique ? Ces causes sont heureusement très-rares, et l'on ne peut se dissimuler que la guérison ne soit alors

plus difficile que dans les maladies où la cause déterminante peut être éloignée, et le traitement indiqué d'une manière précise. L'usage des fruits de la saison, et sur-tout du raisin, l'emploi des antispasmodiques légers, sont très-propres à seconder les heureux effets du régime physique et moral.

L'on ne sauroit même trop insister sur les avantages que présente dans le traitement de l'hypocondrie, l'usage journalier d'une grande quantité de raisin, quand sur-tout on y joint l'habitude de l'exercice.

En comparant le prognostic porté par les différens praticiens, on voit ceux qui ont employé toutes les batteries de la pharmacie, porter sur l'issue de cette maladie un jugement très-fâcheux; tandis que des médecins observateurs et distingués par leur éloignement pour tout esprit de système, ont manifesté une opinion contraire. *Et licet talium hominum,* dit Baglivi, *morbi primo aspectu perniciosi et incurabiles videantur, sanari tamen solent facilè non quidem per nimiam remediorum copiam, sed aut per grata amicorum colloquia aut per honesta ruris oblectamenta et equitationes frequentes, aut tandem per vivendi normam à sagaci medico institutam.*

Je ne terminerai pas sans insister sur un conseil qui peut être souvent utile, et que je crois

sur-tout propre à prévenir le développement de la maladie.

On sait avec quelle ardeur les hommes de lettres, excités par une noble émulation, se livrent à leurs sublimes et pénibles travaux ; on connoît également l'empire puissant, sur des hommes passionnés pour la gloire, de ce principe trop accrédité, qui les fait sacrifier leur constitution physique au développement de leurs facultés morales; mais peut-on comparer l'avantage d'une réputation brillante, aux suites funestes d'un travail forcé ? Cependant les dangers de l'étude seront bien diminués, si, portés pour leur conservation et leur santé, ils se livrent à des travaux par fractions, c'est-à-dire, interrompus par quelques heures d'exercice, et s'ils contractent l'habitude de travailler tantôt assis, tantôt debout, et jamais immédiatement après leurs repas.

Tels sont les principes qui nous semblent les plus propres à diriger le médecin dans le traitement de cette maladie, et que nous n'avons pu exposer que très-sommairement. En rapportant ceux adoptés par la médecine de ces temps reculés, nous avons rendu justice aux praticiens dont les opinions raisonnées ont, en quelque sorte, préludé aux heureux résultats de l'observation moderne ; et c'est avec regret que nous avons cru devoir énoncer, dans d'autres cas, un jugement défavorable. L'on

doit toujours éviter de laisser entrevoir une intention directe ou indirecte de critiquer; mais, lorsqu'il s'agit de la santé des hommes, souvent compromise, peut-on retenir l'expression de ses justes regrets? et n'est-on pas excusable de dire avec franchise son opinion sur des principes qui semblent erronés? ne seroit-ce pas même porter détriment aux vues sages des bons esprits, que d'affecter un silence absolu sur les premiers?

Bonis nocet qui malis pepercerit.

Convenons aussi que l'on ne doit reconnoître dans la supériorité de ses contemporains, que de nouveaux progrès ajoutés aux travaux de ceux qui les ont devancés; mais c'est principalement aux médecins modernes que l'on doit le développement des heureux résultats du régime moral; et je termine par une réflexion qui a pour but d'en faire apprécier les avantages pour celui qui sait placer, dans les moyens moraux, une confiance raisonnée.

S'il est, pour le médecin philanthrope, une compensation propre à soutenir son courage dans l'exercice pénible de son état, et à lui faire supporter, avec un sang-froid également nécessaire et douloureux, le spectacle d'une famille éplorée, c'est, dis-je, dans le succès qu'il retire souvent de la médecine morale, qu'il peut sur-tout espérer de trouver cette consolation. Combien de fois, initié dans les

secrets les plus intimes, a-t-il arrêté les effets de la discorde par le tableau vivement tracé de ses suites terribles? Combien de fois, intermédiaire entre la jeunesse et des parens indisposés ou prévenus, a-t-il rempli le rôle de conciliateur, rendu un fils à son père, à l'amour ses droits les plus sacrés? Et malheureux celui qui prétendroit arracher le bandeau, et faire voir dans de telles satisfactions des jouissances illusoires ou résultat de l'exagération !

FIN.

TABLE ANALYTIQUE.

Considérations préliminaires.

SECTION PREMIÈRE.

Esquisse historique de l'hypocondrie.

SECTION DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

SECTION TROISIEME.

Histoire générale de l'hypocondrie.

SECTION QUATRIÈME.

Traitement de l'hypocondrie.

FIN DE LA TABLE.

RECHERCHES

SUR LA

FIÈVRE HECTIQUE,

Considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différens systêmes, sans vice organique.

PAR F. J. V. BROUSSAIS, médecin, et membre de la Société de Médecine clinique de Paris.

Tentavit quoque rem si dignè vertere posset.
HOR. *Épître I, Livre II.*

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue de l'École de Médecine, n°. 3, vis-à-vis la rue Haute-Feuille.

AN XI. — 1803.

A PH. PINEL,

PROFESSEUR

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE PARIS,

MÉDECIN EN CHEF DE LA SALPÊTRIÈRE;

ET

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

F. J. V. BROUSSAIS.

RECHERCHES
SUR LA
FIÈVRE HECTIQUE,

Considérée indépendamment des vices organiques.

> Tentavit quoque rem si dignè vertere posset.
> HOR. *Épître I, Livre II.*

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

PERSONNE n'ignore que la fièvre qui fait l'objet de mes recherches, a été décrite par tous les auteurs de médecine, et qu'il ne reste rien à dire sur les caractères qui peuvent la faire reconnoître. Il n'en est pas ainsi de ses causes; leur nombre et leur variété ne sont propres qu'à jeter la confusion dans l'esprit du jeune médecin qui cherche à rapprocher les phénomènes de leurs causes, et à trouver, dans ce tableau, la source des indications curatives. Ces réflexions, qui se sont toujours offertes à mon esprit chaque fois que j'ai parcouru les livres de médecine pour y prendre les idées sur la fièvre hectique, m'ont enfin suggéré celle de présenter, dans un ordre facile à saisir, les causes de cette maladie. Mon but étant de donner à mon ouvrage toute l'utilité dont il étoit susceptible, en écartant les superfluités; j'ai omis, avec dessein, plusieurs causes

qu'il étoit inutile de rappeler : tels sont, surtout, les engorgemens, les phlegmasies chroniques avec lésion irréparable, et les suppurations. Ces maladies, ainsi que l'hectique qui les termine, sont étudiées partout ; et je n'aurois pu faire que de fastidieuses répétitions. C'est même la concomitance de ces deux sortes d'affections, qui m'a déterminé à appeler un instant l'attention des praticiens sur les cas où la fièvre hectique se présente sans être déterminée par quelque désordre local intéressant la texture d'un viscère. En effet, on est tellement accoutumé à voir cette fièvre accompagner jusqu'au tombeau le malade qu'entraîne une semblable lésion, que le seul nom de fièvre hectique inspire aussitôt le soupçon de la désorganisation de quelque partie. Imbu de semblables préjugés, n'est-il pas possible qu'un médecin abandonne quelque infortuné, qu'avec un examen plus attentif il eût eu le bonheur de rendre à la vie ? Pour moi, je le crois ; parce que j'en ai des exemples. Sitôt qu'on nous présente un malade qui languit, depuis longtemps, dans la consomption, le premier sentiment est le desir de ne point entreprendre une cure qui a échoué dans des mains habiles. Eh ! quel médecin ne redoute pas de voir périr un malade entre les siennes !... Mais m'appartient-il donc d'aspirer à la gloire de sauver une partie des malades qui meurent consumés par la fièvre lente hectique? S'il est un moyen d'en conserver quelqu'un à la société, c'est de rappeler aux praticiens qu'une multitude de causes, indépendantes des lésions organiques, peuvent engendrer une fièvre parfaite-

ment semblable à l'hectique des phthisiques, à l'hectique de ceux qui portent des squirres, des cancers, de vastes ulcères, etc. C'est de les convaincre que toute lésion d'action d'un organe ou d'une série d'organes, assez forte pour intervertir l'harmonie des principales fonctions, finit toujours, quand elle se prolonge beaucoup, par un mouvement fébrile, dont les symptômes ne diffèrent que du plus au moins; en un mot, par une véritable hectique (1).

La fièvre hectique, considérée sous ce point de vue, est, à proprement parler, une fièvre essentielle : c'est une maladie importante, uniforme, commune à une multitude d'autres maladies, et qui mérite bien l'attention du praticien. Cette fièvre est le grand signal de la dégradation des fonctions, de la consomption du corps

(1) C'est sur cette loi générale, *qu'une grande quantité de causes ne produisent qu'un petit nombre d'effets*, et sur la régularité de ces effets, qu'est fondée la possibilité de classer les fonctions dans l'homme sain, et les maladies dans l'homme malade. C'est d'après elle que le professeur *Hallé* distingue physiologie de l'homme sain, et physiologie de l'homme malade, dans l'inappréciable cours d'Hygiène qu'il fait à l'Ecole de Médecine de Paris. L'ordre que met la nature à résister aux agens qui tendent à sa destruction, ne lui paroît pas moins admirable que celui qu'elle emploie pour maintenir l'heureuse harmonie qui constitue la santé : *l'ordre s'observe dans le désordre même.* Idée précieuse! applicable à tous les phénomènes de la nature! Nul n'en a su tirer un plus beau parti que ce grand Physicien.

et de l'anéantissement imminent de toutes les puissances conservatrices de la vie; rien ne peut donc être plus intéressant que de s'assurer si elle ne tient pas à un vice réparable. Mais un motif plus impérieux nous prescrit de ne rien omettre pour nous en convaincre ; c'est que telle affection, qui ne sembloit porter qu'une légère atteinte à l'organisation, la détériore avec une rapidité incomparablement plus grande, lorsqu'elle est venue au point d'exciter la fièvre qui nous occupe. C'est alors qu'il importe d'agir, *momentum urgens;* et l'on reçoit un prix bien flatteur de sa sollicitude, si l'on s'aperçoit que l'art offre des ressources qui promettent de le faire avec succès. Ces cas ne sont pas aussi rares qu'on pourroit se l'imaginer; pour en acquérir la preuve, il ne faut que fixer ses regards sur les observations que les auteurs de tous les temps ont recueillies.

Hippocrate ne nous fournit rien sur ces maladies, considérées indépendamment des lésions organiques, si l'on en excepte la phthisie dorsale. *Galien* a fait un article pour la *fièvre hectique;* il y décrit une fièvre qui consume l'embonpoint et enlève lentement les forces, mais il en donne pour exemple une maladie guérie en dix-sept jours. *Ætius* et *Paul* d'*Œgine* ont d'abord copié *Galien*, mais ils ont enchéri; dans leurs descriptions on reconnoît la phthisie : puis on est surpris de retrouver ailleurs la suppuration du poumon, le marasme, l'atrophie. La même obscurité a longtems régné dans les ouvrages de Médecine ; presque tous, cependant, ont conservé des faits isolés, qui ont enfin servi de base au livre de *Trnka*.

Cet Auteur a pris à tâche de rassembler tout ce qu'on avoit dit sur la fièvre hectique, dans un ouvrage qui a pour titre : *Historia febris hecticæ omnis ævi observata medica continens.* Ce recueil précieux contient une masse considérable de faits, mais qui n'offrent pas tous à l'homme de goût le même degré d'authenticité. La plupart sont tronqués, une grande partie sont dénués de description ; on n'y voit que le nom de la maladie que l'auteur semble seulement avoir placé pour faire admirer l'efficacité de ses remèdes. Ce reproche ne s'adresse point à *Trnka* ; il n'est que pour quelques-uns des originaux dans lesquels il a puisé; je n'ai à lui faire que celui de leur avoir accordé un peu trop de confiance.

Trnka a voulu exclure de son Traité les fiévres hectiques dépendant de la suppuration des viscères, et se borner à l'hectique qu'il nomme essentielle. Mais peut-on regarder comme telle celle qui reconnoît pour cause un engorgement profond des principaux viscères, ou une suppuration extérieure ? Il n'a même pu éviter d'offrir, à l'appui des divisions ou des préceptes, quelques exemples de pulmonie, ou autre suppuration intérieure. Pour moi, dont le dessein n'étoit que de présenter la fièvre hectique sous le seul point de vue qui peut la rendre intéressante par elle-même, c'est-à-dire isolée des maladies avec lesquelles on la trouve décrite partout ; je n'ai pas dû adopter sa marche. J'ai choisi dans ses observations celles qui convenoient à mon objet ; j'ai eu recours aux sources qu'il m'a indiquées, et aux auteurs les plus recommandables.

Il en résulte que la majorité des faits sont tirés de *Trnka ;* le reste vient des auteurs qu'il a cités, et de quelques sources dont je puis attester la véracité. J'ai gémi plusieurs fois d'être obligé de me contenter d'une description incomplète ; mais c'est un vice attaché à la plupart des écrits des anciens : il semble surtout porter d'une manière spéciale sur la fièvre hectique. Quoi qu'il en soit, j'ai eu soin de n'admettre comme véritables hectiques, que les maladies où j'ai rencontré les deux symptômes fondamentaux qui constituent leur caractère : 1°. *Fièvre lente et continue d'une durée longue et indéterminée ;* 2°. *Consomption des forces et émaciation du corps* (1).

Je passe maintenant à l'ordre que j'ai adopté dans la considération des fièvres hectiques indépendantes d'une désorganisation locale.

Toute distribution fondée exclusivement sur la considération des causes en elles-mêmes, n'offre jamais à l'esprit une base assez solide pour qu'il puisse se sentir attaché à leur division ; c'est ce qui m'a engagé à soumettre ces causes à un ordre relatif aux organes sur lesquels elles agissent. Cette manière de présenter nos parties en rapport avec les divers agens qui peuvent les stimuler, soulage la mémoire et même le jugement, en liant irrévocablement dans l'esprit la

(1) Nostro tempore lentæ et hecticæ febres dicuntur eæ quæ diuturnæ sunt, et continuò, licet leniori ac remittente, æstu præternaturali, succos corporis consumendo, tabem inferunt viresque debilitant. *Hoff. med. rat. systematica.*

cause avec son effet, et l'un et l'autre avec les lois de l'organisme animal. Le partage des organes en systêmes, fait par le célèbre Bichat, m'a fourni les chefs de division autour desquels j'ai rallié les causes que j'avois à énumérer. Voici comme je les ai disposées, en suivant d'abord la grande division des deux vies :

VIE ORGANIQUE.

Systême muqueux.

Ses altérations, sans vice organique, ont déterminé des hectiques gastriques, des hectiques pectorales, des hectiques génitales.

Systême sanguin.

Ses anomalies peuvent causer des hectiques par hémorrhagies excessives, des hectiques par suppression d'hémorrhagie, ou par effort hémorrhagique.

Systême glanduleux.

Son action secrétoire, portée à l'excès, peut produire des hectiques par lactation, des hectiques par diabetès.

Systême cutané.

Le dérangement de son excrétion dépuratoire, et peut-être son irritation, peuvent occasionner des hectiques par excès de la sueur, des hectiques par suppression de la sueur; des hectiques par la présence d'affection cutanée.

VIE ANIMALE.

Systéme nerveux cérébral.

L'exercice outré des facultés dont il est le siége, peut donner lieu à des hectiques par l'abus des facultés intellectuelles, à des hectiques par l'abus des passions.

Outre ces causes, qui sont propres à un systême, ou à un appareil d'organes, on en rencontre quelques autres qui ont affecté plusieurs systêmes à-la-fois; ce qui m'oblige à les ranger suivant un ordre différent :

Fatigue générale, suite d'une autre maladie, impression portée sur toutes les fonctions par les extrêmes de la température, causes inconnues.

SECTION PREMIÈRE.

Histoires particulières de la fièvre hectique, sans désorganisation des viscères.

VIE ORGANIQUE.

En suivant les idées de *Bichat*, je place au premier rang les hectiques dont la cause intéresse la vie organique; parce que les fonctions dont elle se compose, sont les plus importantes à la vie de l'animal, les premières dans leur développement, et les dernières dans leur durée.

Systéme muqueux.

Ce systême, qui joue le principal rôle dans les fonc-

tions de la vie animale, n'est pas, à la vérité, exclusivement affecté dans la maladie dont je traite; mais il est sans contredit le plus vivant et le plus exposé à l'influence des causes dont j'ai à faire l'énumération. Qui peut ignorer, d'ailleurs, qu'il n'y a point de division réelle dans la nature animée? et qui est-ce qui ne les regarde pas toutes comme des moyens de suppléer à l'étroitesse de nos facultés?

Hectiques gastriques.

Le système gastrique, tant sous le rapport de ses fonctions, que sous celui des influences qu'il exerce, mérite de fixer, le premier, notre attention. Continuellement exposé au contact d'une infinité de substances, dont plusieurs sont hétérogènes à sa nature, il est chargé de commencer l'assimilation des unes, et d'opérer l'expulsion des autres. Que de causes propres à pervertir son action! Parmi les nombreux phénomènes que son dérangement entraîne, la fièvre hectique est un des plus remarquables. Qu'il l'excite à raison de son irritation réagissant par sympathie sur le reste des organes, ou qu'il lui donne lieu, en transmettant au système vasculaire un chyle dont l'assimilation orageuse entraîne un trouble universel, dont le résultat constitue notre maladie; c'est ce que je laisse à décider à de plus habiles. Il me suffit de pouvoir prouver qu'elle est quelquefois la suite d'un changement de son action, indépendamment d'aucune altération dans son tissu.

Je subdivise les hectiques gastriques.

1°. En hectiques par vice de régime.

2°. Hectiques par médicamens irritans, et par corps étrangers.

3°. Hectiques par suite des fièvres intermittentes.

4°. Hectiques par diarrhée.

Hectiques par vice de régime.

Les alimens de mauvaise qualité, en dépravant l'action de l'estomac, et entretenant une espèce *d'embarras gastrique* perpétuel, peuvent déterminer une véritable hectique, qui cède aussitôt qu'on a excité le vomissement.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Une femme de 30 ans, d'une constitution délicate, habituée depuis nombre d'années à une nourriture légère, fut tout-à-coup réduite à un régime directement opposé, tel que de chairs enfumées, et de poissons salés. D'abord fièvre tierce *bâtarde* : elle cesse au bout d'un mois. La malade abuse ensuite d'une teinture stomachique fort âcre : accroissement de l'appétit, espèce de *boulimie*. Peu après, perte des forces et de l'appétit, chaleur interne, pouls s'accélérant le soir et après les repas ; enfin, langueur universelle, et tuméfaction des pieds. Plusieurs semaines se passent ainsi. Un médecin est mandé ; il croit reconnoître une saburre acide, et donne le tartrite antimonié de potasse dans un véhicule tonique. Vomissement

de matières verdâtres ; diminution des symptômes. Trois jours après il réitère ; même effet. Alors la fièvre cesse, et quelques toniques achèvent en peu de jours la guérison (1).

C'est ici l'occasion de payer au professeur *Pinel* une petite partie du tribut qui lui est dû. Il nous a fait connoître l'embarras gastrique par un petit nombre de symptômes invariables, et il nous a avertis que cet état ne cédoit qu'à l'émétique : rien de plus important à retenir. J'ai vu, si j'ose ici offrir mon témoignage, des malades prendre cinq et six purgatifs sans pouvoir s'en délivrer, et guérir aussitôt qu'on les avoit fait vomir. Ceci n'est point un mystère pour les médecins d'aujourd'hui ; mais ce que je crois pouvoir ajouter avec fruit, c'est que ces malades, qui ne digèrent plus, tombent peu à peu dans une petite fièvre avec des redoublemens quelquefois réguliers, d'autres fois irréguliers, qui les entraîne enfin dans la consomption. Rendus à ce point, personne ne soupçonne la cause ; ils sont en vain gorgés de boissons toniques ou de pectoraux adoucissans : rien ne les soulage ; mais si quelque remède leur procure des vomissemens, on les voit se rétablir avec une promptitude surprenante. J'atteste avoir vu, depuis quatre mois, plusieurs cas de cette espèce, que je crois devoir assimiler aux hectiques gastriques ; je vais citer les plus intéressans.

---

(1) Hoff. Med. rat. syst. art. de febrib. hecticis.

IIe. OBSERVATION.

Madame F...., âgée d'environ 60 ans, d'une forte constitution, d'une stature haute, ayant le corps sec et charnu, avoit, depuis plusieurs semaines, du dégoût pour les alimens, la bouche mauvaise, lorsqu'elle fut tout-à-coup saisie d'une ophthalmie à l'œil droit, sans qu'elle pût l'attribuer à aucune cause externe. Elle appela un chirurgien qui lui prescrivit des collyres adoucissans, et, pour remédier à l'embarras gastrique, lui fit prendre plusieurs purgatifs, et la mit à l'usage habituel d'une eau de veau, avec la crême de tartre (tartrite acidule de potasse). Pendant 15 jours, progrès lents de l'ophthalmie, persévérance de l'embarras gastrique. On m'appela : après avoir constaté l'existence de la dernière maladie, qui me fut attestée par une langue sale, couverte d'un enduit jaune et épais, une bouche amère et pâteuse, de l'anorexie, je n'hésitai point à lui attribuer l'opiniâtreté de la première, et je prescrivis trois grains tartrite antimonié de potasse. Je ne fus point informé de leur effet; mais trois jours après je trouvai la malade sans aucun changement. Je conseillai d'appliquer des sangsues aux paupières; soulagement momentané de la douleur des yeux, puis elle se ranima : un vésicatoire fut placé derrière l'oreille, même résultat; cependant la cornée se perce dans un point de sa circonférence; alors staphylôme qui devient en peu de jours très-volumineux, gonflement prodigieux du globe et des paupières : tels furent les symptômes locaux, qui

n'arrivèrent à ce degré qu'après deux mois et demi de souffrance. Voici maintenant l'état du système général, dont ils étoient la dépendance :

Symptômes énoncés de l'embarras gastrique, qui réduisoient la malade à ne vivre que de bouillon, de légères soupes ou de coulis ; sentiment de foiblesse universelle, et surtout à l'épigastre ; pouls habituellement fréquent et tendu ; chaleur vers le soir et dans la nuit, avec agitation et insomnie ; amaigrissement. Au bout des deux mois et demi la langue étoit croûteuse, la fièvre plus vive pendant le jour ; la malade étoit désespérée : la perte de son œil, à laquelle elle s'attendoit, la désoloit beaucoup moins que l'invincible dégoût qu'elle avoit pour les alimens, la saveur détestable qu'elle leur trouvoit, et la foiblesse dans laquelle elle tomboit de plus en plus.

Recouvrer l'appétit et un peu de force, étoit désormais tout son desir ; mais comment le remplir ? On avoit donné quatre à cinq fois l'émétique ; on avoit prodigué la crême de tartre, les tamarins, la manne, etc.

Tous les vomitifs avoient été administrés par mon conseil ; mais comme je ne voyois la malade que fort rarement (1), j'en ignorois l'effet. Enfin, des questions réitérées m'apprirent qu'aucun d'eux n'avoit excité de vomissement : dès lors mon espoir se ranima. Je plaçai auprès de cette dame une personne de confiance, avec injonction de réitérer les doses de tartrite anti-

(1) Parce que son chirurgien étoit chargé du traitement.

antimonié de potasse, d'ipécacuanha et d'eau chaude, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu des vomissemens bilieux. Cet ordre fut strictement exécuté; et dès le soir, appétit, beaucoup moins de fréquence dans le pouls, plus de chaleur nocturne, sommeil. Le lendemain toujours mieux. On donna le kina en décoction; la malade se trouva parfaitement bien, sous le rapport du système gastrique et des forces.

Du côté de l'ophthalmie, les choses n'allèrent pas aussi favorablement; cette inflammation, qui eût sans doute cédé, dans le principe, à la soustraction de l'embarras gastrique (comme le prouvoit l'amélioration qui avoit lieu chaque fois que l'émétique agissoit énergiquement par le bas), étoit désormais de nature à n'être vaincue que par un traitement local. En effet, le globe très-volumineux comprimoit fortement la glande lacrymale, excitoit un larmoiement brûlant, distendoit les paupières, les entretenoit dans un état de chaleur et de gonflement fort gênant. Attribuant donc la phlogose à la compression, je conseillai de vider l'œil en faisant une perte de substance : on l'ouvrit par une simple incision; cessation de l'inflammation, parfaite convalescence. Je revis la malade au bout de huit jours, et je retrouvai les choses dans le même état qu'avant l'incision; mais le système gastrique se conservoit en bon état. Il n'y avoit point de fièvre, quoique l'inflammation fût plus intense que jamais; et les forces revenoient. Il ne m'étoit plus permis de douter que la réunion de l'incision, sans perte de substance, en permettant une nouvelle accumulation de pus, ne fût

la cause du retour de l'inflammation. Je n'avois donc plus, pour opérer la guérison, qu'à faire en sorte que le globe ne pût reprendre le volume qu'il avoit; j'insistai, en conséquence, sur la nécessité d'une ouverture avec perte de substance. Elle fut pratiquée; et en peu de jours, le globe s'étant réduit à un moignon, la malade fut délivrée de toute incommodité, et continue encore de jouir d'une bonne santé.

J'ai cru ces détails, purement chirurgicaux, indispensables, pour prouver que la fièvre lente étoit indépendante de l'ophthalmie.

Cet exemple prouve l'indispensable nécessité de provoquer le vomissement, pour détruire certains embarras gastriques, qui causent de petites fièvres consomptives; j'en crois offrir un autre qui fera sentir combien il importe d'exciter des efforts assez énergiques pour expulser la bile verte, qui séjourne sans doute dans la vésicule du fiel.

IIIe. OBSERVATION.

Un jeune homme de mes amis fut pris d'un embarras gastrique. Son premier soin fut de s'émétiser; il vomit, mais presque uniquement l'eau qu'il avaloit. Il se purgea ensuite deux à trois fois dans l'espace d'un mois et demi. Il prit quelques toniques de bon vin. Malgré tous ces moyens, il conserva de l'amertume dans la bouche, du dégoût, et une céphalalgie continuelle: il mangeoit à peine, il étoit sujet à de fréquens frissons; il avoit le soir une petite fièvre très-sensible, des nuits agitées, une toux fatigante, et

maigrissoit à vue d'œil. Je lui conseillai de répéter les doses d'émétique, et de se gorger d'eau tiède jusqu'à ce qu'il eût vomi de la bile avec effort. Il suivit bien religieusement cet avis ; et, contre son attente, il se trouva guéri tout-à-coup.

Il seroit inutile d'accumuler plus de preuves pour convaincre que l'embarras gastrique jette dans la fièvre hectique ; cela, d'ailleurs, ne doit point nous surprendre ; n'y a-t-il pas imperfection des digestions, d'où résulte le défaut de nutrition, et irritation des voies alimentaires surchargées d'un stimulus ? Or nous verrons qu'à cette double cause se rapportent toutes les hectiques que j'ai placées parmi les gastriques.

Il est probable que l'amaigrissement qui suit la trop petite quantité d'alimens, peut être accompagné d'une fièvre hectique.

IVe. OBSERVATION.

On apporta à l'hospice de Varsovie une femme de 50 ans, dans le marasme le plus complet, avec des accès de fièvre lente. Les réponses de cette malheureuse ne firent découvrir d'autre cause de son état que la disette ; et la promptitude de son rétablissement, par le seul secours d'une diète succulente, fit juger que cette cause étoit la véritable (1).

L'hypocondrie, qui n'est due qu'à la dépravation d'action des voies gastriques, finit quelquefois par une

(1) Obs. clin. nosocum. *Varsav. fascic.*

fièvre hectique qui précipite les jours du malade, et qui n'est pas toujours due à un vice organique des viscères de l'abdomen. Si l'on peut en obtenir la preuve, c'est par sa guérison.

Ve. OBSERVATION.

Un ecclésiastique de 51 ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, éprouvoit, depuis plusieurs années, les symptômes de l'hypocondrie, tels que flatuosités, cardialgies, spasmes de l'abdomen, etc. Après avoir été, pendant quelque temps, délivré de ces accidens, il fut de nouveau affecté de cardialgie, avec ardeur d'estomac, chaleur, soif, inappétence, constipation, douleurs des lombes. Il consulta, par écrit, un médecin qui lui fit prendre des tempérans, des bézoardiques, et une teinture alexipharmaque. Le sentiment d'ardeur de l'épigastre devint insupportable; en outre, cardialgies plus cruelles, sentiment d'un poids pendant la digestion, vomissement des alimens les plus légers, etc. Après les repas *sueurs copieuses et colliquatives*, *pouls débile, mais fréquent*, *emaciation toujours croissante*, *perte totale des forces*. Sept semaines se passent ainsi: tel étoit son état lorsqu'il fut vu par l'auteur de l'observation. Il regarda l'estomac comme dans une sorte de phlogose chronique, et songea d'abord à lui présenter quelque chose qu'il pût digérer. Il nourrit le malade avec des décoctions d'orge et de chair tendre, assaisonnées avec quelques aromates; il lui prescrivit, pour boisson, des mucilages bouillis avec le kina et autres toniques, des décoctions de raisins et de fécules avec

des aromates *ombellifères*. Il sut appliquer à propos les calmans hypnotiques et les lavemens. La cure sembloit opérée au troisième mois ; mais des chagrins ayant renouvelé les accidens, elle ne fut complète qu'au septième (1).

Cette observation m'étoit utile pour prouver qu'une vive irritation de l'estomac, jointe à une fièvre hectique, ne suppose pas nécessairement la désorganisation de ce viscère : on en aura bientôt de nouvelles preuves.

Hoffman contient une multitude de faits qui attestent que la dégradation des voies gastriques, qu'entraîne l'abus des alimens, occasionne souvent des fièvres hectiques, soit que l'hypocondrie s'y joigne, soit qu'il n'en paroisse aucun symptôme. Je réserve le résumé de ses observations pour l'histoire générale de la maladie (2).

---

(1) Acta. nat. cur., *t.* 9, *Ob.* 30.

(2) On reconnoît une semblable dégradation des voies gastriques dans la maladie que *Lorry* nomme *phthisie sèche des mélancoliques*. Il décrit deux phthisies des mélancoliques, l'une sèche et l'autre humide. Cette dernière est bien la vraie phthisie ; mais, dans les histoires qu'il donne de la première, on ne voit pas de vice organique ; et les symptômes qu'il énumère appartiennent à la maladie que nous traitons ici.

Il dit avoir vu un homme affecté de la première, qui y résista pendant plusieurs années. Vers la fin, il lui survint une expectoration, qu'on regarda comme purement catarrhale. Le malade mort, on trouva tous les viscères sans lésion. Un autre succomba sans diarrhée ni crachats ; son

L'hectique qui survient aux enfans non scrophuleux, à la suite du sevrage, me paroît analogue aux précédentes. Ne peut-on pas l'attribuer à une dépravation de la puissance digestive, et la regarder comme une nouvelle preuve de l'efficacité de cette cause pour la production des hectiques? *Trnka* cite l'histoire d'un enfant (1) qui, bien portant pendant qu'il fut au mamelon, tomba dans une petite fièvre sitôt qu'il fut sevré. Cette fièvre dura plus de 3 mois. Les symptômes qui annonçoient la dépravation gastrique furent d'abord la boulimie, puis une lienterie indomptable.

---

corps étoit si maigre, qu'il étoit comme transparent. On trouva tous les viscères sains, mais desséchés.

Voici maintenant les symptômes de cette prétendue phthisie : sortie des excrémens, sans être parfaitement digérés, quelques heures après le repas, urines abondantes, sueurs copieuses se prolongeant souvent dans la nuit, et débilitant considérablement. Pendant la digestion, pouls dur, petit, fréquent, quelquefois palpitant; dans tout autre temps, rare, mais toujours très-dur, sentiment d'acidité rongeante et d'ardeur qui s'élève de l'estomac et affecte désagréablement l'arrière bouche, desir de manger des choses extraordinaires, surtout âcres, salines, alcalines. Le matin, tête pesante, jambes tremblantes, palpitations, anxiétés précordiales, nausées. Au moral, les affections connues des hypocondriaques : la maladie plus avancée, œdème des pieds, et même ascite. Les malades périssent après un vomissement de sang ou une diarrhée qui achève de les épuiser. *Lorry de Melancholiâ*, *pars* 2, *Cap.* 6, *p.* 387.

(1) Miscel. nat. curios. ddcur. 3. ann. 2, Obs. 186.

L'enfant mourut dans le plus affreux marasme. Son corps n'offrit d'autre lésion qu'une couenne lardacée sur la plèvre, et une concrétion dans le ventricule droit du cœur. Or personne n'attribuera à une inflammation de la plèvre les symtômes gastriques qui ont été si frappans dans le cours de cette maladie. N'est-ce pas dans ce cas que le retour au premier régime, l'attention de ne s'en éloigner que par degrés, et les toniques auroient été des remèdes aussi sûrs que faciles?

Les excès des liqueurs alkooliques sont encore une cause de fièvres hectiques qui ne tiennent pas toujours à un squirre de l'estomac. *Hoffmann* (1) a consigné l'histoire d'un homme habitué à passer les jours et les nuits à s'enivrer, et mangeant fort peu. Lorsqu'il le vit, il etoit depuis deux mois dans l'état suivant: chaleur vive et continuelle qui s'exaspéroit le soir, perte des forces, marasme complet, toux perpétuelle qui le privoit du sommeil; cependant l'expectoration n'étoit que muqueuse et peu abondante. *Hoffmann* le guérit en deux mois par les toniques unis aux adoucissans.

Riedlinus (2) raconte qu'il guérit, par les toniques, une femme tombée dans le dernier degré du marasme par l'usage immodéré de l'esprit de froment. *Trnka* cite une observation de *Vogel*, où l'on voit un jeune homme livré aux excès de toutes les espèces de liqueurs alkooliques, mourir avec tous les phénomènes de l'hectique la plus intense. Son corps ne fut point

(1) Loc. cit

(2) Vit. Ried. lin. med. an. 3. *Augus. Ob.* 28.

ouvert; mais, en supposant qu'il eût présenté quelque inflammation, il est probable que l'hectique l'aura précédée de longtemps, comme on le voit dans une observation que je citerai bientôt.

Hectiques gastriques par médicamens irritans et par corps étrangers.

Si des substances nutritives et propres à être assimilées peuvent assez détériorer l'estomac pour déterminer une hectique, que ne doivent pas faire celles qui résistent opiniâtrément à toute assimilation ? Ce sont des corps étrangers souvent très-irritans par leur nature, appliqués sur la membrane la plus sensible de l'économie, sur une membrane dont l'exquise sensibilité ne sauroit supporter l'aliment qui diffère trop à se digérer; enfin, sur une membrane dont la prodigieuse influence nous est démontrée par le bouleversement qu'elle excite dans toutes les fonctions, quand la sienne s'exécute avec la moindre difficulté. On a vu l'alkool, quoiqu'on puisse le considérer comme aliment, la mettre dans une phlogose chronique. Les médicamens irritans, quand on en fait abus, peuvent-ils causer un moindre désordre ? Cependant n'oublions jamais que cet état peut exister longtemps sans désorganisation; et surtout étudions-nous à distinguer, s'il est possible, les symptômes qui nous conservent l'espoir, d'avec ceux qui nous l'enlèvent pour toujours.

VIe. OBSERVATION.

Une femme, à la suite d'une couche, prend une boisson très-poivrée pour exciter les lochies; douleurs d'es-

tomac. Peu de temps après, ardeur à la plante des pieds et à la paume des [redacted] mains, fébricule continuelle, sentiment de chaleur et de sécheresse dans le gosier avec une soif inextinguible : cet état dura longtemps...... Jusqu'ici nous ne voyons que les symptomes de plusieurs autres hectiques gastriques, avec sensibilité de l'estomac, qui ont cédé aux adoucissans. Mais continuons.... On prodigue les saignées et les drastiques : dès-lors plus d'équivoque ; il se joint aux symptômes précédens douleur fixe de l'abdomen, surtout vers l'hypocondre droit. La malade succombe après bien des souffrances, et l'ouverture apprend que presque tous les viscères du bas-ventre ont souffert inflammation (1).

Huxham (*de Anginâ malignâ*) nous laisse l'histoire d'un homme qui mangeoit les sels volatils comme d'autres mangent les dragées à l'anis. Il mourut, après plusieurs mois de fièvre hectique, dans une affreuse consomption. Depuis longtemps il exhaloit l'odeur des sels volatils, de même que l'ivrogne de *Vogel*, p. 20, répandoit au loin celle de l'alkool. Ces deux malades avoient encore un symptôme commun : c'est que leur peau se couvroit de pustules rouges, rendant un ichor corrosif pour les parties voisines.

Le muriaté sur-oxygéné de mercure a donné lieu à de semblables hectiques. Je crois que toutes les subs-

---

(1) Beckerm append. ad tract. de submer. morte sine potâ aquâ. *Ob.* 11, *p.* 133.

tances irritantes peuvent entraîner un pareil résultat, lorsqu'on les prend à petite dose et pendant un certain temps. Si l'on en prenoit une forte dose dans une seule fois, ne seroit-elle pas plutôt suivie d'une inflammation violente que d'une irritation bornée à exciter l'hectique ? Cela paroît très-probable ; mais on peut y admettre des exceptions. *Hoffman* (1) a vu un étudiant en Médecine tomber dans une véritable hectique de plusieurs semaines par l'effet d'un purgatif en pilules. Son premier effet avoit été cette diarrhée violente et douloureuse qu'on désigne par le mot *superpurgation.* Il resta, avec l'hectique, un dévoiement chronique qui avertit ce célèbre praticien du besoin de calmer la surface interne des intestins. Il employa le lait de chèvre, sa liqueur anodyne et des décoctions féculentes ; et il eut le bonheur de guérir.

Il est encore d'autres substances qui peuvent, en irritant la surface des voies gastriques, amener la fièvre hectique. Je crois utile d'en donner des exemples, afin qu'en multipliant les variétés, je fasse mieux sentir l'analogie qui existe entre les effets de divers corps qui stimulent les membranes muqueuses.

Morton (Maladies aiguës des enfans) rapporte avoir vu des hectiques purement vermineuses. *Trnka* a donné deux observations de ces hectiques, l'une tirée de *Clossius* (1), et l'autre d'un recueil d'observa-

---

(1) Loc. cit.

(2) F. Closs. *Ob. ap. 17. ad. nov. variol. medend. method.*

tions d'hôpital (1). Les *Acta Naturæ curiosorum* en contiennent plusieurs; j'en réserve une pour l'article *traitement*, en me contentant d'avertir que les signes qui peuvent faire présumer cette cause, sont les mêmes que ceux des vers en général.

Arnorld (2) dit qu'une femme réduite au dernier degré du marasme par la fièvre hectique, recouvra tout-à-coup la santé après avoir rendu par le vomissement un morceau de lard à demi cuit qu'elle avoit avalé six mois auparavant. *Goetzius* (3) a vu une femme travaillée des mêmes symptômes pendant deux ans, guérir après avoir vomi un morceau de cœur de bœuf, qu'elle se souvenoit fort bien d'avoir avalé avant le commencement de sa maladie. On trouve des exemples d'hectiques entretenues par des poils ramassés en peloton (4), par des absorbans également agglomérés (5), et même par des animaux vivans (6). *Landais* (Journal de Médecine (7) ouvrit un homme mort avec tous les phénomènes de la fièvre hectique, dans le corps duquel il ne trouva qu'une collection de noyaux de cerises; mais il ne nous dit point que les intestins qui les renfermoient, fussent malades.

(1) Nosocom. charit. histor. 25.

(2) De hecti. stomach.

(3) Acta Nat. cur. *Tom.* 2, *Ob.* 204.

(4) Acta ephem. *Vol.* 4, *Ob.* 7.

(5) M. *Alberti* Diss. de absorb. utilitate et damnis in praxi medicâ. 4°. *Halœ*, 1722.

(6) Medi. *annal.* 1 *Band* 4, *art.* 114, *p.* 293.

(7) Journ. de Méd. *Tom.* 37. *Février* 1772.

Hectiques gastriques à la suite des fièvres intermittentes.

Quoique ces hectiques soient la suite d'une autre maladie, je les rapporte aux gastriques comme j'y ai rapporté celles qui suivent l'hypocondrie ; parce qu'elles m'ont toutes paru tenir à l'agacement, la fatigue, ou la débilité gastrique, et parce qu'il importe de prouver que toute hectique qui succède à une fièvre intermittente, ne dépend pas d'un engorgement abdominal (1). Est-ce que toutes les fièvres de ce genre reconnoîtroient pour cause une dépravation d'action du système digestif ? Je ne saurois adopter rigoureusement cette idée ; il me suffit d'offrir les cas que j'ai rencontrés. Or dans toutes les hectiques à la suite des fièvres intermittentes, que je puis qualifier du titre de gastriques, j'ai remarqué, ou des excès qui fatiguoient depuis longtemps le systême digestif avant la fièvre intermittente, ou un abus effrayant des stimulans décorés du nom de *stomachiques*, administrés dans le dessein de guérir cette maladie. Ici, comme ailleurs, je me fonde sur la guérison de l'hectique, pour conclure qu'aucun viscère n'est altéré dans sa texture.

VII[e]. OBSERVATION.

Poterius a guéri un moine de trente-sept ans, devenu hectique à la suite d'une tierce mal traitée. L'hectique

---

(1) On en verra qui dépendent d'une irritation de la membrane muqueuse des bronches.

avoit duré deux mois ; il y avoit une si grande sécheresse de la bouche, que le malade ne pouvoit rien avaler qu'avec les efforts les plus pénibles. Le vin, les amers, le lait furent les moyens qui réussirent (1).

VIII[e]. OBSERVATION.

Un homme de cinquante ans (2) tombe dans une fièvre tierce. Un médecin attaque pendant six mois la maladie par des teintures et des mixtures bézoardiques, par des absorbans et par des nitreux. La fièvre prend un type irrégulier ; enfin, le malade reste avec une petite fièvre lente, et se consume au point qu'on désespéroit de le guérir. Il le fut cependant par le kina joint aux gommeux.

IX[e]. OBSERVATION.

Kiningius a vu un jeune homme de vingt-sept ans, très-gourmand, maigre, cholérique, tomber dans une fièvre quotidienne violente (3). Il fut guéri par des purgatifs, le soufre doré d'antimoine et les *résolutifs*, sans qu'on y mêlât des toniques fébrifuges. Bientôt extrême débilité, perte de l'appétit, disparition de l'embonpoint, découragement, morosité, sueurs nocturnes, pouls petit, débile, s'accélérant souvent (on ne dit pas à quelle heure). L'auteur le guérit par l'électuaire de menthe poivrée (4).

---

(1) *Trncka*, pars 2, §. 68.

(2) Acta. Acad. scient Mogunt. *A*. 1778. 9. *p*. 209.

(3) C'étoit peut-être une double tierce.

(4) Comment. Botan. med. de menthâ piper. §. 23.

Rien ne fait mieux sentir le rapport qui existe entre les erreurs de régime et les fièvres intermittentes, qu'un fait dont *Morton* a été témoin.

X^e^. OBSERVATION.

Un mari et sa femme avoient mangé avec excès de la chair de Saumon. Ils furent de suite, et simultanément, attaqués de la fièvre quotidienne. La femme supprima la sienne par des remèdes que lui fournit un apothicaire : elle tomba dans la langueur ; pouls très-foible et très-accéléré, sueurs colliquatives ; plus de digestions, soif extrême, sputation habituelle, agitation continuelle, marasme : elle arriva lentement aux portes de la mort. Une décoction amère que lui fit prendre *Morton*, rétablit la fièvre quotidienne, qui céda ensuite à une once et demie de kina, donnée, à différentes fois, dans l'intervalle des accès.

Le mari, effrayé par un pareil exemple, n'osa faire guérir sa fièvre. Elle se dissipa spontanément ; mais il n'en tomba pas moins dans la langueur, avec une fébricule consomptive, et, de plus, une irritation de la poitrine. *Morton* le guérit aussi par le kina, qu'il unit aux amers et aux savonneux (1).

Hectiques par diarrhée.

Avant que de finir l'article des hectiques gastriques, je dois faire part d'un fait, unique, à la vérité, pour moi, mais qui n'en est pas moins digne d'attention, parce

---

(1) *Morton*, cap. 12, hist. 1.

qu'il donne matière à rapprochement. Nous avons vu l'hectique succéder aux diarrhées produites par les purgatifs qui ont agi trop fortement; n'avons nous pas également lieu de présumer qu'un dévoiement, indépendant de corps irritant avalé, finiroit, s'il se prolongeoit longtemps, par exciter une véritable hectique ? Cette diarrhée, dira-t-on, doit avoir une cause ; et la plus ordinaire est l'ulcération de la surface interne des intestins. J'en conviens; mais une sorte de phlogose chronique avec relâchement, peut rester longtemps fixée sur une membrane muqueuse, sans altérer en rien l'intégrité de son tissu ; or, la dyssenterie laisse fréquemment la membrane des intestins dans un état analogue. *Morton* va nous en fournir un exemple, par l'histoire de son propre fils.

XIe. OBSERVATION.

Son fils unique, âgé de huit ans, essuya, pendant son absence, une dyssenterie des plus cruelles. Avant le retour de son père, il étoit réduit au dernier degré du marasme, par un dévoiement resté à la suite de la dyssenterie dont les symptômes avoient disparu. Il avoit pouls accéléré, chaleur hectique, et les autres signes connus sur lesquels *Morton* n'insiste pas : l'appétit étoit presque nul; il y avoit toux sèche, surdité, état de stupeur et d'hébêtement. Un air salutaire, la diète lactée, ensuite l'écorce du Pérou et les alimens restaurans, parvinrent à rétablir cet enfant en trois ou quatre mois.

Etablissons donc que la dyssenterie peut être suivie

d'une hectique sans vice organique, dont la cause consiste dans les évacutions outrées qui se font par les selles, à raison de l'état de relâchement et d'irritation où est restée la membrane muqueuse des intestins. N'oublions pas, non plus, d'observer que tout devoiement spontané, prolongé, seroit susceptible d'arriver à la même fin.

Ces faits sont assez nombreux pour pouvoir assurer que toutes les causes qui portent une atteinte profonde à la fonction digestive, peuvent devenir la source d'une véritable hectique, c'est-à-dire, d'*une fièvre continue lente, d'une durée longue et indéterminée, avec consomption des forces et de l'embonpoint*, sans qu'elles intéressent la texture des organes qui s'acquittent de cette fonction d'une manière à rendre leur guérison impossible. Nous verrons, dans l'histoire genérale, le résumé des symptômes caractéristiques de chaque variété.

Hectiques pectorales.

Nous nous sommes convaincus que les substances qui irritoient la membrane muqueuse des voies gastriques, pouvoient déterminer des fièvres hectiques. Nous allons voir maintenant que celle des voies aériennes n'est pas susceptible d'une moindre action sur tout le sytême. La cause de son irritation ne vient pas toujours, à la vérité, des corps extérieurs; mais dans ce cas même, elle est constamment due à une action extraordinaire, qui la force de recevoir et de secréter plus de fluides qu'elle ne doit le faire pour le maintien de l'équilibre des fonctions. Son état est analogue à

celui de la membrane des intestins à la suite des dysenteries, et dans les dévoiemens chroniques, sans cause irritante, externe connue : c'est un véritable catarrhe entretenu par la foiblesse et l'habitude. Je considérerai d'abord l'irritation de la trachée ; je passerai ensuite à celle de la membrane qui tapisse les bronches.

Hectiques par irritation de la trachée.

Un corps étranger introduit dans la trachée, ne cause pas toujours une suffocation vive et mortelle ; et s'il séjourne, ne donne pas toujours lieu à l'ulcération de la membrane muqueuse de ce canal. Quelquefois il se borne à exciter une fièvre lente, qui consume le corps et le réduit en marasme. Personne n'ignore qu'une telle fièvre doit suivre l'ulcération ; mais comment concevoir qu'elle soit le résultat de la seule irritation, et que celle-ci, prolongée des années, n'altère pas la structure des parties, assez pour s'opposer à une prompte guérison, quand la cause est enlevée? Les corps étrangers des voies gastriques nous ont déjà attesté la possibilité d'un fait analogue.

XIIe. OBSERVATION.

Borelli (1) a vu un capitaine de Rouen, qui, ayant avalé sans précaution un morceau de noyau, le fit passer dans la trachée-artère. Il essuya d'abord une toux

---

(1) Acta. nat. cur. *vol.* 4, *Obs. in append.*

violente et répétée, mais qui ne lui inspira pas le soupçon de sa cause. Il tomba ensuite dans la fièvre lente et dans l'émaciation ; enfin, rendu au dernier période de la consomption, au moment où l'on jugeoit qu'il approchoit du terme fatal, il prend des substances acides qui déterminent une toux violente, au moyen de laquelle le noyau, à demi pétrifié est expectoré ; et peu à peu les fonctions se rétablissent dans le rhythme naturel.

On a vu des pepins de raisins produire le même effet. Tout corps, logé dans le larynx, ou la trachée peut y donner lieu, et peut-être que le diagnostic n'offriroit pas tant de difficulté que les morceaux siégeant dans l'estomac. Une douleur locale, une toux habituelle, l'une et l'autre plus fortes, et même avec menace de suffocation, lorsque le corps vient de se déplacer, seroient, avec les signes commémoratifs, les bases du diagnostic à porter. Ces derniers signes, surtout, méritent une sérieuse considération ; car il est possible que la présence du corps n'excite ni toux ni douleur locale. Ce cas doit être rare, vu l'extrême sensibilité du larynx ; mais il s'est rencontré. Il faut, ici, comme dans bien d'autres circonstances, se taire devant l'observation.

XIIIe. OBSERVATION.

Un citoyen d'Ausbourg, tourmenté de vives douleurs de dents, entend dire à quelqu'un que l'or est le premier des remèdes, et, surtout, un anodyn tout-puissant. Il se place un ducat sur la dent malade, se met

au lit et s'endort profondément. A son réveil, le ducat a disparu; il le cherche en vain dans sa bouche, dans son lit, et même dans toute sa maison. Des chirurgiens sont appelés; l'absence de toute douleur et de tout sentiment de gêne à la région du col, leur fait prononcer que la trachée n'est point la retraite de la pièce de monnoie; ils jugent plutôt qu'elle a été avalée. Cependant, quelques mois après, voix rauque, fièvre lente, consomption; on renouvelle les perquisitions vers le larynx; nulle réussite. Quelqu'un donne le kina, et recommande de faire suer le malade; son état s'exaspère. Enfin, on se borne aux humectans; et la pièce est expectorée, par hasard, dans un effort que faisoit le malade, après deux ans et deux mois de séjour. La santé fut bientôt solide, et se soutint fort longtemps (1).

Hectique par irritation et foiblesse de la membrane muqueuse des bronches.

Lorsque l'hectique est due à l'irritation de la portion de membrane qui se répand dans la substance des poumons en tapissant l'intérieur des ramifications des bronches, les symptomes ont tant d'analogie avec ceux de la phthisie, qu'il ne faut rien moins qu'une extrême sagacité, pour ne pas prendre le change. Des praticiens célèbres s'y sont trompés, et n'ont reconnu leur erreur que par l'inspection des parties. Cette maladie est ordinairement la suite d'un catarrhe prolongé; il se fait une excrétion abondante de mucosité, qui prend

---

(1) *P. Hœchsterus.* Ob. med. dec. 6. cas. 10, p. 726.

bientôt les apparences du pus ; la fièvre hectique s'allume, et entraîne promptement le marasme; le malade mort, on ouvre le cadavre, et les poumons se présentent sans aucune apparence de lésion. Voilà ce que j'appelle une fièvre hectique par irritation et foiblesse de la membrane muqueuse des bronches, et ce que j'assimile à l'hectique par dévoiement et à celle par leucorrhée.

Dehaen a connu cette espèce de catarrhe consomptif; et après avoir en vain cherché dans les cadavres la source de l'espèce de pus des crachats, il a conclu qu'il se formoit dans le sang. Il donne à cette maladie le nom de phthisie. Mais pourquoi abuser de ce mot qui, partout ailleurs, est employé pour désigner la suppuration d'un viscère avec destruction de son tissu, ou, pour le moins, engorgement irrésoluble, et par conséquent, désorganisation ?

Cette secrétion outrée, qui donne lieu à la fièvre hectique, est tantôt la suite d'un catarrhe simple ou épidémique, tantôt celle d'une maladie aiguë, qui semble se terminer par un afflux violent des fluides vers la membrane muqueuse des bronches. Offrons successivement des exemples de ces deux cas.

XIVe. OBSERVATION.

Mistriss,... âgée de quarante ans, étoit très-sujète aux rhumes. En 1750, elle en essuya un d'une extrême violence, qui fut traité par les saignées et les béchiques. Quand M. Wit la vit, elle étoit dans l'état suivant, par suite de ce dernier catarrhe. Depuis plusieurs semaines, toux violente et fatigante, vive douleur de

poitrine, voix rauque; les poumons paroissoient remplis de phlegme; et elle en expectoroit, chaque jour, une grande quantité, qui avoit presque l'apparence purulente; grande soif, langue d'un rouge foncé avec des apthes, pouls battant cent trente fois à la minute, mais très-foible, débilité extrême. Trois vésicatoires successifs, appliqués en moins d'un mois, diminuèrent beaucoup la vîtesse du pouls; on lui fit prendre aussi des juleps toniques, mais un quatrième vésicatoire parut nécessaire, attendu que les accidens se renouveloient. Enfin, on la mit à l'usage des boissons amères, et elle guérit (1).

Le professeur Bosquillon, dans ses Commentaires sur Cullen, article phthisie, dit que le docteur *Chapman* donna, avec succès, le kinkina à une femme qui avoit une fièvre hectique avec expectoration purulente, et un sentiment de pesanteur qu'elle rapportoit au-dessous du sternum. Ce qui fit juger à *Chapman*, que la personne n'étoit pas phthisique, c'est que la maladie avoit commencé dans un temps où il régnoit des catarrhes épidémiques; qu'elle avoit acquis subitement beaucoup d'intensité, sans avoir été précédée d'une toux sèche; qu'il s'écouloit du nez un fluide analogue à celui de l'expectoration; que les urines n'étoient point graisseuses, mais déposoient un sédiment blanc ou briqueté; qu'enfin, au bout d'un certain temps, l'hectique prit le type de fièvre-tierce. Le kina fut d'abord donné en décoction, mais avec réserve. Ses bons

---

(1) Portal, Traité de la phthisie, p. 214.

effets rendirent le médecin plus hardi; il le fit prendre en substance, et obtint une parfaite guérison.

Le second cas d'hectique, par catarrhe, est celui où ce dernier succède à une maladie aiguë, comme s'il en étoit la crise.

XVe. OBSERVATION.

M. de Montausier eut, en 1786, une fièvre putride, à laquelle succéda une fièvre intermittente, qui devint ensuite rémittente. Il maigrit considérablement; la toux survint; elle fut d'abord sèche, et elle se termina par une copieuse expectoration de matières glaireuses, qui parurent dans la suite puriformes; la fièvre redoubloit tous les soirs, et les sueurs abondantes survenoient dans la matinée, lorsqu'elle se relâchoit; il y avoit de l'enflure au visage et aux extrémités; enfin, les selles étoient liquides, copieuses, jaunâtres, fétides. Le malade fut guéri par le kina, suivi des antiscorbutiques et du lait d'ânesse (1).

A la suite de cette observation, s'en trouve une autre tout-à-fait semblable par les symptomes; mais la maladie avoit commencé par une fièvre intermittente qui étoit dégénérée en continue, ensuite en hectique.

Dehaen (*Ratio medendi*), *Bennet* (*Theatrum tabidorum*), ont ouvert des cadavres de personnes mortes avec les apparences de la phthisie pulmonaire, et ont rencontré les poumons en bon état. Il ne peut donc rester aucun doute sur l'existence d'une hectique par

---

(1) Même ouvrage, p. 357.

débilité et irritation de la membrane muqueuse des bronches; cependant nous n'en avons pas de signes invariables ; c'est qu'il ne nous reste pas d'histoires fidelles des malades qui ont succombé , que nous puissions comparer avec celles de ceux que nos modernes ont guéris.

Hectiques génitales.

La dernière expansion muqueuse qui me reste à examiner , comme exposée aux causes de fièvre hectique sans vice organique, est celle qui tapisse la surface intérieure des organes génitaux. Je sais que *Bichat* considère le système génital comme une troisième vie, qu'il isole des deux autres : les raisons qu'il en donne peuvent l'autoriser, comme physiologiste; pour moi, qui ne vois ces parties que sous un rapport pathologique, je crois devoir m'écarter un peu de cet ordre, afin de rapprocher des causes dont l'analogie est si frappante.

Je n'examinerai que les hectiques par leucorrhée; quant à la consomption, qu'entraîne l'abus de l'émission spermatique chez les hommes, je ne m'en occuperai pas ; le célèbre Tissot a épuisé cette matière, et je renvoie avec plaisir à son ouvrage qui est entre les mains de tout le monde (1).

Hectiques par leuchorrée invétérée.

Trnka dit que *Weicaldus* a connu plusieurs femmes qui, à la suite de leucorrhées très-prolongées, tom-

(1) Voyez l'*Onanisme*, par *Tissot*.

bèrent dans la fièvre lente, la chaleur hectique, la soif, la sécheresse de la bouche, les sueurs colliquatives et l'emaciation. Il les à guéries par une eau acidulée avec l'acide sulfurique, et édulcorée au moyen d'un sirop; il interposoit, de temps à autre; l'élixir vitriolique. Si ces malades ont guéri, nul doute que la membrane muqueuse n'étoit pas dégénérée de son état naturel. Du reste, comme ces faits manquent des détails qu'on desire avec raison dans les observations, je vais en offrir une qui m'a été communiquée par un de mes amis, le citoyen *Sauvée*, médecin : on y reconnoîtra un observateur qui a su exposer les faits avec précision, clarté et méthode. C'est lui-même qui parle.

XVIe. OBSERVATION.

« Etant à l'Orient dans le courant de brumaire an 10, je fus consulté pour une femme de 26 ans, mariée, d'un tempérament lymphatique, sujète aux fleurs blanches, qui, quatre ans auparavant, avoit contracté une gonorrhée, que son mari lui avoit communiquée (1). Elle avoit été traitée par le mercure pris sous plusieurs formes, et les symptômes diminuèrent seulement d'intensité. Ennuyée de la longueur d'un traitement infructueux, la malade fit consulter à Paris; on lui conseilla les injections faites avec une solution d'alun dans du vinaigre. Ce funeste moyen n'eut

(1) Elle nourrissoit alors un petit garçon, qui eut aussi la gonorrhée. Mais elle guérit promptement.

pour effet que de ralentir l'écoulement, qui reparut bientôt avec la même abondance. Voici les symptomes que la malade éprouvoit, lorsque je fus consulté : maigreur générale, aversion pour tout exercice du corps, pâleur de la face, peu ou point d'appétit, douleurs fixes dans la région des reins et des lombes, augmentant au plus léger mouvement, fréquemment, sentiment d'ardeur dans le vagin, écoulement abondant de matière blanchâtre, et souvent un peu verdâtre, sans odeur remarquable ; descente de matrice ; érection toutes les nuits, sans aucun desir pour le coït, chaleur de tout le corps, pouls petit, serré, accéléré, léger paroxisme le soir.

» Au moral, abattement porté quelquefois jusqu'au désespoir, morosité.

» Mon premier soin fut dirigé vers le moral, en faisant entrevoir la possibilité de guérir. Je prescrivis un régime restaurant, le vin vieux, l'exercice pris avec modération.

» Pour traitement local, les injections froides avec l'infusion de camomille, un tempon, en forme de pessaire, imbibé du même liquide; huit jours après, les injections avec le vin rouge dont on mouilloit aussi le tempon. Ce traitement, observé pendant trois mois, a rendu à la personne sa première santé, et a contribué à la rapprocher de son mari, qu'elle ne considéroit plus que comme un simple ami. »

Telles sont les causes d'hectiques sans vice organique, que je puis rapporter à la lésion du système muqueux. Ces membranes, douées d'un haut degré de

vitalité, paroissent exciter la fièvre dont je m'occupe, autant par leur irritation, que par les pertes de fluides qu'elles font souffrir à l'économie. C'est une réflexion que je ne crois pas indifférente, mais dont je m'abstiens encore de tirer des conséquences.

Systéme sanguin.

Les hectiques, par vice du systême sanguin, sont d'autant mieux placées à la suite de celles par lésion du systême muqueux, que c'est des surfaces muqueuses que l'appareil de la circulation reçoit presque tous les fluides qu'il contient, et que, réciproquement, c'est sur les mêmes surfaces qu'il vient exprimer le sang dont la nature veut le décharger.

Les *anomalies du systéme sanguin*, pour me servir de l'heureuse expression du professeur *Pinel*, peuvent occasionner la fièvre hectique de deux manières ; 1°. par hémorragie excessive ; 2°. par suppression d'hémorragie et effort hémorragique, *molimen hemorrhagicum.*

Hectiques par hémorragie excessive.

C'est sans doute en épuisant les forces, que les pertes de sang réitérées, donnent naissance à un mouvement fébrile. Quelle est donc cette loi générale, qui oblige la nature à manifester un effort toujours semblable, chaque fois qu'une cause de destruction la sollicite avec lenteur ?

XVIIe. OBSERVATION.

Heister a vu le fils d'un conseiller, âgé de 18 ans ;

très-maigre et fort sujet aux hémorragies nazales; lequel, sans autre cause que ces pertes réitérées, tomba dans une fièvre hectique, caractérisée par un pouls fréquent, chaleur des mains, amaigrissement. Il fut guéri par le suc de citron avec le régime des eaux minérales, et l'usage modéré du vin coupé avec de l'eau (1).

Riedlinus (2) a traité une dame de 50 ans, qui, après des pertes utérines répétées, sembla d'abord un peu leucophlegmatique, puis éprouva des sueurs copieuses et continuelles avec une fièvre hectique, et tomba dans le marasme. Elle fut guérie par la combinaison des toniques et des laxatifs, avec le concours des alimens gélatineux.

Hoffmann (3) a vu une femme en couche, âgée de plus de trente ans et replète, qui eut une perte copieuse, malgré laquelle on lui tira plusieurs fois du sang du bras. Bientôt extrême débilité, fièvre lente, chaleur hectique, cachexie, œdématie des pieds. Six mois de cet état. Le changement d'air, et une diète succulente parvinrent à la rendre à la santé.

Je n'ai pas trouvé d'hectiques par hémoptysie qui fussent sans aucun symptome de phthisie; je n'en ai pas vu non plus succéder au flux hémorroïdal. Quant à celles que pourroient déterminer les saignées, j'en ai rencontré un exemple, mais l'histoire est incom-

(1) Medico chir. n. anat. Wolhrec 1 Band. n. 151.

(2) Ouv. cité au 6. Februa. ob. 2.

(3) Dissert. de imprud. medica. multor. morbor. et mortis causâ.

plète (1) ; cependant l'analogie les fait présumer possibles : du reste, j'appelle l'attention des observateurs sur tous ces points.

Hectiques par suppression d'hémorragie.

C'est ici la cause de fièvre hectique la plus difficile à concevoir, sans admettre l'inflammation d'un organe ; toute suppression sanguine présente aussitôt à l'esprit, l'idée d'une surabondance de forces, et l'on s'attend que la nature va faire une explosion violente, soit générale, soit locale. Voici cependant quelques raisons de croire que cette cause peut altérer assez lentement l'ensemble des fonctions, pour qu'il en résulte une fièvre hectique.

XVIIIe. OBSERVATION.

Une fille de 24 ans étoit sujète à la suppression des règles, pour laquelle elle avoit coutume de prendre, plusieurs fois chaque année, les martiaux : enfin elle tomba dans la fièvre hectique, qui fut portée au second degré. Il y avoit, de plus, fluxion à la tête, douleurs multipliées, veilles, inappétence, dyspnée, etc. La malade arriva peu à peu à un état qui fit craindre pour ses jours. *Poterius* calma d'abord l'ardeur fébrile par les rafraîchissans, puis, en combinant les emménagogues avec les émolliens, il rappela les règles, et procura la guérison (2).

On ne nous dit pas malheureusement si cette fille étoit débile, si elle avoit éprouvé des chagrins, de la

(1) Miscel. nat. cur. dec. 2, t. 3, ob. 52.

(2) *Trnka*, pars 1.

disette ; en un mot, si elle avoit été soumise à l'influence des causes qui diminuent la sanguification, et mettent la nature hors d'état de fournir au tribut périodique. J'avoue que je serois porté à le croire, et à regarder cette hectique plutôt comme une chlorose, que comme une vraie suppression. Cependant comment nier la possibilité d'une hectique par suppression, lorsqu'*Hoffman* et *Galien* donnent des préceptes sur ces maladies, les regardant comme bien avérées ; et lorsqu'on voit le *molimen hemorrhagicum* les produire.

XIXe. OBSERVATION.

Un homme de 37 ans, ayant longtemps séjourné dans un air humide, et beaucoup abusé d'alimens lourds, visqueux, farineux non fermentés, eut des hémorroïdes qui ne fluèrent que fort peu. Bientôt colique hémorroïdale, brusque et terrible; il la dissipa avec de la noix muscade, et de la thériaque dans l'esprit de vin ; mais ensuite perte notable des forces, anorexie, sommeil troublé. Ces symptomes s'aggravèrent peu à peu ; il s'y joignit chaleur non naturelle, constante, pouls durs, fréquent, petit, soif intense, sueur abondante, émaciation. L'auteur crut que s'il pouvoit régulariser le flux hémorroïdal, la fièvre cesseroit infailliblement. Il préscrivit un régime doux, mais restaurant ; donna des absorbans, des mucilagineux, des substances féculentes, etc ; enfin les hémorroïdes ayant coulé, le malade se rétablit (1).

(1) *Trnka*, pars 2, histor. 6.

Maintenant c'est aux praticiens à déterminer dans quels cas de suppression sanguine, la fièvre hectique peut se développer; et si toutes les observations s'accordoient à prouver qu'il n'y a que les suppressions, déterminées par le défaut de forces dépendant d'une réparation insuffisante, qui engendrent des fièvres hectiques, sans vice organique, au lieu d'une hectique sanguine pure et simple, nous aurions une hectique autant gastrique que sanguine; le principe général que les hectiques sont dues à la débilité, seroit plus confirmé, et nous aurions une place pour la *chlorose*. Il faudroit reconnoître dans ces maladies, effort du système sanguin pour la production d'une hémorragie; impuissance de cet effort, à raison d'un vice du système gastrique, qui ne fait qu'une insuffisante sanguification.

Systême glanduleux.

Je ne trouve dans les hectiques, causées par un vice d'action de ce systême, que les hectiques par lactation et celles par diabètes. Je me bornerai aux premières, parce qu'en décrivant le diabètes, on ne manque point de parler de la fièvre qui s'y trouve réunie.

Hectique par lactation.

Le *tabes lactea* est très-connu; mais pourquoi voit-on presque toujours marcher avec la fièvre de consomption, une toux vive et une expectoration puriforme, même sans aucune prédisposition à la phthisie? seroit-ce un effet de la symphatie? Il m'appar-

tient peu de résoudre cette question; mais je puis communiquer ce que j'ai observé. J'ai connu plusieurs femmes qui ressentoient des tiraillemens, de la démangeaison dans la poitrine, et une légère envie de tousser, lorsqu'elles étoient sucées par un enfant avide, qui épuisoit promptement leur sein, et irritoit avec force le mamelon. Personne n'ignore que les douleurs des phthisiques s'accroissent par l'allaitement; il me suffira d'un exemple de cette maladie, qu'on trouve décrite dans tous les auteurs.

XXe. OBSERVATION.

La femme d'un boucher, âgée de 42 ans, nourrice, consulta *Muraltus* le 17 octobre. Elle lui dit qu'elle avoit beaucoup perdu de ses forces pendant la durée de l'été, mais que, depuis dix semaines, elle éprouvoit une toux sèche, avec une vive altération (cette circonstance nous fait présumer qu'il existoit déjà un mouvement fébrile). Quatorze jours après, l'appétit étoit perdu, la malade éprouvoit quelques symptomes hystériques; ensuite ardeur continuelle, quelquefois des frissons, sueurs abondantes, maigreur extrême. A ces symptômes, s'en joignirent encore quelques autres, comme des affections catarrhales, des douleurs de tête, des palpitations, etc. Le médecin lui conseilla de sevrer son enfant, et de prendre quelques boissons toniques. Cet avis fut suivi, et dans peu la malade se trouva rétablie (1).

(1) Miscel. cur. dec. 2, ob. 109.

Système cutané.

L'organe cutané nous présente une vaste surface, sur laquelle se fait une évacuation très-considérable, mais dont la quantité doit être en équilibre avec les *ingesta*, et avec les autres *excrétions*. Si cette évacuation devient outrée, est-il surprenant que le corps tombe dans l'épuisement ? Or il est bientôt prouvé que tout épuisement lent s'accompagne d'une fièvre hectique.

XXI[e]. OBSERVATION.

Hectique par sueur excessive.

Un prêtre à peu près sexagenaire, mélancolique et affecté depuis plusieurs années, de symptomes du scorbut, étoit sujet à nombre de phénomènes nerveux ; mais le plus remarquable des symptomes qu'il éprouvoit, étoit une sueur colliquative fort abondante, qui couloit le jour comme la nuit, l'hiver comme l'été, sans aucune intermission. Le malade étoit si sensible, que la moindre impression du froid lui causoit de cruelles douleurs *dans les nerfs*. Peu à peu il tomba dans la consomption, avec tous les phénomènes ordinaires à ceux qui périssent par lésions organiques. *Morton* lui plaça un cautère à la nuque, le mit à l'usage des antiscorbutiques et des eaux minérales chalibées et laxatives. Il parvint ainsi à le guérir si complétement, qu'il prit un état athléthique, et jouit d'une bonne santé le reste de sa vieillesse (1).

(1) Citée par *Trnka*.

Je n'ai pu rencontrer d'hectiques à la suite de transpiration repercutée, qui n'offrissent quelques symptomes de phthisie. Si cependant les suppressions sanguines ont causé cette fièvre, celles de la sueur doivent elles être exemptes du même résultat? y a-t-il quelque comparaison entre ces deux cas? peut-on faire ici, quelque application de la réflexion que j'ai présentée plus haut? On ne sauroit dire que la débilité est un obstacle à la sueur. La suppression vient toujours d'une cause qui change l'état de la peau. La sympathie appelle de suite les fluides sur un organe vicaire : c'est ordinairement les reins, le poumon ou bien les intestins; de là la rareté des hectiques sans lésion de l'un ou de l'autre. Mais est-il des cas où la nature impuissante, *oblita sui juris*, laisse détruire l'organisme par ce fluide, au lieu de le diriger vers un couloir, et donne ainsi lieu à une fièvre hectique?... *Trnka* cite une observation de *Heister*, où l'on voit une femme être prise d'une fièvre tierce, à la suite d'une transpiration répercutée, et cette fièvre dégénérer en hectique. Je ne saurois assurer qu'il n'y eût pas lésion du poumon; néanmoins puisque la tierce laisse des hectiques sans vice organique, une cause qui la produit, ne peut-elle pas être regardée comme celle de son effet, quoique d'une manière médiate et éloignée?

Hectique par la présence d'une affection cutanée sur la peau.

La présence de la gale sur la peau, peut, dans cer-

tains sujets, porter une telle atteinte à l'ordre des fonctions, qu'il en résulte une fièvre hectique. *Trnka* dit que *Gherli* (1) a observé ce phénomène sur un malade affecté d'une gale générale. Pendant trois mois, il ne cessa d'être consumé par la fièvre hectique. Elle ne céda qu'aux onctions qui emportèrent, en même temps, l'affection psorique dont elle dépendoit. Peut-être soupçonnerois-je, à cette hectique, une autre cause que la maladie de la peau, si je n'avois été témoin depuis peu, d'un fait semblable.

XXIIe. OBSERVATION.

Une femme de vingt-cinq ans, grosse de son premier enfant, contracta la gale en couchant avec une personne infectée. Elle accoucha à terme d'un enfant mâle, et sain en apparence, mais dont la peau ne tarda pas à se couvrir d'une gale abondante. Alors, au lieu de se développer, cet enfant tomba dans la consomption. Lorsqu'il me fut présenté, à Saint-Servan, dans le mois de floréal an 10, il étoit âgé de deux mois et demi, et dans l'état suivant :

Marasme complet; peau couverte de pustules galeuses et de clous de différente grosseur; deux phlegmons, l'un au côté droit supérieur du thorax, l'autre sur les parois de l'abdomen; aucun appétit; il tettoit à peine (sa mère le nourrissoit), et refusoit tout aliment; voix si foible, qu'il falloit prêter l'oreille pour entendre ses cris; chaleur universelle redoublant l'a-

(1) Pars 1, §. 53.

près-midi, et la nuit avec la fréquence du pouls, dont la débilité étoit extrême ; et de plus, dévoiement séreux fort abondant.

Les deux flegmons furent ouverts de suite, et rendirent beaucoup de pus. Je prescrivis une décoction de patience coupée avec du lait, de fréquentes cuillerées de bon vin sucré; j'ordonnai à la mère, dont la gale persistoit toujours, la même tisanne, et deux ou trois purgatifs dans l'espace de quinze jours, que dura ce traitement préparatoire; au bout de ce terme, l'enfant avoit à peine recouvré un peu de force. Je me déterminai à combattre immédiatement la gale, dont je redoutois cependant la disparition, persuadé qu'un tel état ne pouvoit dépendre que de la maladie de quelque viscère de l'abdomen. J'eus recours au soufre incorporé avec l'axonge. La mère se frottoit, en même temps qu'elle faisoit des frictions à son enfant; et à mon grand étonnement, le marasme et la fièvre hectique du dernier, se dissipèrent avec la gale; en un mois le petit malade s'est trouvé aussi fort et aussi gras que le permettoit son âge.

Comment agit l'irritation de la peau pour exciter seule, une fièvre hectique? Qu'on me permette de hasarder une réflexion. Il règne entre la peau et la membrane muqueuse de l'estomac, une sympathie que personne ne révoque en doute : cette sympathie est réciproque, nous en avons la preuve dans l'effet des boissons chaudes sur la peau, et dans celui du chaud et du froid sur l'estomac. Si la peau affoiblie ou fortifiée par la température, débilite ou fortifie brusquement l'estomac,

tomac, ne peut-elle pas, lorsqu'elle est stimulée par une affection telle que la gale, l'influencer de manière à empêcher l'exactitude des digestions, et à donner lieu à une *hectique gastrique secondaire?* Nous aurions donc, ici, une hectique *cutanée gastrique*, comme nous aurions, dans la *chlorose*, une *gastrique sanguine.* Si ce raisonnement n'emporte pas conviction, je crois qu'il peut offrir des vues utiles pour la pratique.

VIE ANIMALE.

Systême nerveux cérébral.

La vie animale se compose du systême nerveux cérébral, et du systême musculaire soumis à son influence. Je n'ai à présenter, ici, que des causes de fièvre hectique, qui ont agi sur le premier : le deuxième peut concourir à la production de ces maladies; mais je n'en ai pas vu qu'on dût lui attribuer exclusivement (je m'expliquerai dans l'article suivant). Quant au systême nerveux de la vie animale, on le considère sous deux points de vue : ou comme transmettant au *sensorium* les impressions faites sur les organes des sens ou dans l'intérieur du corps; ou bien comme réagissant sur les muscles volontaires, pour produire la locomotion et la voix. C'est comme exerçant la première de ces deux fonctions, qu'il m'a paru exposé aux causes de fièvre hectique.

Les opérations intellectuelles et les passions sont, en quelque sorte, intermédiaires entre ces deux modes d'action; elles sont toujours le premier résultat de l'un, et la cause de l'autre. Cependant, je n'en ferai point une

troisième division, parce qu'elles me semblent plus près de la perception, attendu qu'elles en sont inséparables; tandis que la volonté peut les enchaîner au point de ne point influencer l'action.

On pressent que je vais considérer les hectiques par l'abus des facultés intellectuelles, et celles par l'abus des passions, comme dépendantes d'une même cause : *le vice de l'action du systême nerveux cérébral.* Je ne crois pas, en effet, devoir les séparer; et, pour justifier mon opinion, je vais prouver :

1°. Que les facultés intellectuelles et les passions, ont également, pour origine, l'exercice du systême nerveux cérébral;

2°. Que les facultés intellectuelles et les passions, sont tellement liées dans leurs effets sur l'économie, qu'il est impossible de rencontrer des maladies que l'on puisse attribuer exclusivement à l'effet des unes ou des autres.

1°. *Les facultés intellectuelles et les passions*, *ont également*, *pour origine*, *l'exercice du systême nerveux cérébral.*

Toute idée nous vient d'une perception, toute perception dépend d'un changement déterminé dans le domaine des nerfs cérébraux, et propagé, par leur continuité, au cerveau. De là les opérations intellectuelles: 1°. *perception*, premier résultat de l'impression; 2°. *mémoire*, qui prolonge la perception, ou en reproduit l'effet, au besoin; 3°. *jugement*, ou comparaison de plusieurs perceptions; 4°. *imagination*, ou faculté de créer de nouvelles images sur le modèle des percep-

tions reçues : telles sont les facultés intellectuelles. Voici quelles sont les passions.

En conséquence des jugemens que nous portons sur les impressions que nous avons perçues, nous ressentons de l'amour ou de la haine. *L'amour* consiste dans un mouvement par lequel nous recherchons à faire durer ou à faire renaître les impressions flatteuses; la *haine* est un mouvement précisément opposé : voilà les *passions*. Je n'entrerai point dans leurs divisions ; il me suffit d'en montrer la double origine, pour arriver à la conclusion que réclame mon sujet.

Les passions étant le résultat des impressions, elles ne peuvent naître qu'autant que le systême nerveux perçoit; elles ne peuvent durer qu'autant que la mémoire et l'imagination agissent : donc elles dépendent uniquement de l'exercice du systême nerveux cérébral. On ne sauroit nier que la prédominance de certains systêmes ne corresponde à la prédominance de telle ou telle passion; mais cela ne détruit point mon assertion, puisque quelle que soit la dose de vie et d'énergie dont un systême soit doué, il n'excitera jamais la passion, tandis que le systême nerveux cérébral sera dans l'inactivité. Je dis plus : il donnera d'autant plus d'intensité à la passion, que le systême nerveux cérébral fournira, pour son compte, des images plus vives et plus répétées : donc les passions sont toujours en proportion de l'état du systême nerveux cérébral, dont elles dépendent.

D'un autre côté, les passions ne peuvent exister sans l'exercice préalable des facultés intellectuelles;

cela est prouvé. Il est prouvé aussi que ces facultés sont dues à l'action des nerfs cérébraux, en rapport avec les corps extérieurs. Donc *les facultés intellectuelles et les passions, ont également, pour origine, l'exercice du systéme nerveux cérébral;*

2°. *Les facultés intellectuelles et les passions sont tellement liées dans leurs effets sur l'économie, qu'il est impossible de rencontrer des maladies que l'on puisse attribuer exclusivement aux effets des unes ou des autres.*

Avant de prouver l'identité de leurs effets, je dois avertir du motif qui a engagé plusieurs personnes à penser qu'ils devoient être séparés.

Pendant l'exercice des facultés intellectuelles, nous n'éprouvons point de sensation ailleurs que dans le cerveau. C'est toujours, dit-on, vers la tête que nous ressentons du mal-aise, ou même une vraie fatigue, lorsque nous nous sommes longtemps occupés de choses abstraites. Les influences des facultés intellectuelles sont donc circonscrites dans le cerveau.

Lorsque, au contraire, nous sommes tourmentés par les passions, nous ressentons dans la poitrine, soit vers le cœur, soit dans l'organe de la respiration, mais surtout à la région épigastrique, une impression agréable ou douloureuse, qui tantôt nous porte à nous agiter avec pétulance ou avec inquiétude, tantôt nous jette dans une immobilité automatique. Ce trouble est toujours accompagné d'un dérangement plus ou moins considérable des quatre grandes fonctions de la vie organique; la digestion, la respiration, la circulation et

les sécrétions. Les muscles volontaires, eux-mêmes, et tout le corps, en général, souffrent les secousses les plus orageuses. La distribution régulière des forces vitales est intervertie; et les concentrations locales de ces forces, fréquemment réitérées, établissent le désordre dans l'exercice d'une fonction, finissent par altérer le tissu des organes qui l'exécutent, et donner lieu à des maladies organiques.

Cette peinture n'est point exagérée ; les passions produisent, en effet, cet affreux désordre. Mais tâchons de distinguer quand elles agissent, et si elles agissent toujours à ce degré, et, pour cela, discutons : 1°. *Si les facultés intellectuelles, seules en exercice, occasionnent des maladies ;* 2°. *et si les passions en déterminent, sans le concours des facultés intellectuelles.*

1°. Lorsque le cerveau est fortement tendu chez un homme qui s'occupe de sciences abstraites, il y a concentration des forces vitales dans cet organe, par conséquent diminution d'influence sur les autres viscères. Ainsi, l'une, par trop d'action, peut devenir malade ; les autres, par défaut, peuvent aussi le devenir. Mais travaille-t-on avec cet empressement sans aucun mélange de passion ? Je ne le pense pas ; il faudroit supposer que tous les actes de l'intellect fussent indifférens à celui chez qui ils s'exécutent. Or, il ne peut être indifférent de passer les jours et les nuits immobile, les yeux fixés sur des livres ou des cahiers, oubliant même souvent de satisfaire les premiers besoins, ou bien de se livrer aux agrémens de la société, et aux douceurs d'une vie agréablement variée. L'homme de lettres

aime donc son travail, il a donc une passion. S'il éprouve parfois du dégoût et de l'ennui, c'est encore une passion. Il est donc vrai que le plaisir et même la peine nous intéressent au travail d'esprit. Tous ceux qui s'y sont livrés avec action, ont ressenti dans la région épigastrique quelque chose, tantôt agréable et qui les encourageoit, tantôt pénible et qui les rebutoit, ou bien les engageoit à redoubler d'efforts. Quand quelqu'un diroit que dans certaines sciences on n'éprouve pas de semblable sensation, je demanderois si celui qui y consacre tout son temps, les aime. La réponse ne souffre pas de difficulté. Je résoudrois alors fort aisément la question, en disant que les passions ne sont suivies des sensations qu'on rapporte aux viscères, que quand elles ont un certain degré d'intensité, et jamais quand elles sont à un degré très-modéré (1); et j'ajouterois que la raison pour laquelle on trouve moins d'hectiques par excès d'étude que par jalousie, amour malheureux, etc. c'est que la passion qui attache aux beaux arts est la moins tumultueuse de toutes. Mais revenons. Puisque l'homme de lettres ne peut étudier, au point de devenir malade, sans passion, et même sans passion forte, sensible à certains viscères; je conclus qu'il y a, pour la

(1) Combien d'hommes qui aiment encore beaucoup les femmes, sans que leur vue excite de sensation dans leurs organes génitaux. On aime son ami, mais on n'éprouve de sensation à l'épigastre, et de palpitation, que quand on le revoit après une absence, ou dans quelques circonstances de cette nature.

production de ses maladies, influence sur les viscères, et de la part de l'exercice des facultés intellectuelles, et de la part des passions; et j'en déduis la conséquence suivante : *L'exercice exclusif des facultés intellectuelles, ne peut pas occasionner de maladies.*

Voyons *si les passions en déterminent, sans le concours des facultés intellectuelles.*

2°. Toute perception se fait dans le cerveau, et les facultés intellectuelles agissent à l'instant même; or, quel est leur usage? Déterminer des mouvemens. Comment le font-elles? Par des passions; nous l'avons prouvé. Toute passion dépendant donc de perceptions et de jugemens, et s'entretenant par ces mêmes matériaux, représentés sans cesse par la mémoire et par l'imagination, on voit que pour qu'elles soient de quelque durée, il faut nécessairement que les facultés intellectuelles soient sans cesse en exercice. Il faut encore reconnoître, dans les organes qui sont les agens des facultés intellectuelles, beaucoup d'aptitude à l'action, pour concevoir qu'elles puissent peindre, avec de vives couleurs, les images qui entretiennent les mouvemens des passions. Donc chez tout individu qui sera dévoré par des passions longues et violentes, il y aura perceptions vives et répétées, jugemens réitérés, action continuelle de la mémoire et de l'imagination. Donc cet homme recevra l'influence du double abus des facultés intellectuelles et des passions. J'annonce donc la résolution de ma seconde question négativement, comme celle de la première, en disant : *Les passions ne peuvent déterminer de maladies, sans le concours des facultés intellectuelles.*

Réunissant, maintenant, ces deux conclusions en une, je dis: S'il est impossible de déterminer jusqu'à quel point les facultés intellectuelles et les passions, considérées isolément, agissent dans la production des maladies, il est indispensable d'étudier leur action simultanément. Or, nous avons également prouvé qu'on pouvoit les rapporter, les unes et les autres, aux fonctions du système cérébral; j'en conclus donc qu'en examinant les lésions d'action de ce système, j'aurai l'histoire des maladies qui dépendent de l'abus des facultés intellectuelles et de celles qui sont occasionnées par l'abus des passions.

Hectique par excès d'étude.

Je commence par celle-ci, pour procéder du plus simple au plus composé; parce que les excès d'étude sont, parmi les abus qu'on peut faire de la faculté sensitive, celui qui met en jeu le moins de passions, et qui, par conséquent, produit le plus rarement les maladies dont je m'occupe.

XXIIIe. OBSERVATION.

Un théologien, très-pieux, très-studieux et très-savant, tomba dans le marasme, étant éloigné de son pays, et éprouva une fièvre, lente, à la vérité; mais sensible. Son médecin, qui, d'après l'examen le plus scrupuleux, ne pouvait attribuer son état qu'à l'étude, voyant qu'il se prolongeoit plusieurs semaines, lui ordonna de changer d'air et de retourner dans sa patrie. Comme le malade étoit trop foible pour supporter le

voyage, il lui fit prendre, pour boisson, une infusion de thé coupé avec du lait. Au bout d'nn ou deux mois de cet emploi (et sans doute de l'abandon de l'étude), le malade se trouva guéri avant de partir (1).

Je desirerois avoir d'autres faits à présenter sur les hectiques par excès d'étude ; mais elles sont fort rares sans vice organique, parce que les viscères abdominaux sont sujets à s'affoiblir et à se désorganiser chez les gens de lettres; leur immobilité et l'attitude qu'ils gardent, y contribuent sans doute beaucoup. Mais puisque les hectiques qui dépendent des passions, reconnoissent, pour cause, une influence analogue sur le système nerveux ; j'aurai autant prouvé que le réclame mon sujet, en offrant des exemples de ces dernières.

Hectiques par les passions violentes.

XXIVe. OBSERVATION.

Un homme de quarante ans ayant reçu une injure d'un magistrat, en conserva un ressentiment si profond, qu'il tomba dans une extrême débilité, avec une petite fièvre, qui, d'abord assez douce, prit bientôt le caractère de l'hectique, consuma toutes les chairs du malade, et le mit dans le plus grand péril. Sitôt qu'il avoit pris quelqu'aliment, la chaleur s'exaspéroit ; de sorte qu'avec beaucoup d'appétit, il osoit à peine manger assez pour se soutenir. Le pouls étoit fréquent, dur et débile; l'urine à-peu-près comme en santé. Le ma-

(1) *Trnka*, pars 2, §. 68.

lade étoit privé du sommeil, et si l'on cherchoit à lui en procurer avec l'opium, il tomboit dans le délire, ou dans le coma. On prescrivit la bierre, les bouillons gras, les décoctions de fécule et de mucoso-sucré. Les symptômes s'améliorèrent au point qu'on eut bientôt lieu de présumer un parfait rétablissement (1).

Il est bien juste de placer la nostalgie au rang des hectiques par cause morale, puisqu'elle réunit les deux grands caractères qui constituent cette fièvre. Je ne crois pas qu'on puisse la rapprocher de la lente nerveuse, comme on l'a prétendu dans une dissertation moderne (2). Cette maladie, que l'auteur met avec raison, au rang des ataxiques, paroît dépendre d'un épanchement dans les ventricules du cerveau, d'une sorte phlegmasie latente, ou d'une désorganisation de la substance de ce visère ; fût-elle, d'ailleurs, indépendante de ces lésions, elle a toujours pour caractère une *durée déterminée*. D'un autre côté, ce seroit multiplier les êtres sans nécessité, si l'on faisoit de la nostalgie un ordre particulier. Je crois donc qu'elle ne diffère des autres hectiques par cause morale, que par l'espèce de passion qui la détermine.

Outre ces caractères fondamentaux, *durée longue et indéterminée, consomption des forces et de l'embon-*

---

(1) *Trnka*, ouv. cité. Sans doute que le sentiment de son injure s'affoiblit avec le temps ; car un pareil traitement n'a rien qui agisse sur le moral.

(2) Dissertation sur la fièvre lente nerveuse, par *Scudéri*. Paris, an 10.

point, on remarque, en certaines circonstances, des inégalités dans sa marche, et des phénomènes nerveux qui en font une variété importante à signaler. Je vais les mettre en évidence par un exemple.

XXVe. OBSERVATION.

Un adolescent, fils d'un Préfet militaire, est confié, par son père, à un Colonel, sous les auspices duquel il devoit faire l'apprentissage du métier de la guerre. Il n'est pas à six milles de son pays natal, anxiétés précordiales d'une intensité surprenante, inquiétude continuelle, perte de l'appétit, pouls fréquent, palpitation de cœur, symptômes febriles les moins équivoques; il est obligé de garder le lit. Les Médecins appelés pour le sécourir, lui prodiguent les remèdes cordiaux, sans aucun succès; persévérances des symptômes, langueur perpétuelle, soupirs fréquens et douloureux. On l'interroge, avec le plus grand soin, pour découvrir la cause d'un état aussi singulier qu'alarmant. On ne découvre qu'un desir immodéré de revoir sa patrie, ses parens, ses amis. Le Colonel, informé de la situation de son élève, veut l'appaiser par des caresses et des propos consolans; ses soins sont inutiles. Il en vient aux duretés, aux menaces, et même aux injures. Funeste ressource! L'infortuné jeune homme tombe dans le délire, et est presque réduit à l'agonie. On le flatte enfin de l'espoir d'un prochain départ: aussitôt amélioration marquée pendant quelque temps. Le Médecin (auteur de l'observation), éclairé par cet heureux succès, sollicite son

retour auprès de ses parens. Le jeune malade, quoique languissant, supporte bien la voiture, et à peine a-t-il sejourné au milieu des siens, qu'il recouvre la plus parfaite santé (1).

Le même Observateur cite une pareille maladie produite par une passion toute opposée, le desir de voyager. On y voit fièvre lente, et amaigrissement; mais, en outre les symptômes les plus violens de l'angine et de la fièvre ataxique, qui paroissent le fruit des obstacles qu'on oppose aux projets du malade. Ils se dissipent aussitôt qu'il conçoit l'espoir de se satisfaire.

L'Auteur ajoute que ce mal est fréquent aux jeunes gens livrés à l'étude des lettres, lorsque la pénurie de leurs parens oppose un obstacle invincible au desir qu'ils ont d'aller se perfectionner dans les académies étrangères. Il assure en avoir vu un très-grand nombre, affectés de cette mélancolie, périr dans les symptomes de la fièvre lente hectique; tandis que d'autres, plus heureux, trouvant le moyen d'intéresser à leur sort quelque *mécène* qui remplissoit leurs vœux, se rétablissoient tout-à-coup comme par enchantement (2).

Quelle que soit la passion qui donne lieu à la fièvre lente, avec consomption, je pense qu'on peut rapporter cette fièvre à celle que je décris ici; c'est ce qui m'engage à proposer d'y réunir la consomption des jeunes enfans affectés de jalousie, laquelle se trouve

(1) Acta. Nat. cur. *Tome* 3.

(2) Loco citato.

compliquée, dans ses progrès, d'une petite fièvre. Mais il importe de distinguer, avec soin, les cas dans lesquels l'estomac, ou le mesentère, pourroit être affecté.

Des fièvres hectiques, dépendant de l'altération simultanée des principales fonctions.

Comme les fièvres hectiques qui me restent à examiner, dépendent de causes qui ont intéressé plusieurs fonctions à la fois, je ne puis les soumettre à la coordination que j'ai suivie jusqu'ici. Je suis forcé de les présenter dans un ordre différent, auquel je n'attache pas une très-grande importance.

Hectiques par fatigue générale.

Galien, (1) et, après lui, Ætius, (2) disent que les personnes très-maigres, qui sont livrées à des travaux violens, surtout pendant une saison brûlante, et qui font usage d'alimens grossiers et peu nourrissans, sont sujètes à une espèce de fièvre continue, qui dégénere en hectique, si l'on n'a pas soin de rafraîchir les malades par les alimens, les boissons, et les qualités de l'air, et de soutenir leurs forces en leur donnant, dès le principe, une nourriture succulente. Ils assimilent ces malades à ceux qui éprouvent de longs chagrins, ou qui sont agités longtemps par la colère, l'envie, la jalousie, etc. Ils exigent, surtout, qu'on dirige le traitement vers la restauration des forces.

---

(1) Method. med. libr. 10.

(2) De re med. libr. 5.

Essayons d'offrir quelques faits qui viennent à l'appui de leur sentiment.

XXVIe. OBSERVATION.

Un Jardinier de Delphes (1), après avoir long-temps travaillé à embellir les jardins des autres, devint enfin un riche propriétaire. Il se fit construire une belle maison au milieu de ses jardins, et vécut dans la retraite. Ce genre de vie lui procura des chagrins qui le jetèrent dans une sorte de mélancolie morale; mais il ne laissa pas que de travailler avec activité au jardinage. A la suite d'un été fort chaud, il fut attaqué d'une espèce de fièvre *éphémère*, mais qui ne parvint point à l'intensité ordinaire à cette maladie. Elle n'eut ni *augment* ni *vigueur*, elle resta lente et stationnaire (on ne dit pas combien de temps). Le malade, naturellement maigre, le devint encore davantage. Ses forces se perdoient aussi. Cependant, ces deux symptomes n'avoient pas acquis leur plus haut degré d'intensité, lorsque *Forestus* fut appelé. En cette considération, ce médecin se borna à un traitement humectant et rafraîchissant, et conduisit aisément le malade à la convalescence.

Quoiqu'on nous avertisse que le malade a eu des chagrins, nous ne pouvons distinguer quel systême a le plus souffert dans un homme qui n'a cessé de travailler avec force pendant un été très-chaud. Les muscles trop exercés, la peau relâchée par la chaleur

---

(1) Forestus de febrib. hecti. *Lib.* 4, *ob.* 2.

atmosphérique, donnant peut-être lieu à une abondante déperdition; l'estomac affoibli, par la même cause, ne réparant qu'imparfaitement; tous les secrétoires faisant des pertes mal-compensées par les *ingesta*..... que de causes capables de jeter dans l'épuisement! Or, une multitude de faits nous ont attesté que chaque fois que notre corps fait, avec lenteur, une grande déperdition de forces, la nature avertit du danger prochain de sa destruction, par une petite fièvre de longue durée; mais qui, cependant, accélère sa propre chute.

Cette vérité générale, à laquelle je ne connois pas d'exception, me fait regarder, comme de véritables hectiques par *fatigue générale*, deux observations rapportées par *Riedlinus* (1). L'une est d'un homme chargé de beaucoup d'affaires, lequel, après deux ans d'un travail qui lui laissoit à peine le temps de reposer quelques instans, commença à se plaindre de lassitude continuelle et d'une petite toux, et tomba peu à peu dans une extrême maigreur. L'autre, d'une femme à la tête d'une maison nombreuse, qui, par une cause semblable, fut réduite à un pareil état, mais sans toux. L'un et l'autre guerirent promptement par le repos. Malheureusement cet auteur, toujours incomplet dans ses descriptions, ne nous dit point s'il y avoit un mouvement fébrile. La lassitude continuelle pourroit-elle le faire conjecturer?... *Trnka* paroît n'avoir eu aucun doute sur l'existence de la fièvre, puisqu'il cite ces

(1) Lin. Med. *An* 5, *ob*. 3.

deux faits en preuve de l'hectique par travaux poussés trop loin.

Hectiques par suite d'une autre maladie.

PAR SUITE DE FIÈVRE.

Arétée, après avoir tracé la conduite qu'il faut tenir pour ramener un convalescent d'une maladie aiguë à l'état de santé confirmée, ajoute : « Mais il en est plu-
» sieurs qui conservent des fièvres obscures qui sont
» comme les restes de la maladie. Souvent on observe
» des chaleurs modérées, la langue aride, la peau
» sèche et imperméable : les malades sont comme gla-
» cés, paresseux, et vont s'exténuant : alors il ne faut
» pas perdre un temps précieux à attendre tout d'un
» régime léger ». Il ordonne l'exercice : *Æger traducendus per gestationes*, des frictions, des lavages, le lait de femme, et, à son défaut, celui d'ânesse (1).

Cette petite fièvre que nous décrit *Arétée*, ne sauroit s'attribuer qu'à l'altération générale des fonctions. Il m'a été difficile de m'en procurer des exemples ; car, lorsqu'un malade reste dans la langueur avec une hectique à la suite d'une maladie aiguë, cet état reconnoît, le plus souvent, un engorgement ou une phlegmasie chronique. En voici cependant une qui n'est due qu'à l'atteinte portée à l'ensemble des fonctions, autant par le traitement débilitant, que par la maladie précédente.

(1) *Aret.* Cappad. de causis et signis. *Cap.* 8.

XXVIIe. OBSERVATION.

Un jeune comte, dit *Trnka*, essuya la petite vérole, contre laquelle on prodigua tellement la saignée, que le malade, au lieu de se rétablir, tomba dans la fièvre hectique qui le conduisit au marasme le plus affreux. Sa peau étoit largement excoriée par la longueur du séjour au lit ; le malade, tourmenté de la soif, ne cessoit de solliciter de ses médecins quelques verres de vin qu'ils lui refusoient avec la plus grande sévérité. Quelqu'un est assez hardi pour le satisfaire : on lui donne, à discrétion, du vin blanc où l'on avoit battu des jaunes d'œufs, et ses forces reviennent avec une étonnante rapidité.

Toutes les fièvres continues essentielles pourroient, sans doute, laisser à leur suite une semblable maladie ; je le crois d'après *Galien*, *Aetius*, *Aretée*, et d'après l'analogie qui se trouve entre les effets des diverses causes d'épuisement.

Quant aux fièvres intermittentes, les hectiques sans vice organique, qui les suivent, sont le plus souvent gastriques; cependant nous en avons vu qui reconnoissoient pour cause un relâchement de la membrane des bronches. En voici une qui n'offre aucun de ces deux caractères : elle paroît plutôt due à un trouble général des fonctions, dont il seroit difficile de donner une explication satisfaisante.

XXVIIIe. OBSERVATION.

Un particulier étoit en proie, depuis plusieurs années, à des symptomes semblables à ceux de la fièvre

hectique, qui devoient leur origine à la suppression, trop brusque, d'une fièvre tierce. On avoit, en vain, tenté, par différens remèdes, de rappeler cette dernière. Ce que tous les médicamens n'avoient pu faire, une colère le produisit tout à coup. La tierce, renouvelée, fut ensuite traitée selon les règles de l'art, et la santé se rétablit et se soutint fort longtemps (1).

Cette maladie est-elle une hectique? Elle doit sa source à un changement apporté brusquement dans les fonctions par des médicamens qui ont enchaîné les mouvemens réguliers d'une fièvre tierce; il n'a donc pas précédé une cause d'épuisement. Cependant, comme les règles générales se déduisent des cas particuliers, elle doit être pour nous fièvre hectique, si, avec une durée de plusieurs années, elle a été continue, et a entraîné la consomption. Nous présumons bien son type continu par ces mots, *semblables à ceux de la fièvre hectique*; présumons donc aussi l'émaciation d'après ces mêmes expressions, puisqu'elle se trouve dans tous les autres exemples que nous a fournis *Trnka*; ou bien, regardons cette fièvre comme un fait isolé, qui nous montre l'influence des passions sur ces maladies (2).

---

(1) *Trnka*, pars 2, §. 79.

(2) Si c'eût été une véritable hectique, n'eût-elle pas cédé à l'emploi des toniques? Eût-il fallu, pour sa guérison, le retour du type intermittent? C'étoit donc une tierce dégénérée. Soit; mais reste à observer s'il n'existe pas d'hectique avec ces caractères. Qui nous dira, d'ailleurs, si l'on a essayé sagement l'emploi des toniques? Je crois toujours qu'elle est bien placée ici.

Hectiques par suite de maladies cutanées.

Nous avons déjà vu deux fièvres hectiques dependantes de la présence de la gale sur la peau; nous les avons attribuées à l'irritation de cette membrane, et nous les avons placées parmi les hectiques dont la cause n'agit que sur une série d'organes. Maintenant il s'agit d'en présenter qui dépendent d'une affection cutanée, mais dont la cause ne puisse être trouvée dans la lésion d'aucun systême en particulier. Les hectiques qui suivent la répercussion des affections cutanées, vont nous offrir ce caractère. Le plus souvent elles sont dues à l'inflammation d'un viscère; mais le fait suivant va nous démontrer qu'il ne faut pas se laisser trop prévenir par cette idée.

XXIX. OBSERVATION.

Une femme se guérit, par l'acide sulfurique, un exanthème squammeux, blanc, qu'elle portoit au front. Dès-lors pesanteurs et lassitude dans les membres, anorexie, pouls petit et un peu accéléré, pâleur, découragement, sueurs nocturnes très-abondantes, émaciation. Deux exutoires et des toniques la rétablirent en santé (1).

Tout l'organisme est, ici, affecté avec tant de simultanéité, qu'il seroit impossible de déterminer quel est l'organe dont l'irritation trouble les autres.

Le même auteur (§. 53) rapporte l'histoire d'un

(1) *Trnka*, pars 2, §. 55.

enfant qui, après la répercussion d'une gale, tomba dans le marasme le plus complet avec la fièvre hectique la mieux caractérisée (il ne manque rien à sa description), mais, en outre, le ventre étoit tendu ; il y avoit des vomissemens, plus de digestions, une sensibilité extrême au moindre toucher ; enfin, tout ce qu'il faut pour caractériser une entérite chronique. Néanmoins, le malade guérit par l'usage d'un tonique, le gland de chêne torréfié et bouilli dans du lait.

Riedlinus a vu une jeune fille dans une consomption très-avancée, par la même cause. Elle avoit d'abord éprouvé des lassitudes, puis de l'anorexie et de la dyspnée ; enfin, l'hectique s'étoit développée, et avoit amené le dernier degré du marasme : *Vix cutis ossibus hœserit.* Il la guérit par l'anti-hectique de Poterius et la conserve de roses (1).

Il résulte, de ces observations, que la gale et les dartres répercutées ne donnent pas toujours lieu à la désorganisation d'un viscère ; que les trois grandes fonctions de la vie organique, *digestion*, *respiration*, *circulation*, peuvent être altérées ensemble ou séparément, pendant longtemps, sans qu'on doive s'interdire l'espoir de rétablir la santé, ou, du moins, sans qu'on doive s'abstenir d'en tenter les moyens.

Voilà ce que je puis avancer touchant les maladies cutanées. J'ignore si la teigne, les erysipèles, etc., répercutées, auroient un effet analogue à celui de la galle et des dartres.

---

(1) Ouv. cité. *An.* 3, *Jul. ob.* 1.

Hectiques par suite de la mélancolie.

Les fièvres hectiques qui terminent quelquefois la carrière des mélancoliques, doivent-elles être toutes attribuées au vice du système nerveux cérébral? Si je l'avois pensé, j'aurois dû, pour le moins, les annoncer en parlant des hectiques morales. Je les ai réservées pour celles qui reconnoissent l'altération de plusieurs fonctions; il faut donc rendre compte de mes motifs.

Les hectiques auxquelles les mélancoliques sont exposés, me paroissent être de trois sortes; je veux dire seulement, reconnoître trois ordres de causes (1). Les premières tiennent au délire partiel ou à la passion dominante; elles ne diffèrent pas de nos hectiques morales. Les secondes sont le fruit de la désorganisation d'un viscère, maladie fréquente à ceux qui sont en proie aux idées tristes. Les troisièmes sont celles que je place ici, sur la parole de Lorry, et sans en avoir d'exemples, mais après en avoir discuté la possibilité d'après son propre ouvrage.

Les hectiques qui suivent la mélancolie, ne sauroient être attribuées qu'à la lésion de plusieurs fonctions, lorsqu'elles ont été préparées, de longtemps, par une multitude de causes qui ont agi sur toute l'économie, ni lorsqu'à raison du délire partiel lui-même, le malade s'est soumis à l'action de pareilles causes. Ecou-

(1) Indépendamment de toutes celles qui n'ont aucun rapport avec leur maladie, mais qui agissent sur eux comme sur le reste des hommes.

tons *Lorry* (1) à ce sujet, et nous conviendrons que, s'il existe un malade affecté d'une hectique, qui ait passé à travers les influences qu'il nous énumère, il ne la doit pas à l'altération d'un seul système.

Il compare le marasme des mélancoliques au marasme *sénile* de *Galien*. Ce dernier appelle ainsi celui qu'il attribue a la sécheresse. Il ne veut pas dire qu'il n'appartienne qu'aux vieillards, mais faire entendre que ceux qui tombent dans cette maladie, ont les solides desséchés et débilités, comme ils le sont chez les vieillards. *Lorry* suppose un semblable état chez les mélancoliques : voilà la cause prédisposante. La tristesse, l'envie, etc. sont, suivant lui, des causes coadjutrices de cette maladie, d'abord en troublant la digestion, tandis que, d'une autre part, en resserrant le tissu de tout le corps, elles le rendent peu permuable aux sucs. En outre l'aversion pour les alimens, les veilles immodérées, la passion de l'amour moral, les évacuations outrées, résultat de l'amour physique et de l'abus de soi-même, l'excès de transpiration, comme il arrive aux personnes du Nord qui vont habiter une zône brûlante, sont autant de causes qui se réunissent pour débiliter tous les systèmes à la fois. Réduits à ce marasme, les malades sont quelquefois pénétrés d'un froid tel, que rien ne sauroit les réchauffer, même pendant les ardeurs de la canicule. Ces mélancoliques résistent plusieurs années, s'il ne survient pas de fièvre; mais sitôt qu'elle s'allume, les forces se consument ra-

(1) De melancholiâ.

pidement, et le malade succombe... voilà l'*hectique* que je propose de placer au nombre de celles par suite de maladies, qui dépendent de l'altération de plusieurs fonctions sans vice organique.

Hectiques dépendant d'une impression portée sur tous les systèmes par les extrêmes de la température atmosphérique.

L'excès du chaud et celui du froid deviennent souvent des causes de fièvres hectiques : le premier, en donnant lieu aux maladies du bas-ventre, qui consistent dans un engorgement ou une phlegmasie chronique ; le deuxième, par les catarrhes qu'il produit, et par leurs suites. La chaleur peut encore les occasionner en déterminant des sueurs excessives. Je m'occupe ici de celles que la température a fait naître, en altérant plusieurs fonctions à la fois.

Hectiques par la chaleur atmosphérique.

Amatus rapporte qu'une fille s'étant endormie au soleil, dans les ardeurs de la canicule, tomba dans une fièvre hectique avec amaigrissement considérable. Cet état céda, sans peine, aux remèdes appropriés (1). Faut-il, d'après cette trop succincte narration, établir que quelques heures d'insolation suffisent pour engendrer une fièvre hectique ? Je crois qu'il convient d'en appeler à l'expérience, qui laissera, peut-être, longtemps attendre sa décision.

---

(1) Amat. Curat. medic. cent. 3, cur. 1.

Si l'on ne conçoit pas comment une insolation momentanée peut produire l'hectique, on n'a pas de peine à se figurer qu'un corps épuisé, par de longues sueurs dans une saison fort chaude, se trouve réduit à une telle débilité, que la fièvre hectique vienne s'en emparer. Cependant, si cette fièvre n'étoit due qu'à la sueur, je ne devrois pas la placer ici; mais on ne sauroit l'attribuer uniquement à cette cause. — Lorsque l'atmosphère a acquis une haute température, il n'est aucune fonction dont le mécanisme ne soit changé. L'estomac est affoibli, le système nerveux est plus lâche et plus mobile, l'énergie des muscles est anéantie, l'activité de quelques sécrétoires est diminuée, tandis que d'autres en acquièrent davantage. Cette altération des propriétés vitales des solides en entraîne bientôt une autre dans la composition des fluides. De tout cela il doit résulter un changement qu'il est impossible d'attribuer à la seule déperdition, qui se fait à la surface de la peau. Ce principe admis, il me reste à prouver que dans certains individus, la fièvre hectique peut être le résultat des chaleurs de l'été.

XXX. OBSERVATION.

Un homme presque sexagénaire, depuis plusieurs années scorbutique, et même un peu asthmatique, fut, pendant trois ou quatre étés, tourmenté par des chaleurs et des douleurs de lombe, continuelles; il étoit, en même-temps, sujet à ces sueurs abondantes, surtout pendant le temps qu'il passoit au lit, et maigrissoit à un point rapproché du marasme. L'hiver au

contraire, il se trouvoit fort bien; la chaleur fébrile et la sueur n'avoient plus lieu, malgré que le malade conservât, toujours, une face *hippocratique*.

Durant l'été de 1688, le sentiment de chaleur des lombes acquit un tel degré d'intensité, et les sueurs coulèrent avec tant de profusion, que le malade ne pouvoit plus rester au lit. Il ne tarda pas à perdre l'appétit, et à devenir leucophlegmatique des extrémités inférieures. Les secours de plusieurs Médecins ne lui ayant été d'aucune utilité, il appela Morton, qui le guérit, par l'usage continu du kinkina, et des sueurs, et de la chaleur fébrile, et même de l'œdématie des pieds (1).

Quoiqu'on nous annonce, dans cet homme, un tempérament disposé au scorbut et à l'asthme, nous ne pouvons nous empêcher d'attribuer exclusivement l'hectique à la chaleur; puisque ces deux maladies, loin de la produire dans l'hiver, saison favorable à cette double affection, permettoient au malade de jouir d'une santé passable.

Hectique par le froid atmosphérique.

Nous venons de voir un homme tellement prédisposé, que les chaleurs de l'été le jetoient dans une consomption avec fièvre hectique. En voici un autre, sur qui le froid de l'hiver opère le même phénomène. Je crois inutile d'observer, que quoique l'excrétion de

(1) *Morton*, et citée par *Trnka*.

la membrane muqueuse des bronches soit le symptome prédominant dans cette fièvre, on n'a pas plus le droit de l'en accuser exclusivement, que d'attribuer l'hectique précédente à l'exhalation cutanée. On verra, d'ailleurs, par les symptômes, que toutes les fonctions souffroient à la fois.

XXXI. OBSERVATION.

Un homme de 55 ans, étoit très-sujet aux catarrhes des fosses nasales, qui se prolongoient, ensuite, dans la poitrine. Pendant un hiver, il tomba dans la consomption avec perte absolue des forces. Il ne pouvoit mouvoir ses membres, tant il se sentoit débile; il avoit la tête pesante, la respiration difficile, une toux continuelle, de l'anorexie, la face verdâtre, de la tristesse, de l'insomnie, une maigreur toujours croissante, une fébricule hectique, et sembloit devoir périr d'un jour à l'autre.

On essaya tous les remèdes proposés contre la fièvre hectique; tout fut inutile. Les médecins le voyant au dernier degré du marasme, l'abandonnèrent. Mais, au printemps, rémission de tous les symptomes, retour de l'appétit, toux moindre, respiration si libre, qu'il pouvoit marcher très-vîte; enfin retour de toutes les fonctions à leur rhythme accoutumé: le malade recouvra complétement son embonpoint. Pendant dix ans, cette alternative s'observa avec régularité (1).

---

(1) *Trnka*, pars 1, §. 35.

On trouve, à la suite de cette histoire, celle d'un vieillard de 74 ans, qui, dévoré par la fièvre hectique la plus intense pendant l'hiver, se rétablit, au solstice d'été, par le seul effet de l'augmentation de la température. Les symptomes étoient même plus graves que ceux du malade précédent : puisqu'il y avoit orthopnée, toux douloureuse, tremblemens, hoquets fréquens, difficulté de la déglutition.

Hectiques sans causes connues.

On trouve, dans *Trnka*, plusieurs observations de fièvres hectiques, sans cause connue, marquées par une chaleur très-vive, avec amaigrissement général, sans aucun signe de lésion locale. Il résulte de tous ces faits, et de ce que dit *Galien* à ce sujet, que les hommes d'un tempérament sec et ardent tombent quelquefois dans une fébricule hectique, avec émaciation, sans qu'on en voie toujours la cause. Il est quelques cas où l'on peut l'attribuer à des travaux et à des fatigues, d'autres fois à un régime échauffant ; mais ces causes n'ayant pas agi avec intensité, on reste dans l'incertitude. Enfin, dans certaines circonstances, on n'aperçoit aucune cause présumable : tel est l'exemple suivant.

XXXII. OBSERVATION.

Un homme de 44 ans, d'une constitution sèche et cholérique, ressentit, en Janvier (sans causes connues) une chaleur extraordinaire, qui persista quelques

semaines, et s'aperçut qu'il maigrissoit rapidement. *Schultz* l'ayant examiné, trouva pouls petit, vif, fréquent, urine naturelle, chaleur naturelle au premier moment du tact, mais qu'on sentoit âcre, en explorant plus longtemps, peu ou point de soif, battement très-marqué des artères temporales. Il le mit à l'usage des boissons et des potions aqueuses et mucilagineuses, et des bains. La fièvre céda bientôt; mais comme le ton de l'estomac se perdoit, il fallut joindre les stomachiques, qui confirmèrent la cure (1).

Comme il n'existe point d'effet sans cause, nous devons croire que cette fièvre, aussi bien que les autres, qu'on trouve dans les auteurs, en avoient d'assez sensibles pour être aperçues par le médecin, s'il eût procédé méthodiquement à leur recherche, en parcourant les différentes fonctions (2), et si le malade eût été sincère. Pour moi, j'augure qu'un pareil examen donneroit toujours, pour résultat, une hectique par fatigue, par vice de régime, ou par cause morale, sauf les influences de la température qui pourroient,

---

(1) Miscel. Nat cur. dec. 1, *an* 4, *ob*. 6.

(2) Comme on le fait aujourd'hui à l'enseignement clinique de l'Ecole de Médecine de Paris. La méthode que suit le professeur *Corvisart* dans les recherches des causes et des symptomes, et celle qu'il fait observer aux élèves rédacteurs des observations, sont des modèles qu'il seroit à desirer que tous les praticiens suivissent; il en résulteroit beaucoup plus de lumières pour le médecin, et beaucoup plus d'exactitude dans l'exposition des faits.

peut-être, jeter dans cette maladie, sans affecter plus sensiblement la peau ou les membranes muqueuses, que les autres systêmes de l'économie.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur la fièvre hectique, considérée indépendamment d'aucun vice organique. Je suis loin de prétendre avoir fait connoître toutes ses causes ; plus de recherches, plus d'éxpérience, plus de talens auroient, sans doute, rendu ce tableau plus complet. Mais si la méthode que j'ai adoptée fournissoit aux observateurs les moyens de découvrir quelques variétés qui m'auroient échappé, je serois agréablement dédommagé de l'imperfection de mon travail.

Je passe maintenant à l'histoire générale.

SECTION DEUXIÈME.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA FIÈVRE HECTIQUE.

De la fièvre hectique en général.

La fièvre hectique, en général, consiste dans un mouvement fébrile lent et continu, mais dont la durée est longue, et ne sauroit être déterminée. Ce mouvement est accompagné d'une perte des forces toujours croissante, et d'une émaciation qui va quelquefois jusqu'à faire disparoître tous les muscles.

Les causes de cette maladie sont l'altération d'un organe ou d'une série d'organes, toutes les fois qu'elle est assez profonde pour introduire dans les fonctions

un désordre tellement incompatible avec la vie de l'animal, que celui-ci doit marcher vers sa destruction, tant qu'il persiste.

L'altération des organes, dont la fièvre hectique dépend, peut être de deux espèces ; 1°. ou elle est avec désorganisation de leur tissu, lequel peut être en suppuration, ou bien n'y être pas ; 2°. ou elle est sans désorganisation, et ne consiste que dans la lésion de leur action. La première est incurable (1) ; la seconde peut se guérir dans la plupart des cas.

Les altérations des organes, sans désorganisation (les seules dont je m'occupe), qui peuvent exciter la fièvre hectique, constituent, quelquefois, des maladies particulières, décrites par les auteurs de médecine : d'autres fois elles ne sont regardées que comme une disposition à quelque maladie, ou comme une cause propre à en déterminer.

La fièvre hectique, qui résulte de ces deux espèces d'altérations ou lésions d'action, 1°. peut varier par quelques symptomes accessoires ; 2°. se rencontre quelquefois tout-à-fait semblable par tous les symptomes ; 3°. est constamment la même par ceux qui constituent son caractère fondamental.

---

(1) Il est très-peu de cas qui fassent exception à cette loi. Cependant, *Nukc* a vu un jeune homme guérir d'une phthisie au dernier degré. Il revint, dans un autre temps, mourir dans son hôpital, d'une maladie étrangère à la première. L'autopsie fit voir un des lobes du poumon entièrement détruit, et une cicatrice très-bien faite.

Histoire de la fièvre hectique, indépendante d'une lésion d'organisation.

La fièvre hectique, sans vice d'organisation, peut se rapporter à la lésion d'un ou de plusieurs des systèmes de l'économie. Il en résulte qu'on peut la considérer sous deux grandes divisions. *La première renferme les hectiques qu'on est autorisé à attribuer à la lésion d'action d'un seul système ; la seconde comprend celles dont la cause dépend de la lésion de plusieurs systêmes.*

La première division donne des hectiques gastriques, des hectiques pectorales, des hectiques génitales, des sanguines, des hectiques par vice du systême glanduleux secrétoire, des hectiques par vice du systême cutané, et des hectiques par vice du systême nerveux cérébral.

La seconde division présente des hectiques par fatigue générale, des hectiques par suite d'une autre maladie, des hectiques par une impression extraordinaire, portée sur toutes les fonctions, par les deux extrêmes de la température ; des hectiques dont la cause ne sauroit être appréciée.

Avant de donner le résumé des caractères qui constituent toutes ces espèces et leurs variétés, il est bon de présenter la fièvre hectique, elle-même, dépouillée de tous les symptomes qui appartiennent aux diverses lésions (1) : c'est-à-dire, d'exposer ses signes *pathognomoniques.*

---

(1) Depuis que le célèbre professeur *Pinel* a fait sentir

Symptomes caractéristiques de la fièvre hectique en général.

Ils peuvent se rendre en deux phrases;

1°. Fièvre continue, lente, d'une durée longue et indéterminée ;

2°. Consomption des forces, et émaciation.

Tels sont les caractères fondamentaux, invariables, tellement propres à la fièvre hectique, qu'il ne s'en trouve pas une autre qui les réunisse. Cependant, comme cette description est trop succincte, et n'est, en quelque sorte, qu'une définition, je vais y joindre le tableau de la maladie et des symptomes qui se rencontrent dans la plupart des cas, et qui peuvent faire reconnoître la fièvre hectique, avant qu'elle soit parvenue à une période avancée.

Mouvement fébrile, lent et continu, avec des redoublemens vers le soir, le plus souvent après les repas, quelquefois d'une manière irrégulière, pendant lesquels les malades éprouvent de la chaleur à la paume des mains et à la plante de pieds, et à la suite desquels ils ont des sueurs abondantes qui les débilitent beaucoup; émaciation plus ou moins rapide, en proportion

---

l'importance de l'analyse en Médecine, tout le monde médical, entraîné par un ascendant puissant, a obéi, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir. Quel ouvrage seroit accueilli aujourd'hui, si, après avoir présenté la description, toujours confuse, de l'ensemble d'une maladie, il ne fixoit l'attention du lecteur sur les symptomes qui constituent son caractère ?

de

de l'activité de la fièvre, de l'abondance des sueurs ou de la diarrhée.

Les auteurs distinguent à cette maladie, trois périodes qui ne sont que des degrés différens d'intensité, mais qui ne peuvent pas toujours se remarquer.

Dans le premier, la fièvre est obscure, irrégulière, et les fonctions peu altérées.

Dans le second, le pouls est constamment petit, vif et fréquent, et s'accélère dans les redoublemens, pendant lesquels la chaleur des mains et des pieds est manifeste, et les sueurs sont copieuses et débilitantes; alors l'émaciation est rapide.

Dans le troisième, tous les symptomes sont très-intenses, et la maigreur portée au degré du marasme. Les malades sont semblables à des squelètes recouverts d'une peau sèche et terreuse.

Histoires et caractères spécifiques des différentes espèces de fièvre hectique sans vice organique.

VIE ORGANIQUE.

Systême muqueux des hectiques gastriques.

Prédisposition. Quoique tous les hommes soient exposés à cette hectique, on peut reconnoître une prédisposition non équivoque chez les personnes dont le systême gastrique a peu d'énergie, chez qui le moindre écart de régime ou le plus léger trouble moral, est suivi d'une digestion laborieuse, caractérisée par des rots, des rapports, des pesanteurs d'estomac, des chaleurs de la face, des maux de tète; ensuite, des coliques,

des diarrhées, dont les excrémens ont une odeur acide ou différente de l'état habituel; et chez celles qui, après l'usage des alimens, des boissons, ou des assaisonnemens de haut goût, se plaignent d'un sentiment de chaleur à l'estomac, et de sensibilité à l'épigastre.

Causes excitantes. Les fautes que l'on commet dans le régime, en s'abandonnant trop à son appétit, ou en l'excitant par des stimulans, et l'habitude de se nourrir d'alimens indigestes, âcres ou peu nutritifs, doivent être mises au premier rang des causes de l'hectique gastrique; j'en ai rapporté quelques preuves, et j'aurois pu les multiplier davantage.

On trouve dans les consultations d'*Hoffmann*, plusieurs observations de fièvre lente des vieillards, *marasme sénile*. On voit évidemment que ceux qui y ont été sujets, avoient abusé, pendant la majeure partie de leur vie, des alimens de mauvaise qualité, et des médicamens toniques qui avoient paru, à leurs médecins, nécessaires pour rétablir le ton de l'estomac. Ce viscère longtemps fatigué, résiste néanmoins, quoiqu'avec peine, pendant un grand nombre d'années; mais il finit par ne plus exécuter une seule digestion parfaite. C'est alors que la fièvre hectique paroît, en même temps que tout le corps se consume et s'exténue.

A ces causes doivent se rapporter les hectiques à la suite de l'hypochondrie, et celles (gastriques), à la suite des fièvres intermittentes. La première, primitivement due à la dépravation graduée de la digestion, est, sans doute, accélérée dans sa marche, par les idées tristes des hypochondriaques; mais elle est toujours

originairement gastrique. La deuxième peut aussi recevoir quelque influence des accès qui fatiguent et débilitent les organes ; mais si elle n'arrive que dans les intermittentes excitées par des erreurs de régime, ou combattues par des stimulans mal choisis, dans un temps où l'estomac a besoin d'être relâché, calmé ou évacué, elle n'en est pas moins une hectique gastrique. Le sevrage précipité, qui laisse un estomac trop foible et trop sensible, exposé à l'impression prématurée des alimens ordinaires, peut-il aboutir à un autre résultat qu'à la destruction de la puissance digestive? Il est donc raisonnable que l'hectique qui en est la suite, rentre dans celles par vice de régime.

Toutes ces causes agissent surtout en détruisant l'activité de l'estomac; cependant elles peuvent y porter un degré d'irritation, qui se rapproche de la phlogose; mais l'alkool et les substances inassimilables, ont plus particulièrement ce dernier effet.

Les corps étrangers, en masse considérable, sont toujours un obstacle à la perfection des digestions, et pourroient, par là seulement, donner lieu à une hectique; ils ont cependant encore de plus, l'inconvénient d'établir un degré d'irritation plus ou moins grand. Les vers des premieres voies sont plutôt, pour moi, des corps étrangers qu'on peut comparer aux précédens, que des animaux voraces qui soustraient au systême absorbant, tout le chyle nécessaire à la nutrition.

Restent maintenant deux causes qui se rapprochent beaucoup par le mécanisme de leur action ; ce sont les superpurgations et les diarrhées. On y voit irritation

et relâchement de la membrane muqueuse des intestins, et perte considérable de fluides, par l'effet de ce double état morbifique.

On peut donc conclure, en résumant les causes, que tout ce qui altère pendant longtemps, la fonction digestive, soit en détruisant la force de ses organes, soit en y produisant une irritation au-dessous de l'inflammation qui désorganise (1), soit en déterminant une secrétion trop copieuse du mucus que secrète leur membrane, peut devenir la cause d'une fièvre hectique gastrique,

Symptomes des hectiques gastriques.

Avant d'exposer les symptomes, il est bon de faire connoître les signes auquels on reconnoît la décadence progressive de la fonction disgestive, chez les personnes qui ont été longtemps soumises aux erreurs de régime. Ils n'ont pas toujours, il est vrai, précédé la fièvre hectique; mais quand cela a eu lieu, l'espoir doit être moindre, et c'est, en général, une raison de ne pas les laisser ignorer.

Je continue de résumer Hoffmann.

Les malades deviennent sujets à des appétits irréguguliers et bizarres, ou bien ils tombent dans l'inna-

---

(1) *L'autopsie montre peu d'altération dans le tissu muqueux, à la suite de son inflammation même aiguë,* Cette remarque, du C. *Gaignard, de l'inflammation aiguë en général, Paris*, an 11, doit nous engager à ne pas nous laisser effrayer par l'intensité des symptomes dans l'hectique gastrique, et en général dans toutes les muqueuses.

pétence et dans la dyspepsie. Tous les symptomes des digestions laborieuses, dont j'ai parlé dans les causes prédisposantes, se manifestent, ceux de l'hypochondrie, si bien isolés dans le Traité de M. *Louyer*, viennent s'y joindre; enfin, vers le déclin de l'âge, une fièvre de consomption, ordinairement funeste, termine l'existence la plus insupportable.

Symptomes. Pour déterminer si une fièvre hectique est gastrique, il faut d'abord s'assurer des causes; on fixe ensuite son attention sur les symptomes qui sont étrangers au mouvement fébrile. En parcourant les variétés des gastriques, nous trouvons;

Dans celles qui dépendent des erreurs de régime, de l'anorexie, de la soif, la bouche sèche ou un afflux copieux de salive, des digestions laborieuses, marquées par des pesanteurs, des rots, des vomissemens, des cardialgies, des anxiétés précordiales; quelquefois l'appétit persiste ou est augmenté, mais les digestions sont toujours laborieuses.

L'enfant qu'on vient de sevrer ne peut nous rendre compte de ce qu'il éprouve; mais nous avons d'abord la circonstance de son sevrage, puis la soif, la boulimie, l'anorexie, la lienterie, qui s'aperçoivent sans faire parler un malade. Ces symptomes peuvent s'attribuer au carreau, mais qu'importe, si le traitement est le même?

Je ne dois pas oublier de fixer les yeux sur l'embarras gastrique, isolé de la foule des symptomes que produisent les lésions de l'estomac. Il se caractérise par une bouche amère ou pâteuse, une langue jaune ou

blanche et muqueuse. L'anorexie, les nausées et la bouche plus sale lorsqu'on est à jeun, par la sensibilité de l'épigastre, et une céphalalgie que les malades rapportent au-dessus des orbites. Il n'est pas besoin de la réunion de tous ces symptomes pour le reconnoître; mais la bouche mauvaise et la céphalalgie manquent rarement.

Lorsque les malades ont joint à l'abus des alimens celui des assaisonnemens et des médicamens cordiaux, les cardialgies et les anxiétés sont plus cruelles, et il y a un sentiment de chaleur à l'épigastre. Mais quand des substances très-âcres ou corrosives ont été avalées, la sensibilité de l'estomac est telle, qu'il ne peut presque rien supporter; les plus doux alimens causent des douleurs, un mal-aise inexprimable, et souvent sont rendus par le vomissement. C'est à ce degré que nous avons vu la peau se couvrir de pustules rouges, rendant un ichor rongeant, et les malades exhaler l'odeur de la substance qu'ils avoient habitude de prendre.

Ces symptomes, loin de nous répondre de l'intégrité de l'estomac, sont faits pour nous persuader le contraire. J'en conviens; aussi j'insiste sur leur énumération, afin de rappeler qu'il ne faut pas abandonner le malade, quelque désespéré qu'il paroisse; puisqu'il est prouvé qu'on en a guéri qui sembloient avoir une vraie gastrite.

Le sentiment d'un poids ou d'une douleur obtuse dans un des hypocondres, joint à quelques-uns des symptomes précédens, doit faire naître le soupçon d'un corps étranger séjournant dans l'estomac. On

fera donc les interrogations nécessaires ; mais si les réponses étoient négatives, et le vomissement qu'on pourroit tenter sans, effet satisfaisant, on auroit à craindre quelque chose de plus fâcheux.

La cause vermineuse se conjecture par l'âge du malade, qui est ordinairement peu avancé, par son tempérament plus lymphatique que sanguin, par la pâleur, la dilatation de la pupille, la démangeaison des narines, l'odeur acide de l'haleine, un afflux de salive à la bouche le matin à jeun, des picotemens et des douleurs à l'épigastre ou dans le ventre, des diarrhées muqueuses, et même du ténesme ; enfin, par la sortie des vers. Il ne faut pas oublier que les personnes qui ont des vers, se trouvent ordinairement mieux après avoir mangé.

Lorsque l'hectique succède à une fièvre intermittente, elle peut être gastrique, pectorale, ou par altération de tous les systêmes. Si elle est gastrique, elle offre toujours quelques-uns des symptomes précédens ; mais elle peut être gastrique et pectorale tout à-la-fois : alors il faut la rapporter principalement aux gastriques, parce que son traitement ne diffère pas du leur (voyez les pectorales). *Morton* appelle fortement l'attention sur les symptomes qui doivent engager à traiter cette phthisie apparente, comme une foiblesse et un relâchement de l'estomac. Les signes qu'il donne sont ceux que j'ai assignés aux hectiques par vice de régime (page 65).

Un dévoiement abondant et prolongé, avec une fièvre hectique, rappellera aussitôt l'idée des hecti-

ques par superpurgation, et de celles par diarrhée chronique; et quand on aura été informé si le malade a été superpurgé, ou s'il avoit un dévoiement avant la fièvre, on aura bientôt porté son diagnostic.

En général, on retrouve, dans toutes les hectiques gastriques, un sentiment de foiblesse, d'accablement, de mal-aise, d'agitation, plus grand que dans toutes les autres : le moral est même quelquefois affecté à un point qui se rapproche du désespoir; tous les physiologistes en savent assez la raison.

Des hectiques pectorales.

Dans l'histoire générale des hectiques pectorales, nous n'avons que deux variétés à noter; ou la cause réside dans la trachée, ou elle réside dans les ramifications des bronches.

Prédisposition. Il n'en existe point pour la première variété. La deuxième en reconnoît une très-prononcée.

Les personnes délicates, sensibles au froid, qui, pour s'en préserver, augmentent sans cesse la mollesse et la susceptibilité de leur peau par des vêtemens chauds, par le séjour dans un appartement où stagne sans cesse une petite colonne d'atmosphère échauffée, par un lit mollet, et soigneusement couvert, sont les plus sujètes aux catarrhes, et, par conséquent, à l'hectique qu'ils peuvent occasionner. Leur peau, aussi foible que sensible, n'a pas plutôt été frappée de l'air froid, qu'elle repousse la sueur, et même l'insensible transpiration; au même instant la membrane muqueuse des bronches est frappée de catarrhe.

Causes excitantes. Cependant la répétition des catarrhes habitue le principe vital à diriger trop abondamment ses influences sur le poumon, augmente, par là, la vitalité de la membrane muqueuse des bronches, épanouit son tissu, le dispose à secréter outre mesure, et à suppléer, pour ainsi dire, au défaut de tous les secrétoires. Bientôt cette action devient si outrée, que le désordre se met dans les autres fonctions : la réparation n'est plus proportionnée aux pertes (1), la nature s'épuise, et son dernier effort est d'exciter la fiévre hectique.

Que celle-ci ait été précédée de catarrhes réitérés, qu'elle dépende d'un seul, survenu par l'influence de la température, où par une sorte de crise de quelque maladie aiguë, elle est toujours un effet de la foiblesse et de l'irritation de la membrane des bronches ; c'est-à-dire de l'état où nous venons de la représenter; état

---

(1) Je suis loin de vouloir faire entendre que l'évacuation soit l'unique cause du dérangement des fonctions et du défaut de réparation. Il est bien avéré que quand un organe reçoit trop d'influence vitale, l'action des autres se fait imparfaitement, et surtout la digestion et la nutrition ; or ce désordre ne peut avoir de durée, sans que l'animal tombe en consomption. C'est ainsi que toute irritation locale prolongée jette dans l'épuisement, si l'habitude ne rend la partie insensible au stimulant ; mais souvent elle l'émousse, et je crois que l'engourdissement qui suit la répétition de l'action du stimulant, a préservé plus de jeunes gens de la consomption dorsale, que les préceptes de la morale, et la frayeur de la mort.

qu'on peut comparer à celui de la membrane des intestins, dans les dévoiemens par superpurgation et dyssenterie, et peut-être, jusqu'à un certain point, à celui de la membrane de l'estomac, dans les autres gastriques. Je dis jusqu'à un certain point ; car l'emploi de présider à la digestion distingue cette membrane muqueuse de toutes les autres. En effet, nous voyons fréquemment des flux muqueux très-abondans, se faire par les membranes des poumons, des gros intestins, de l'utérus, etc. et l'excès de ces excrétions est la cause la plus fréquente des hectiques qu'elles peuvent déterminer. L'estomac, au contraire, paroît leur donner lieu, non par une perte muqueuse, mais par un vice des digestions. Cependant, comme nous ne présumons pas que les corps étrangers qu'il renferme, soient capables d'empêcher entièrement la digestion (1), il est permis d'attribuer quelque chose à l'irritation. L'irritation seroit donc le point de ressemblance entre les hectiques pectorales et les hectiques gastriques. Elle doit concourir en quelque chose à la production des pectorales par catarrhe, puisque nous reconnoissons qu'elle concourt

(1) J'ai connu une dame qui, pendant une grossesse, ne pouvait digérer les groseilles et les cerises ; mais elle ne les vomissoit pas de suite. Ces fruits séjournent souvent dans l'estomac un ou deux jours, pendant lesquels cette dame ne laissoit pas de prendre des alimens comme à l'ordinaire ; lorsqu'elle les rendoit enfin, au milieu des plus violens efforts, ils ne sortoient qu'avec du suc gastrique et de la bile. Les autres alimens des différens repas avoient été digérés.

à celle des gastriques, et puisqu'elle procure seule les hectiques par corps étranger dans la trachée.

Ces dernières ne peuvent être attribuées qu'à l'irritation ; et si cela paroissoit surprenant, qu'on se rappelle que des pessaires, séjournant dans le vagin, ont donné lieu à la fièvre hectique, et qu'il n'est pas rare de la voir survenir par la seule présence d'une pierre dans la vessie. Cependant il n'y a pas, dans ces cas, une perte de fluides assez abondante pour jeter dans l'épuisement. Je pourrois encore invoquer en preuve l'hectique par leucorrhée; car on ne peut admettre qu'une perte de quelques onces par jour, d'un fluide si peu essentiel à l'économie, soit l'unique cause de la consomption (1).

Symptomes.

Quand un corps étranger séjourne dans la trachée, il y a le plus souvent douleur et vive irritation au larynx, toux convulsive, rougeur du visage, menace de suffocation, quand ce même corps vient à se déplacer ; ce qui arrive quelquefois brusquement et sans qu'on s'y attende. Néanmoins il ne faut pas trop se fier à ces signes ; la trachée peut s'habituer assez pour

(1) On ne sauroit nier qu'il est beaucoup de personnes qui mouchent ou crachent, dans un jour, plus de mucus que n'en rend une femme leucorrhéique, et qui ne s'épuisent pas ; pourroit-on dire qu'elles ont assez de fluides, pour en perdre beaucoup sans s'affoiblir ? Je ne le pense pas ; car si la même personne perdoit, par leucorrhée, ce qu'elle perd d'une de ces deux manières, elle tomberoit au bout d'un certain temps dans la débilité. Or, une telle différence ne peut venir que de l'influence de la membrane irritée, sur le reste de l'économie.

cesser de transmettre l'impression au cerveau, sans s'émousser au point de ne plus exciter la fièvre; on en a la preuve par l'observation n°. 13. Le malade n'avoit pas même senti l'entrée du corps étranger. Ce ne sera donc qu'en excluant toutes les autres causes, et en se rappelant bien le passé, qu'on parviendra à un diagnostic assuré.

Les symptomes de l'hectique pectorale par irritation et foiblesse de la membrane muqueuse des bronches, se réduisent à une toux forte et fréquente, à une expectoration muqueuse et souvent puriforme, fort abondante, à la dyspnée, à une douleur générale de la poitrine, et à un sentiment de gêne et de pesanteur sous le sternum.

Ces symptomes sont bien ceux qui lui appartiennent, mais ils appartiennent aussi à la phthisie. Cependant rien de plus important que d'en saisir la différence; car le kina, reconnu par tous les praticiens pour le remède presqu'unique de la fausse phthisie, ne manque jamais d'exaspérer la véritable.

Nous allons rendre compte des signes auxquels *Bosquillon*, *Chapman*, *Portal* et *Missa* ont jugé que la substance du poumon conservoit son intégrité.

D'abord le malade ne doit point réunir les caractères de la phthisie héréditaire, qui sont :

Origine de parens phthisiques, corps grêle, épaules étroites, avec les omoplates rentrant en dedans, poitrine étroite et applatie, taille souvent élevée, teint coloré, et surtout rougeur circonscrite des pommettes, fine et transparente, ou bien pâle et cendrée, [redacted]

avec un teint analogue ; vivacité des passions, toux sèche habituelle, qui devient forte et humide, quand les malades sont attaqués de catarrhe. Si ces derniers surviennent alors fréquemment, si dans leurs intervalles il reste une toux sèche et de la dyspnée, s'il y a des hémoptysies, si peu-à-peu la fièvre hectique s'allume, personne ne peut douter que le malade ne soit affecté d'une véritable phthisie.

Voici maintenant la marche de la phthisie catarrhale, d'après *Portal.*

Il survient un rhume qui s'exaspère ; alors, symptomes violens et opiniâtres d'inflammation rougeur et tuméfaction du visage, plénitude du pouls, chaleur vive, fièvre forte et continuelle, douleur vive de la poitrine, crachats sanglans ; tel est le catarrhe inflammatoire qui menace de phthisie et que l'on peut guérir par les délayans, les saignées et les exutoires. Si, après de tels symptomes, l'expectoration devient purulente, que la fièvre hectique se marque et que la consomption survienne, il est à présumer que le poumon est en suppuration.

Opposons à ces deux tableaux celui de l'hectique par irritation et foiblesse du poumon à la suite des catarrhes et à la suite des fièvres aiguës.

1. *A la suite des catarrhes.* Elle commence par un catarrhe, mais il n'a pas précédé de symptomes inflammatoires. Dès le commencement on ne voit que de la débilité, du relâchement et une expectoration puriforme aussi abondante qu'elle le sera par la suite. Très-souvent la membrane muqueuse des fosses

nasales fournit une excrétion analogue à celle du poumon. La douleur de poitrine est plutôt étendue que concentrée dans un seul point ; quelquefois elle se borne à un sentiment de pesanteur qu'on rapporte derrière le sternum.

2e. *A la suite des fièvres.* A l'issue d'une fièvre aiguë, continue et quelquefois intermittente, ou d'une longue succession de différens accès irréguliers, comme d'une intermittente dégénérée ; il survient une expectoration analogue à la précédente, et qui, comme elle, n'a point été précédée de symptomes inflammatoires ; tout annonce, au contraire, la débilité générale.

Symptomes communs aux deux variétés et différens de ceux de la phthisie. L'urine n'est pas furfuracée et grasse à sa surface comme dans la phthisie ; elle dépose un sédiment blanc ou briqueté, et sa partie supérieure reste limpide. La fièvre hectique paroît de bonne heure, ses redoublemens ne sont pas réguliers à midi, ils viennent plutôt le soir, ou n'ont point d'heure fixe (1), ils manifestent quelquefois une tendance vers le type intermittent quotidien par des horripilations et par les intervalles d'apyrexie qu'ils laissent.

---

(1) Je ne conseillerois pas d'accorder trop de confiance à ce signe. J'ai vu de vraies phthisies dont les redoublemens n'étoient pas réguliers à midi ; et nous avons cité des hectiques sans vice organique, dont les redoublemens ressembloient à ceux de la phthisie légitime.

On ne confondra pas cette hectique avec les phthisies consécutives ; la maladie antécédente les fait assez présumer ; d'ailleurs, l'expectoration purulente et la fiévre hectique sont toujours précédées de symptomes inflammatoires.

Des hectiques génitales.

La prédisposition à l'hectique par leucorrhée, est celle de cette maladie elle-même. Un tempérament lymphatique, l'habitation d'un lieu bas et humide, l'oisiveté, les alimens relâchans, la répétition des grossesses, etc. sont les causes qui établissent la leucorrhée constitutionnelle ou atonique. Elle peut encore dépendre d'une leucorrhée accidentelle avec vive irritation, qui, par sa durée, jette la malade dans la langueur.

La leucorrhée qui se prolonge ne peut donc jeter dans l'hectique, que quand la personne est parvenue à un certain degré d'épuisement, c'est-à-dire, quand cette leuchorrée est devenue constitutionnelle ou atonique ; alors il est aisé de reconnoître que la fiévre est due à cette secrétion muqueuse, ou à l'état qui la produit.

On remarque d'abord la secrétion elle-même, et l'on apprend qu'elle est ancienne. La matière qui s'écoule par la vulve est muqueuse, blanchâtre, jaunâtre ou verdâtre, plus ou moins âcre et fétide ; les malades ressentent quelquefois des cuissons ou du prurit dans le vagin et dans l'urèthre. A ces symptomes locaux, se joignent ordinairement des douleurs d'estomac, de

l'anorexie et même de la dyspepsie, des douleurs du dos, des lombes et des cuisses, et une débilité plus ou moins grande. Cette dernière série de symptomes pourroit faire croire que l'hectique n'est que gastrique, si l'on n'avoit pas soin de s'informer du début.

Je me suis borné à l'hectique par leucorrhée, pour ne pas répéter ce qu'on trouve dans de bons ouvrages; cependant je dois prévenir qu'on pourroit rencontrer les hectiques par corps étranger dans le vagin, ou la matrice (comme par placenta retenu), et même par la descente de matrice : celles-là se rapporteroient à la seule irritation. Mais comme cette irritation entraîne toujours un écoulement épais, analogue à celui de la leucorrhée, il seroit facile de n'attribuer le mal qu'à cette dernière; c'est pourquoi j'ai cru devoir avertir de la possibilité de ces cas, afin qu'on ne néglige aucune des questions qui peuvent concourir à une certitude complète.

Telles sont les *hectiques* dont la cause a primitivement agi sur une membrane muqueuse. Je résume ici les caractères qui leur sont communs.

1°. Elles sont toutes dues à une irritation exercée sur une membrane muqueuse, soit que cette irritation dépende de corps venus du dehors, soit qu'elle résulte d'une action extraordinaire mise en jeu sympathiquement par la lésion d'un autre système.

2°. Elles présentent un écoulement muqueux qui peut prendre l'apparence purulente, sans qu'il y ait désorganisation de la membrane. *Il faut excepter l'hectique stomachique qui a des caractères propres.*

3°. Elles s'influencent réciproquement, de manière qu'une d'elles existe rarement longtemps sans une autre ; de sorte qu'à la fin de la vie il est souvent difficile de reconnoître à quelle membrane muqueuse est due la consomption.

4°. Elles guérissent toutes, sans qu'il reste de vice organique, aussitôt qu'on est parvenu à faire cesser l'irritation, et à modérer la secrétion de la membrane dont la lésion les détermine.

SYSTÊME SANGUIN.

Hectique par anomalies du systême sanguin.

Lorsqu'un malade se présente avec une fièvre hectique, on aura bientôt, en parcourant toutes les fonctions, reconnu s'il la doit à une hémorrhagie ou à une suppression sanguine. Il existe une prédisposition à ces deux variétés d'hectique, que je crois utile de rappeler pour rendre cette exploration plus aisée.

Prédisposition aux hectiques par hémorrhagie. Ce ne sont point les personnes les plus robustes, d'une texture charnue et athlétique, qui sont le plus sujètes aux pertes de sang copieuses. Quelque vigueur et quelque pléthore qu'on suppose, jamais la nature n'a besoin des hémorrhagies énormes ; elles ne peuvent résulter que des concentrations vicieuses des forces vitales : c'est pour cette raison qu'on les rencontre chez les hommes plutôt grèles que replets, souvent pâles, mais le plus ordinairement à teint animé et à peau fleurie ; chez les personnes vives, très-sen-

sibles et qui ont les passions violentes; en un mot chez les individus où le système nerveux partage la prédominance du sanguin. Ce tempérament qui est, en général, celui de la majeure partie des femmes, les dispose aussi beaucoup aux hémorrhagies excessives, comme l'atteste chaque jour l'expérience :

Aux hectiques par suppression d'hémorrhagie. L'obstacle qui s'oppose à une hémorrhagie, vient de trois sources : 1°. d'un spasme fixé sur le systême capillaire du lieu où devoit se faire l'expression sanguine; 2°. d'une irritation établie sur une autre partie, laquelle y appelle des forces que la nature auroit dirigées vers le lieu accoutumé; 3°. de l'insuffisance des forces vitales pour opérer, par aucun organe, l'expulsion du sang comme par le passé. Pour ces trois causes de suppression il n'existe que deux prédispositions : 1°. la susceptibilité qui correspond aux deux premières, c'est-à-dire, le même tempérament qui dispose aux hémorrhagies excessives; 2°. la débilité générale, et, spécialement, celle du systême gastrique, ordinaire aux personnes qui se nourrissent de mauvais alimens, ou qui digèrent imparfaitement, et à celles dont l'âge a débilité toutes les fonctions.

Les causes excitantes des hectiques par les anomalies du systême sanguin, sont trop évidentes pour mériter un développement.

Symptomes des hectiques.

1°. *Par hémorrhagie excessive.* La débilité générale, la disposition aux lipothymies, aux sueurs, à la leuco-

phlegmatie, caractérisent spécialement cette variété;

2°. *Par suppression d'hémorrhagie.* Des efforts spasmodiques dirigés vers l'organe qui devoit donner issue au sang, comme des coliques hémorrhoïdales ou utérines, où de semblables efforts agissant sur un organe éloigné, tels que des céphalalgies, des rougeurs de la face, des étouffemens, etc. sont les caractères de l'hectique par suppression ou effort hémorrhagique. Dans ces dernières, on n'a pas l'écoulement supprimé pour signe; mais l'âge, le genre de vie, le tempérament, offrent des données qui, comparées avec la tendance de la nature dont on entrevoit souvent le dessein par de légères traces d'hémorrhagie (1), suffisent pour arriver à un juste diagnostic.

Les praticiens nous avertissent encore (et la raison est assez d'acord avec eux) que l'embonpoint et les forces ne se consument pas aussi vîte que dans les autres hectiques, et que la fièvre est plus vive et le pouls plus vigoureux. C'est pour ces raisons que *Galien* a saigné dans une hectique fort avancée, dependant de la suppression des règles. Mais si la suppression n'étoit due qu'à la débilité, qu'elle fût une sorte de *chlorose*, autant gastrique que sanguine, il est évident que les forces ne se soutiendroient pas autant, et que les efforts hémorrhagiques seroient plus rares et plus foibles. Ces cas offriroient-ils, comme la vraie chlorose, une espèce de leucophlegmatie ?

---

(1) Voyez l'Observ. 19.

SYSTÈME GLANDULEUX.

Hectique par lactation.

Je ne connois d'autre prédisposition que la foiblesse constitutionnelle, une sensibilité fort exquise des mammelles et leur disposition à secréter abondamment, pour peu qu'on les stimule par la succion.

La cause est évidente.

Symptomes.

Outre l'allaitement prolongé et la secrétion abondante, on trouve ordinairement irritation et relâchement de la membrane muqueuse des bronches (*voyez* les pectorales).

SYSTÈME CUTANÉ.

Hectiques par lésion des fonctions de la peau.

La prédisposition consiste dans le relâchement de la peau et sa disposition aux sueurs, et dans sa sensibilité naturelle, augmentée par les causes dont nous avons rendu compte aux hectiques pectorales, qui la rend sujète à se refuser brusquement à son excrétion habituelle.

Causes. Ce sont les sueurs abondantes et continuelles, la suppression des sueurs, et la présence d'une maladie cutanée, comme la gale ou les dartres sur la peau (1).

(1) Si la dartre *ulcéreuse* qui ronge toute l'épaisseur du derme, et laisse des ulcères hideux et multipliés, produisoit une fièvre hectique, je ne la regarderois pas comme indépen-

Symptomes.

1°. *De l'hectique par sueur excessive.* Le symptome univoque est la sueur elle-même qui s'écoule avec tant de profusion, et pour une cause si légère, qu'on ne sauroit se dispenser de lui attribuer la maladie; cependant si elle ne fluoit qu'en été, et qu'il y eût d'autres symptomes...., voyez l'hectique par influence de l'été ;

2°. *De l'hectique par sueur supprimée.* J'en ai trouvé si peu d'exemples, que je ne connois aucun symptôme qui lui soit propre.

3°. *De l'hectique par la présence de l'affection cutanée.* Quand la gale couvre la peau, que le malade est fort sensible au prurit qu'elle occasionne, qu'il est tourmenté d'insomnie, et que les fonctions de son estomac en souffrent, on peut croire avec vraisemblance, si les signes des autres hectiques manquent, que celle-ci se dissipera avec l'affection psorique.

VIE ANIMALE.

SYSTÊME NERVEUX CÉRÉBRAL.

Hectiques morales.

Prédisposition. La sensibilité exquise et la facilité avec laquelle les fonctions sont troublées par des im-

---

dante d'un vice organique; je pense que dans ce cas, et dans quelques autres analogues, il y a, outre l'irritation, une véritable absorption de pus.

pressions qui, chez le plus grand nombre, n'excitent que des émotions modérées, font augurer que les personnes peuvent tomber dans une hectique morale, si elles deviennent en butte aux passions violentes.

Causes excitantes. Le travail outré du cabinet, et des passions trop vivement ressenties.

Symptomes.

Un air triste, morose, l'affectation de fuir la société et de s'occuper toujours d'une idée dominante, l'oubli des devoirs et même la négligence à satisfaire les besoins de la nature, doivent inspirer l'idée de s'informer plus particulièrement des causes de l'hectique, surtout si les signes des autres espèces manquent.

Cette hectique est celle dont la marche offre le plus d'inégalités. Elles sont surtout sensibles dans la nostalgie, où l'on remarque des palpitations, des soupirs douloureux, des larmes fréquentes, et une altération marquée dans la physionomie et dans le pouls, quand on parle, devant les malades, de leur patrie et des personnes qui les y attachent; mais le principal caractère est une amélioration remarquable lorsqu'ils conçoivent l'espoir de revoir leur pays, et une exaspération des symptomes ou l'addition d'autres plus effrayans, tels que ceux de la fièvre ataxique, de la lente-nerveuse, ou de diverses affections locales, quand on leur enlève cet espoir. On reconnoîtroit aux mêmes traits la mélancolie amoureuse de *Galien*, si elle excitoit une fièvre hectique.

Comme la nostalgie a été assimilée à la fièvre lente nerveuse, et que d'ailleurs cette dernière a quelques rapports avec la fièvre hectique en général; je pense qu'il ne sera pas superflu de placer ici, sur deux colonnes, les symptomes de ces deux maladies.

Fièvre lente nerveuse.

Début. Horripilations, puis chaleur comme au début des autres fièvres aiguës. Les symptomes des premiers jours sont vagues, insignifians; des chaleurs, des lassitudes, de l'accablement, des variations dans le pouls, etc.

Progrès.--Au moral. Pleurs involontaires, taciturnité, soupirs douloureux, découragement, et autres marques extérieures d'une affection triste, mais qui ne se dissipent point en parlant de certains sujets.

Au physique. Vertiges, engourdissement, débilité, somnolence, ou disposition à ce symptome, oppression à la région précordiale, resserremens de poitrine, convulsions, roideurs tétaniques, etc. anomalies dans la chaleur et dans la coloration, paroxismes irréguliers, à peine sensibles.

Nostalgie.

Début. Il n'est pas marqué par des symptomes frappans; les malades sont moroses et dépérissent; on s'aperçoit ensuite qu'ils ont de la fièvre.

Progrès.--Au moral. Soupirs douloureux, anxiétés en parlant du pays natal, saillies de gaîté, puis retour de la tristesse, palpitation, etc. et autres marques extérieures d'une affection triste.

Au physique. Débilité, fréquence dans le pouls, chaleur sèche, habituelle, paroxysmes vers le soir, ou après le repas, avec chaleur, quelquefois uniforme, quelquefois plus vive à la paume des mains et à la plante des pieds. Souvent des sueurs copieuses vers la fin de ces paroxysmes. Les anomalies nerveuses, décrites dans l'autre

Fièvre lente nerveuse.

Aucune consolation n'a d'influence sur ces symptomes ; la maladie poursuit sa marche avec opiniâtreté.

Summum.

Accroissement des symptomes, délire tranquille, à voix basse, pendant la somnolence. Yeux ternes, face hyppocratique, prostration, syncopes, sueurs froides, soubresauts des tendons, pouls presque insensible, plus de paroxysmes remarquables.

Terminaison. La somnolence se change en affection comateuse, dans laquelle les malades meurent du 15 au 30 ; ou bien depuis cette époque ils vont se rétablissant.

Nostalgie.

colonne, peuvent se présenter à un léger degré sans cause connue ; mais si les malades sont contrariés ouvertement dans leurs desirs, ou mal traités, etc. elles peuvent devenir aussi intenses que dans la lente nerveuse, et même offrir des simulacres d'angine, de strangulation, etc. Cependant tout cela s'évanouit aussitôt qu'ils conçoivent l'espoir du retour desiré.

Summum.

Emaciation plus grande que dans la lente nerveuse, point de somnolence, de coma permanent qui annonce un vice du cerveau. Les paroxysmes toujours marqués ; la nature développe toutes ses forces, mais elles n'aboutissent qu'à la consomption.

Terminaison. Guérison subite, si le malade est satisfait ; s'il ne l'est pas, la maladie peut se prolonger plusieurs mois ou plusieurs années.

Voici maintenant ce qu'on peut conclure de la comparaison de ces deux maladies :

1. La nostalgie est due à des images tristes, retracées sans cesse dans l'imagination qui, en détruisant l'uniformité de l'influence vitale, empêchent l'exercice régulier des fonctions nécessaires à la conservation de la santé; et il en résulte, par les efforts continuels que fait la nature pour rétablir l'équilibre, un mouvement fébrile, lent, continu et régulier.

2. Quand ces images sont représentées sous des couleurs plus vives, le même effort détermine des mouvemens désordonnés et étrangers à la marche la plus ordinaire de la maladie; ce sont les symptomes ataxiques.

3. Lorsque ces images s'affoiblissent, le désordre s'affoiblit avec elles; persistent-elles, il persiste; ce qui peut durer un temps indéterminé: disparoissent-elles, toute affection morbifique se dissipe, et nous laisse, par-là même, la certitude de l'intégrité des organes.

La fièvre lente nerveuse nous présente aussi un grand désordre de la puissance nerveuse; mais ce désordre, tout irrégulier qu'il paroît, suit une marche très-régulière. 1. S'il semble disparoître dans le commencement, il ne manque pas de renaître bientôt. 2. D'intermittent qu'il étoit, il devient permanent; quelquefois il se borne à un seul symptome, le défaut de l'influence cérébrale sur les organes de la vie animale. 3. Alors si la nature n'en détruit pas la cause, point de milieu; le malade succombe dans un temps déterminé; et nous trouvons, dans son cerveau, un vice appréciable; le plus souvent un épanchement lym-

phatique. 4. La nature doit-elle triompher ; à partir d'une époque déterminée, les anomalies nerveuses deviennent plus rares, elles se dissipent, les fonctions se rétablissent, en même temps que la fièvre s'appaise; et la santé est rétablie dans un temps toujours déterminé.

Il est inutile d'ajouter que la fièvre lente nerveuse peut survenir à celui qui est affecté de nostalgie, et établir ainsi une complication qu'il n'est pas impossible de démêler, en se souvenant que la seconde de ces maladies a précédé la première.

Ce que je viens de dire de la nostalgie peut s'appliquer avec justesse aux autres hectiques morales; elle n'en est qu'une variété : toutes sont dues au même mécanisme, et toutes susceptibles des mêmes inégalités.

Quoique cet article soit déjà long, nous croyons devoir encore y ajouter quelques conseils pour faciliter le diagnostic des hectiques morales.

Dans toutes les hectiques dont la cause est locale, il y a à considérer la fièvre et les symptomes prédominans; ceux-ci sont assez faciles à saisir dans les hectiques que produisent les altérations des systêmes de la vie organique : il n'en est pas ainsi dans les hectiques morales. Aucun systême n'est lésé d'une manière permanente : on ne voit que la fièvre au premier abord ; et si le malade ne nous prévient pas, nous pouvons être déçus en attribuant sa tristesse et les inégalités de son caractère au chagrin que lui cause sa maladie. Dans tous nos examens, l'attention

doit donc autant porter sur le moral, que sur le physique.

Il est d'autres cas où le malade ne se plaint de rien et ne s'aperçoit même pas qu'il a de la fièvre (1). Cependant son embonpoint et ses forces se consument. Le médecin est appelé, il ne voit que de la maigreur et un peu de fréquence et de roideur dans le pouls. Le malade ne lui accuse aucune souffrance, parce qu'il n'en éprouve pas; il ne lui fait point part de son chagrin, parce qu'il a intérêt d'en cacher la source. Comment juger alors qu'il existe une fièvre hectique morale? Le premier soin doit être de surprendre le malade pour l'observer à différentes heures. Si l'on aperçoit de l'accélération dans le pouls et de l'augmentation dans la chaleur, une ou deux fois dans les vingt-quatre heures, c'est une *fièvre hectique,* quelle que soit l'heure du redoublement. Il ne reste plus qu'à s'assurer de sa cause. On en obtiendra l'aveu ou du malade ou de ceux qui l'approchent, si l'on sait user avec adresse des droits que donne le titre de médecin.

Toutes les hectiques décrites jusqu'ici, ont pour caractère commun d'être primitivement dues à l'altération d'un seul systême, sans aucun vice dans son organisation, et d'affecter secondairement les autres systêmes. Nous allons en voir d'autres où l'on ne sauroit distinguer quel systême a reçu, le premier, l'impression morbifique.

---

(1) Forestus de febrib. hectic., ob. 1.

Des fièvres hectiques qui dépendent de l'altération de plusieurs systêmes.

Les hectiques par *fatigue générale* et par *suite d'une maladie aiguë* n'ont aucun symptome prédominant (1); c'en est assez pour les reconnoître quand on aura été informé de la cause.

Les hectiques par rétrocession de la gale se présentent quelquefois avec des symptomes d'irritation des organes gastriques et pectoraux; mais ces symptomes, quoique fort intenses, n'ôtent pas toujours l'espoir d'obtenir la guérison. Ce sont : la sensibilité de l'estomac, de l'épigastre et du ventre, la dyspnée, la toux, et l'expectoration muqueuse. Cependant on peut trouver ces fièvres sans aucun symptome prédominant.

L'hectique qui termine la mélancolie, se reconnoîtroit à la réunion de toutes les causes qui peuvent jeter dans l'épuisement, et peut-être aux signes réunis des gastriques et des morales, etc.

L'hectique par l'effet de la chaleur atmosphérique, a pour *prédisposition*, la foiblesse et la sensibilité générale; pour *cause* l'influence de l'été, pour *symptome prédominant*, une sueur excessive, une débilité très-grande, qui se dissipent avec la saison des chaleurs, et se renouvellent en même temps qu'elle :

(1) Si elles en avoient, elles devroient se rapporter aux hectiques par vice d'un systême. On a vu que les fièvres intermittentes pouvoient laisser des hectiques gastriques et des pectorales.

L'hecthique par le froid atmosphérique, reconnoît pour prédisposition la foiblesse générale, mais particuliérement celle de la membrane muqueuse du poumon.—Ses *symptomes* sont, pour la poitrine, ceux de l'hectique pectorale ; pour tout le corps, une inertie prodigieuse : le froid semble anéantir l'énergie de tous les muscles. Mais le symptome fondamental qui ne peut jamais varier, c'est le retour des forces et de la santé avec celui de la chaleur, et le renouvellement des accideus, lorsque le froid de l'hiver vient lui succéder.

L'hectique par cause inconnue. Les auteurs lui reconnoissent, pour prédisposition, un tempérament sec et ardent. Ses *symptomes* n'ont rien qui les fasse différer de la fièvre hectique en général.

Toutes les fievres hectiques composant cette seconde division, présentent certains traits de ressemblance, qui m'ont engagé à les réunir.

1°. La cause qui les a primitivement déterminées, a agi sur plusieurs systêmes à la fois, de sorte qu'en remontant à la source, on ne retrouve point d'époque où un seul ait été affecté, quand l'hectique a débuté.

2°. Dans le courant de la maladie, on peut observer un symptome prédominant ; mais il n'y en a jamais d'unique ; ils sont, pour le moins, au nombre de deux ou trois.

Caractère commun à toutes les fièvres hectiques, qui les fait différer des autres fièvres.

Ce que j'établis ici, n'est que l'explication des deux

grands caractères que j'ai reconnus à la fièvre hectique.

Elle est due au vice d'un ou de plusieurs systêmes. Ce vice est de nature à ne pouvoir être vaincu par la réaction vitale, dans un temps déterminé. Il résulte de cette lutte, qui n'a point de bornes, l'épuisement le plus complet qui puisse se rencontrer; parce que dans toutes les autres fièvres le mouvement fébrile a éteint la vie de l'ensemble, avant qu'il ait eu le temps de détruire l'action de tous les appareils d'organes, et de conduire ainsi le corps au dernier degré d'exsiccation.

Quelle place doit occuper la fièvre hectique dans un cadre nosologique ?

Parmi les causes dont nous l'avons vu dépendre, il en est qui sont des maladies. 1o. Tous les vices organiques, l'hypochondrie, les fièvres intermittentes, la dyssenterie, la gale, les fièvres continues, etc. 2o. D'autres ne le sont pas sans l'hectique elle-même: la lactation, le travail du cabinet, la nostalgie, la fatigue générale, le froid et le chaud, les causes inconnues. 3o. D'autres enfin sont des indispositions qui déterminent tous les jours des maladies qu'on ne regarde pas comme leurs symptomes; la dyspepsie, la cessation d'une hémorrhagie avant qu'elle produise aucun désordre, la sueur trop copieuse.

Si de ces deux dernières séries, il peut résulter une fièvre *sui generis*, indépendante d'aucune maladie; comment la désignera-t-on, sinon par le titre

de *fièvre essentielle*? Si cette fièvre, essentielle dans ces circonstances, se représente une autre fois avec des maladies, et qu'elle en soit inséparable, on l'appellera *symptomatique.*

Or, il est prouvé que des altérations non maladies, et des altérations maladies, produisent une fièvre tout-à-fait semblable, qui est la fièvre hectique.

Donc la fièvre hectique est maladie *essentielle* et maladie *symptomatique.* C'est comme si l'on disoit, donc la fièvre hectique est maladie *essentielle* et n'est pas maladie *essentielle*, ou *vice versâ.* Or, cela est absurde ; car une maladie *essentielle*, dans un cas, ne peut dans un autre cas n'être pas *essentielle*, si elle est toujours la même : elle seroit tout au plus une complication.

Puisque nous ne saurions empêcher qu'elle ne soit essentielle, et que pour le bien de l'art, il importe de ne pas la considérer comme un symptome, disons que c'est une fièvre essentielle, qui toujours la même, se présente tantôt seule, tantôt compliquée à certaines maladies, dont elle marque une période.

Il est avantageux à l'art que la fièvre hectique soit considérée pour elle-même, et isolée de toute maladie, en observant qu'elle se complique avec un grand nombre d'autres, parmi lesquelles il y en a de mortelles, et d'autres qui ne le sont pas : et la raison de cet avantage est fort simple. Ainsi présentée avec ses traits caractéristiques, elle sera toujours reconnue, parce qu'elle est trop simple pour s'effacer jamais de la mémoire. Si à côté de son image se trouve em-

preinte celle de ses causes, le premier mouvement, quand on rencontrera une hectique, sera de parcourir les fonctions, pour découvrir quelle est celle dont la lésion la détermine, et pour apprécier cette lésion elle-même : par conséquent, malgré la multitude des causes de l'hectique, il n'en est aucune qui puisse échapper à l'attention. Je dis plus : il deviendra fort aisé de juger si la maladie laisse quelque espoir, ou si la victime est perdue sans ressource.

Puisque la fièvre hectique est essentielle, elle doit trouver place dans un cadre nosologique, c'est une fièvre ; elle doit donc entrer dans cette classe. Mais toutes les fièvres dépendent de la lésion d'un système, et la nôtre est commune à toutes les lésions ; elle ne peut donc s'interposer entr'elles. Toutes les fièvres peuvent la déterminer ; autre raison pour ne pas la placer avant chacune d'elles. Je voudrois donc qu'elle fût décrite la dernière de toutes. Il en résulte qu'elle formeroit un ordre par son type fébrile, un seul genre, jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'il s'en trouve de remittentes ou d'intermittentes ; les espèces naîtroient de la lésion de chaque système, soit que cette lésion formât une autre maladie, soit qu'elle ne fût qu'une altération, cause de maladie. Les variétés résulteroient de la distinction des diverses causes qui lui donnent lieu, en agissant sur ces systêmes. C'est ici qu'on distingueroit parmi ces causes des vices organiques de différente sorte, et des lésions d'action également variées par leurs causes et par leurs phénomènes.

SECTION

SECTION TROISIÈME.

TRAITEMENT.

Il n'y a point de traitement général pour une maladie dont la cause n'affecte pas toujours le même système; nous sommes donc obligés d'entrer de suite dans les divisions.

Des gastriques.

Le traitement des hectiques gastriques roule sur un seul point, la restauration des forces de l'estomac, afin qu'il puisse exécuter de bonnes digestions. Mais pour remplir ce but, on ne peut pas toujours recourir de suite aux toniques; et parmi ces médicamens, le choix n'est pas indifférent; de là, la nécessité de rappeler les divisions des hectiques gastriques.

Si la fièvre est due à des alimens peu nourrissans, il faut aussitôt prescrire un régime contraire, et faciliter la digestion des alimens de meilleure qualité, par l'usage simultanée du vin et des infusions amères et aromatiques; mais s'il se présente le moindre signe d'un embarras gastrique, il est essentiel d'émétiser avant toutes choses : on a même vu des hectiques céder au vomissement d'une matière bilieuse, verdâtre; c'est ainsi qu'Etmuler a guéri une hectique en quatre jours, par le vomitif et l'élixir de propriété; c'est ainsi que moi-même j'en ai guéri trois, comme je

l'ai déclaré plus haut. Hoffmann dit que l'hectique peut dépendre des mauvaises digestions, et assure qu'en évacuant, par le vomitif, leur résidu, et fortifiant ensuite l'estomac, on peut guérir, « quelle que soit la » débilité et la maigreur ; si la saburre ou des vers exigent des émétiques, il ne faut pas, dit-il, les redouter ».

Lorsque l'hectique se rencontre dans un estomac délabré par de longues erreurs, il ne faut pas compter sur les spiritueux, sur quelques teintures amères, ni sur les alimens fortement succulens : ce cas est délicat; il s'agit de donner, en quelque sorte, une nouvelle vie à l'estomac. Il faut quelquefois suspendre tout traitement pendant un temps; et quand on recommence la cure, faire concourir toutes les ressources de l'hygiène, pour émousser l'irritabilité générale en même temps qu'on habitue l'estomac, en commençant par les alimens les plus légers, et dont il s'accommode bien, à revenir par degré à ceux même qui le fatiguoient le plus.

On a quelquefois autant à traiter l'ame que le corps; c'est ce qui rend l'exercice de la campagne et la dissipation absolument indispensables ; car, tant que l'esprit sera profondément occupé de chagrins et de terreurs chimériques, ou livré à des inquiétudes minutieuses sur la santé, jamais l'estomac ne jouira d'une action pleine et entière; (1) c'est en vain

(1) Ces préceptes regardent spécialement les hectiques hypocondriaques. Ils ont reçu tout le développement dont ils sont susceptibles, dans le Traité de l'hypocondrie de M. *Louyer;*

qu'on tentera d'y appeler des forces pour opérer l'assimilation. On le fatiguera, on accroîtra la susceptibilité générale, en réveillant ses nombreuses sympathies; on suscitera une foule de maux nerveux des plus effrayans : on jetera dans la marche de la maladie, la confusion et le désordre; et si alors, égaré dans ce cahos, on s'avise de déclarer la guerre à chaque symptome...., malheur à l'infortuné qui a si mal placé sa confiance!

Hoffmann (1) (qu'on me permette encore cet exemple), fait preuve du plus heureux discernement, par les conseils qu'il donne pour un homme affecté de fièvre lente, sur qui on avoit épuisé tous les toniques, les amers, les apéritifs, les sels neutres, âcres, volatils, etc.... D'abord on avoit longtemps combattu sans succès, une fièvre quotidienne avec le quinquina : elle avoit enfin cédé: on avoit ensuite supprimé un dévoiement copieux; une fièvre hectique, une constipation opiniâtre, s'étoient présentées, on leur avoit opposé tous les amers et les élixirs imaginables; enfin, le malade en proie à une fièvre lente, irrégulière, avec différens symptomes nerveux, à la dyspnée et aux incommodités qu'elle entraîne, à une salivation conti-

---

c'est pourquoi je renvoie à cet ouvrage, aussi remarquable par la netteté et la précision des idées, que par le choix des observations.

Recherches historiques et médicales sur l'hypocondrie, isolée, par l'observation et l'analyse, de l'hystérie et la mélancolie, par Louyer-Villermay, médecin.

(1) Obs. et respons. medi., sect. 4, cas. 283.

nuelle, à un flux hémorrhoïdal qui l'épuisoit, ne pouvoit plus sortir du lit, et n'attendoit désormais que la dernière ressource des malheureux, lorsqu'Hoffmann est consulté. Il suspend tout traitement pendant cinq ou six semaines, prescrit, durant ce temps, des décoctions de chair tendre et de fécule végétale, aiguisées avec quelques aromates, cerfeuil, persil, fenouil, etc. enjoint un exercice en plein air et de la dissipation; il revient ensuite graduellement aux toniques; et par cette sage conduite, rend à la plus parfaite santé, celui qu'un *farrago* pharmaceutique, aussi indigeste que hors de saison, conduisoit doctement à la tombe (1). Cet exemple est un modèle qui me dispense de plus amples détails.

Mais si des substances irritantes ont, en détruisant les forces de l'estomac, introduit dans sa membrane interne une sorte de phlogose, comme dans l'observation n°. 5, dans les hectiques par liqueurs alkooliques et dans celles par médicamens âcres, il faut commencer par émousser cette sensibilité morbifique, qui tient le viscère dans un état convulsif, presque continuel. On y réussira par les mucilagineux, mais il faut pren-

---

(1) Atque ita dum malè sani homines artis falsò dictæ regulis se mancipant etiam spreto sensuum illis reclamantium judicio, morbum ex suâ naturâ brevem facilemque, in diuturnum et difficilem crudité convertunt, omnia tumultu et metu conturbantes, et fluctus, quod aiunt, excitantes in simpulo. *Sydenh Schedula Monitoria de novæ febris ingressu*, page 678.

dre garde d'en abuser ; s'ils sont trop aqueux, ils seront repoussés, il faudra donc préférer les mucilages nourrissans, tels que les solutions de gomme arabique ou adragans. On pourra les émulsionner, y joindre l'opium gommeux ou le sirop diacode ; on placera ensuite les décoctions des fruits mucoso-sucrès ; celles de ris et des autres graminées, le lait et le petit lait. Aussitôt que l'estomac supportera ces substances, on leur unira quelques aromates pris dans la famille des labiées ou des ombellifères, puis le kina, la canelle, le gérofle, le vin. Alors les alimens plus nutritifs, tels que les gelées de corne de cerf, de viande, les bouillons consommés, la chair de veau et de poulet, trouveront leur place.

Dans les premiers temps, il peut être utile d'administrer quelques bains pour porter sympathiquement la détente dans l'intérieur de l'estomac. Les frictions viendront ensuite ; puis l'exercice modéré, mais constant. Il est inutile de dire que si le besoin des émétiques ou des purgatifs se prononce, on doit faire choix des plus doux, les donner dans un véhicule un peu étendu, et les faire suivre de quelque chose qui console les voies gastriques qu'ils irritent toujours jusqu'à un certain point ; telle seroit une potion avec des eaux aromatiques simples, et un sirop calmant ou légèrement narcotique.

Le lait a spécialement réussi, lorsque les voies gastriques joignoient à la foiblesse une sensibilité extrême, produite par l'usage des substances irritantes ; c'est aussi le cas des superpurgations. On peut le couper

avec une décoction féculente, ou le faire alterner avec elle, suivant la manière dont il se digère, et suivant les goûts des malades. Cet aliment médicamenteux, si bien indiqué dans tous les cas de débilité gastrique, et lorsque l'estomac refuse les autres substances, exige une attention particulière dans ces mêmes circonstances. On sait maintenant que le lait se décompose avant de se digérer; le *serum* passe le premier, le *coagulum* reste; et si les forces gastriques ne peuvent l'analyser, l'estomac doit le renvoyer ou par le vomissement ou par la diarrhée. C'est ce qui arrive souvent aux enfans; on réuissit à le leur faire digérer en le cuisant avec la fécule, sous la forme de bouillie. Ce moyen ne convient-il pas également aux adultes? on le leur donnera donc coupé ou avec une décoction de farine de froment ou d'orge, ou bien sous forme de bouillie, et l'on aura soin d'y joindre quelque aromate, ou une eau chalibée; car, si l'estomac ne peut ni le digérer, ni l'expulser, il faut s'attendre à des suites terribles.

« Un homme de quarante ans étoit en consomption, » dévoré par une fièvre lente, que les médecins regar- » doient comme hectique. Ils crurent pouvoir rétablir » avec la diète lactée, la nutrition qui ne se fai- » soit plus en usant des alimens ordinaires; le malade » expira au milieu des douleurs les plus atroces : la » dissection fit voir l'estomac et le duodemum, farcis » de lait coagulé (1) ».

Si l'on avoit à redouter un semblable évènement,

---

(1) *Bennet*, theatrum tabidorum, *p.* 76.

on devroit solliciter l'estomac avec quelques grains de tartrite antimonié de potasse.

L'hectique, à la suite du sevrage, cède au retour de l'allaitement: si ce moyen est impratiquable, il faut donner le lait et la fécule végétale avec les précautions qu'on vient de recommander.

Les hectiques qui dépendent des vers, exigeront peut-être d'abord, qu'on mette en pratique quelqu'un des moyens proposés pour calmer l'irritabilité gastrique. Le reste de la cure est fondé sur la combinaison des purgatifs avec des amers; on en répète l'usage tant qu'il y a quelques symptomes de vers, et que les évacuations en présentent; les toniques ordinaires fortifient ensuite l'estomac, et préviennent la rechûte.

Trnka cite une observation de *Clossius*, qui prouve les bons effets du vin; je me suis dispensé de la rapporter, parce qu'elle est analogue à une autre que je présente ici: peut-être que tout médicament vomitif auroit eu le même succès; cependant quand la sensibilité de l'estomac le permet, ne pourroit-on pas faire servir cette liqueur de véhicule aux médicamens anthelmintiques?

Un jeune homme de vingt ans, livré à la bonne chère tombe dans le marasme et dans la fièvre hectique, et s'affoiblit extrêmement. Ses amis lui conseillent d'abandonner la diète et les laiteux auxquels il s'étoit astreint depuis long-temps. Il suit leur avis, fait un excès de vin, éprouve de cruelles anxiétés, plusieurs lipothymies, vomit enfin une grande quantité de vers vivans, et recouvre en peu de temps sa santé première (Weissius).

L'hectique par diarrhée n'exige que le traitement des gastriques, et quelquefois celui des vermineuses. Calmer, rarement évacuer par bas, mais quelquefois faire vomir, fortifier ensuite, et même astreindre par degré : on a de quoi remplir toutes ces indications dans l'énumération des moyens proposés contre les gastriques avec certain degré d'irritation.

Enfin lorsqu'on a lieu de soupçonner dans l'estomac le sejour de quelque corps étranger, il faut en tenter l'expulsion par le vomissement. On préférera les émétiques ou les corps gras et huileux, suivant la sensibilité de l'estomac. Il restera ensuite à calmer cette sensibilité, ou à rendre le ton perdu.

Les hectiques gastriques qui succèdent aux fièvres intermittentes se guérissent, comme elles, par le quinquina. On peut leur appliquer tout ce que nous disons des gastriques en général. Si le poumon paroissoit irrité, quelques mucilages sucrés et les exutoires devroient seconder les effets des toniques.

Traitement des pectorales.

Lorsqu'un corps étranger loge dans la trachée, on doit essayer de l'en faire sortir en excitant le vomissement ou la toux. Si l'on n'obtient pas de réussite, et qu'on ait bien la certitude de son séjour, pourquoi ne pas pratiquer une ouverture au larynx ou à la trachée-artère ?

Quant aux hectiques, suite des catarrhes ou des fièvres qui ont laissé le poumon dans un état de foiblesse et d'irritation, on a vu, par les faits cités, que le

kina en a constamment opéré la guérison. On s'est quelquefois bien trouvé de placer ailleurs un point d'irritation par le moyen des vésicatoires ou du cautère. Le citoyen Portal l'a fait avec succès. Le même praticien a aussi donnè les amers savoneux et les chicoracées pour exciter d'autres secrétions en même-temps qu'il diminuoit l'irritation des poumons par des calmans, et qu'il fortifioit l'estomac par le kina. Du reste, le traitement des hectiques pectorales se rapproche beaucoup de celui des gastriques.

Traitement des hectiques par leucorrhée invétérée.

Lorsque la leucorrhée s'est beaucoup prolongée, elle jette dans l'asthénie; toutes les fonctions languissent, et sur-tout la digestion; les douleurs et le sentiment de foiblesse que les femmes éprouvent à la région épigastrique, en sont une marque certaine. La première indication est donc de rendre à l'estomac son énergie, et l'on doit tâcher d'y réussir par le quinquina. On peut lui combiner un acide minéral, et principalement le sulfurique; il a même réussi seul étendu dans l'eau et édulcoré avec un sirop. L'élixir vitriolique a aussi été donné avec succès. Les toniques aromatiques et les alimens restaurans doivent concourir avec ces moyens: les premiers, sous forme d'infusion, qui servira de boisson habituelle; les seconds, sous celle de consommé, de gelée, etc. dans le commencement, pour préparer l'estomac à digérer la viande elle-même (Voyez les gastriques).

La membrane muqueuse de l'utérus est dans un

état de relâchement et de phlogose chronique analogue au catarrhe pulmonaire ; la deuxième indication doit donc être de la fortifier en même-temps qu'on émousse sa sensibilité. Les stomachiques sont déjà un premier moyen qui même peut quelquefois suffire; mais il est utile aussi d'agir directement par les injections; on les fera d'abord adoucissantes et mucilagineuses, puis toniques, telles seroient celles où l'on feroit entrer les amers aromatiques, camomille, absynthe, petite centaurée, etc. et enfin légèrement astringentes, comme le vin rouge, les décoctions peu chargées de kina, de roses rouges, de boutons de ronce, etc.; mais il seroit bon d'attendre, pour l'emploi de ces derniers moyens, que les autres excrétions, et surtout la transpiration, eussent repris leur mode naturel. On voit par-là que l'usage intérieur des diaphorétiques ne peut être que très-avantageux.

Traitement des sanguines.

Lorsque des pertes de sang outrées ont jeté dans la fièvre hectique, il se présente deux cas. Si c'est l'effet d'une hémorrhagie naturelle, on doit s'occuper à détourner le sang du lieu où des concentrations vicieuses des forces vitales le dirigent: on cherche à y parvenir par les vomitifs qu'on fait suivre des anodyns, comme le conseille le professeur *le Roy* d'après sa propre expérience (1). Il donne en-

(1) Voyez les leçons sur les pertes de sang, par *Alphonse le Roy*.

core des apozèmes purgatifs avec le kina dans la même vue, les sucs d'herbes comme délayans et diurétiques, et les légers diaphorétiques. On doit aussi placer des exutoires; mais comme les forces ont reçu un échec qu'il faut réparer, on doit faire concourir une diète douce et succulente (*vide suprà*), mais qui soit incapable de stimuler avec énergie. Le deuxième cas a lieu quand l'hectique est due à des saignées poussées trop loin; alors le traitement consiste uniquement dans les toniques auxquels il faut joindre des diurétiques, si l'on remarque une tendance à la leucophlegmatie. Les acides minéraux offrent encore une ressource puissante dans les épuisemens, suite des hémorrhagies. *Weicardus* les a donnés avec succès à une femme cachectique tombée dans l'hectique à la suite de pertes réitérées et d'une fièvre putride venue après; il les mêla avec un sirop et de l'eau, pour boisson ordinaire. Il en a obtenu le même effet chez une autre femme d'une complexion délicate, qui avoit été longtemps fatiguée d'un flux utérin, décoloré, très-copieux, et d'un suintement sanguin qui se faisoit par la vulve; elle avoit en outre souffert un avortement: à la suite de ces accidens, cette malade étoit tombée dans une extrême maigreur avec chaleur hectique, sécheresse des lèvres, etc. Elle guérit si complètement, qu'elle devint grosse et accoucha heureusement à terme; cependant l'auteur fut encore obligé d'avoir recours à l'acide sulfurique durant la grossesse, pour réprimer un nouveau *stillicidium* sanguin des grandes lèvres, qui menaçoit encore d'avortement: ce moyen

ne trompa point son attente. On sent qu'il sera fréquemment avantageux de combiner cet acide avec la décoction de kina.

Si l'hectique est produite par la suppression d'une hémorrhagie habituelle et nécessaire, on doit avoir en vue de la rétablir, à l'imitation de la nature qui termine quelquefois ces maladies par une évacuation sanguine. On s'est servi de la saignée avec avantage, autant pour y réussir que pour modérer l'intensité des symptomes. *Galien* la recommande lorsque la fièvre est vive et que l'embonpoint et les forces se soutiennent jusqu'à un certain point, quoique la fièvre ait déjà duré quelque temps (1). Il a fait saigner avec succès une femme dont les règles étoient supprimées depuis huit mois, et qui étoit en proie à une fièvre lente, laquelle avoit déjà entraîné une maigreur considérable. Il dit avoir tenu plusieurs fois cette conduite avec avantage dans des cas analogues.

Les boissons adoucissantes, les acidules végétaux, les émulsions sont des moyens plus généralement utiles que la saignée. Les bains tièdes peuvent être appliqués dans le but de détendre et de faciliter le retour de l'hémorrhagie; mais rien n'y réussit plus efficacement que les sangsues et les fomentations chaudes et relâchantes, appliquées au lieu où l'on veut rappeler la nature égarée.

Voilà pour le cas où l'on peut, sans danger, obliger la nature à payer son tribut accoutumé. Mais quand

(1) In Hipp. epid. 1, 6, Com. 3, n. 29.

l'hectique a duré assez longtemps pour épuiser le malade, on ne doit plus songer qu'à restaurer les forces; et je ne connois pas de meilleurs moyens que ceux indiqués à l'article des hectiques gastriques; mais à mesure que les forces reviendront, on appellera le sang vers le lieu qui doit lui donner issue.

Je crois ces préceptes applicables aux suppressions d'hémorrhoïdes autant qu'à celles des règles; ils sont, d'ailleurs, très-conformes à ceux que donne *Hoffmann*. Lorsqu'à la suite des couches, les règles n'étant pas rétablies, il paroît langueur, chaleur hectique, toux, diarrhée, émaciation, ce célèbre praticien défend de recourir aux emménagogues; mais il veut qu'on remédie aux symptomes actuels. Il a remarqué que la mort suivoit de près le succés des tentatives faites pour procurer les règles, quand l'émaciation est extrême.

Traitement des hectiques par lactation.

Quand une femme s'épuise par la lactation, le premier soin doit être de faire cesser l'allaitement; le kina vient ensuite et paroît essentiel à la cure: on la favorise par les alimens féculens, la gélatine animale, l'exercice modéré, et des passions douces. Pourroit-on appliquer quelques anodyns sur le sein pour modérer l'action *lactigène* de cet organe? N'auroit-on pas à craindre une métastase? Ne faut-il pas être réservé sur la quantité des alimens succulens, jusqu'à ce que la source du lait commence à tarir?

Traitement des hectiques par vice de la sueur.

Lorsque les sueurs excessives ont jeté les malades

dans la fièvre hectique, le kina est une des plus précieuses ressources. L'astriction qu'il produit dans l'estomac se répéteroit-elle sympathiquement à la peau ? on peut le croire. D'ailleurs le gland de chêne qui, comme cette écorce, contient du tanin, réussit aussi dans le même cas. *Morton* a encore employé les anti-scorbutiques, les préparations chalibées et les laxatifs. Parmi ces derniers on a vu de fort bons effets de l'agaric blanc : il a arrêté des sueurs nocturnes colliquatives, sans exciter de diarrhée. On peut choisir parmi les toniques ; mais il ne faut pas oublier les remèdes qui sollicitent une autre excrétion, comme les purgatifs, les diurétiques, et même les exutoires, si le poumon présente quelque signe d'irritation.

Quand l'hectique depend de la suppression des sueurs, la nature se délivre quelquefois en déterminant une autre excrétion. Une femme ayant une fièvre intermittente avec délire se découvroit toujours et supprimoit la sueur ; elle tomba dans une hectique avec effort hémorrhoïdal impuissant : au bout de dix semaines elle guérit par une expectoration muqueuse abondante (1). Ce fait nous avertit de ne pas toujours contrarier la nature lors même qu'elle choisit une voie qui nous paroît dangereuse. C'est ici sans doute le cas des exutoires, des toniques aromatiques et diaphorétiques, des bains et des diurétiques, en attendant que la nature se prononce. Mais si le malade étoit arrivé à la consomption, il faudroit se borner uni-

---

(1) *Trnka*, pars 2.

quement aux toniques, secondés par les alimens restaurans.

Traitément de l'hectique accompagnant la gale.

Quand la gale excite la fièvre hectique, et prend, en quelque sorte, un caractère aigu, je pensé qu'il faut recourir d'abord aux délayans pris à l'intérieur, et aux onctions adoucissantes faites sur la peau, comme le recommande *Lorry* pour les dartres qui causent une vive irritation. Mais ces moyens sont insuffisans: l'usage des délayans et des aqueux pourroient même devenir promptement nuisibles, si le marasme avoit fait de grands progrès, comme chez l'enfant dont j'ai rapporté l'histoire. Je voudrois donc distinguer deux cas:

1°. La fièvre hectique commençant avec un prurit douloureux de l'insomnie, etc.; ce seroit celui qui exigeroit les délayans, etc., qu'on feroit suivre des purgatifs et des onctions anti-psoriques.

2°. La fièvre hectique avancée, et le malade en consomption. Dans celui-ci, il faudroit se hâter de combattre la maladie cutanée en même-temps qu'on empêcheroit, autant que possible, l'ultérieure déperdition des forces, par les toniques les plus puissans.

Traitement des hectiques morales.

Le traitement des hectiques par excès d'étude, chagrin, mélancolie, ne diffère de celui des gastriques développé plus haut, que par la nécessité d'insister davantage sur la dissipation. Personne n'ignore aujourd'hui que le traitement de toutes les maladies

de l'esprit est subordonné à ce grand principe : *Eloigner la pensée de l'objet du délire ou de la mélancolie.* Le meilleur moyen d'y parvenir, est de présenter sans cesse à l'esprit des objets nouveaux qui l'occupent assez pour le distraire, sans fixer fortement son attention. Les voyages réunissent tous ces avantages ; mais il faut une certaine force pour les supporter : de là la nécessité de commencer par les toniques, en s'efforçant dès-lors de procurer quelque distraction. Ces médicamens doivent aussi dans la suite marcher de concert avec les moyens moraux.

Quant à la *nostalgie* et au desir de voyager, on n'en vient à bout qu'en procurant aux malades l'accomplissement de leurs desirs. Si cependant cette ressource se trouvoit enlevée, quelle autre pourroit la remplacer ? les consolations tendres et affectueuses de l'amitié, et surtout la distraction, sans oublier les toniques, les bons alimens, et quelques antispasmodiques. Peut-être aussi que la perte de l'espoir seroit suivi de l'oubli de la chose desirée.

Traitement des hectiques dont la cause a agi sur plusieurs systêmes.

PAR FATIGUE GÉNÉRALE.

Il ne consiste que dans le repos secondé des toniques et des bons alimens (*Voyez les gastriques*).

Par suite de fièvre. Je n'ai rien à ajouter sur celles-ci, sinon qu'il faut insister sur les adoucissans mucilagineux et sur les aqueux, à proportion que la fièvre

conserve

conserve plus du caractère inflammatoire, comme après les inflammations cutanées. Quant à l'hectique qui succède aux intermittentes supprimées mal à propos, si elle n'entraîne pas la débilité, si elle est irrégulière et qu'elle conserve quelque chose du caractère intermittent, on doit essayer, comme l'a fait *Morton*, de rappeler les accès à leur type primitif par les boissons amères et purgatives, laisser aller ensuite la fièvre pendant quelque temps, et l'user, en quelque sorte, par les amers indigènes, comme la camomille, le vin d'absynthe, etc.; si elle résiste, on donne le kina, mais avec réserve. On a vu une colère violente rétablir dans son type une tierce contre laquelle tous les moyens avoient échoué. C'est au praticien intelligent et expérimenté, à juger quel parti on pourroit tirer d'un semblable moyen.

Par répercussion d'une affection cutanée. Lorsque l'hectique résulte d'une répercussion psorique ou dartreuse, les délayans, les légers diaphorétiques, les bains, si la peau est sèche, les exutoires, enfin procurer une nouvelle affection cutanée, sont les moyens que l'expérience indique au praticien. Les toniques et les stomachiques ont aussi beaucoup d'efficacité, quand les malades commencent à s'épuiser; sans doute parce

qu'ils donnent à la nature la force nécessaire pour expulser son ennemi vers les secrétoires.

Traitement des hectiques par influence de la température.

Les hectiques qui sont dues à l'excès du froid, semblent dépendre d'une idiosyncrasie qu'on ne peut corriger. Je ne vois qu'un moyen de s'en délivrer; ce seroit de se procurer, en voyageant, des années sans hiver.

L'influence du soleil ne paroît avoir produit la fièvre hectique dans l'observation d'*Amatus*, que parce que la malade avoit dormi exposée à ses rayons. S'il falloit toujours cette condition, il seroit aisé d'éviter la maladie; mais on a vu que l'extrême chaleur excitoit des sueurs abondantes et continuelles, ralentissoit l'action gastrique, débilitoit et dérégloit le systême nerveux. Les toniques ont réussi à *Morton*. On peut donc fonder sur eux quelque espoir; mais si les circonstances permettoient d'habiter, pendant l'été, un pays sec, élevé, ou exposé au nord, il seroit plus prudent de prendre cette précaution pour prévenir la maladie, que de l'attendre au milieu d'un cortège de médicamens corroborans.

Traitement des hectiques sans causes connues.

Lorsque l'examen le plus scrupuleux n'a pu faire reconnoître la cause d'une fièvre hectique, on est forcé de diriger le traitement d'après les indications qui se présentent. Si la chaleur est extrême, la fièvre vive et la peau aride, les délayans, les acidules végétaux, les bains, seront utiles. Du reste, on évacuera, on fortifiera, on calmera, suivant les circonstances ; et d'après l'effet des remèdes, le médecin habitué à observer, aura bientôt quelques données plus solides, sur lesquelles il fondera un traitement plus raisonné.

FIN.

ERRATA.

Page 6, première ligne de la note, ea, lisez ex.

Page 8, ligne 15, histoire particulière, lisez histoires particulières.

Page 19, note 1, cunios, lisez curios.

Page 20, ligne 22, Biedlinus, lisez Riedlinus.

Page 24, ligne 10, Gœtzimus, lisez Gœtzius.

Page 31, ligne 7, pétrifié, lisez putréfié.

Page 36, ligne 25, leuchorrée, lisez leucorrhée.

Page 42, ligne 10, avouées, lisez avérées.

Page 47, ligne 21, flegmons, lisez phlegmons. *Id.* page 48, ligne 4.

Page 53, ligne 1, excrétions, lisez secrétions.

Page 54, ligne 5 de la note, reçoit, lisez revoit.

Page 70, ligne 27, ses sueurs, lisez des sueurs.

Page 84, ligne 1 de la note, l'antópsie, lisez l'autopsie.

Page 89, ligne 9 de la note, trémousse, lisez l'émousse.

Page 90, ligne 3 de la note, séjournant, lisez séjournoient.

Page 92, ligne 3, n°. 10, lisez n°. 13; ligne dernière, fine et transparente, lisez peau fine, et supprimez peau à la fin de la ligne.

Page 99, note (1), 16 lisez 19.

Page 116, ligne 18, n°., lisez n°. 5; et à la note, ligne 4, crudité, lisez cruditè; ligne 5, centurbantes, lisez conturbantes; Sydeuls, lisez Sydenh.

Page 117, ligne 6, des riz, lisez de riz.

ESSAI

SUR LA

MÉLANCOLIE.

Présenté et soutenu à l'École de Médecine de Paris, le . an XI,

PAR C. A. T. CHARPENTIER,

De Joigny, département de l'Yonne,

MÉDECIN,

Elève de l'École pratique, Membre de la Société d'Instruction médicale.

O fortunatos nimium, sua si bona norint
Queis cerebrum et nervi nativo robore pollent;
Non illi vitæ detrectant munera honesta,
Nec lætos hominum cœtus turbasque celebres
Suspecti sibi devitant, fugiunt ve parentes, etc.

FLAMING. *Nevropathia, Lib. II.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FARGE, CLOITRE SAINT-BENOIT, N° 372.

AN XI. — 1803.

PROFESSEURS.

Citoyens,

Chaussier, Dumeril,	Anatomie et Physiologie.
Fourcroy, Deyeux,	Chimie médicale et Pharmacie.
Hallé, Desgenettes,	Physique médicale et Hygiène.
Lassus, Percy,	Pathologie externe.
Pinel, Bourdier,	Pathologie interne.
Peyrilhe, Richard,	Histoire naturelle médic.
Sabatier, Lallement,	Médecine opératoire.
Pelletan, Boyer,	Clinique externe.
Corvisart, Leroux,	Clinique interne.
Dubois, Petit-Radel,	Clinique de l'École, dite de Perfectionnement.
Leroy, Baudelocque,	Accouchemens, maladies des Femmes, Éducation physique des Enfans.
Leclerc, Cabanis,	Médecine légale, Histoire de la Médecine.
Thouret,	Doctrine d'Hippocrate, et Histoire des cas rares.
Sue,	Bibliographie médicale.
Thillaye,	Démonstration des Drogues usuelles et des Instrumens de Médecine opératoire.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

J. A. I. FORESTIER,

CHEF DE LA PREMIÈRE DIVISION

DU MINISTÈRE DE LA MARINE,

Comme un foible témoignage

De ma reconnoissance,

Pour les services qu'il a rendus

A mon Frère.

C. A. T. CHARPENTIER.

AVANT-PROPOS.

Lorsque je commençai à faire des recherches sur la mélancolie, je ne tardai pas à m'appercevoir combien mes forces étoient au-dessous du sujet que j'avois choisi. Je sentis combien il exigeoit de talens pour être bien traité, quelle étendue de connoissances accessoires il étoit nécessaire d'acquérir, combien sur-tout il falloit avoir étudié profondément l'homme, et sous le rapport physique, et sous le rapport moral. Ces considérations m'engagèrent d'abord à prendre un autre sujet; mais dans la suite je revins à la mélancolie, en pensant que ce n'étoit pas un traité qu'on devoit exiger d'un jeune élève, mais seulement un essai.

Aussi n'ai-je eu d'autre intention que de faire une étude particulière de cette maladie, dont j'ai vu plusieurs exemples, et qui me paroît bien digne, sous différens rapports, de fixer l'attention des médecins.

La nature des désordres qu'elle produit;

cette dépravation morale dont elle frappe ses malheureuses victimes; cette espèce d'anéantissement dans lequel elle plonge souvent l'homme, en l'attaquant dans ces précieuses facultés qui l'élèvent au-dessus de tous les êtres ; la classe des personnes chez qui la mélancolie fait sentir ses funestes effets, et dans laquelle se trouvent le plus souvent celles qui réunissent le tempérament le plus estimable et le plus malheureux, celles qui sont douées d'une sensibilité excessive et profonde, d'une imagination ardente, qui éprouvent les affections morales les plus vives, les émotions les plus violentes, les hommes de génie, dont les vastes conceptions sont le fruit de méditations les plus profondes, les hommes de lettres, dont le travail opiniâtre finit par produire l'épuisement de l'esprit, ceux qui cultivent les beaux-arts avec enthousiasme, et dont l'imagination trop exaltée n'est pas contre-balancée par un exercice suffisant des autres fonctions de l'entendement (1). Quels

(1) Cur homines qui ingenio claruerunt et in studiis philosophiæ vel in republicâ administrandâ

motifs n'avois-je pas pour m'exciter à diriger particulièrement mes recherches sur cet objet ?

1°. Consulter les auteurs anciens et modernes, faire l'esquisse historique de leurs principaux écrits sur la mélancolie, comparer les différentes manières dont chacun d'eux l'a traitée, examiner si la différence des siècles et des peuples n'a pas produit quelques différences dans le caractère de la maladie.

2°. Fixer mon attention sur des observations particulières bien faites, (car c'est dans les histoires particulières qu'on voit la nature, les histoires générales n'en sont qu'une abstraction).

3°. M'élever ensuite à des considérations générales : exposer les causes les plus fréquentes de la maladie, faire une étude particulière des passions de l'ame, examiner leur influence sur les fonctions de l'économie animale, pour distinguer celles qui sont nuisibles ou avantageuses :

---

vel in carmine fingendo vel in artibus exercendis melancolicos omnes fuisse videamus ?

Aristote, Prob. Sect. XXX.

Donner une idée des formes variées que peut prendre la mélancolie, établir son caractère spécifique :

Faire connoître ses terminaisons les plus fréquentes ; voir si les recherches d'anatomie pathologique peuvent donner ici quelques lumières :

Adopter les principes de traitement que l'expérience la plus authentique a constatés, assigner les bornes dans lesquelles doit être renfermée la prescription des médicamens, faire voir que le régime physique et moral suffit souvent pour produire une guérison complète.

Telle est l'analyse du plan que je m'étois proposé. On sent qu'il demandoit, pour être exécuté, beaucoup de temps et d'étude.

Le zèle ne m'a pas manqué, mais les circonstances m'ont empêché d'en remplir les conditions avec l'exactitude que j'aurois desiré ; elles m'ont forcé de réunir précipitamment, sans les revoir et les corriger, les différentes parties de ma dissertation, et d'en former un assemblage peu digne, sans doute, d'être offert à mes juges, et pour l'examen duquel je demande leur indulgence.

ESSAI

SUR LA

MÉLANCOLIE.

SECTION PREMIÈRE.

Esquisse historique des principaux ouvrages publiés sur la mélancolie.

L'ÉTAT morbifique des humeurs a été considéré dans les temps même les plus reculés, comme la cause des maux qui affligent l'humanité.

Les anciens, pour mettre de l'ordre dans la théorie de leur art, avoient classé les humeurs ; ils en avoient admis quatre principales. A chacune d'elles ils avoient attribué différentes qualités sensibles. Ces humeurs étant dans de justes proportions, les qualités de l'une détruisoient celles de l'autre, et constituoient l'état de santé. Mais que l'une d'elles vînt à prédominer, ses qualités

n'étant plus tempérées se faisoient sentir (1) et produisoient les maladies.

Hippocrate, en admettant cette division, s'en servit principalement comme lui donnant quatre chefs principaux, auxquels il put rapporter ses nombreuses et brillantes observations. A différentes pages de ses livres des *prénotions* et des *pronostics*, on trouve indiqués comme effets de l'atrabile (μελαινα χολη) le délire taciturne, l'extase, les soupirs, et d'autres symptômes qu'on retrouve dans la mélancolie.

Dans ses Aphorismes, *Hippocrate* donne à la mélancolie pour caractère la crainte et la tristesse long-temps prolongées (2). Il indique l'automne comme y disposant (3); la suppression d'un ulcère, comme pouvant l'occasionner (4). Il observe le bon effet des hémorrhoïdes et du flux de ventre qui surviennent pendant la maladie (5), et conseille les purgatifs pour le traitement (6).

---

(1) Per se existere. *Hipp. de Nat. hum.*

(2) Sect. VI. Aph. 23.

(3) Sect. III. Aph. 22.

(4) Sect. V. Aph. 55.

(5) Sect. VII. Aph. 5.

(6) Sect.   Aph. 9.

Dans la description que *le Père de la Médecine* nous a donnée de la maladie des Scythes (1), on reconnoît une mélancolie qui étoit l'effet des idées superstitieuses de ce peuple.

On voyoit quelquefois parmi eux les riches devenir inhabiles à la génération. Ces hommes croyoient que c'étoit un châtiment que leur avoit envoyé la divinité offensée; on les appeloit *efféminés* : et s'imaginant qu'ils étoient changés en femmes, ils en prenoient le costume et en imitoient les manières.

Dans les autres ouvrages attribués à *Hippocrate*, on trouve, sous des dénominations différentes, la description de maladies qui ont le plus grand rapport avec la mélancolie.

Par exemple, il donne (2) aux engorgemens lents du foie les signes suivans:

Délire, dans lequel le malade croit voir des serpens, des bêtes féroces, ou des soldats prêts à se jetter sur lui, ce qui lui cause la plus grande terreur; son sommeil est interrompu par des rêves effrayans; si quel-

---

(1) De aere et locis lib.

(2) Lib. de Int. Affect.

qu'un lui parle, il entend très-bien, et répond de la manière la plus juste ; mais bientôt il retombe dans le même délire. Une frayeur subite est souvent la cause de cette maladie. *Hippocrate* conseille d'employer l'ellébore pour le traitement.

La maladie qu'il appelle η φροντις (1), nous présente encore des signes analogues à ceux de la mélancolie.

« Il semble au malade sentir des pointes d'épines qui piquent ses entrailles, il éprouve une grande anxiété, il fuit la société, recherche les ténèbres ; le moindre objet lui inspire la plus grande frayeur ; il voit des fantômes ».

Hippocrate nous dit ailleurs (2), que les femmes, et sur-tout les jeunes filles nubiles, sont bien plus disposées que les hommes à éprouver les impressions de la terreur ; que souvent il résulte de ses effets une suppression de menstrues qui est suivie d'un état de torpeur, d'un délire avec anxiété et crainte continuelle, et d'un grand penchant au suicide.

(1) Lib. de Morbis.

(2) Lib. de Morbis virginum.

Galien, bien loin d'avoir la sage réserve d'observer et de décrire exactement les faits, s'est en grande partie occupé à en donner des explications futiles. Au moyen des qualités qu'il attribuoit à l'atrabile, de froide, sèche, noire, épaisse, il a expliqué tous les symptômes de la mélancolie. On remarque surtout sa minutieuse subtilité, lorsqu'il dit (1) que la crainte et la sombre tristesse des mélancoliques sont dues à la présence de l'atrabile, qui par sa couleur noire va obscurcir le siége de l'ame. Il pense que les affections de la rate doivent causer la mélancolie; il l'a vue plusieurs fois produite par la suppression des hémorrhoïdes, et des varices. Il note la saison de l'automne, l'âge viril, les nourritures grossières comme engendrant l'atrabile.

Galien divise la mélancolie en trois espèces, suivant les parties qui sont affectées. Dans la première, le cerveau est le seul affecté primitivement. Dans la seconde, tout le corps est attaqué Dans la troisième, les organes de la région hypocondriaque le sont seulement. Cette dernière est l'hypocondrie : en cher-

(1) De Locis affectis. Lib. III. Cap 7.

chant à la distinguer de la mélancolie, il lui donne pour caractères, les rots, les flatuosités, les vomissemens de matières acides; celui de la mélancolie consiste, suivant lui, dans la crainte, la tristesse, l'aversion pour la société des hommes, le dégoût de la vie dans beaucoup de cas, et dans d'autres la crainte extrême de mourir. Il observe que l'erreur de l'imagination des mélancoliques peut à l'infini varier d'objets. Par exemple, il a vu un mélancolique qui, s'imaginant que son corps étoit d'argile, s'écartoit avec bien du soin de ceux qui venoient au-devant de lui, de peur qu'ils ne le brisassent.

Un autre croyant être un coq, imitoit le chant et le battement des ailes de cet oiseau domestique.

Un autre appréhendoit continuellement, qu'*Atlas* enfin fatigué du fardeau qu'il portoit, ne s'en déchargeât sur ses épaules.

On trouve dans *Arétée* (1), (*hujus autem viri auctoritatem Hippocrati æqualem habemus*. BOERH.) une très-belle description de la mélancolie. Il admet, il est vrai, les opi-

---

(1) Aret. Cappad. de Melancoliâ Cap V. etc.

nions vulgaires sur l'humeur atrabilaire, dont le siége vers l'estomac et le diaphragme cause, suivant lui, la mélancolie. L'anatomie encore au berceau n'avoit pu l'éclairer; mais reconnoissons en lui le plus grand talent pour l'observation.

Il commence par distinguer l'hypocondrie de la mélancolie, et fait sentir les rapports de cette dernière avec la manie dont il pense qu'elle n'est que la suite. Sa définition est exacte : *Melancolia est animi angor in unâ cogitatione defixus absque febre.*

«On voit, dit-il, les mélancoliques craindre d'être empoisonnés, avoir la plus grande aversion pour la société des hommes, et rechercher la solitude, où ils se livrent à toutes sortes de superstitions; la vie leur est à charge. Quelquefois cette profonde consternation est interrompue par des accès d'une joie immodérée, ce qui souvent annonce le passage de la mélancolie à la manie.» *Arétée* regarde la saison de l'automne comme disposant à la mélancolie, et celle du printemps comme favorable à sa guérison. La marche de la maladie ensuite est ainsi tracée par notre célèbre auteur grec.

« Au commencement, tristesse, abattement : eusuite aigreur de caractère, irascibilité, sommeil tumultueux, réveil en sursaut, grandes frayeurs : bientôt aversion pour les hommes, fuite de leur société, plaintes sur les choses les plus frivoles, dégoût extrême de la vie. Plusieurs tombent alors dans un état de stupeur tel qu'ils ne sentent rien, pas même leur existence ; ils mènent une vie semblables à celle des brutes. L'habitude du corps tombe dans le dépérissement et prend une couleur livide ».

Arétée observe que les mélancoliques sont souvent constipés, qu'ils ne rendent que quelques excrémens secs et noirs.

Il rapporte l'histoire d'un homme qui, aimant éperduement une jeune fille, tomba dans une profonde tristesse et une langueur mélancolique. Ce jeune homme n'ayant éprouvé aucun soulagement du traitement que lui prescrivirent les médecins, recouvra la santé par l'hymen qu'il contracta avec l'objet de sa passion.

Le traitement que conseille *Arétée*, consiste dans les saignées, les purgatifs, les bains, les ventouses à la région précordiale

et à la tête. Remarquons cependant qu'il n'omet pas les différens genres d'exercice, les promenades, les alimens agréables, souvent même restaurans; enfin, tous les moyens qui peuvent rappeler la nature à l'état de santé.

Dans le chapitre suivant, *Arétée* décrit une espèce de manie mélancolique, marquée par le plus grand excès de superstition. « Ceux qui en sont atteints se déchirent le corps, se font des incisions, croyant par ce moyen se rendre agréables aux dieux; la fureur qui les agite n'est relative qu'à ce sentiment de religion; ils sont d'ailleurs bien sensés : on les fait revenir à eux par le son de la flûte et par d'autres divertissemens. Quand ils sont délivrés de cette fureur divine, ils sont gais, de bonne humeur, et se croient initiés au service des dieux. Au reste, ils sont pâles, maigres, et leur corps reste long-temps affoibli par les blessures qu'ils se sont faites ».

Les Grecs d'un âge postérieur, *Oribase*, *Ætius*, *Paul d'Egine*, ont peu ajouté à ce qu'ont dit leurs prédécesseurs. *Oribase*, cependant, est le premier qui ait décrit

d'une manière particulière l'espèce de mélancolie, à laquelle il donne le nom de λυκανθρωπια. « Les personnes qui sont affligées de cette maladie, sortent la nuit de leurs maisons, vont rôder dans les cimetières; elles ont la mine pâle, les yeux creux, secs, la langue sèche, brûlante, une soif extrême; leurs jambes se couvrent d'ulcères incurables, par les meurtrissures qu'elles s'y font dans les chutes auxquelles elles sont exposées la nuit ».

Ætius fait la même description de cette maladie, il l'appelle κυνανθρωπια ; il observe que c'est au mois de février qu'elle se contracte.

Il recommande de ne point abuser des médicamens dans le traitement de la mélancolie. Il ne conseille la saignée que quand il y a pléthore, et dans les cas de suppression d'hémorrhoïdes ou de menstrues. Il reconnoît trop généralement l'avantage des plaisirs vénériens pour les mélancoliques.

Actuarius nous a laissé une très-longue dissertation sur l'utilité du flux hémorrhoïdal pour la guérison de la mélancolie.

Alexander Trallianus (1) pense que la mélancolie n'est pas seulement due à l'effet de l'atrabile, mais que plusieurs autres causes peuvent la produire.

Il regarde aussi la manie comme étant le plus haut degré de la mélancolie. La description qu'il donne de celle-ci, peut être placée à côté de celle d'*Arétée*. Il observe que les symptômes diffèrent à raison de la variété de l'erreur de l'imagination des mélancoliques. Ainsi, tous ne sont pas tristes, car il y en a qui rient continuellement; d'autres sont bouffis d'orgueil, parce qu'ils s'imaginent jouir des plus grands honneurs, être au faîte de la gloire, ou se croient inspirés par la Divinité, et prédisent l'avenir; d'autres, au contraire, plongés dans la plus profonde tristesse, sont tourmentés par les soupçons, par la crainte, et poursuivis par le desir extrême de la mort. Chez les uns la mélancolie est continue; chez d'autres elle ne se fait sentir que par intervalles.

Alexander Trallianus donne ensuite plusieurs exemples de délires exclusifs.

---

(1) Lib. I. Cap. 32.

Une femme tenoit toujours son doigt dans l'extension, disant qu'elle soutenoit le monde; elle pleuroit continuellement, parce qu'elle craignoit qu'elle ne fût obligée de fléchir le doigt, et de laisser tomber la terre, qui en éprouveroit un bouleversement total.

Une femme étoit persuadée que pendant qu'elle avoit dormi sur l'herbe, un serpent étoit entré dans sa bouche, et delà dans son estomac; elle étoit dans un état d'anxiété très-fâcheux. *Alexander Trallianus*, consulté, paroît croire à l'existence du fait, ordonne l'émétique, et fait mettre furtivement un serpent dans le vase dans lequel la malade vomissoit. Celle-ci, en voyant l'animal, devint joyeuse, dit qu'elle étoit délivrée de ses maux, et se trouva en effet guérie.

Un homme s'imaginoit n'avoir point de tête: *Alexander Trallianus* lui fit construire un bonnet de plomb, dont la pesanteur lui fit concevoir qu'il en avoit une.

Tels étoient les stratagêmes qu'employoit *Alexander Trallianus*, pour guérir la lésion de l'imagination des mélancoliques, qu'il mettoit ensuite dans un état de santé

durable, par le moyen d'un régime bien choisi.

Il blâme l'abus que les anciens faisoient des saignées et des ventouses; il reconnoît le danger de l'ellébore, et propose de lui substituer la pierre arménienne quand il est besoin de purgatifs.

Les médecins arabes ne se font remarquer que par quelques discussions sur des questions frivoles: telle est celle d'*Averrhoes*, contre l'opinion de *Galien*; de *Obscuritate*, et *Spissitudine spirituum*; telle est encore celle d'*Avicenne*, sur la formation de l'atrabile, du mélange de la bile avec la pituite. Mais laissons ces vaines dissertations dans les ténèbres où elles doivent rester plongées.

La définition que *Montanus* (1) donne de la mélancolie est peu exacte, car il lui attribue pour caractère la crainte et la tristesse. Aussi plusieurs des observations qu'il donne sous le nom de *mélancolie*, sont-elles des hypocondries. Cependant il a vu (2) plusieurs délires exclusifs de mélancoliques.

---

(1) J. B. Consultationes.

(2) Consil. XVII.

Par exemple, un homme s'imaginoit que la terre étoit recouverte d'une surface de verre très-mince, au-dessous de laquelle se trouvoient une infinité de serpens; c'est pourquoi il ne vouloit pas sortir de son lit, craignant que le verre ne se rompît, et que les serpens ne se jettassent sur lui.

(1) Un homme de vingt-huit ans, après avoir mené une vie active, vient demeurer dans des lieux marécageux, y est attaqué d'une fièvre quarte, qui dure cinq ans, devient ensuite hypocondriaque, et bientôt après mélancolique, et s'imagine alors qu'il est privé d'une de ses mains.

Dans plusieurs des consultations de *Montanus*, on aime à trouver les véritables principes de traitement : respirer un air pur, habiter des lieux secs, éviter toutes les occasions de colère et de tristesse, rechercher la société d'amis gais, la musique, faire le matin différens exercices, sur-tout celui de l'équitation, ne point manger de chairs fumées, ou salées, entretenir la liberté du ventre; tels sont les moyens qu'il conseille de mettre en usage.

---

(1) Consil. XXIV.

Fernel n'est remarquable que parce qu'il ajoute, aux trois espèces de mélancolies admises par *Galien*, par rapport au siége de la maladie, une quatrième qu'il appelle *per consensum uteri.*

Parmi les observations précieuses que nous a laissées *Forestus* (1), on en trouve plusieurs de mélancolies bien caractérisées; j'en ai rapporté quelques-unes ci-après.

Il dit avoir vu un homme, qu'il regarde comme affecté de la maladie qu'*Oribase* et *Aœtius* ont décrite sous le nom de *lycantropie* et de *cunantropie.*

On trouve dans *Scheuckius* (2) plusieurs histoires assez intéressantes. On y remarque la guérison d'un mélancolique par une lettre de consolation; celle d'un autre par la musique, et celle d'un troisième par une grande frayeur. Il rapporte aussi l'observation d'un lycantrope, et celle d'un noble espagnol, qui se croyant changé en ours, couroit les déserts et les montagnes.

(3) *Sennert* définit très-bien la mélanco-

---

(1) de Cerebri Morbis.

(2) Observ. med.

(3) Sennerti opera de Melancoliâ.

lie; il l'appelle un *délire sans fièvre*, dans lequel l'attention est fixée opiniâtrement sur un objet, et le plus souvent accompagné de l'abattement de l'esprit. Il la décrit d'une manière très-étendue; il en trace bien la marche; il donne une idée de la multiplicité des formes qu'elle peut prendre, en raison de la variété d'objets du délire exclusif des mélancoliques. Il pense que le cœur est affecté dans cette maladie, à cause des violentes affections de l'ame qui l'accompagnent.

La passion de l'amour est, suivant *Sennert*, une des causes les plus fréquentes de la mélancolie; aussi décrit-il, avec beaucoup de détail, l'érotomanie qu'il appelle *amor insanus*.

Il regarde la mélancolie héréditaire comme presqu'incurable. Il reconnoît les avantages qu'ont souvent produit, pour la guérison du malade, différentes éruptions cutanées, surtout celle de la gale.

On regrette de voir *Sennert*, en quelque sorte, asservi à ce genre de traitement banal, dont voici les bases : adoucir, humecter, préparer l'humeur mélancolique pour l'évacuer ensuite. Remarquons cependant

qu'il insiste principalement sur les règles d'hygiène, telles que la respiration d'un air pur, l'exercice, tout ce qui peut éloigner la tristesse, amener la gaieté, détourner le mélancolique des erreurs de son imagination; l'usage des fruits bien mûrs, sur-tout du raisin.

Il regarde un bon sommeil comme un remède inestimable. *Vigiliis superet somnus qui melancolicis est remedium supra gemmas et lapides pretiosos existimandum.*

La cause prochaine ou immédiate de la mélancolie fut attribuée à l'atrabile par les anciens, et tous ceux qui les suivirent jusqu'au commencement du siècle, où les lumières de l'anatomie firent découvrir la circulation du sang, et bientôt après celle du chyle. Alors s'élevèrent de nouvelles opinions sur la cause immédiate de la mélancolie. Mais comme elles nous importent peu, je ne ferai mention que de celles de quelques hommes célèbres qui ont suivi cette époque.

Sydenham ne fait nullement mention de la mélancolie dans ses ouvrages; il paroît qu'il la confond avec l'hypocondrie, qui, suivant lui, ne diffère de l'hystérie, que par

le sexe qu'elle attaque. Il attribue à l'ataxie des esprits animaux la cause prochaine de ces différentes maladies. Il recommande l'exercice, et sur-tout celui du cheval, comme propre à guérir l'hypocondrie.

On ne trouve, dans les écrits de *Stalh*, aucune description de la mélancolie.

(1) Il attribue la méfiance et la timidité qui caractérisent le tempérament mélancolique, à ce que la nature craint que les humeurs qui y sont excessivement épaisses, ne subissent tôt ou tard un arrêt funeste; ce qui demande de sa part une sollicitude continuelle qui déborde sur les actes extérieurs de l'individu.

(2) *Boerhave* nous parle, il est vrai, d'une matière atrabilaire produite par un état morbifique des humeurs, sur-tout celui du sang, état qui est tantôt la cause et tantôt l'effet de la mélancolie : mais négligeons ces idées de théorie, et remarquons que *Boerhave* donne une définition exacte de la mélancolie, et qu'il en indique très-bien les causes les plus fréquentes, telles que le

(1) Theoria Medica vera.

(2) Herm. Boerh. Aphorismi.

tempérament remarquable au physique par l'habitude du corps sèche, noirâtre, les veines larges; le sexe masculin; l'âge moyen; l'habitation des lieux sombres marécageux; un grand génie; l'application opiniâtre à l'étude; les veilles immodérées; le dérangement des sécrétions et des excrétions, et sur-tout les passions vives de l'ame.

Rien de plus sage que les principes de traitement qu'il propose : détourner l'esprit des mélancoliques de l'objet auquel il est obstinément attaché, en faisant naître de nouvelles passions, en paroissant partager l'erreur de leur imagination dans certains cas, et en la combattant avec fermeté dans d'autres.

(1) *Hoffman* regarde la mélancolie et la manie, comme ne différant que par le degré; aussi traite-t-il de l'une et de l'autre dans le même chapitre. Il donne à la mélancolie ses véritables caractères; il attribue sa cause prochaine au spasme de la dure-mère, d'où résulte le rétrécissement du sinus veineux, et la stagnation d'un sang trop

---

(1) Frid. Hofman. Med. ration. Syst. t. IV. p. 4. cap. 8.

épais dans le cerveau, dont l'action est affoiblie. Il expose très-bien les causes éloignées, et regarde comme important leur distinction en physiques et en morales.

Hoffman observe qu'il arrive quelquefois que cette maladie se guérit par le seul secours de la nature, au moyen d'évacuations critiques, sur-tout quand elle doit sa cause à la suppression d'une évacuation, ou à la disparution d'une éruption cutanée. Il a vu plusieurs personnes attaquées de la mélancolie dans la jeunesse, se trouver guéries par l'effet d'un flux hémorrhoïdal qui survenoit dans un âge plus avancé. Il a vu aussi une manie, causée par une frayeur subite, se terminer heureusement par une diarrhée critique.

On regrette qu'*Hoffman* paroisse mettre sa confiance presqu'exclusive dans les saignées, pour la guérison de la mélancolie; cependant en lisant ses consultations, on lui voit souvent conseiller le traitement le plus conforme à l'observation.

(1) L'ouvrage de *Lorry* annonce un

---

(1) De Melancoliâ et Morbis melancolicis.

homme profondément pénétré des lois de l'économie animale. L'élégance et l'agrément de la langue latine qui y sont réunis le font lire avec le plus grand plaisir ; mais quelquefois il manque de précision.

Lorry distingue trois genres de mélancolie : l'un dépendant principalement de l'affection des solides ; l'autre de celle des fluides ; le troisième, qui est bien plus fréquent, se compose de la réunion des deux autres.

Dans le premier genre, qu'il appelle *mélancolie nerveuse*, il réunit plusieurs maladies nerveuses, telles que les convulsions, l'hypocondrie, l'hystérie, et la mélancolie.

Tout ce qui peut produire un changement violent dans l'économie, peut, suivant lui, devenir la cause de ces maladies ; cet objet est sur-tout développé avec un mérite rare. Il fait voir l'influence qu'exerce, sur l'état moral des individus, l'état spécial de certains viscères abdominaux. Il regarde la mélancolie comme étant presque toujours accompagnée des affections de la rate et du foie :

mais rappelons-nous qu'il ne distingue pas la mélancolie de l'hypocondrie.

En discutant, avec beaucoup d'étendue, le traitement de ces affections, il reconnoît le danger des purgatifs violens, tels que l'ellébore.

(1) Le citoyen *Andry*, dans son Mémoire sur la Mélancolie, ne distingue pas non plus cette dernière de l'hypocondrie. Les causes des deux maladies y sont très-bien exposées; mais le principal mérite de son ouvrage consiste dans la description du traitement, dont les principes sont le plus sagement indiqués.

La mélancolie est traitée comme première espèce de l'aliénation mentale, dans le Traité de la Manie, du professeur *Pinel*. Nommer l'auteur de cet ouvrage, suffit pour en faire le plus grand éloge : histoires choisies, conséquences les plus justes tirées des faits, exposition du traitement le plus conforme à la connoissance expérimentale de la maladie, et à celles des lois de l'écono-

---

(1) Mém. sur la Mél. Mém. Soc. de Médecine, 1783.

mie animale, telles sont les bases de ce traité précieux.

Le citoyen *Louyer*, dans sa très-bonne thèse sur l'hypocondrie, s'est attaché surtout à bien distinguer cette maladie de la mélancolie. Il a donné, de cette dernière, plusieurs observations très-intéressantes.

SECTION SECONDE.

HISTOIRES PARTICULIÈRES.

En traçant l'histoire chronologique de la mélancolie, en exposant succinctement les principaux écrits que nous offrent les fastes de la médecine sur cette maladie, j'ai fait connoître les auteurs qui ont le mieux défini la mélancolie, ceux qui ont le mieux tracé son histoire générale ; j'ai fait remarquer ceux qui conseillent le traitement le plus conforme à l'observation, et j'ai rapporté, en passant, différens exemples de délires mélancoliques.

Je vais suivre maintenant la marche qui me paroît la plus certaine. Je commencerai par donner des histoires particulières ; je m'éleverai ensuite à des considérations générales. Je ne dirai rien qui ne soit appuyé de l'observation; c'est le seul moyen d'éviter l'erreur, la seule route qui conduise à la vérité.

Observation première. (1) Un chartreux

(1) Forestus de Cerebri Morbis. Observ. 16.

de Bois-le-Duc vivoit avec une extrême parcimonie; ses alimens consistoient principalement en poissons salés et gâtés. Depuis quelques années, il se trouvoit pris au printemps et à l'automne d'accès de mélancolie, dont le symptôme précurseur étoit un violent mal de tête; bientôt après le malade étoit tourmenté cruellement par de vains scrupules de conscience; il se regardoit comme coupable de très-grandes fautes: cette idée qu'il ne pouvoit nullement éloigner, le mettoit dans la plus grande affliction; son sommeil, presque nul, étoit encore troublé par des rêves fatigans, où il revoyoit les fantômes qu'il s'étoit fait pendant la veille.

Forestus, consulté au commencement de l'accès (on étoit alors au printemps) fit faire une saignée, dont l'effet fut principalement la disparition subite du violent mal de tête; il ordonna quelques apozèmes, le petit-lait, l'apposition des sang-sues à l'anus, pour exciter les hémorrhoïdes; il enjoignit sur-tout un bon régime, et le malade fut peu à peu rétabli par ces différens moyens.

Observ. 2. (1) Un savant théologien et célèbre prédicateur, d'une habitude de corps maigre, ayant un teint noirâtre, les veines larges, étoit accoutumé à mener une vie extrêmement sobre. Après avoir jeûné tout le carême, et s'être livré, pendant ce temps, à une étude très-appliquée pour la composition de ses sermons, il fut attaqué d'une mélancolie, dont voici les signes: Un jour qu'il étoit sorti de la ville, il se trouva forcé de satisfaire à de pressans besoins dans un pré: deux hommes, en passant, regardèrent de son côté: aussitôt le rouge lui monta au visage; il fut saisi des plus grandes inquiétudes, s'imaginant que ces hommes alloient l'accuser d'un crime abominable; ses craintes augmentèrent, et devinrent telles, qu'il s'écrioit à chaque instant qu'il étoit damné, qu'il n'y avoit plus pour lui aucune espérance de salut éternel. Il se croyoit entouré de démons. « Les flammes de l'enfer, disoit-il, commencent à m'embrâser; sentez-vous l'odeur sulphureuse qui s'exhale de ma bouche? Aussi ne pouvoit-on pas le déterminer à manger.

(1) *Idem.* Observ. 12.

Forestus commença par employer les conseils les plus engageans pour lui faire prendre quelque nourriture ; il lui raconta l'histoire de plusieurs mélancoliques qui s'étoient cru morts, et qui revinrent en bonne santé, après avoir cédé aux sollicitations de ceux qui vouloient les faire manger. Il le persuada enfin ; il lui ordonna en outre une diète humectante, quelques légers purgatifs, et petit à petit ce malade revint en santé.

Les symptômes de la mélancolie sont évidens dans ces deux observations, qui prouvent en même temps que le célibat, la vie monachale, la trop grande application à l'étude, sur-tout à celle de la théologie; la trop petite quantité, et la mauvaise qualité des alimens peuvent produire cette maladie.

Observ. 3. (1) Un très-riche marchand de grains, ayant conservé long-temps du blé dans ses magasins, ne put, dans la suite, le vendre aussi cher qu'il le desiroit. Il fut tourmenté par des remords de conscience de n'avoir pas distribué son blé aux

---

(1) *Idem.* Observ. 15.

pauvres : il en eut l'esprit si affecté, qu'il devint triste, éprouva des insomnies, et tomba petit à petit dans la plus profonde mélancolie. Ce riche négociant s'imagina être plongé dans la dernière des misères, dépouillé de tous ses biens, et condamné à mourir de faim avec tous ses domestiques.

Dans le commencement de sa maladie, il vint consulter *Forestus*, le prier de lui rendre le sommeil dont il étoit privé; mais il ne lui découvrit point la cause de son affection. *Forestus* lui ordonna les humectans, et quelques légers somnifères. L'emploi de ces moyens sembla, pendant quelques jours, améliorer l'état du malade; mais bientôt il s'en abstint, ne revint plus voir *Forestus*, et sa maladie fit de tels progrès, que la cause de son délire, qu'il avoit toujours cachée avec beaucoup de soin, fut alors connue, car il répétoit continuellement qu'il étoit dénué de toutes ressources, qu'il alloit mourir de faim, que c'étoit là un effet de la vengeance divine, et qu'enfin il étoit condamné aux tourmens éternels de l'enfer. *Forestus*, voulant le détourner de son erreur, lui cita différens exemples de mé-

lancoliques ; mais celui-ci répondit qu'il n'étoit pas mélancolique, et restoit persuadé de son état de pauvreté. On eut beau lui rappeler qu'il lui restoit encore une fortune immense, et lui étaler toutes les richesses de son coffre-fort, c'étoit à ses yeux de fausses apparences, et l'idée toujours dominante de son extrême pauvreté l'emportoit.

On touchoit alors à l'époque des orages produits en Allemagne par la religion réformée ; et ce que les médicamens ou les moyens les plus adroits, prescrits par *Forestus*, n'avoient pu produire, fut l'effet du zèle le plus fervent en faveur du papisme. Le mélancolique se livra jour et nuit au travail, et il fit des efforts si grands, par ses discours et ses écrits, pour prendre la défense du sacrifice de la messe, qu'il finit par être délivré de sa mélancolie ; mais comme cet homme avoit une disposition héréditaire pour cette maladie (1), il en fut attaqué de nouveau neuf ans après.

On peut bien observer, dans cette histoire, le caractère et la marche de la ma-

---

(1) Sa sœur et son fils devinrent aussi mélancoliques.

ladie ; mais on doit sur-tout remarquer l'influence que peut apporter, pour la guérison du malade, une passion nouvelle.

Observ. 4. M***. curé d'un village, âgé maintenant de cinquante-huit ans, d'une constitution robuste, menoit, avant la révolution, une vie assez active, partageant ses occupations entre l'instruction des enfans, la culture d'un jardin spacieux, et l'exploitation de ses dîmes. Au commencement de la révolution, il se prononça fortement pour l'avis de la réforme du haut clergé. A la même époque, par un bond de générosité, il fait un don patriotique de toute son argenterie. Zélé, mais véritable patriote, il a été stupéfait en voyant différens excès révolutionnaires, et sur-tout la destruction totale du culte. Naturellement confiant et généreux, il avoit prêté plusieurs sommes considérables, fruit de ses épargnes; les unes lui ont été remboursées en assignats de peu de valeur, les autres ne lui ont pas même été rendues. Tant de malheurs devoient l'affecter vivement. Une aurore d'espérance paroît : les églises sont ouvertes avec

garantie de liberté des cultes; mais bientôt l'illusion est détruite, et les églises redeviennent des temples décadaires. C'est alors que M.** tombe dans la plus grave mélancolie. Il devient sombre, taciturne, ne veut plus manger, avoue à tous ses amis qu'il a commis des crimes horribles, désespère de la miséricorde divine, dit qu'il est un scélérat indigne de jouir de la vie. Ne rêvant qu'au suicide, il se précipite un jour dans son puits heureusement peu profond, dont on le retire facilement. Le malheureux mélancolique, persuadé que tout le monde est instruit de son histoire, n'ose reparoître. Ses amis font tous leurs efforts pour produire chez lui une heureuse diversion; dans leur société il ne paroît pas affecté; il est à la conversation, à la table, au jeu, comme les autres; mais aussitôt qu'il est seul, les sombres idées et le désespoir reviennent. Bientôt il se détermine à ne plus sortir du lit (l'unique moyen de combattre son penchant au suicide); il y reste pendant quinze jours; il ne veut plus manger, se lève enfin, mais c'est pour se précipiter une seconde fois dans son puits, dont on le retire encore. Ses amis le grondent, lui

reprochent le scandale que cause une pareille conduite. Quelque temps après, pour éviter un nouvel éclat, ayant envoyé sa domestique en commission, il ferme et baricade ses portes, et se jette de nouveau dans le même puits. Surnageant, comme les autres fois, il est effrayé de s'être soustrait aux secours; il crie de toutes ses forces, il est entendu; on met des échelles, on escalade les murs, et on retire le malheureux du puits. Un jour il part seul, va dans les bois, dans le dessein de se détruire, y reste deux jours sans manger, et revient. Ses amis le revoient par pitié, et sont encore étonnés de sa présence d'esprit dans la conversation.

Pendant environ deux ans, il a toujours été le même, gardant le lit pendant des quinzaines entières, et ne mangeant que par saccades, se désespérant, se déchirant quelquefois le visage, le corps, avec les ongles, et tourmenté sur-tout la nuit par la fatale nécessité du suicide.

A l'époque du concordat, on lui en apporte les articles organiques; aussitôt après la lecture de cette pièce, M.** court de tous côtés, va voir tous ses amis, leur disant qu'il

est guéri, radicalement guéri, qu'il n'éprouve rien de sa maladie précédente, et qu'il est très-sûr qu'elle ne reviendra pas. En effet, depuis cette époque heureuse, il n'a plus éprouvé de symptômes de sa mélancolie ; il est au contraire plus gai que jamais, et jouit d'une santé parfaite.

Il est à observer qu'il n'a employé aucun remède pendant sa maladie, à moins qu'on ne veuille ainsi appeler les bains de son puits.

Cette observation précieuse sous tous les rapports, nous démontre sur-tout l'avantage sans égal d'un traitement moral, pour guérir certaines mélancolies causées seulement par des affections morales.

Observ. 5. (1) Une femme d'*Alkmaer* avoit deux fils extrêmement studieux. Ces deux jeunes gens réunissoient, aux caractères physiques qui constituent le tempérament mélancolique, la disposition héréditaire à la mélancolie.

L'un d'eux fut envoyé à Louvain, pour y continuer ses études, et comme il y recevoit trop peu d'argent de sa mère, il se

(1) *Forestus*, de Cerebri Morbis. Observ. 15.

nourrissoit d'alimens de mauvaise qualité, et qui même ne lui suffisoient pas. Il passoit tout le jour et une partie de la nuit dans la plus profonde application à l'étude des belles-lettres. Ces différentes causes occasionnèrent chez ce jeune homme une grave mélancolie, avec laquelle il revint dans ses foyers. Comme on n'y employa aucun moyen pour la guérir, elle fit de tels progrès, que le malheureux jeune homme ne voulant plus ni boire, ni manger, tomba dans le dépérissement le plus complet, et mourut.

Deux ans après, l'autre partit aussi pour Louvain; même genre de vie, même parcimonie dans la nourriture, même application à l'étude, sur-tout à celle de la théologie, dont il méditoit profondément les questions les plus embrouillées. Bientôt il fut pris d'un délire mélancolique tel qu'il répétoit continuellement : *Biblia sunt in capite et caput in bibliis*. Ce jeune homme quitta Louvain, et revenant à pied dans sa patrie, il se précipita près d'Anvers dans un puits, où il périt.

Dans cette observation, remarquons les causes qui ont produit la mélancolie : dispo-

sition héréditaire, mauvaises nourritures, veilles, application extrême à l'étude.

(1) *Observ.* 6. Un jeune homme, âgé de 25 ans, d'un tempérament sanguin, de forte stature et d'une santé robuste, vint en l'an 7 à Paris, pour continuer ses études. Peu avant son départ de la province, il eut une rixe particulière et convint de se battre au pistolet. D'après l'événement du combat, ce jeune homme crut son honneur compromis, et ne quitta le champ de bataille qu'avec un sentiment d'humiliation vif et concentré. Dans les premiers temps de son séjour à Paris, aucun trait ne lui échappa, aucune action, dis-je, propre à faire connoître la mélancolie, dont il ne tarda pas cependant à être atteint, et dont voici les caractères principaux : air sombre et rêveur, regard farouche, taciturnité, recherche de la solitude, attention à éviter ses amis, propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles, susceptibilité morale la plus exaltée, ou délire exclusif sur un objet; tout ce qu'il voyoit étoit fait à dessein de lui rappeler son prétendu affront,

(1) Extraite de la Thèse du cit. *Louyer.*

et tout individu qu'il rencontroit lui sembloit un aggresseur, un homme qui avoit l'intention de l'outrager. L'éternuement, l'action de se moucher, de tousser, le seul regard indélibéré d'un passant étoient un signal contre lui, une injure qu'il s'efforçoit quelquefois de dévorer et dont il concentroit l'impression; l'abord prévenant d'un ami, et les témoignages de sa bienveillance étoient à ses yeux le sarcasme le plus amer, et le replongeoient dans la sphère circonscrite de son idée dominante.

Forcé de se trouver dans de nombreuses réunions de jeunes gens, c'est au milieu d'eux, surtout, qu'il renouveloit ses brusqueries, qu'il suscitoit les scènes les plus désagréables et qu'il s'abandonnoit à l'impulsion irrésistible que lui imprimoit son imagination effarouchée. Personne n'étoit à l'abri de ses reproches, pas même ses amis, assez occupés d'ailleurs à étouffer les querelles journalières qu'il élevoit sans raison.

Un d'entr'eux crut faire une heureuse diversion à ses idées mélancoliques, en le conduisant au théâtre de la République, où l'on donnoit un des chef-d'œuvres de la scène

française. Au milieu de la pièce, une actrice estimable et fidèle à son rôle, éclate de rire avec ce naturel qui caractérise le vrai talent; il en prend ombrage : Vois donc, dit-il à son ami, comme Mademoiselle C** se moque de moi; et de suite il se lève et sort brusquement du spectacle.

Cet ami, dans lequel il avoit beaucoup de confiance, espéra qu'en déraisonnant avec lui il le rameneroit à la raison, et lui fit l'aveu que réellement tout le monde se moquoit de lui. Ce stratagême inventé dans de bons motifs, eut le plus mauvais succès, et ne servit qu'à le confirmer dans l'égarement de son imagination. Peu de temps après, à la suite d'une rixe, il se battit et fut blessé. Son adversaire le félicita sur son courage, et lui dit qu'il l'avoit pris pour un mouchard, qui la veille avoit arrêté un de ses amis; cette indiscrétion le fortifia dans l'opinion qu'il portoit sur son visage des traits sinistres et particuliers qui le rendoient l'objet de la dérision publique. Dès-lors, exaltation orageuse de sa mélancolie, trouble et émotion involontaire à la vue de ses amis, penchant irrésistible au suicide, empoisonnement avec l'opium,

suivi de convulsions violentes, mais qui fut arrêté par le suc de citron, etc. J'observerai qu'il raisonnoit avec sagacité sur tout objet étranger à ce qui concernoit son amour-propre, qu'il n'éprouvoit aucun trouble dans les fonctions de la vie intérieure, ni enfin les anomalies nerveuses qui se remarquent dans l'hypocondrie.

Ne pouvant plus résister aux tourmens qu'il se créoit tous les jours, il partit pour la campagne: là, entouré d'hommes qui ne le connoissoient pas, d'enfans dont il partageoit les jeux, variant ses occupations, vivant dans une sphère d'activité continuelle, et se livrant avec passion à l'exercice de la chasse, *pluribus intentus minor est in singulâ sensus*; il perdit de vue le sujet de sa mélancolie, et recouvra bientôt un jugement sain et son urbanité première.

Observ. 7. En 1793 un habitant de la campagne, cultivateur, perd sa femme. La douleur qu'il éprouve de cette perte, le plonge bientôt dans une mélancolie dont voici les caractères : air sombre, taciturne; insomnies; délire exclusif; quoiqu'assez for-

tuné il s'imagine qu'il est ruiné; penchant au suicide. Dans la société, il n'est nullement affecté; il ne délire que lorsqu'il est chez lui et avec ses enfans.

Un médecin appellé, commence par s'emparer de toute la confiance du malade, et lui persuade qu'il n'y a pas d'autre moyen de guérison que celui de se baigner pendant un mois dans l'eau courante, plongé jusqu'à la bouche. On étoit alors au commencement du printemps; le mélancolique obéit ponctuellement, fait tous les matins à jeun, pendant quinze jours, une promenade d'une demi-lieue, accompagné de son fils qui l'aide à se déshabiller, se plonge dans l'eau froide et y reste pendant trois quarts d'heure.

En peu de temps il se trouva guéri de cette mélancolie qui n'a duré que quatre mois.

Je pense que ce n'est point aux bains seuls qu'on doit attribuer cette guérison, mais à la réunion des différens moyens; car la confiance, l'espérance du malade, ses promenades du matin dans un air pur, la saison du printemps, n'ont pas dû y peu contribuer.

(1) *Observ.* 8. Le fils d'un riche négociant

---

(1) *Schenckius, Observ. Med.*

fit un voyage de dix jours pour affaires de commerce. A son retour, il offrit tous les signes d'une sombre mélancolie. Son délire exclusif consistoit en ce qu'il assuroit obstinément qu'on lui avoit enlevé tout son argent, quoiqu'on le lui montrât. Ses parens inquiets, ayant employé différens moyens pour le ramener à la raison, se persuaderent que cet état mélancolique étoit l'effet d'un philtre amoureux, que lui avoit sans doute fait prendre une jeune fille d'une grande beauté, qu'il aimoit éperduement quelque temps auparavant. *Schenckius* appelé, découvrit après plusieurs questions, que depuis plus de dix jours le malade éprouvoit une constipation opiniâtre. Il ordonna sur-le-champ un lavement et du sirop de rhubarbe, et le mélancolique revint en très-peu de jours à la santé.

Cette observation prouve combien pour le traitement il est essentiel de remonter aux causes occasionnelles de la maladie. Elle fait voir aussi l'influence que l'état spécial de certains viscères abdominaux peut exercer sur le moral des individus.

(1) *Observ. 9.* Une dame de condition, âgée de trente ans, étoit liée intimement avec une jeune demoiselle d'environ seize ans. Un jour que cette dernière étoit chez son amie, elle y fut prise d'un accès d'épilepsie ; le spectacle de cette terrible maladie fit éprouver à la dame une frayeur telle que très-peu de temps après, elle éprouva une mélancolie dont voici les phénomènes singuliers : elle ne voulut admettre dès-lors dans sa maison que son mari et un de ses neveux ; elle en renvoya ses autres parens et tous ses domestiques, parce qu'elle craignoit qu'ils n'eussent eu quelque liaison avec des épileptiques. Elle prit en aversion les alimens de tout genre, craignant qu'ils n'eussent été touchés par des épileptiques, ou même des personnes qui eussent eu quelque relation avec eux : aussi pendant quelques années ne s'est-elle nourrie que du pain qu'elle se faisoit fournir par un certain boulanger, et elle ne buvoit que de l'eau qu'elle puisoit à un puits particulier; mais ce pain et cette eau lui étant devenus suspects, elle n'a depuis

---

(1) *Idem.*

deux ans pour toute nourriture que le lait d'une vache qu'elle nourrit dans sa maison, et qu'elle trait elle-même. Pour la même raison, elle s'est abstenue de l'usage de la sainte table. Elle a gardé sur elle les vêtemens qu'elle avoit le premier jour de sa maladie, et comme depuis ce temps ils ont été usés et déchirés, elle n'ose plus se montrer en public : et de tous ses meubles qui sont nombreux, et de la plus grande élégance, elle ne se sert que du pot où elle met le lait dont elle se nourrit, et du lit où elle couche. Cette femme a d'ailleurs l'esprit très-sain et raisonne fort bien sur tout autre objet.

Cette histoire nous montre un des effets que peut produire la frayeur sur les personnes du sexe féminin.

(1) *Observ.* 10. Un homme très-célèbre, âgé de 30 ans, d'un caractère très-sensible, et sur-tout très-ambitieux, remarquable par sa stature grêle, la peau sèche, des veines très-éminentes, des muscles vigoureux, est d'une famille qui a la plus grande disposition à la mélancolie. Il a un bon

---

(1) *F. Hofman.* Consult. Médicin. Casus 34.

appétit, n'est pas constipé, et n'éprouve jamais de rots, de flatuosités, de tranchées. Il observe un régime très-régulier; et n'a pour boisson ordinaire que du vin mêlé avec de l'eau. Il s'abandonne quelquefois trop à la colère: depuis quelque temps son sommeil est léger; il devient craintif, triste pour les plus légères causes, et souvent même sans qu'on en puisse soupçonner aucune; mais sa tristesse et le trouble de son esprit deviennent sur-tout remarquables s'il éprouve quelques contrariétés. La société des hommes lui est à charge, principalement celle des personnes revêtues d'habits bleus ou rouges, car il a la plus grande aversion pour ces deux couleurs. Sa sensibilité est portée à un degré tel que le plus léger bruit lui procure de grandes frayeurs; aussi aime-t-il la solitude, et pendant ses accès, il se retire au fond d'une campagne paisible. Dans les intervalles de ses accès, il n'éprouve aucuns symptômes de son affection, et se livre à ses affaires avec l'esprit le plus sain.

Il a consulté plusieurs médecins; il a pris différentes eaux thermales acidules; il a fait

plusieurs voyages, s'est mis à l'usage de l'eau pour toute boisson, s'est fait saigner deux fois par an. Ce traitement n'a procuré aucun avantage.

Hofman consulté, dit qu'on doit ici principalement chercher à rendre la tranquillité de l'ame au malade; il lui conseille de choisir une société agréable, de rechercher tout ce qui peut procurer la gaieté, de changer d'habitation, d'aller demeurer à la campagne dans un lieu agréablement situé. Il recommande sur-tout de ne négliger aucun moyen pour recouvrer le sommeil, de ne point employer pour cela les narcotiques, mais de se coucher de bonne heure, après avoir fait pendant la journée beaucoup d'exercice, et de faire usage des pédiluves avant de se mettre au lit.

Le malade éprouva les plus grands soulagemens de ces moyens.

Cette observation nous montre une mélancolie peu intense; mais elle est remarquable par la sagesse avec laquelle le traitement a été conseillé.

(1) *Observ.* 11. Un curé, âgé de 30 ans,

---

(1) *Sennert.* De Mel. Cap. 14.

qui réunissoit tous les caractères qui constituent le tempérament mélancolique, fut pris au printemps d'une tristesse accablante. Il étoit tourmenté par l'idée dominante, qu'il ne pourroit jamais obtenir de Dieu le pardon de tous ses péchés; c'est pourquoi il se regarda dès-lors comme indigne d'exercer son ministère. Il passa l'été dans le plus grand désespoir, et chercha plusieurs fois à se donner la mort. Pendant l'automne suivante le penchant au suicide cessa, mais toujours consternation profonde, fréquens soupirs, silence obstiné, état voisin de la *catalepsie*. Il paroissoit écouter de bon gré les paroles de consolations de ses amis qui cherchoient à adoucir son malheur, mais on ne pouvoit arracher aucune réponse de lui; et pendant des semaines entières, il ne prononçoit d'autres paroles que quelquefois celles-ci: *Ah! mon Dieu!*

Cependant il dormoit la nuit et se réveilloit le matin comme dans l'état de santé: mais paroissant toujours plongé dans la plus profonde méditation, il gardoit dans son lit la plus grande immobilité. On étoit obligé de l'habiller, de le lever et de le con-

duire par la main jusqu'à une chaise, où il restoit assis. Il falloit qu'on le mît à table; il n'y mangeoit que les alimens qu'on lui mettoit dans la bouche; il ne buvoit que quand on lui faisoit prendre et tenir son verre. Cet état qui dura toute l'automne, ayant diminué petit à petit, le malade fut enfin rendu à la santé sur la fin de l'hiver suivant, époque à laquelle il reprit ses fonctions; mais depuis il a toujours conservé un grand fond de tristesse.

(1) *Observ.* 12. *Gilbert* naquit à Fontenay dans les Vosges en 1751. L'éducation soignée que lui donnèrent ses parens quoique très-pauvres, et un travail opiniâtre prématuré, développèrent en lui le germe d'un grand talent, mais affoiblirent sa constitution physique déjà délicate. Le goût extrême pour l'étude, l'envie de s'avancer, lui firent naître le desir de jouir des avantages que Paris offre aux savans et aux artistes. Il n'y fut pas plutôt fixé, qu'il se vit trompé dans son attente; au lieu des secours et des conseils qu'il croyoit y trouver, il éprouva des refus humilians: alors sa vive susceptibilité,

---

(1) Notice sur la vie et les ouvrages de *Gilbert*.

son imagination ardente, firent naître chez lui la plus grande disposition pour la mélancolie. L'injustice des hommes l'avoit irrité au point qu'il n'éprouvoit plus d'autre besoin que celui d'immoler à sa verve les gens de lettres qui lui portoient ombrage. C'est ce qu'il fit dans sa satyre du dix-huitième siècle où l'état de son ame est si bien dépeint. Mais il ne se vit pas plutôt en butte à un parti puissant, qu'il fut tourmenté par des craintes sans cesse renaissantes, et il tomba dans une profonde mélancolie caractérisée par ce délire exclusif: *Il se croyoit sans cesse poursuivi par les philosophes qui vouloient lui enlever ses papiers.* Son esprit s'aliéna au point qu'un jour, il se présenta chez l'archevêque de Paris qui étoit son bienfaiteur, et l'abordant, lui cria d'une voix sépulcrale: *Sauvez-moi! de grace, sauvez-moi!* des assassins me poursuivent, leurs poignards sont près de me frapper: *sauvez-moi!* Quelques jours après, pour soustraire ses manuscrits à la prétendue rapacité de ses persécuteurs, il les serra dans une cassette dont il avala la clef. Cet instrument arrêté à l'entrée du larynx, suffoqua le malade, qui

mourut après trois jours des plus cruelles souffrances, à l'âge de 29 ans. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on en connut la cause.

Huit jours avant son accident, il composa une ode, dans laquelle on trouve les idées les plus mélancoliques. En voici une stance :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
Je parus un moment, et je meurs ;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

SECTION TROISIÈME.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Les observations précédentes ne nous présentent pas, il est vrai, des exemples de toutes les variétés de la mélancolie; mais elles suffiront avec celles que j'aurai occasion de rapporter par la suite, pour pouvoir nous en former une idée abstraite, et en décrire l'histoire générale.

CHAPITRE PREMIER.

Causes de la Maladie.

Parmi elles, les unes disposent à la maladie, d'autres la déterminent. Cette distinction n'est pas de rigueur; car souvent une cause dispose à la maladie dans un cas, et la détermine dans un autre.

ARTICLE PREMIER.

Causes prédisposantes.

(1) 1. *Tempérament.* La mélancolie exerce

(1) Voyez, sur les tempérament, le Mémoire du professeur *Hallé*, ceux du cit. *Cabanis*, et la Thèse du cit. *Husson*.

le plus souvent ses ravages chez les hommes doués d'une grande susceptibilité, d'une imagination vive, chez qui cependant les idées se succèdent lentement, à cause de la force des impressions qui occupent, comme exclusivement, leurs facultés intellectuelles, et absorbent habituellement toutes leurs réflexions.

Les individus, disposés à la mélancolie, sont fréquemment remarquables au physique (1), par le peu d'abondance des liquides, et la prédominance du système

---

(1) Pour la connoissance du tempérament mélancolique, on doit moins s'attacher aux caractères physiques extérieurs, qu'à l'état de la sensibilité, à la disposition morale des individus. Cette disposition est quelquefois primitive, mais bien plus souvent elle est acquise. Il n'est pas rare de voir une longue suite de chagrins, changer peu à peu tellement l'état moral des individus, que l'homme le plus enjoué devient le plus sombre, le plus disposé à la mélancolie. J'ai eu occasion d'observer cette altération lente et fâcheuse, chez une personne qui depuis a été attaquée d'une mélancolie, dont différentes raisons particulières m'empêchent de rapporter ici l'observation très-intéressante.

sanguin sur le lymphatique. Ils ont la peau sombrement colorée, les extrémités longues, l'habitude du corps sèche, les veines larges, le pouls petit, tardif, dur; chez eux la démarche est lente, soignée, la physionomie triste, mais présentant quelque chose qui intéresse, le regard est fixe, inquiet.

Ils recherchent la solitude, pour méditer plus à leur aise sur les impressions profondes et tenaces qui les assiégent; et comme ils n'embrassent qu'une idée ou une série d'idées, ils ont une force singulière de mémoire; chez eux, les affections et les déterminations prennent un caractère proportionné à la persévérance des impressions.

La susceptibilité excessive dont ils jouissent, leur fait souvent de tout un tableau différent de ce que la nature leur montre. Ceux qui ont une grande probité, blâment durement les mœurs du siècle, et deviennent misanthropes : ceux qui recherchent les richesses, redoutent singulièrement la pauvreté: les hommes de lettres trouvent les meilleurs ouvrages pleins de défauts: l'amour, au lieu de faire éprouver à ces individus de doux charmes, les plonge dans la jalousie.

(1) « Ils retournent un sujet de toutes les manières, et finissent par y trouver ou des faits, ou des rapports nouveaux, mais ils en trouvent souvent de chimériques : c'est parmi eux que sont les plus grands visionnaires; comme ils ont médité soigneusement, ils ont la plus grande peine à revenir de leurs erreurs ».

« Quant à leurs passions, elles ont un caractère de durée, et, pour ainsi dire, d'éternité, qui les rend tour-à-tour très-intéressans et très-redoutables : amis constans, ils sont implacables ennemis ; leur timidité naturelle les rend soupçonneux ; leur défiance d'eux-mêmes les rend jaloux. Ces deux dispositions se trouvent singulièrement aggravées par une imagination qui retient obstinément, et combine sans cesse les impressions les plus légères en apparence, et pour qui les moindres choses sont des événemens; et lorsque la réflexion, qui les porte aux habitudes d'ordre et de règle, ne donne pas une bonne direction à leur sensibilité, ne les

---

(1) *Cabanis.* Mém. sur l'Etude de l'Homme.

rend pas et meilleurs et plus moraux, elle en fait souvent des êtres dangereux ».

Le tableau de la dépravation et de la férocité de Tibère et de Louis XI, nous montre le tempérament mélancolique au plus haut degré qu'il puisse atteindre.

(1) « Une taciturnité sombre, une gravité dure et repoussante, les âpres inégalités d'un caractère plein de caprices et d'emportement, la recherche de la solitude, un regard oblique, le timide embarras d'une ame artificieuse, trahissent dès la jeunesse la disposition mélancolique de Louis XI, traits frappans de ressemblance entre ce prince et Tibère; ils ne se distinguent l'un et l'autre dans l'art de la guerre que durant l'effervescence de l'âge, et le reste de leur vie se passe en préparatifs imposans, mais sans effet, en délais étudiés, en projets illusoires d'expéditions militaires, en négociations remplies d'astuce et de perfidie : avant de régner, ils s'exilent l'un et l'autre volontairement de la cour, et vont passer plusieurs années dans l'oubli et les langueurs

(1) Nosograph. phil. t. II.

d'une vie privée, l'un dans l'île de Rhodes, l'autre dans une solitude de la Belgique. Quelle dissimulation profonde, que d'indécisions, que de réponses équivoques dans la conduite de Tibère à la mort d'Auguste! Louis XI n'a-t-il pas été, durant toute sa vie, le modèle de la politique la plus perfide et la plus rafinée? En proie à leurs noirs soupçons, à des présages les plus sinistres, à des terreurs sans cesse renaissantes vers le terme de la vie, ils vont cacher leur dégoûtante tyrannie, l'un dans le château de Plessis-lès-Tours, l'autre dans l'île de Caprée, séjour d'atrocité non moins que d'une débauche impuissante et effrénée ».

On pourroit citer en outre une foule d'hommes célèbres dans les arts, les sciences, la philosophie, pour exemples de tempéramens mélancoliques.

Il est des effets organiques qui mettent l'ame dans un état semblable à celui où elle se trouve par l'effet des objets extérieurs. Aussi la disposition spéciale de certains organes, tels que les viscères qui occupent les hypocondres, peut modifier tellement la sen-

sibilité générale (1), qu'il la mette dans un état propre à produire la mélancolie.

L'observation septième prouve l'influence que peut avoir l'état des organes intestinaux sur le moral des individus.

Une activité particulière du foie détermine chez certaines personnes la sécrétion d'une grande quantité de bile, ce qui souvent est joint à un caractère sombre, fâcheux, irascible. On a trouvé également des rapports entre l'altération de la bile et le mode habituel des affections du systême nerveux.

Le cit. *Hallé* pense que l'opinion des anciens qui trouvoient des rapports entre les affections mélancoliques tranquilles ou violentes, et ce qu'ils appeloient *bile noire*, μελαινα χολη étoit incontestablement fondée sur les observations dont l'interprétation et les dénominations pouvoient être fautives,

---

(1) La plus grande aptitude aux travaux qui demandent ou beaucoup de force et d'activité de l'imagination, ou des méditations profondes et opiniâtres, dépend souvent d'un état maladif général, introduit dans le systême par le dérangement des fonctions de quelques viscères abdominaux. (*Cab.* Mém. sur l'infl. des sexes sur le moral.)

mais qu'il est important de recueillir. Il cite à l'appui de son opinion une observation très-importante (1).

2. *Age.* Chez les enfans la rapidité habituelle dans la succession des impressions et des idées, détruit l'effet d'une susceptibilité excessive ; chez eux les passions sont vives, mais aussi-tôt éteintes qu'excitées. Aussi cet âge est-il exempt de la mélancolie.

L'adolescence est bien l'âge où l'imagination jouit de la plus grande activité ; c'est celui de toutes les idées romanesques, de toutes les illusions : mais ces idées se succèdent assez rapidement chez l'adolescent, qui le plus ordinairement ne tient à aucune plus qu'à une autre.

Comme cet âge est celui de la force et de la vigueur, nous nous croyons alors capables de tout ; la crainte et la méfiance de nous-même nous inquiètent rarement.

Cependant c'est alors que se perfectionne le développement des organes de la génération ; alors une nouvelle sensibilité particulière vient modifier la sensibilité générale,

---

(1) Voyez Mém. sur les tempéramens.

nous éprouvons alors un nouvel ordre de sensations, de nouveaux plaisirs, mais aussi de nouveaux besoins. L'amour moral se joignant à l'amour physique, il en résulte une passion mixte, qui souvent lorsqu'elle n'est pas satisfaite, nous fait d'autant plus de mal, que notre organisation physique en a en partie déterminé les besoins. Aussi est-ce le plus souvent à l'âge de l'adolescence qu'arrive l'érotomanie.

C'est aussi souvent alors que naît la mélancolie ascétique, sur-tout quand dans l'enfance l'imagination a été continuellement dirigée vers des idées religieuses.

Mais aucune époque ne dispose plus à la mélancolie que l'âge viril. Les sensations de l'homme sont alors moins rapides, mais elles sont plus profondes; les passions sont plus lentes à se former, mais elles sont plus durables. C'est alors que la réflexion, la méditation, nous fait connoître l'insuffisance de nos moyens; de-là cette sagesse, cette circonspection qui caractérise cet âge; de-là la crainte, la méfiance, l'inquiétude pour l'avenir. Comme nous ne nous fions plus à nos moyens, nous desirons les augmenter,

nous recherchons les richesses, les amis, les places, les honneurs,

Ætas animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Hor. Art. p. v. 166.

Nous sommes donc alors le plus exposés à éprouver les injustices des hommes; de-là le mépris, la haine, les soucis, sources fréquentes de la mélancolie.

C'est sur-tout à cet âge que commence la prédominance veineuse ; le systême des veines du bas-ventre s'engage; alors s'établit le flux hémorroïdal, dont la suppression cause quelquefois la mélancolie. Alors naissent les maladies lentes du foie, de la rate, des intestins qui ont tant d'influence sur nos affections morales.

C'est alors, ou dans un âge plus avancé que se fait sentir la goutte, que paroissent le plus souvent les affections cutanées, dont la disparition peut aussi occasionner la mélancolie.

Dans la vieillesse, la susceptibilité est très. diminuée, ainsi que la vivacité de l'imagination et la force des passions; aussi voit-on

bien rarement des vieillards devenir mélancoliques.

3. *Sexe.* L'organisation de la femme la dispose moins à la mélancolie que celle des hommes. Les mêmes causes produisent chez elles d'autres maladies nerveuses, telles que les affections convulsives, l'épilepsie, l'hystérie. En effet (1), l'union d'une susceptibilité exagérée avec la constitution caractérisée par l'excès du système lymphatique, se rencontre dans un grand nombre de femmes, sur-tout des habitantes des villes, et détermine chez elles une grande vivacité dans les sensations, une promptitude extrême dans les jugemens, des déterminations précipitées, mais peu constantes, une imagination vive, mais mobile, des volontés absolues, mais changeantes. Elles sont incapables de réflexions prolongées, de méditations profondes. « Aucun état ne cadre mieux avec la flexibilité de leurs organes, que le caprice, qui consiste dans le passage brusque d'un sentiment à un autre tout opposé. Les affections les plus disparates se succèdent

(1) Voyez le Mém. du prof. *Hallé.*

chez elles avec une rapidité étonnante ». Aussi, sont-elles peu susceptibles de ces passions haineuses que le temps ne peut détruire chez quelques hommes.

« Les passions douces, dit *Ronssel* (1), sont les plus familières à la femme, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique; l'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentimens qu'elle éprouve, et qu'elle excite le plus souvent. Chacun sent qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaieté, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'ame que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses et violentes ».

La mélancolie par amour, et celle qui est l'effet de la terreur, sur-tout de celle qu'impriment les idées superstitieuses, sont les espèces qui attaquent le plus souvent les femmes.

Les hommes, qui jouissent d'une sensibilité qui retient profondément les impressions

(1) Systême physiq. et mor. de la Femme.

des objets et d'où résultent des déterminations durables, et dont l'imagination est souvent bouleversée par ces passions orageuses, telles que la haine, l'ambition, etc., sont bien plus disposés à la mélancolie.

(1) 4. *Climats.* D'après les observations des voyageurs, et des médecins qui ont exercé leur art dans différens climats, on sait qu'en général la susceptibilité subit des dégradations continues depuis son extrême en excès dans les régions équatoriales, jusqu'à son extrême en défaut sous les zônes polaires. Les habitans des pays froids ont besoin, pour résister à la température d'une grande activité, d'un grand développement de forces musculaires, ils n'ont que peu de temps à donner à la méditation; ceux des pays chauds,

---

(1) *Hippocrate* avoit bien remarqué l'influence du climat, des vents qui règnent, des expositions au nord, et au midi sur l'esprit de ceux qui habitent tel ou tel endroit. Voy. *Lib. de Aere et Locis*, et 14 *lib. de Diætâ.*

Galien reconnoît aussi l'influence du climat et de la manière de vivre sur l'esprit : il compare, à cette occasion, les Thébains avec les Athéniens. *Lib. quod animi mores tempera mentum corporis sequuntur.*

au contraire, cherchent le repos par goût et par besoin, et se trouvent nécessairement ramenés à la vie contemplatative. Leur imagination exaltée donne naissance aux passions les plus violentes.

(1) Qu'on consulte le génie des différentes nations, on trouve que c'est en Asie que les sciences et les arts ont laissé leurs premiers vestiges. La poésie est en quelque sorte naturelle aux habitans du midi et de l'orient; leurs discours les plus vulgaires sont ornés de métaphores et d'allégories; leurs ouvrages portent l'empreinte des imaginations les plus fécondes et les plus gigantesques, et nous transportent dans le champ des chimères, dans les régions des féeries. Etudions leurs mœurs, nous verrons que chez eux tout est porté à l'excès; l'audace leur inspire la fureur, la cruauté; la timidité les rend les hommes les plus foibles, les plus lâches. La piété y est souillée par le fanatisme, la sagesse cachée dans des fables, les sciences enveloppées dans les mystères.

---

(1) Cet alinéa est traduit de l'ouvrage de *Lorry*, de Melancoliâ, etc. t. I.

C'est-là qu'un amour insensé ne reconnoissant aucuns préceptes, y fait renfermer dans des sérails la plus belle moitié du genre humain. Chez eux, les affections de l'ame ne peuvent être calmées qu'avec de l'opium.

Aussi nulle part la mélancolie n'a été plus observée, sur-tout celle qui tient à la superstition, que dans les climats d'une température élevée, où ont exercé *Aretée*, *Galien*, *Alex. Trallianus*, *Bontius*, *Prosper Alpin*, et tous les médecins arabes.

Suivant le citoyen Cabanis, en se renfermant dans les faits les mieux constatés, l'on doit réduire l'action du climat sur la production du tempérament mélancolique à ces points simples :

1.° Dans les pays chauds, mais où la chaleur est brusquement interrompue par des froids humides, ou par des vents aigus ou glacés, ce tempérament sera très-commun.

2.° Il le sera moins, mais cependant encore dans les pays où la nature est comme couverte d'un voile de brouillards, et qui ne présentent que des objets sombres, monotones et décolorés : il le sera sur-tout, si le caractère des

alimens secondant l'influence de ces impressions, en fortifie les résultats.

C'est, sans doute, à ces dernières causes qu'on doit en partie attribuer la fréquence de cette sombre mélancolie qui attaque, sur-tout quand souflent les vents du nord-est, ceux des Anglais, qui, au milieu des richesses, mènent une vie inactive et sédentaire.

Une autre preuve de l'influence des climats pour la production de la mélancolie, c'est qu'on a observé dans une topographie médicale de l'Auvergne, que les habitans de ces contrées, qui vont travailler en Espagne ou dans le midi de la France, deviennent très-souvent mélancoliques après un long séjour dans ces climats.

5. *Saisons*. Les anciens qui faisoient correspondre leurs quatre tempéramens à chacune des quatre saisons, rapportoient à l'automne le tempérament mélancolique, et les maladies auxquelles il est sujet.

L'observation paroît confirmer en général cette opinion des anciens. En effet, l'automne est la saison où l'on voit naître le plus

de mélancolie, sur-tout quand elle a été précédée d'un été brûlant.

6. *Genre de vie.* Tout ce qui demande une grande exaltation nerveuse, peut disposer à la mélancolie. Aussi le génie, loin de garantir des illusions chimériques de la mélancolie, les fait souvent naître.

Non est magnum ingenium sine mixturâ dementiæ. Seneq.

Je pourrois citer un grand nombre d'hommes de génie devenus victimes de cette maladie.

Le célèbre *Huyghens* qui en étoit attaqué, s'imaginant, dans son délire, qu'il étoit de verre, et craignant l'impression du moindre choc, se jeta dans un puits.

Pascal manqua d'être précipité dans la Seine, un jour que les chevaux de sa voiture prirent le mors aux dents; il en éprouva une frayeur si vive et si profonde, que la sensation de ce malheureux événement étoit sans cesse retracée dans son imagination, et que croyant toujours voir un précipice à son côté gauche, il y faisoit placer un siége pour se rassurer.

(1) *Le Tasse*, auteur, à 17 ans, de *Renaud*, à 22, de la Jérusalem délivrée, éprouva l'amour le plus violent pour *Eléonore*, sœur du duc de *Ferrare*, à la cour duquel il recevoit un accueil distingué. Cette passion fut le prétexte de persécutions affreuses qui exaspérèrent la disposition qu'il avoit pour la mélancolie : bientôt défiance ombrageuse, terreurs pusillanimes, passion invincible, et portée à l'excès pour la jeune princesse, délire exclusif : *il se voyoit toujours environné de poisons et de supplices, et poursuivi par un lutin, avec lequel il prétendoit avoir des entretiens très-suivis*. Son jugement étoit d'ailleurs très-sain.

Zimmerman fit remarquer, dès sa jeunesse, la disposition à la mélancolie ; les lettres qu'il écrivoit à *Tissot*, en sont des preuves. En 1794, des chagrins nés de la révolution française, l'invasion qui menaçoit son pays, vinrent augmenter l'amertume de son existence, et le plongèrent dans une profonde mélancolie caractérisée par ce dé-

---

(1) Voyez l'Observat. de sa maladie bien détaillée, ainsi que celle de *Zimmerman*, dans la Thèse du cit. *Louyer*, sur l'hypocondrie.

lire exécutif : *Il voyoit toujours l'ennemi entrer chez lui et dévaster sa maison.*

Parmi les hommes de génie, devenus mélancoliques, je n'oublierai pas de placer *J. J. Rousseau.* Sa vie et ses ouvrages sont assez connus : on sait que c'est sur-tout dans les deux dernières parties de ses Confessions, et dans les rêveries du promeneur solitaire, qu'on le voit persuadé que tous les hommes sont ses ennemis, et tourmenté par des défiances et des craintes continuelles.

La culture des beaux-arts est une des causes disposantes de la mélancolie; on en voit souvent attaqués les peintres, et sur-tout les poëtes et les musiciens, chez qui une imagination exaltée, en leur présentant les objets sous une expression trop vive et trop forte, fait naître souvent des passions analogues aux couleurs qu'elle donne à ces objets (1). Joignez à cela l'amour-propre

---

(1) *Spinello*, fameux peintre toscan, ayant peint la chute des anges rebelles, donna des traits si terribles à Lucifer, qu'il en fut lui-même saisi d'horreur, et, tout le reste de sa vie, il crut voir continuellement ce démon lui reprocher de l'avoir présenté sous une figure si hideuse. *Tissot. De la Santé des Gens de lettres.*

de l'artiste, le desir de la gloire. L'attention qu'ils donnent exclusivement à leur sujet, leur fait oublier tous les autres; la seule ambition du poëte est de cueillir des lauriers au Parnasse. Combien ne voit-on pas de métromanes oublier les besoins les plus pressans, négliger leurs affaires, fuir les sociétés des hommes, même celle de leurs amis, s'enfoncer dans une épaisse forêt, s'arrêter au léger bruit d'une fontaine qui murmure, et y tomber dans un profoud enthousiasme?

Constitution générale, yeux fixes, membres immobiles, langueur de toutes les fonctions; tels sont les phénomènes qui accompagnent les fortes tensions d'esprit, et qui doivent nécessairement avoir une grande influence sur notre économie. Aussi parmi les victimes de la mélancolie rencontre-t-on des gens de lettres, des jurisconsultes, des hommes qui s'occupent avec trop d'opiniâtreté de sciences dans lesquelles les rapports des objets sont difficiles à saisir et demandent une grande application. Mais c'est sur-tout l'étude des sciences dans lesquelles les erreurs de l'imagination ne peuvent être rectifiées par nos sens, qui dispose à cette maladie;

aussi voit-on beaucoup de mélancoliques parmi les théologiens et les métaphysiciens, tandis qu'au contraire on en rencontre rarement chez ceux qui s'occupent de physique expérimentale (1).

La vie molle et inactive que certaines classes de la société mènent dans les villes, l'ennui qui souvent l'accompagne, des alimens trop recherchés, l'abus des liqueurs alkoolisées et des narcotiques, sont autant de causes qui disposent aux affections mélancoliques.

Remarquons cependant que les habitans de la campagne n'en sont pas entièrement exempts. *Voyez l'observation* 10.

Elles arrivent quelquefois chez ceux d'un esprit très-borné ; en voici un exemple :

(2) Un jeune paysan auquel on disoit qu'il avoit le diable au corps, en demeura telle-

---

(1) Les hommes qui se vouent à l'étude, dans un âge trop avancé, sont sujets à la mélancolie. *Tissot* fut consulté pour deux hommes devenus mélancoliques, l'un pour avoir voulu étudier opiniâtrement la métaphysique à 40 ans, l'autre les mathématiques à 50.

(2) Thèse du cit. *Louyer*.

ment convaincu, qu'il fut dès-lors impossible de l'en dissuader. Il s'imaginoit le sentir, tantôt dans le ventre, tantôt dans la poitrine; ne pouvant vivre avec cet hôte incommode qui le tourmentoit cruellement, il s'abandonne au désespoir le plus affreux. Le médecin l'exorcise, et voici comme il réussit. Tandis qu'un prêtre ébranloit l'esprit du mélancolique avec l'appareil imposant des sentences et des cérémonies religieuses, il fait partir à un signal convenu une fusée dont les feux et le bruit imitent un météore lumineux. Alors le prêtre annonce au malade que le ciel a parlé, et lui prononce l'assurance de sa guérison.

On doit sur-tout éviter le passage d'une vie active à une vie sédentaire. On voit fréquemment devenir mélancoliques, les négocians qui quittent le commerce, et les militaires retirés du service, quand ils s'abandonnent ensuite à l'oisiveté.

(1) Un militaire qui avoit fait la guerre avec distinction, qui en avoit couru tous les hasards avec tranquillité, supporté les fati-

---

(1) *Révillon*. Recherches sur la cause des aff. hyp.

gues de son état sans que sa santé en parût altérée, revint après la paix dans sa famille, et se répandit dans les sociétés. Bientôt sans qu'aucune cause parût y donner lieu, il sentit du mal-aise, de l'inquiétude, et quelque temps après, cet homme que les dangers les plus imminens n'avoient pas intimidé, étoit aussi craintif que la femme la plus pusillanime. Il ne vouloit pas quitter sa chambre; il assuroit que ses jambes se déroboient sous lui, et qu'en sortant il s'exposoit à s'évanouir. Une vie sobre, des alimens choisis, quelques doux stomachiques, un exercice soutenu, composèrent tout son traitement, et il guérit.

Le célibat est encore un état qui mérite notre attention. En Angleterre, les suicides se rencontrent très-fréquemment chez les célibataires (1).

Privation des plaisirs vénériens, longues abstinences, mauvaises nourritures, vie solitaire, veilles, contemplations : que de causes pour produire la mélancolie, et qui se trouvent réunies chez les moines d'un ordre très-austère !

---

(1) Encycl. Méth. art. *Célibat*.

Au nombre des dispositions à la mélancolie, on doit certainement placer *l'hérédité*; l'observation la plus exacte le prouve.

Ne peut-on point aussi ranger ici l'influence sur le fœtus, des différentes passions, qu'éprouve la mère pendant la grossesse ?

ART. II.

Causes déterminantes.

Parmi les causes qui déterminent la mélancolie, les affections de l'ame doivent certainement occuper le premier rang.

Remontons à l'origine des passions, et nous les trouverons déterminées primitivement par les besoins relatifs à la réparation du corps et à la conservation de l'espèce. Nous verrons la joie et l'espérance, la tristesse et la crainte, naître de la satisfaction de nos besoins, ou d'un obstacle qui s'y oppose (1).

Il semble, dit *Buffon*, que le germe de

---

(1) « Qu'on se transporte, en esprit, aux premiers jours du monde, on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid et le chaud, avertir l'homme de ses besoins, et attacher une infinité de plaisirs et de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins ». *Helvétius. De l'Esprit*, chap. IX, *Origine des Passions.*

nos passions est dans nos appétits. (1) Mais la vie sociale et une imagination ardente, multiplient nos desirs et nos peines, et deviennent la source d'une infinité de besoins de convention.

De ces besoins naissent toutes les passions factices, telles que l'amour moral, le desir des honneurs, de la gloire, de la célébrité, des richesses. Dans ces jouissances morales

(1) « Dans l'homme, le plaisir et la douleur physiques ne sont que la moindre partie de ses peines et de ses plaisirs; son imagination, qui travaille continuellement, fait tout, ou plutôt ne fait rien que pour son malheur; car elle ne présente à l'ame que des fantômes vains, ou des images exagérées, et la force à s'en occuper : plus agitée par ces illusions qu'elle ne le peut être par les objets réels, l'ame perd sa faculté de juger et même son empire; elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en second, et souvent elle veut l'impossible; sa volonté qu'elle ne détermine plus, lui devient donc à charge, ses desirs outrés sont des peines, et ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs qui disparoissent et s'évanouissent dès que le calme succède, et que l'ame, reprenant sa place, vient à les juger ». *Buffon*, *Discours sur la nature des animaux*.

consiste le bonheur de bien des hommes; mais aussi leur privation fait le malheur de leur existence, et donne lieu bien souvent au renversement de leur raison, sur-tout quand ils sont doués d'une susceptibilité excessive.

Considérons l'effet des passions sur les fonctions de l'économie animale.

Remarquons d'abord qu'un des effets communs à toutes les affections vives de l'ame, est de porter primitivement sur les organes de la région épigastrique une impression qu'il est difficile de décrire; les autres effets ne paroissent être que secondaires.

Dans les passions vives et subites, tantôt c'est une accélération violente qui porte le sang du centre à la circonférence, tantôt c'est un resserrement subit qui produit un effet contraire (1).

C'est sur le visage que se peignent de la

---

(1) *Galien*, *lib. de Causis sympt.* réduit tous les effets des passions à deux mouvemens universels; le premier est du centre à la circonférence, le second de la circonférence au centre.

manière la plus évidente les affections vives de l'ame. La colère et la fureur le rougissent; on voit quelquefois cependant un homme en colère avoir d'abord le visage pâle, l'œil sec, terne; l'action est alors concentrée; mais bientôt l'état de son économie change; au spasme des capillaires succède le spasme intérieur qui porte l'action du centre à la circonférence avec une explosion d'autant plus terrible que le spasme capillaire aura présenté un plus grand obstacle à cette expansion; le visage devient rouge, les vaisseaux de la cornée injectés, les yeux étincelans, l'action et la force musculaire augmentées, la respiration convulsive et irrégulière, la transpiration insensible augmentée (1). L'influence de la colère sur la sécrétion de la bile dont elle change et la quantité et la qualité, mérite sur-tout d'être remarquée.

Vœ, meum
Fervens difficili bile tumet, jecur.

La crainte subite, la frayeur, ne sont pas moins funestes: le visage pâlit, les yeux deviennent ternes; on voit l'un trembler de tous ses membres, et fuir précipitamment,

---

(1) *Sanctorius*, sect. 7.

(*timor pedibus addidit alas*), l'autre au contraire est dans l'impuissance de fuir, il ne peut pas même parler, tant est grand l'affoiblissement de toutes ses facultés, son cœur palpite, son pouls est serré, petit, fréquent, irrégulier, il éprouve à la région précordiale un sentiment douloureux d'oppression, de plénitude, d'anxiété; la transpiration insensible est très-diminuée (1), mais souvent aussi cette diminution de transpiration est compensée par un écoulement excessif d'urine, par une diarrhée.

Une joie excessive accélère la circulation, mais par secousses, et s'exprime souvent par des sanglots, de même que le chagrin violent, et elle cause l'insomnie (2).

Dans les affections lentes, telles que la tristesse (3), le chagrin lent, la crainte habituelle, le corps est abattu, le spasme des capillaires porte l'action de la circonférence au centre; de là la peau est pâle, le pouls est serré, quelquefois lent, quelquefois fré-

---

(1) *Sanctorius*. Aph. de An. aff. sect. 7.

(2) *Sanctorius*.

(3) Voyez la belle Description des effets de la tristesse. *Et spissis mœrore liquoribus, etc.* Poëme sur l'hygiène, par *Geoffroy*.

quent, mais toujours inégal et petit; le cœur est serré, dit-on vulgairement, la respiration est laborieuse et lente, de là les soupirs. On éprouve un sentiment d'anxiété, de resserrement dans la région épigastrique; l'appétit est nul; la transpiration insensible diminue (1); la circulation des vaisseaux, du foie et des viscères abdominaux se ralentit; souvent enfin la mélancolie devient le fruit d'une imagination long-temps noircie par la tristesse et le chagrin.

La gaieté et la joie modérée, au contraire, accélèrent la circulation, mais c'est par un mouvement doux, égal et facile; le corps est dans un état d'activité et de vigueur, la face est plus colorée, plus animée, les fonctions de l'estomac et des intestins sont plus actives, les sécrétions et les excrétions sont augmentées.

L'action des passions sur l'économie, varie suivant les dispositions particulières de chaque individu, selon leur degré de force, et la manière dont elles se combinent entre elles.

Les passions dont nous venons d'étudier

(1) *Sanctorius.*

les effets, sont des affections simples qui nous viennent de la nature. Celles qui naissent dans la société, telles que l'ambition, l'avarice, la superstition, l'amour moral, etc. ces affections qui sont déterminées par des besoins moraux, ont, outre les effets que je viens d'analyser, celui de détourner souvent l'individu des soins qu'exigent ses besoins physiques.

L'effet que produisent les passions, est bien différent, suivant qu'elles sont libres ou contraintes (1). L'homme infortuné, qui ne peut épancher ses peines dans le sein d'un ami, qui lutte violemment contre le besoin pressant d'exprimer le sentiment qui le surcharge, obligé de feindre souvent un sentiment contraire, est bien différemment affecté de celui qui peut se plaindre et pleurer en liberté.

Le passage subit ou lent d'un sentiment à un autre, donne aussi des résultats bien différens. Le passage subit produit les effets

(1) Leçons d'Hygiène du professeur *Hallé*, pendant l'an 9. Les notes que j'y ai prises m'ont beaucoup aidé pour différens articles de cette Dissertation.

les plus funestes, même celui de la douleur au plaisir. L'histoire nous fournit plusieurs exemples de mort subite, causée par une joie subite. *Mead*, dans ses *Monita Medica*, dit que la plupart des maniaques de l'hôpital de Londres, en 1721 et 1722, étoient des gens qui avoient gagné des sommes considérables au systême de Law, et que plusieurs autres y étoient pour avoir perdu leur fortune.

Les joueurs de profession, qui sont sujets à passer de la joie à la tristesse, et de la tristesse à la joie, deviennent très-souvent mélancoliques (1).

L'homme en place, continuellement entraîné par l'ivresse de l'ambition, accoutumé aux honneurs, aux flatteries, au plaisir de dominer, de commander, tombe-t-il du faîte éclatant où il étoit élevé, rentre-t-il dans l'obscurité, quel changement dans ses facultés physiques et morales, cet amour-propre qui n'est plus satisfait! Cet abandon de la part de ceux qu'il croyoit ses amis,

---

(1) L'observ. 18, dans *Montanus*, est celle d'un joueur attaqué de la mélancolie, à la suite d'une grande perte au jeu.

mais qui ne l'étoient que de sa fortune ; ces regrets qui le tourmentent et l'accablent ; ces remords qui le rongent ; ces ennemis qu'il redoute, et contre lesquels il est maintenant sans défense ; ce passage d'une vie occupée au loisir d'une vie retirée et solitaire ; toutes ces causes, si la philosophie ne le soutient pas, s'il n'a pas en lui-même des ressources contre l'infortune, des moyens de remplir ses momens, toutes ces causes, dis-je, peuvent produire chez lui des affections multipliées, mais sur-tout la mélancolie. C'est ce qu'on a appelé ingénieusement *ambition rentrée.*

Le desir effréné des richesses, produit à-peu-près les mêmes effets que celui des honneurs ; il est de même accompagné d'une inquiétude continuelle, de l'envie, de la haine, de chagrins multipliés.

L'amour qui ne devroit offrir que des jouissances, s'il étoit toujours modéré, est peut-être la passion dont les suites sont les plus fâcheuses quand il est violent et contraint (1). Les sollicitudes continuelles, le passage sou-

(1) Amour, pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres, et le malheur de l'homme ! *Buffon.*

vent subit de la joie à la tristesse ; de l'espérance à lacrainte, la jalousie, produisent des effets dont la réunion doit porter à l'organisation les plus violentes atteintes (1). L'histoire nous apprend combien sont fréquens les suicides parmi ceux qui s'abandonnent à cette passion insensée. *Lucrèce*, réduit au désespoir de ne pouvoir jouir de celle qu'il aimoit, se donna la mort.

La jalousie sur-tout a porté quelquefois les femmes à de grands excès. « Il n'est pas de maux que la jalousie n'enfante, dit *Zimmerman* (1) ; j'ai eu occasion de voir les grands hôpitaux de Paris, j'y ai remarqué trois espèces de fous; les hommes l'étoient devenus par orgueil, les filles par amour, les femmes par jalousie ».

Au nombre des principales causes de la mélancolie, n'oublions pas sur-tout de ranger la superstition. Cette passion aveugle qui

---

(1) Non solùm in animum impetum facit amor; verùm et in corpus sæpè numero tyrannidem exercet, vigiliis, curis, macie, dolore, habitudines et mille affectibus lethalem noxam inferentibus corpus vexat. *Plat.*

(2) Traité de l'Expérience.

asservit la religion aux caprices de l'imagination, qui remplit l'esprit d'inquiétudes continuelles, de fausses terreurs, de désespoir, qui consume en quelque sorte les hommes vivans des flammes de l'enfer qu'ils appréhendent continuellement, qui souvent fait commettre des actions ridicules, injustes et cruelles, non-seulement sans honte et sans remords, mais encore avec une sorte de joie et de consolation. C'est sur-tout chez les personnes d'une imagination vive, mais d'un jugement borné, chez les jeunes gens, dans les pays méridionaux, qu'elle exerce ses ravages.

On pourroit citer une infinité d'histoires de mélancolies les plus fâcheuses, produites par la superstition. *Sauvages* nous parle d'une femme qui, désespérant de son salut, se pendit à une des poutres de sa chambre après avoir fait sortir ses domestiques. *Lorry* (1) en a vu plusieurs exemples, entr'autres celui-ci : Un acteur, célèbre dans la tragédie, tourmenté continuellement par la funeste idée qu'il devoit être damné, tomba dans

---

(1) Pars. 1. Cap. 6. De Melancoliâ.

une profonde mélancolie, et se croyant sans cesse poursuivi par les diables, il termina sa malheureuse existence en se précipitant d'une fenêtre.

Ce qui rend cette passion encore plus dangereuse, c'est qu'aucune ne se communique plus facilement. L'enthousiasme d'un seul peut, quelquefois, exercer sur la multitude qui le voit, qui l'entend, un empire étonnant. Les impressions trop fortes que produisent les fougueuses déclamations de certains prédicateurs, les craintes excessives qu'ils donnent des tourmens de l'autre vie, font dans des esprits bornés et crédules des révolutions surprenantes.

(1) On a vu, à l'hôpital de Montelimar, plusieurs femmes attaquées de manie et de mélancolie, à la suite d'une mission qu'il y avoit eu dans cette ville; elles y étoient, sans cesse, frappées des peintures horribles qu'on leur avoit inconsidérément présentées; elles ne parloient que de désespoir, de vengeance, de punition, etc.; une, entr'autres, ne vouloit absolument prendre aucun re-

---

(1) Ancienne Encyclop.

mède, s'imaginant qu'elle étoit en enfer, et que rien ne pouvoit éteindre le feu dont elle prétendoit être dévorée : ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on vint à bout d'éteindre les prétendues flammes.

Le remords, qui tourmente continuellement certaines personnes qui ont commis de mauvaises actions, occasionne quelquefois chez eux la mélancolie. Il est assez commun de trouver des hommes qui, effrayés, passent d'un extrême à l'autre, et font succéder, à une débauche effrénée, le genre de vie le plus austère. (1) Un homme de génie, qui pendant plusieurs années de sa jeunesse, aveuglé par les charmes de la volupté, s'adonna aux excès en tout genre, aux femmes, à la table, résolut subitement de changer de genre de vie, et s'imposa pour pénitence les études les plus profondes et la piété la plus austère. Mais les nombreux combats qu'il souffrit intérieurement pour résister aux attaques réitérées de ses passions, le plongèrent dans une grave mélancolie.

Parmi les causes physiques qui peuvent

(1) *Lorry.*

déterminer la mélancolie, on peut compter la suppression d'une évacuation quelconque, celle des hémorroïdes, des menstrues, d'un ulcère, d'une diarrhée ; une constipation opiniâtre ; la répercussion de la gale ou d'autres affections cutanées (1); la rétrocession ou les approches de la goutte.

Je connois un homme, d'environ 42 ans, qui fut attaqué, pour la première fois, d'un accès de goutte sur la fin de l'hiver de l'an X; cet accès qui avoit été précédé depuis quelques années de plusieurs anomalies nerveuses; ne dura que pendant à-peu-près un mois, et au printemp suivant, le malade fut attaqué d'une grave mélancolie. Cette dernière maladie étoit-elle due à la disparition de la goutte, ou à des affections morales? L'une et l'autre cause peuvent y avoir contribué.

CHAPITRE II.

Phénomènes de la maladie.

La mélancolie offre tant de variétés, qu'il est très difficile d'en tracer une marche géné-

(1) *Lorry*, dans son Traité *de Morbis cutaneis*, dit avoir vu plusieurs fois la repercussion de la gale déterminer des mélancolies graves.

rale. Ce n'est qu'après en avoir vu beaucoup de cas particuliers, ou en avoir lu des observations bien faites, qu'on peut s'en faire un tableau véritable.

Quelquefois l'invasion de cette maladie est brusque ; mais bien plus souvent elle est lente, se fait par des degrés presqu'insensibles et offre différens phénomènes à peu près dans l'ordre suivant : affections spasmodiques qui simulent une foule d'autres maladies ; sommeil agité et troublé par des rêves effrayans, par des images lugubres ; air triste et rêveur, regard farouche ; taciturnité sombre, quelquefois interrompue par des accès passagers d'une gaieté vive et convulsive ; terreurs pusillanimes, sur-tout à l'ombre de la nuit ; recherche de la solitude ; penchant marqué pour l'inactivité et la vie sédentaire ; impossibilité de se livrer à l'étude, à cause de la confusion des idées ; susceptibilité morale excessive ; interprétations sinistres données par le mélancolique à tous les événemens ; défiance sur les motifs les plus frivoles ; soupçons les plus noirs et les plus ombrageux, même envers ses meilleurs amis ; angoisses inexprimables, pleurs involontai-

res (1); idée dominante ou délire exclusif sur un objet ou une série particulière d'objets; d'ailleurs libre exercice de toutes les facultés de l'entendement. Quand le délire est déclaré, les affections et les déterminations des mélancoliques prennent un caractère subordonné à l'idée qui les dominent.

Les variétés infinies de ces idées chimériques sont décrites sous toutes les formes, dans les observations particulières qu'en ont donné les auteurs. Plusieurs d'elles paroissent même si absurdes, qu'on regarderoit ces histoires comme des contes, si la pratique n'en fournissoit à chaque instant des exemples aussi singuliers.

Des démons, des anges, peuvent devenir, par l'imagination des mélancoliques, des êtres qu'ils croient exister, qu'ils se persuadent même voir, toucher. Ils tiennent avec opiniâtreté à cette opinion. Les uns s'imaginent avoir commis des crimes horribles, et sont cruellement tourmentés par la crainte du supplice ou de la damnation éternelle. Les autres

---

(1) Ces pleurs soulagent beaucoup le mélancolique.

croient qu'on veut les calomnier ; les accuser de forfaits qu'ils n'ont pas commis ; d'autres, qu'on cherche à les empoisonner. *Lorry* a connu un homme, qui, s'imaginant que ses domestiques vouloient l'empoisonner, ne vivoit que de lait et d'eau, qui d'ailleurs avoit le jugement très-sain et étoit un célèbre jurisconsulte. D'autres voient des spectres qui les poursuivent. Une femme assuroit que le diable venoit coucher toutes les nuits avec elle (*M. Don*). *Le Tasse* conversoit avec un lutin. *Pascal* voyoit toujours à côté de lui un précipice. Un autre (1) croyoit toujours voir marcher devant lui un soldat. (2) Un boulanger de Ferrare assuroit par de grands sermens, que son corps n'étoit qu'une masse de beurre, et comme il étoit dans la crainte de fondre, on ne pouvoit par aucun moyen l'engager à s'approcher du feu et sur-tout de son four (3). Un autre se rangeoit au nombre

---

(1) *Gentilis Fulginas.* Quest. 55.

(2) *M. Donat.* Lib. 2. Cap. 1.

(3) *Gaspard Borlœus*, orateur, poète, et médecin, épuisé par des études excessives, devint mélancolique, et eut pour délire exclusif de croire que son corps étoit de beurre, et il fuyoit le feu avec soin ;

des tonneaux de sa cave, croyant être lui-même un tonneau.

(1) Un autre ne vouloit pas boire de peur que l'humidité ne le séparât en plusieurs morceaux.

(2) On en voit, qui se croient sans cesse entourés d'hommes qui chantent devant eux avec des trompettes et des tambours.

J'ai vu un mélancolique, qui n'entendant parler par-tout, que des effets du galvanisme, et voyant tous les journaux remplis de récits sur le même objet, s'est imaginé que ceux qui s'occupent de cette partie de la physique, ont des puissances extraordinaires, qu'ils peuvent agir de loin, et qu'ils l'avoient choisi pour sujet de leurs expériences. Il assuroit ressentir des commotions très-fortes, voir des étincelles galvaniques; ce qui, arrivant très-fréquemment, le tourmentoit beaucoup. Il avoit pris de l'aversion pour certaines personnes qu'il regardoit comme les

---

à la fin ennuyé de ses terreurs continuelles, il se précipita dans un puits. *Tissot*. De la Santé des gens de lettres.

(1) *Aret*. Diut. Cap. 6.

(2) *Alzharavius*.

agens des galvanisateurs; et lorsqu'il les voyoit entrer dans un cercle, où d'ailleurs il raisonnoit très-sainement, il fuyoit brusquement pour se soustraire à leurs prétendus desseins.

Que dirai-je des malades imaginaires, qui se tourmentent eux et leurs médecins qu'ils fatiguent continuellement de leurs plaintes importunes, qui sont poursuivis par un desir insensé de médicamens, qui, pesant en quelque sorte leurs alimens, craignent continuellement que leurs prétendus maux ne s'aggravent, quand l'appétit les a portés à manger un peu plus qu'à l'ordinaire; d'autres qui, désespérant de leur sort, se condamnent à la solitude?

Parmi ces malades imaginaires, on a vu les uns assurer qu'ils avoient dans l'estomac des animaux, tels que des serpens, des grenouilles (1); d'autres s'imaginer avoir la tête, les cuisses ou les jambes de verre, et en craindre continuellement la fracture.

Je connois un étudiant en médecine qui, quelque temps après son arrivée à Paris, entendant ses camarades parler très-fré-

---

(1) *Alex. Trall. Gatinaria.*

quemment d'anévrismes de l'aorte et du cœur, se persuada qu'il avoit une maladie organique du cœur, et en appréhendoit sans cesse les suites funestes.

Je connois un autre jeune homme qui, ayant eu, il y a quelques années, une gonorrhée dont il a été bien guéri, s'imagine à la moindre indisposition que le virus syphillitique se fait sentir; et en craignant continuellement les effets, il consulte tous les médecins qu'il peut rencontrer.

On a vu des mélancoliques qui, s'étant imaginé qu'ils étoient morts, refusoient toute espèce de nourriture, et se mettoient dans le plus grand danger de mourir en effet (1).

Forestus parle de mélancoliques dont le délire est d'aimer éperduement des femmes âgées, et de ne penser qu'à satisfaire leur passion; d'autres qui, se croyant prêtres, marmotent continuellement des prières; d'autres qui, se croyant avocats, ne parlent que d'arrêts, de mémoires, de plaidoyers; d'autres enfin qui, entraînés par une fureur poétique, ne font que composer ou réciter des vers.

On en a vu d'autres qui, se croyant chan-

(1) *Hollerius.*

gés en animaux, en imitoient les manières, c'est ce qu'on a appelé *zoantropie, lycantropie*, etc.

Une jeune fille ayant vu décapiter un criminel, en éprouva une telle frayeur, qu'elle fut attaquée d'épilepsie. Après avoir employé inutilement plusieurs remèdes, quelqu'un lui conseilla le sang de chat. Quand elle en eut pris, elle s'imagina avoir changé de nature, et être métamorphosée en chat; elle en imitoit toutes les manières : *Voce, saltu, gestu*. Le vulgaire ne manqua pas d'attribuer cela, non à l'erreur de l'imagination de la jeune fille, mais bien à son changement réel de nature. *Wenrichus, lib. de monstris, cap.* 15.

Toutes les filles d'une maison religieuse, dans des jours et à des heures marquées, se croyoient être des chats, et formoient un concert miaulique. *Raulin, affect. vap. du sexe.*

Le délire érotique est trop connu; il a été trop bien peint d'ailleurs par les poètes, pour que j'insiste sur sa description. Je remarquerai cependant, qu'on doit distinguer principalement deux états dans cette maladie : dans

l'un, l'amant a le plus grand espoir de jouir, son amie est présente, il la voit, ses yeux sont étincelans, il est tout feu : *musculorum contentio ingens vires viribus addere videtur*; dans l'autre, la flexion de la tête, l'œil morne, la pâleur du visage annonce son désespoir. Alors souvent les malheureux amans se donnent la mort, ou bien la tristesse prolongée, les insomnies continuelles, les pollutions nocturnes, les conduisent lentement au tombeau.

Une autre variété de la mélancolie est ce qu'on appelle le *splen* ou *la maladie anglaise*, dans laquelle le dégoût de la vie est l'objet du délire exclusif, et devient une idée dominante qui semble absorber toutes les facultés de l'entendement (1).

(2) « Le plus malheureux de tous les états » est celui où les deux puissances souveraines » de la nature sont toutes deux en grand

---

(1) On en trouve trois observations bien caractérisées, fournies par le cit. *Pinel*, dans la Médecine éclairée des sciences physiques, par *Fourcroy*.

Gresset en a bien tracé le caractère dans la comédie de *Sidney*.

(2) *Buffon*. Discours sur la nature des animaux.

» mouvement, mais en mouvement égal, et
» qui fait équilibre; c'est là le point de
» l'ennui le plus profond, et de cet horrible
» dégoût de soi-même, qui ne nous laisse
» d'autre desir que celui de cesser d'être,
» et ne nous permet qu'autant d'action
» qu'il en faut pour nous détruire, en tour-
» nant froidement contre nous des armes de
» fureur ».

(1) Les filles de Milet, éprises d'un délire singulier, desiroient si ardemment la mort, qu'elles se pendoient en foule. Enfin, le sénat ordonna qu'on exposeroit au milieu de la place, et toute nue, la première qu'on trouveroit s'être pendue. Cet édit eut l'effet desiré, et mit fin à la fureur de ces filles.

Primerose rapporte que les femmes de Lyon, tourmentées d'une semblable maladie, se précipitoient en grand nombre dans le Rhône, et y périssoient.

Dans un de ses accès de mélancolie, un habitant de Mantoue vint prier instamment le magistrat d'ordonner qu'on le mît en prison. N'ayant pu l'obtenir, il se rendit au camp, sup-

---

(1) *Plutarque*. Des vertueux faits des Femmes, t. I.

plia le commandant de le faire enchaîner, de le plonger dans les cachots, parce qu'il avoit commis des crimes abominables qu'il vouloit avouer; il proposa même aux gardes de l'argent, s'ils vouloient le faire prisonnier; ne l'ayant point obtenu, il chercha à escalader les murs de la prison; il tomba dans les fossés qui l'entouroient, et y fut noyé. *M. Don.*

Je viens de parler de la nuance la plus noire que puisse nous offrir la mélancolie. Voyons maintenant des mélancoliques que leurs illusions mettent dans un état bien différent, qu'elles portent au comble de la félicité. Leur bonheur, quoique faux et passager, n'est pas moins réel pour eux; leur jouissance est extrêmement vive, et c'est avec les plus grands regrets qu'ils reviennent à l'état de santé.

(1) Un homme, qui s'imaginoit que tous les vaisseaux, qui arrivoient au port d'Athènes, étoient de son domaine, fut très-fâché, ayant recouvré son bon sens, d'être désabusé d'une erreur aussi agréable. Cet homme ne déliroit que sur cet objet, et remplissoit

(1) *Théophraste.*

exactement les devoirs de citoyen, de père et d'époux.

(1) Un valet de pied d'un grand seigneur d'Espagne se crut changé en monarque. Cet homme, qui auparavant avoit l'esprit très-borné, étoit au contraire, pendant son délire, plein d'idées les plus ingénieuses (2), et donnoit les règles les plus sages pour l'administration de son royaume imaginaire. Il recouvra avec la santé la stupidité antécédente, et se plaignit amèrement d'être retiré d'un état qui faisoit ses délices.

Aristote nous rapporte qu'un homme d'Abydos, en Asie, qui alloit au théâtre lorsqu'il n'y avoit personne, y étoit au comble de la joie, applaudissoit comme si

(1) J. Huartus. *De Scrutiniis ingeniorum.*

(2) On voit très-souvent les fonctions de l'entendement recevoir une grande augmentation de vivacité et d'énergie pendant les accès de mélancolie. *Buffon*, dans un de ses derniers volumes, parle d'un curé, qui, attaqué d'une mélancolie causée par une chasteté rigoureuse, déploya, pendant ses accès, divers talens qui n'avoient pas été cultivés en lui : il faisoit des vers et de la musique, et sans avoir jamais touché de crayon, il dessinoit avec vérité les objets qui se présentoient à ses yeux.

le jeu des acteurs l'eût enthousiasmé. Lorsqu'il reprenoit son bon sens, il assuroit qu'il n'avoit jamais éprouvé plus de plaisir que pendant son délire (1).

On en voit qui se croient inspirés par la divinité, qui s'imaginent voir et entendre les esprits bienheureux.

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,
S'imaginant sans cesse en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.

Boileau, Sat. IV.

Les charmes de la volupté imaginaire qu'éprouvent ces mélancoliques, les remplit de l'idée de perfection de leur état, les rend bouffis d'orgueil; aussi les voit-on marquer le plus grand dédain pour ceux qui paroissent douter de leur suprême bonheur.

---

(1) *Horace* nous a dépeint le même délire exclusif:

.... Fuit haud ignobilis Argis,
Qui se credebat miros audire tragœdos,
In vacuo lætus sessor plausorque theatro:
Cætera qui vitæ servaret munia recto
More, etc.
Hic ubi cognatorum opibus, curis que refectus,
Et redit ad sese: Pol me occidistis, amici,
Non servastis, ait, etc. Epis. 2, lib. 2.

Souvent on les trouve dans un état d'enthousiasme et d'extase ; alors l'exaltation de leur imagination devient extrême. Ils sont plongés dans un état de profonde admiration, leur esprit est comme en suspend pour s'abreuver à loisir de l'objet impressionnant ; ils sont dans une espèce de stupéfaction ; ils n'existent plus pour le reste de la nature ; toutes les forces vitales sont concentrées dans cette action intérieure. Ils ont les yeux fixes, quelquefois tournés vers le ciel, les membres immobiles ; ils sont insensibles aux plus forts excitans extérieurs ; ils ont la respiration lente, suspendue, quelquefois haletante. Vers la fin du paroxisme extatique, ils semblent sortir du plus profond sommeil ; ils profèrent quelques paroles confuses, leur visage devient rouge, leur physionomie extrêmement animée ; ils sont alors comme hors d'eux-mêmes, et souvent, s'énonçant avec des gestes convulsifs, ils paroissent prédire l'avenir. Tels étoient à-peu-près les anciens devins et prophètes. Après l'accès, il reste aux extatiques un grand abattement, une grande débilité ; mais leur imagination reste profondément frappée de cette idée, qu'ils sont agités par

quelque puissance majeure, qu'ils souffrent pour la Divinité, et qu'inspirés par elle, ils prédisent l'avenir.

On sent combien de nuances peuvent offrir ces accès, depuis l'état de simple méditation, de recueillement, jusqu'au dernier degré de l'extase que je viens de décrire.

J'ai, je crois, assez cité d'exemples de délires mélancoliques, pour donner une idée de la variété des formes que peut prendre la mélancolie. Je puis maintenant établir le caractère spécifique de cette maladie :

(1) délire exclusif sur un objet, ou sur une série particulière d'objets; nul penchant à des actes de violence, que celui qui peut être imprimé par une idée dominante et chimérique; d'ailleurs, libre exercice de toutes les facultés de l'entendement; certaines fois égalité constante d'humeur, ou même état habituel de satisfaction. Dans d'autres cas habitude d'abattement et de consternation, ou bien aigreur de caractère qui peut être portée jusqu'au dernier degré de misanthropie; quelquefois dégoût extrême de la vie.

---

(1) Extrait du Traité de la Manie.

Terminaisons de la Mélancolie.

Quand elle est récente et qu'on a fait disparoître les causes qui l'ont produite, elle peut se terminer par la santé.

Un ictère, une diarrhée, une évacuation de matière noirâtre, l'établissement du flux hémorroïdal, celui d'un ulcère, un accès de goutte, différentes éruptions cutanées, ont occasionné quelquefois sa guérison.

Lorry dit avoir vu souvent des maladies aiguës faire cesser la mélancolie, mais presque toujours la convalescence la ramener. Il met au nombre de ses terminaisons, l'hydropisie (1), la pthisie pulmonaire, et différentes affections organiques. Mais comme il confond, sous le nom de mélancolie, plusieurs affections nerveuses, on ne sait si on doit attribuer ces différentes terminaisons à la mélancolie simple.

La transition de la mélancolie à la manie est fréquente.

---

(1) *Méad* a consigné dans ses écrits l'observation curieuse d'un homme qui devenoit alternativement maniaque et hydropique, *altero alterum pellente morbo.*

Mais souvent il arrive que les mélancoliques restent, pendant un grand nombre d'années, toujours livrés à leurs idées chimériques, s'isolent du monde, et mènent une vie monotone, qui consiste à boire, à manger et à dormir. Ces mélancoliques finissent par avoir une vieillesse précoce, leur corps se flétrit, se dessèche (1) ; la morosité de leur caractère s'exaspère et leur esprit n'est plus nourri que d'un ordre d'idées bisarres et ridicules.

Recherches d'anatomie pathologique.

Elles n'ont fait voir dans le cerveau aucuns vices sensibles auxquels on puisse attribuer la mélancolie; car on ne doit rien statuer sur la consistance plus grande du cerveau des mélancoliques et des maniaques, que *Morgagny* et *Vasalva* disent avoir trouvée.

---

(1) *Swammerdam*, cet habile observateur de la nature, tourmenté par la mélancolie, répondoit à peine à ceux qui lui parloient ; il les regardoit, et demeuroit immobile. Peu de temps avant sa mort, dans un des accès de son délire mélancolique, il brûla tous ses écrits ; il périt enfin maigre et desséché, et conservant à peine la figure humaine.

Boerhaave, *Prælect. ad inst.* §. 896.

D'ailleurs, *Tulpius* et *Kerkringins*, ont disséqué des cerveaux de maniaques, qui étoient très-mous et très-flasques.

Si on consulte le *Sepulchretum* de *Bonnet*, on voit quelques ouvertures de cadavres offrir des épanchemens de matières noirâtres dans l'estomac, ou dans les intestins, et presque toutes les autres présenter des dérangemens organiques dans l'abdomen. Mais, comme ces descriptions d'ouvertures cadavériques, ne sont précédées d'aucune observation bien faite des maladies qui ont précédé la mort des sujets, on ne peut en tirer aucune conclusion valable.

La grande influence qu'exercent, surtout sur les viscères de la digestion, les sombres affections de l'ame qui accompagnent si souvent la mélancolie ou qui la préparent; cette influence, dis-je, long-temps continuée, ne peut-elle pas, dans certains cas, altérer petit à petit ces viscères, et déterminer leurs lésions organiques? Et n'a-t-on pas vu quelquefois ces lésions organiques être accompagnées de symptômes analogues à ceux de la mélancolie (1)?

---

(1) Voici une observation de mélancolie rap-

CHAPITRE III.

Traitement de la Mélancolie.

Les principes du traitement conseillé, par les anciens et presque tous ceux qui les ont

---

portée par *Lorry*, pars. 2, cap. 5, tom. I, et qu'il regarde comme due à l'inflammation lente du foie.

« Un homme, remarquable par sa vertu et sa probité, éprouva, sans qu'on pût y attribuer aucune cause, une mélancolie dont le délire exclusif consistoit dans un amour de la patrie porté à l'excès. On étoit alors dans les temps où la France éprouvoit les plus grands revers ; les calamités publiques le plongeoient dans une profonde tristesse ; il répandoit les larmes les plus amères quand il entendoit parler de nos pertes ; il entroit même en fureur contre les personnes qui racontoient avec air de satisfaction, ou seulement d'indifférence, les défaites des armées françaises. Les médecins les plus instruits ne savoient à quoi attribuer cette maladie. Enfin, petit à petit ses digestions devinrent mauvaises, son corps s'amaigrit, son visage devint pâle, livide, et, tout à coup, le malade se trouva pris d'une douleur profonde et obtuse dans la région du foie, et, peu de temps après, il périt dans le marasme. L'autopsie cadavérique présenta le parenchyme du foie presque tout détruit, et converti en une matière purulente ».

suivis, tenoient à leur opinion sur la cause prochaine de la maladie, et à quelques observations dont les conséquences ont été trop généralisées. C'est, je crois, de-là qu'est venue leur confiance presque exclusive dans les purgatifs et les saignées. *Sennert* et beaucoup d'autres disent qu'il faut adoucir, humecter, préparer l'humeur atrabilaire, et l'évacuer ensuite, renouveller le sang etc. *Galien* avoit cependant observé que le seul emploi du régime et des bains, lui avoit procuré la guérison de plusieurs mélancolies commençantes. Remarquons aussi que plusieurs auteurs ont fait suivre leurs prescriptions polypharmaceutiques, des conseils les plus sages sur l'emploi du régime physique et moral : ces derniers moyens, qu'ils ne regardoient que comme accessoires, étoient, sans doute, ceux qui contribuoient le plus aux guérisons qu'ils opéroient.

Les règles du traitement doivent être fondées, sur la connoissance expérimentale de la maladie et sur celle des lois de l'économie animale. Il est facile de sentir combien une méthode curative générale, est peu applicable à la mélancolie, qui varie suivant tant

de circonstances ; et c'est justement cette variété qui me fait trouver ici beaucoup de difficultés pour l'exposition générale du traitement.

Il se présente souvent deux indications principales ; dans l'une, on se propose de détruire l'idée dominante des mélancoliques, de combattre leur délire exclusif ; l'autre, consiste à opérer la cure radicale de la maladie.

Première indication générale ; faire cesser le délire exclusif.

Il est quelquefois très-urgent de détruire certaines idées chimériques qui dominent les mélancoliqes, au point de les empêcher, dans certains cas, de satisfaire aux besoins les plus pressans ; car on a vu des mélancoliques mourir par leur obstination invincible à refuser toute espèce de nourriture. Il a fallu quelquefois les expédiens les plus heureux, les stratagêmes les plus singuliers, pour parvenir à empêcher les funestes effets des bisarreries de leur imagination.

(1) Un mélancolique s'imaginoit qu'il étoit

(1) *Hollerius*, *lib.* 1, *de Morb. int. cap.* 17.

mort, et en conséquence il ne vouloit pas manger. Tous les moyens employés pour lui faire prendre quelque nourriture avoient échoué; il étoit en danger de périr de faim, lorsqu'un de ses amis s'avisa de feindre le mort. On mit ce dernier dans un cercueil devant le mélancolique, et quelques momens après, on lui apporta à dîner; le mélancolique voyant le faux mort manger, pensa qu'il pouvoit en faire autant, et se mit en devoir de l'imiter.

(1) Un autre s'obstinoit à retenir son urine, depuis plusieurs jours, de crainte d'inonder ses voisins; on vint lui annoncer que la ville qu'il habitoit étoit en proie à un incendie qui alloit la réduire en poudre, s'il ne se hâtoit d'uriner. Ce stratagême le persuada.

C'est sur-tout pour remplir cette première indication du traitement, qu'il faut, non-seulement de l'adresse, de la sagacité, de la part du médecin, mais encore de la douceur, et sur-tout de la patience; car on voit souvent échouer les moyens les plus industrieux. Rien n'est plus rebutant que d'avoir affaire

---

(1) *Marc. Donatus.*

à des mélancoliques soupçonneux ; à qui tout porte ombrage, qui donnent les interprétations les plus sinistres à ce qu'ils voient ou entendent. Aussi ne doit-on dire devant eux rien qui ait un double sens.

Il faut, le plus souvent, entrer dans leurs vues, paroître persuadé de l'existence de leurs maux imaginaires, enfin déraisonner avec eux pour les ramener à la raison.

Un peintre mélancolique croyoit avoir tous les os du corps ramollis comme de la cire; il n'osoit en conséquence faire un seul pas. *Tulpius* appelé, lui parut pleinement persuadé de la vérité de son accident; il lui promit des remèdes infaillibles, mais lui défendit de marcher pendant six jours, après lesquels il lui permettoit de le faire. Le mélancolique, pensant qu'il falloit tout ce temps aux remèdes pour agir, lui fortifier, et endurcir les os, obéit exactement, après quoi il se promena sans crainte et sans difficulté.

Un homme étoit persuadé qu'il devoit mourir, d'après les prédictions d'un diseur d'horoscopes. Voici le moyen qu'emploie *Ant. Petit* pour le guérir : il se présenta sous le nom et l'habit d'un magicien; il

raconta au malade tout ce qui lui étoit arrivé, convint avec lui que la personne dont il tenoit la prédiction, savoit parfaitement la chiromancie, mais qu'il s'étoit trompé sur un article très-important, que la ligne de vie qu'il avoit dit être interrompue, ne l'étoit qu'en apparence; ce qu'on appercevoit en y regardant attentivement. *Petit* soutint d'un ton affirmatif que le malade n'avoit pas à craindre la mort, et qu'il vivroit encore trente ans. Le mélancolique émerveillé fut rassuré, et guéri pendant quelque temps.

(1) Une fille mélancolique s'imaginoit avoir des relations avec le prophète *Habacuc*.

Plusieurs médecins consultés, voulurent persuader la malade de l'erreur de son imagination, mais n'y réussirent pas. Un autre fut plus adroit; il parut croire à la vérité de ce qu'elle disoit, lui assura qu'il avoit aussi l'avantage d'être lié intimement avec le prophète *Habacuc*, et que le jour même il le lui ameneroit, ou lui apporteroit des lettres de sa part. Il remit effectivement, le même jour, à la malade des lettres signées *Habacuc*,

(1) Mém. du cit. *Andry*.

qui lui enjoignoient de suivre exactement le régime et les remèdes de son médecin, etc. etc. Elle se soumit à tout, et ne tarda pas à recouvrer la santé.

Un homme mordu, depuis quelques jours, par un chien inconnu, se persuade qu'il est enragé, et assure même, un jour, son frère qu'il est dominé par le desir de le mordre. Ce dernier feint d'entrer dans ses vues; mais il lui répond qu'à l'aide de certaines prières ou formules, le curé peut parvenir facilement à le guérir. Le prêtre le seconde dans cette heureuse supercherie, et le mélancolique crédule ne doute plus de sa guérison; ces moyens moraux sont secondés par l'usage d'une boisson prétendue anti-hydrophobique. L'illusion se dissipe, et il ne reste plus rien de l'idée exclusive et dominante de la rage. *Traité de la Manie*, *pag.* 231.

Un homme qui désespéroit de son salut, voulut se donner la mort. *Lusitanus* ordonna qu'un ami du mélancolique se présentât à lui pendant la nuit sous la forme d'un ange, portant une torche allumée dans la main gauche, et un glaive dans sa main droite.

Le faux ange ouvrit les rideaux du lit, réveilla le malade, et lui annonça que Dieu lui avoit accordé la rémission de tous les péchés qu'il avoit commis. Ce stratagême réussit. L'ame timorée reprit sa tranquillité, et la santé revint bientôt.

(1) On a souvent réussi à guérir des mélancoliques qui étoient persuadés avoir des serpens ou des grenouilles dans l'estomac, par le moyen suivant :

Le médecin, paroissant croire à la vérité du fait, ordonnoit l'émétique; on mettoit furtivement des grenouilles ou des serpens dans le vase où ils vomissoient. Cette ruse est un spécifique contre l'erreur de l'imagination de ces malades (2).

---

(1) Voyez *Alex. Trall.*, *Gatinaria*, *Forestus*, *Alzharavius.*

(2) L'observation suivante montre qu'il faut agir dans ce cas avec circonspection, et s'informer si le sentiment du malade n'est pas l'effet de quelqu'objet réel, par exemple, tel qu'une tumeur squirreuse.

« Un homme étoit persuadé qu'il avoit une grenouille dans l'estomac, il croyoit en entendre les croassemens quand il buvoit. S'il vomissoit, il lui sembloit sentir cette grenouille remonter vers la gorge, et prête à franchir cette route, où elle étoit arrêtée, disoit-il, par sa grosseur. Il assuroit que

(1) On a vu des mélancoliques assurer fortement qu'ils avoient des cornes sur la tête, ou des oiseaux dans le crâne. On a feint de scier les cornes, ou d'extraire les oiseaux qu'on leur a montrés ensuite, et leur idée chimérique a été détruite.

D'autres s'imaginoient avoir le nez ou les lèvres d'une grandeur immense. On n'a pu les guérir qu'en leur faisant une incision d'où ils voyoient couler du sang, et leur montrant ensuite un gros morceau de chair qu'on disoit leur avoir enlevé.

Si l'on réussit à ramener à la raison beaucoup de mélancoliques en déraisonnant avec eux, souvent aussi il arrive que quand on paroît être de leur avis, ils se complaisent dans leur idée, et y tiennent bien plus opi-

---

cette maladie lui étoit venue depuis qu'il avoit bu de l'eau dans laquelle il y avoit du frai de grenouille. On employa le spécifique dont je viens de parler; il ne réussit pas. Enfin, le malade continuellement agité, tourmenté, tomba dans le marasme, et mourut. On trouva dans l'estomac, près le pylore, une tumeur squirreuse assez considérable ».

Bonnet, Sepulcretum anat. lib. 1, §. 9, observation 35.

(1) *Marc. Donatus*.

niâtrément. Il est quelquefois à propos d'exciter chez eux des passions qui leur fassent oublier le sujet de leur délire (1). On a vu souvent une émotion vive et brusque produire de bons effets, et même des effets durables. C'est sur-tout quand les mélancoliques sont dans cet état d'apathie, d'indifférence, sans desir, sans aversion, où souvent ils se donnent la mort; c'est sur-tout, dis-je alors, qu'une affection vive, telle que la colère, par exemple, peut être excitée avec succès. Lors même qu'elle ne les guérit pas, la colère produit chez eux un changement momentané qui leur est avantageux; elle donne pour l'instant plus d'activité à certaines fonctions de leur économie, et ils en éprouvent un soulagement manifeste.

(2) « Un homme de lettres, sujet à des

---

(1) « Le principe de la philosophie morale, qui apprend, non à détruire les passions humaines, mais à les opposer l'une à l'autre, s'applique également à la médecine comme à la politique, et ce n'est point là le seul exemple du contact de l'art de gouverner les hommes, et de les guérir de leurs infirmités ». Traité de la Manie, p. 237.

(2) Traité de la Manie, page 24.

excès de table, et guéri depuis peu d'une fièvre tierce, éprouve, vers l'automne, toutes les horreurs du penchant au suicide, et souvent il balance, avec un calme effrayant, le choix de divers moyens propres à se donner la mort. Un voyage qu'il fait à Londres, semble développer, avec un nouveau degré d'énergie, sa mélancolie profonde, et la résolution inébranlable d'abréger le terme de sa vie. Il choisit une heure très-avancée de la nuit, et se rend sur un des ponts de cette capitale pour se précipiter dans la Tamise; mais au moment de son arrivée, des voleurs l'attaquent pour lui enlever toutes ses ressources qui étoient très-modiques, et presque nulles. Il s'indigne, il fait des efforts extrêmes pour s'arracher de leurs mains, non sans éprouver la frayeur la plus vive et le plus grand trouble. Le combat cesse, et il se produit à l'instant une sorte de révolution dans l'esprit du mélancolique; il oublie le but primitif de sa course, revient chez lui dans le même état de détresse qu'auparavant, mais entièrement exempt de ses projets sinistres de suicide. Sa guérison a été si complète, que, résidant à Paris depuis dix

ans, et souvent réduit à des moyens précaires d'existence, il n'a plus éprouvé le moindre dégoût de la vie. C'est une vésanie mélancolique qui a cédé à l'impression de terreur produite par une attaque imprévue ».

Boerhaave rapportoit à ses élèves l'histoire suivante : Un homme très-savant étoit devenu mélancolique ; l'objet de son délire exclusif étoit de croire qu'il avoit les cuisses de verre ; il demeuroit en conséquence toujours assis, dans la crainte de les casser. Une servante avisée donna, en balayant, un tel coup dans les cuisses du pauvre mélancolique, qu'il se mit dans une colère violente, au point qu'il se leva, et courut après la servante pour la frapper. Lorsqu'il revint à lui, il fut tout surpris de pouvoir se soutenir, et se trouver guéri.

Voici encore l'exemple d'une guérison complète, produite par une émotion vive et inattendue.

Sylvain, un des premiers médecins de Paris, eut à traiter une dame affectée de la plus noire mélancolie. La maladie avoit résisté à tous les médicamens. *Sylvain* conseilla à la malade de fréquenter les specta-

cles amusans, d'aller sur-tout au Théâtre Italien, sur lequel un acteur très-habile faisoit les délices de Paris, dans les rôles difficiles d'Arlequin. La malade se transporta à la comédie italienne : les bouffonneries de l'arlequin la firent tellement rire, qu'elle eut sur-le-champ d'abondantes évacuations : il se fit dans son organisation des changemens tels qu'elle guérit parfaitement (1).

Les bains froids de surprise, conseillés par *Vanhelmont*, et avec lesquels il dit avoir opéré plusieurs guérisons, agissent en produisant une impression vive et subite, une grande frayeur. (2) Une dame étoit at-

---

(1) Quelque temps après, le même médecin fut appelé auprès d'un malade atteint d'une mélancolie à peu près semblable. Ayant épuisé tous les remèdes, il proposa à son malade d'aller voir l'Arlequin. Ne vous reste-t-il que cette ressource, dit le malade ? elle seule, répondit *Sylvain* : eh bien! Monsieur, répliqua le mélancolique, je suis perdu, car je suis l'Arlequin de la comédie italienne.

Cette anecdote a été mise en scène par un des auteurs du théâtre du Vaudeville.

(2) Mém. du cit. *Andry*.

taquée depuis long-temps d'une mélancolie qui n'avoit pu céder à aucun des remèdes que lui avoient administrés différens médecins. On l'engagea à aller à la campagne ; on la conduisit dans une maison où il y avoit un canal, et on la jeta dans l'eau, sans qu'elle s'y attendît. Des pêcheurs étoient disposés pour la retirer promptement. L'effroi lui rendit la raison, qu'elle a conservée pendant sept ans. Depuis qu'elle est retombée dans son nouvel état, tous les remèdes échouent. On a voulu tenter de nouveau de la jeter dans un canal ; mais elle se méfie de tous ceux qui l'approchent, et elle s'éloigne avec précipitation, toutes les fois qu'elle apperçoit de l'eau dans les endroits où elle se promène.

Je viens de citer assez de faits pour indiquer par quelle espèce de moyens on a souvent réussi à faire cesser le délire exclusif des mélancoliques, à dissiper leurs idées fantasques. Quelquefois, il est vrai, ces moyens seuls produisent une cure radicale et complète; mais bien plus souvent cette guérison n'est que momentanée, et ils retombent bientôt dans le délire, si on n'em-

ploie pas tous les moyens propres à produire un changement durable.

Seconde indication générale. — Cure radicale.

Les auteurs de tous les temps ont remarqué que la mélancolie est en général d'autant plus difficile à guérir qu'elle est plus ancienne. Cette observation est commune à toutes les maladies nerveuses, dans lesquelles le pouvoir de l'habitude modifie tellement l'économie animale, qu'elle y produit une tendance irrésistible à réitérer des actes qu'elle a déjà exercés plus ou moins fréquemment. C'est donc dans les commencemens qu'on doit le plus espérer de changer l'habitude physique et morale des mélancoliques, d'exciter chez eux d'autres penchans, de produire un nouvel ordre de modifications, qui remette leur ame dans le libre exercice de ses facultés, de faire renaître enfin la santé.

Il est impossible de guérir radicalement la mélancolie, si on ne détruit les causes qui la produisent. Il est donc de la première nécessité d'avoir la connoissance préalable de ces causes. En se rappelant

celles qui sont les plus fréquentes ; on sentira que ce n'est qu'en produisant chez les mélancoliques des impressions énergiques, et long-temps continuées sur tous leurs sens externes; que ce n'est qu'en combinant habilement tous les moyens du ressort de l'hygiène, qu'on peut produire un changement durable; et quel est le petit nombre de cas où les médicamens sont nécessaires.

Les principes du traitement de la mélancolie étoient connus dans la plus haute antiquité ; celui qu'avoient adopté les prêtres de l'ancienne Egypte, fait encore une partie de leur gloire.

« Aux deux extrémités de cette contrée qui étoit alors très-peuplée et très-florissante, il y avoit des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendoient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondoient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer : jeux, exercices récréatifs de toute espèce, institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes, exposées de toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus

agréables, les sons les plus mélodieux, charmoient souvent leurs oreilles ; ils se promenoient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché; tantôt on leur faisoit respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu de concerts champêtres; tantôt on les conduisoit dans des îles riantes, où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procuroit des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés agréables et choisies; tous les momens enfin étoient consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques, à un systême d'amusemens diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux, les fêtes continuelles, instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable, et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvoient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes, et d'opérer souvent des changemens salutaires qu'on avoit soin de

faire valoir pour inspirer la confiance, et établir le crédit des divinités tutélaires? » *Nosographie philos.*, *p.* 28; *t.* 2.

C'est donc dans les ressources d'un bon régime physique et moral que nous devons principalement faire consister le traitement de la mélancolie. C'est au médecin habile à varier les moyens, à en déterminer le choix et l'ordre, d'après la connoissance de la constitution particulière du malade, de son âge, de son sexe, de ses occupations habituelles, du pays qu'il habite, et surtout des causes occasionnelles de la maladie, et des temps qu'elle a parcourus.

(1) Les différens exercices du corps offrent beaucoup d'avantages. Le développement du système musculaire diminue d'autant la susceptibilité nerveuse, les fonctions de

---

(1) Quand, dit *Bacon*, la tristesse, l'inquiétude, ou quelqu'affection violente de l'ame, nous fait vivre dans la peine et l'anxiété, nous devons changer de situation; il faut nous occuper, nous exciter au travail, nous fatiguer le corps, nous fortifier par toutes sortes de mouvemens, et produire en nous d'autres passions modérées pour détruire ces idées désagréables.

l'économie se font avec plus d'activité, la transpiration est plus considérable, l'appétit meilleur; et la lassitude qui en résulte à la fin de chaque journée, procure un bon sommeil. Ces exercices doivent être assortis au goût des malades. On doit choisir de préférence ceux qui se font en plein air, tels que la culture, le jardinage, etc.

L'équitation a souvent produit de très-bons effets chez les mélancoliques. La variété des objets qui peuvent les affecter agréablement, et sur-tout l'attention qu'ils sont obligés de donner aux mouvemens du cheval, peuvent les empêcher de s'occuper de leurs idées dominantes.

Les mêmes effets à peu près résultent des promenades dans des voitures un peu rudes, découvertes, et sur-tout conduites par les malades.

Outre l'exercice que nécessite la chasse, elle excite une nouvelle passion qui ne peut qu'être favorable.

Les travaux même désagréables et pénibles, joints à l'étude, ont procuré quelquefois une distraction salutaire. En voici un exemple :

(1) Un anatomiste étoit attaqué d'une sombre mélancolie que lui avoient causée de violens chagrins. Il s'avisa de revenir sur les cadavres, et de les disséquer, quoiqu'il fût fort épuisé. Il reprit en même temps ses leçons d'anatomie. Il parvint par ce travail à oublier son chagrin. Ses forces revinrent, et il guérit en peu de temps.

D'autres fois des occupations peu fatigantes conviendront mieux au mélancolique; mais il ne faudra lui laisser aucuns momens de relâche et d'inaction, qui pourroient le replonger dans ses tristes réflexions. Il y aura même de l'adresse à lui faire rencontrer, l'un après l'autre, les objets de ses occupations.

On sent quelle influence les différens exercices du corps ont sur le moral; ils forcent l'esprit du mélancolique à quitter en quelque sorte son immobilité, et à comparer des idées produites par des sensations véritables, au lieu des chimères que lui offroit son imagination erronée (2).

---

(1) Encyclop. Méth., art. *Imagination.*

(2) C'est en excitant d'autres passions assez fortes pour détourner les mélancoliques des idées qui les dominent, qu'une entreprise, une affaire importante, un procès, ont quelquefois produit leur guérison.

C'est par la même raison qu'ils diminuent l'empire des passions :

Otia si tollas, periere cupidinis arcus OVID.

Le changement d'habitation est un des points les plus importans dans le traitement des mélancoliques. Il est même quelquefois impossible d'obtenir leur guérison, si on ne les isole entièrement, si on ne les éloigne de leurs familles où souvent ce qu'ils voient leur rappelle des sensations désagréables et aggrave leurs maux. Leur nouveau séjour doit être choisi autant que possible à la campagne, dans un site agréable. Le spectacle de la nature, le calme des mœurs champêtres, la franchise et la gaieté qui y règnent, enfin le changement de tous leurs rapports physiques et moraux, produisent chez les mélancoliques des impressions d'un autre genre, et procurent des effets salutaires.

Les voyages sont encore une de nos ressources. Outre les effets que produisent sur le malade la secousse du cheval ou de la voiture et le changement de climat, la variété des objets que présente un pays étranger, intéresse sa curiosité et excite son attention. Chaque soir la réflexion lui rappelant

les sensations qu'il a éprouvées pendant la journée, occupe agréablement son esprit, et la fatigue de la route lui procure un sommeil tranquille et réparateur.

Le succès qu'on doit attendre des voyages sera encore plus certain, si on leur donne un but, tel que des affaires de commerce, de politique, etc.

« Le traitement des eaux minérales employées à leurs sources, dit *Bordeu* (1), est, sans contredit, de tous les secours de la médecine, le mieux en état d'opérer pour le physique et le moral, toutes les révolutions nécessaires et possibles dans les maladies chroniques. Tout y concourt, le voyage, l'espoir de réussir, la diversité des nourritures, l'air sur-tout qu'on respire, et qui baigne et pénètre les corps, l'étonnement où l'on se trouve sur les lieux, le changement de sensations habituelles, les connoissances nouvelles qu'on fait, les petites passions qui naissent dans ces occasions, l'honnête liberté dont on jouit; tout cela change, bouleverse, détruit les habitudes d'incommodités et de

(1) Recherches sur les Maladies chroniques.

maladies auxquelles sont sur-tout sujets les habitans des villes ».

On sait que les voyages sont le moyen qui réussit le mieux aux anglais pour dissiper leur sombre mélancolie.

La musique sera un des moyens les plus avantageux. L'histoire est pleine des effets surprenans qu'elle a produits.

(1) « Souvent l'harmonie enchanta les maux et suspendit la douleur : mais sa puissance salutaire fut toujours plus marquée encore sur les douleurs profondes de l'esprit ; seule elle connoît les chemins du cœur, seule elle sait endormir les chagrins importuns, assoupir les noirs soucis, éclaircir les nuages de la sombre mélancolie ».

Son principal effet est de modifier tellement notre sensibilité, qu'elle fait naître des affections de l'ame qui varient suivant ses différens acords (2) :

---

(1) *Gresset.* Discours sur l'harmonie.

(2) *Galien* rapporte qu'un musicien ayant, avec le mode phrygien, mis en fureur des jeunes gens ivres, les remit dans l'instant, avec le dorien, dans la plus grande tranquillité. La lyre de *Thymothée* excitoit les fureurs *d'Alexandre* avec le mode phrygien,

« Pour toi, à ton gré, tu verses successivement dans les ames, l'effroi ou la douce assurance, la haine ou l'amour l'horreur, ou la compassion, la consternation ou l'allégresse, et toujours la tendresse et la volupté ». *Gresset.* Discours sur l'harmonie.

On trouve dans différens auteurs (1) des observations de mélancolie, dans lesquelles on voit que la musique a produit les plus grands avantages. « Il y a lieu de croire, dit *Boerhaave*, que tous les prodiges qui sont racontés des enchantemens et des vers dans la guérison des maladies, doivent être rapportés à la musique, partie dans laquelle excelloient les anciens médecins ».

(2) *Bourdelot* cite plusieurs exemples de mélancoliques guéris par la musique; en voici un : une femme éprouvoit une mélan-

---

et l'adoucissoit ensuite jusqu'à l'indolence par le dorien.

N'avons-nous pas des preuves récentes de l'empire de la musique sur l'homme? On sait quels effets ont produit nos hymnes patriotiques.

(1) *Arétée*, *Diut. cap.* 6. *Schenckius*, *observ. M. Valleriola observ. med. lib. IV.*

(2) Hist. de la musique, chap. III.

colie, causée par un amour malheureux; on introduisit dans sa chambre des musiciens qui lui jouoient, trois fois par jour; des airs bien appropriés à son état. Ce moyen la guérit.

En voici encore un autre exemple que cite *Wilhiam-Albret* (1). Un mélancolique avoit éprouvé toutes sortes de remèdes inutilement; on lui chanta pendant un violent accès une chanson qui le réveilla, lui fit plaisir, l'excita à rire et dissipa pour toujours la mélancolie.

(2) Les livres sacrés nous apprennent, que la mélancolie de *Saül* ne pouvoit être calmée que par les accords de la harpe de *David.*

Les airs gais, légers, les marches militaires, conviendront en général pour le traitement de la mélancolie.

La société de quelques amis sincères pourra être très-utile au mélancolique. Par leur affabilité, leur complaisance, ils pourront le détourner de cette ténacité d'idées déchirantes qui le tourmentent; en partageant sa douleur, ils la diminueront d'autant; ils pourront faire naître en lui le courage, l'espérance, la confiance:

---

(1) *Tract. Phys. de vi. mus. in animos.* § 314.

(2) *Lib.* 1, *Regum, Cap.* 26. ℣. 23.

Optimum est amicum fidelem, nanscisci,
In quem secreta nostra infundamus.

Je viens d'examiner succinctement plusieurs des moyens dont on doit attendre le plus de succès dans le traitement de la mélancolie : il m'est impossible d'entrer dans de plus grands détails. Je renvoie aux ouvrages où cette partie de la médecine a été le mieux traitée (1).

Le médecin instruit qui connoîtra bien ces différens moyens, les combinera, les variera suivant les circonstances.

Par exemple : qu'un amour malheureux ait occasionné la mélancolie, le premier de tous les remèdes est la jouissance. Mais souvent une infinité de causes empêche de satisfaire la passion. Alors il faut tâcher de la détruire, d'effacer l'idée dominante.

Pour cela, *Ovide* conseille de faire naître une nouvelle flamme :

---

(1) Consultez, pour le traitement moral, les écrits de *Platon*, de *Sénèque*, de *Plutarque*; le troisième et le quatrième livre des Tusculanes de *Cicéron*.

Videamus, quanta sint quæ à philosophiâ remedia morbis animorum adhibeantur. Est enim quædam medicina certè. *Tusc*. IV. 27.

.... Binas habeatis amicas;
Alterius vires subtrahit alter amor.

Mais il ne faut pas exciter des passions trop vives, dont on ne pourroit ensuite borner l'effet, il faut éviter les passages rapides, les changemens subits. Ce n'est qu'avec adresse, et sur-tout de la prudence, qu'on doit exécuter cet autre précepte d'*Ovide :*

Exige quod cantet, si quæ est sine voce puella,
Non didicit chordas tangere, posce lyram.

Mais c'est sur-tout par tous les moyens possibles de distraction, par l'éloignement de l'objet aimé, l'absence de tout ce qui peut en rappeler le souvenir, les voyages, les exercices soutenus, la musique, la société d'amis choisis, l'habitation à la campagne, qu'on peut faire diversion à un amour violent et contrarié (1).

Mais souvent les circonstances forcent le

(1) *Valleriola*, *observ. lib. IV*, a rapporté l'observation d'une mélancolie par amour, où ces différens moyens ont été employés avec succès. Le professeur *Pinel* a rapporté cette observation dans son Traité de la Manie, pag. 277, en élaguant toutefois les formules de médicamens dont elle est hérissée, et en l'ornant de toutes les graces du style.

malade à concentrer son affection, et il garde le plus profond silence sur la cause de sa maladie. Il faut alors au médecin toute la sagacité qu'eut *Erasistrate* (1), pour reconnoître la passion d'*Antiochus* pour *Stratonice*, et celle qu'eut *Galien* (2), pour découvrir l'amour d'une dame romaine pour le danseur *Pylade*.

Si la mélancolie est due à une cause physique, telle que la suppression d'une évacuation, il faut employer les moyens de rétablir cette évacuation; si elle est due à la rétrocession de la goutte, il faut rappeler cette dernière à l'extérieur; si elle est occasionnée par la répercution d'une éruption cutanée, telle qu'une dartre, un exutoire peut être avantageux (3); si c'est à celle de la gale,

---

(1) Valer. Maxim. lib. V, cap. 7.

(2) Lib. de præcognit. ad posth. cap. 6.

(3) *Feriar*, consulté par les amis d'un jeune homme tombé dans la plus profonde mélancolie, fait diverses questions relatives à ses causes: il apprend que depuis plusieurs années, le malade étoit sujet, au printemps, à une éruption herpétique, qui occupoit une partie du dos en s'étendant jusqu'à l'épaule, et que la délitescence de cette

on doit la faire contracter de nouveau au malade.

Mais observons qu'on doit toujours joindre à ces différens moyens, ceux que nous offrent un bon régime.

Il est quelquefois important de remédier à différens accidens qui sont ou l'effet de la maladie, ou qui viennent l'aggraver ; par exemple, on a vu chez des mélancoliques une constipation de plusieurs jours aggraver singulièrement leur état ; on y remédie par de légers laxatifs.

D'autres fois ils sont dans un tel état d'abattement et d'atonie, que les premiers moyens à employer sont, les analeptiques, les toniques ; la combinaison du quinquina avec l'opium a souvent produit de bons effets dans ces cas.

La prescription des alimens du malade

éruption avoit été l'époque de l'invasion de la maladie; il prescrit un séton à la nuque ; du troisième au quatrième jour, il s'établit un écoulement d'une matière très-fétide; dès-lors l'état moral change et s'amméliore successivement ; un rétablissement complet devient ensuite le fruit d'un exercice de corps, soutenu de l'usage du bain de mer et d'un régime tonique. *Traité de la Manie*, pag. 252.

doit varier suivant sa constitution particulière, suivant ses habitudes; souvent pour lui, le mets le plus agréable est le meilleur : cependant en général, les mélancoliques doivent éviter les échauffans, les viandes salées et fumées, l'abus des liqueurs alkoolisées; ils doivent se nourrir d'alimens faciles à digérer, faire usage de fruits d'été bien mûrs, et sur-tout d'une grande quantité de raisins; en mangeant peu le soir, ils éviteront de laborieuses digestions qui pourroient troubler leur sommeil.

Les bornes de cet Essai ne me permettent pas de m'étendre davantage sur le traitement. J'ai indiqué, je crois, les moyens dont on doit espérer le plus de succès.

Mais on ne doit pas se dissimuler combien le médecin éprouve quelquefois de difficultés; quelle douceur, quelle docilité d'esprit, quelle patience il faut de sa part pour s'accommoder au caractère bizarre et ombrageux des mélancoliques. On éprouve quelquefois la plus grande résistance pour vaincre leur obstination à garder le silence. On doit choisir un temps favorable pour leur donner des conseils. Lorsque les mélan-

coliques sont plongés dans leurs rêveries, souvent on les irrite en voulant les égayer. Il faut sur-tout leur parler avec cordialité, avec franchise, et en termes clairs; la moindre obscurité leur feroit naître de fâcheux soupçons. On doit entrer dans leurs vues, paroître partager leur affection, tâcher de leur faire goûter quelque consolation, les mettre à même de s'épancher, chercher à pénétrer dans les replis les plus cachés de leur ame, enfin enchaîner leur confiance.

Les prophylactiques de la maladie consistent, à éviter la fâcheuse influence des causes qui la produisent; c'est là pourquoi je me suis le plus étendu sur l'exposition de ces dernières. Le tableau déchirant de l'état malheureux où la mélancolie plonge trop souvent ses victimes, n'est-il pas bien fait pour inspirer à tout ami des hommes, le plus vif desir pour qu'on mette en usage tous les moyens possibles de les garantir de ses funestes effets?

Je ne crois pouvoir mieux terminer cette dissertation, qu'en rapportant à ce sujet les sages avis d'un de nos maîtres célèbres.

« Les préservatifs des affections de l'ame,

dit le professeur *Hallé* (1), consistent dans une morale saine et juste. Qu'on apprenne donc de bonne heure à l'homme à ne se former que des idées exactes, à ne *sentir* qu'autant qu'il convient, à ne *vouloir* qu'autant qu'il le faut; et pour y parvenir, qu'on l'habitue à n'attribuer à chaque chose que la valeur qui lui est due; à se mettre lui-même, ainsi que les choses qui l'environnent, et les rapports qui le lient à toutes ces choses, à la place et dans les proportions convenables. Alors l'*esprit* éclairera l'ame, la *connoissance* modérera le *sentiment*, le *jugement* dirigera la *volonté*, et le *cœur* sera réglé par la *raison* ».

---

(1) Encycl. Méth., art. *Affections de l'ame*.

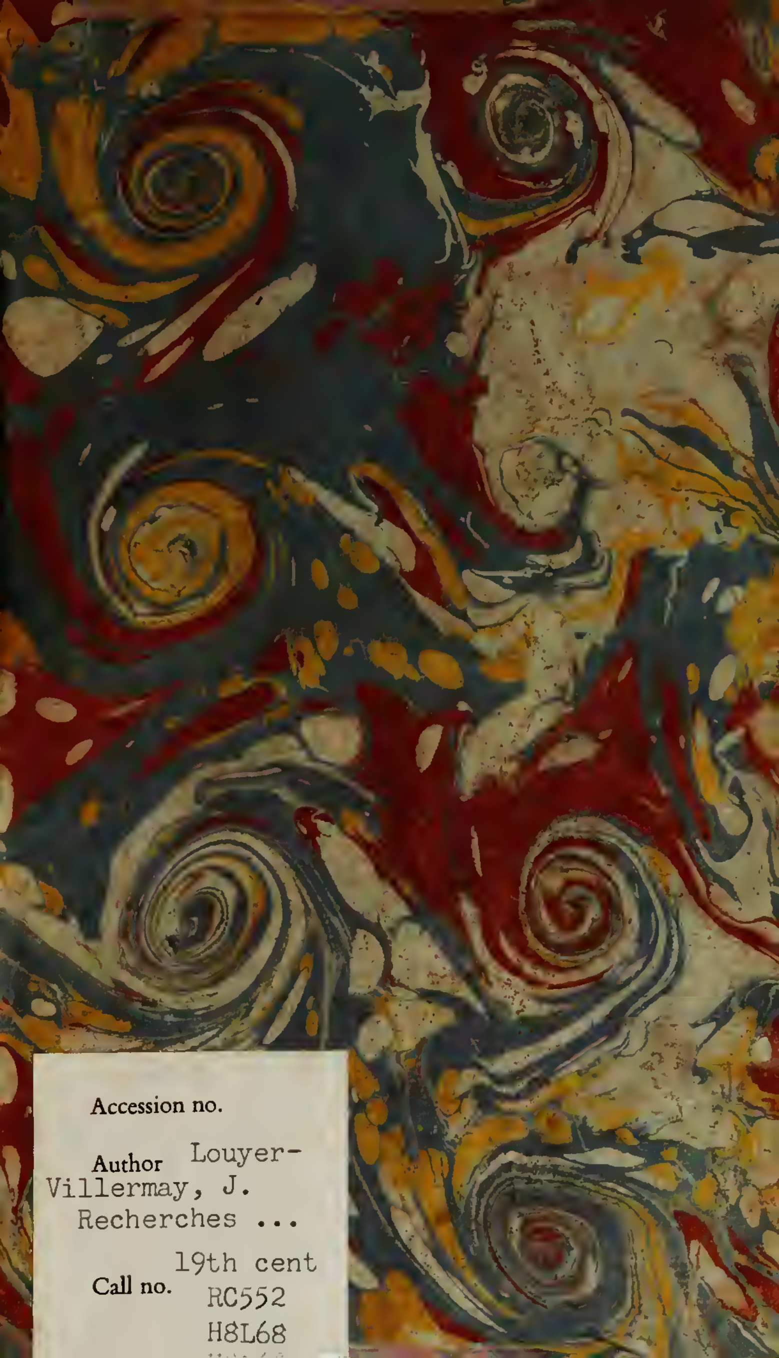
FIN.

ERRATA.

Sur le titre, cinquième vers de l'épigraphe, *au lieu de* parentes *lisez* paventes.

Page 16,	ligne 10,	*au lieu de* semblables *lisez* semblable
17	25	*Æ̈tius* lisez *Aëtius*
18	12	*idem.*
23	12	*Aœtius* lisez *Aëtius*
23	14	*Scheuckius* lisez *Schenckius*
26	16	*Boerhave* lisez *Boerhaave*
27	27	du *lisez* des
66	13	s'engage *lisez* s'engorge
68	5	*Ronssel* lisez *Roussel*
76	12	constitution *lisez* constriction
87	22	phisiques et morales, cet amour, etc. *lisez* phisiques et morales ! Cet amour-propre qui n'est plus satisfait, cet
90	5	des *lisez* , par les
93	12	nerveuses; *lisez* nerveuses,
95	7	dominent. *lisez* domine.




Accession no.
Author Louyer-
Villermay, J.
Recherches ...
Call no. 19th cent
RC552
H8L68

